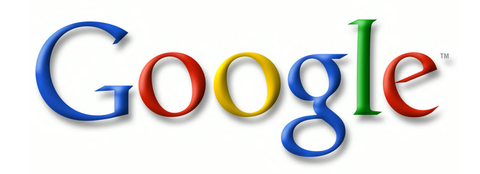
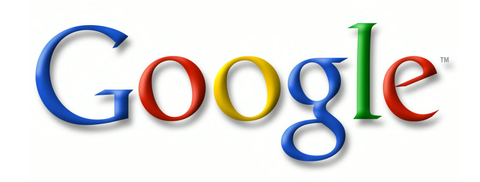
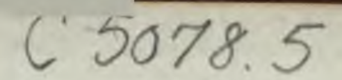



Google





L'AMÉRICANISME

ET LA

CONJURATION ANTICHRÉTIENNE

PAR

M. l'Abbé HENRI DELASSUS,
CHANOINE HONORAIRE DE LA MÉTROPOLE DE CAMBRAI,
DIRECTEUR DE LA *Semaine Religieuse* DE CE DIOCÈSE

Nolite conformari huic sæculo sed reformamini. *Rom.* XII, 2.

Si l'Eglise forme le prêtre pour les temps, elle ne modèle pas le prêtre sur les temps.
Osservatore Romano.



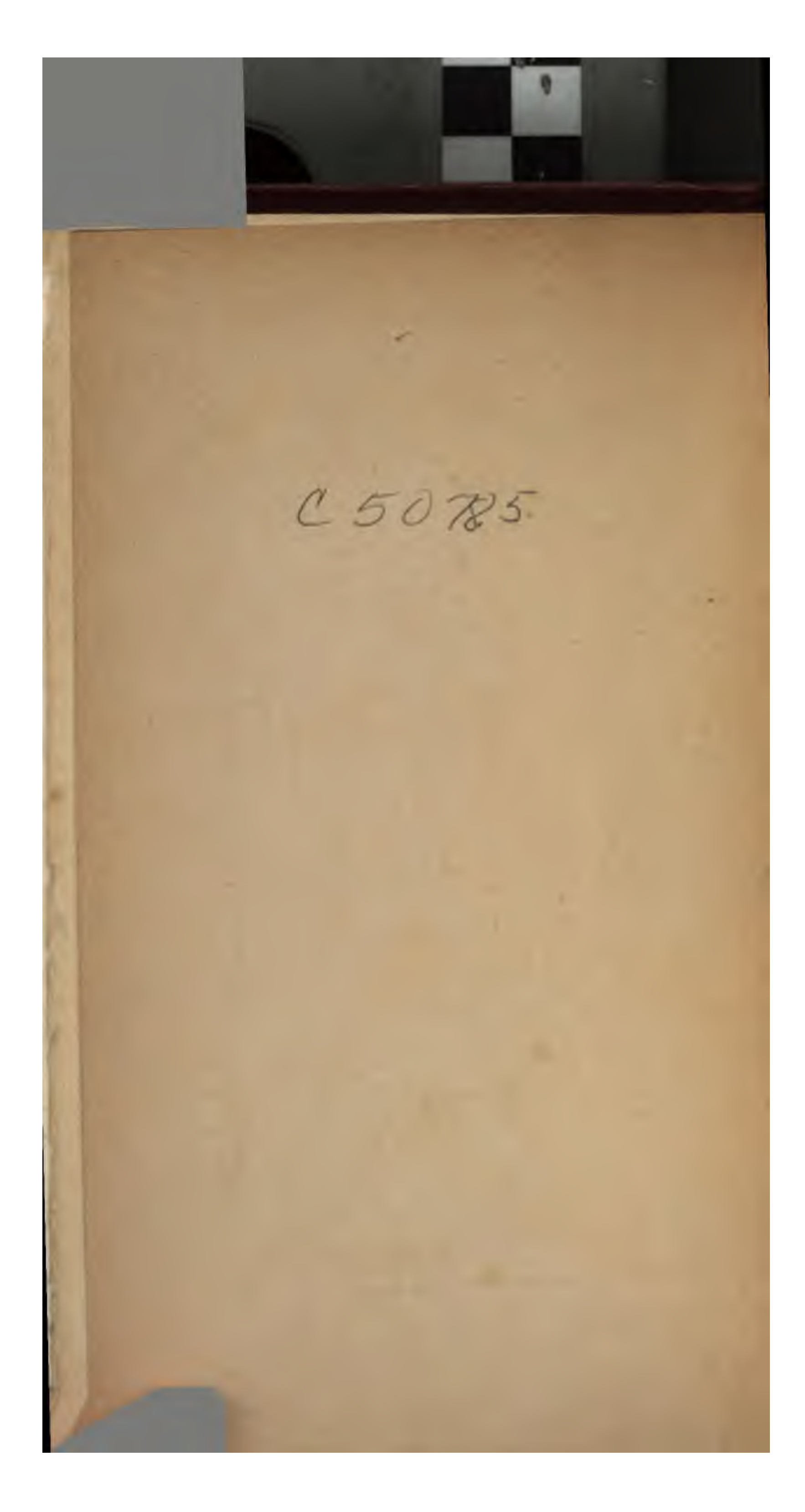
SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
IMPRIMEURS DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE
LILLE, 41, rue du Metz | 30, rue St-Sulpice, PARIS
MDCCCXCIX



L'AMÉRICANISME

ET LA

JURATION ANTICHRÉTIENNE.


C 50785

[redacted]

L'AMÉRICANISME

ET LA

NJURATION ANTICHRÉTIENNE.



DILECTO FILIO NOSTRO
JACOBO TIT. SANCTÆ MARIÆ TRANS TIBERIM
S. R. E. PRESBYTERO CARDINALI GIBBONS
ARCHIEPISCOPO BALTIMORENSI

LEO PP. XIII

SALUTEM ET APOSTOLICAM BENEDICTIONEM.

DILECTE FILI NOSTER,

Testem benevolentiæ Nostræ hanc ad te episto-lam mittimus, ejus nempe benevolentiæ quam, diu-turno Pontificatus Nostri cursu, tibi et Episcopi collegis tuis ac populo Americæ universo profite-numquam destitimus, occasionem omnem libente-nacti sive ex felicibus Ecclesiæ vestræ incrementi-sive ex utiliter a vobis recteque gestis ad catholico-rum rationes tutandas et evehendas. Quin imo sæp-etiam accidit egregiam in gente vestra indolem sus-picere et admirari ad præclara quæque experrectam atque ad ea prosequenda, quæ humanitatem omnem juvant splendoremque civitatis. — Quamvis autem non eo nunc spectet epistola ut alias sæpe tributa laudes confirmet, sed ut nonnulla potius cavenda et corrigenda significet; quia tamen eadem apostolica caritate conscripta est, qua vos et prosequuti semper et alloquuti sæpe fuimus, jure expectamus ut hanc pariter amoris Nostri argumentum censeatis; idque eo magis futurum confidimus quod apta nataque es-sit ad contentiones quasdam extinguendas, quæ exortæ nuper in vobis, etsi non omnium, at multo-

A NOTRE CHER FILS JACQUES GIBBONS,
CARDINAL-PRÊTRE DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE
DU TITRE DE SAINTE-MARIE DU TRANSTÉVÈRE,
ARCHEVÊQUE DE BALTIMORE.

LÉON XIII, PAPE,

SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

NOTRE TRÈS CHER FILS,

Nous vous adressons cette lettre en témoignage de Notre bienveillance, de cette bienveillance que, durant le cours déjà long de Notre pontificat, Nous n'avons jamais cessé de témoigner à vous et aux évêques vos collègues, ainsi qu'à tout le peuple américain, saisissant volontiers toutes les occasions que Nous offraient soit les heureux accroissements de votre Eglise, soit les utiles et sages entreprises par lesquelles vous vous efforciez de défendre et de promouvoir les intérêts catholiques. Bien plus, il Nous est arrivé souvent d'admirer et de louer le génie excellent de votre nation, toujours prêt aux nobles entreprises et à rechercher ce qui peut procurer le progrès de la civilisation et la prospérité du pays. — Or, bien que le but de la présente lettre ne soit pas de confirmer les éloges souvent répétés précédemment, mais plutôt de vous signaler certains points à éviter et à corriger, néanmoins, comme elle Nous est dictée par la même charité apostolique que Nous avons eue pour vous et avec laquelle Nous vous avons toujours parlé, Nous Nous attendons à bon droit à ce que vous la considériez comme un nouveau témoignage de Notre amour, et Nous avons d'autant plus confiance qu'il en sera ainsi, que cette lettre a pour but et pour occasion de mettre fin à certains dissentiments qui se sont récemment produits parmi vous, et qui

rum certe animos, haud mediocri pacis detrimento, perturbant.

Compertum tibi est, dilecte Fili Noster, librum de vita *Isaaci Thomæ Hecker*, eorum præsertim opera qui aliena lingua edendum vel interpretandum susceperunt, controversias excitasse non modicas ob invectas quasdam de ratione christiane vivendi opiniones. Nos igitur, ut integritati fidei, pro supremo Apostolatus munere, prospiciamus, et fidelium securitati caveamus, volumus de re universa fusiori sermone ad te scribere.

Novarum igitur, quas diximus, opinionum id fere constituitur fundamentum, quo facilius qui dissident ad catholicam sapientiam traducantur, debere Ecclesiam ad adulti sæculi humanitatem aliquanto propius accedere, ac, veteri relaxata severitate, recens invectis populorum placitis ac rationibus indulgere. Id autem non de vivendi solum disciplina, sed de doctrinis etiam, quibus *fidei depositum* continetur, intelligendum esse multi arbitrantur. Opportunum enim esse contendunt, ad voluntates discordium alliciendas, si quædam doctrinæ capita, quasi levioris momenti, prætermittantur, aut molliantur ita, ut non eumdem retineant sensum quem constanter tenuit Ecclesia. — Id porro, dilecte Fili Noster, quam improbando sit consilio excogitatum, haud longo sermone indiget ; si modo doctrinæ ratio atque origo repetatur, quam tradit Ecclesia. Ad rem Vaticana Synodus : « Neque enim fidei doctrina, quam DEUS » revelavit, velut philosophicum inventum proposita » est humanis ingeniis perficienda, sed tamquam

troublent, au grave préjudice de la paix, non pas sans doute toutes les âmes, mais certainement un grand nombre.

I. — Sujet de cette Lettre. — *Les américanistes prétendent que l'Eglise doit entrer dans des voies de conciliation quant au dogme et quant à la discipline.*

Vous n'ignorez pas, Notre cher Fils, que le livre de la *Vie d'Isaac-Thomas Hecker*, par le fait surtout de ceux qui l'ont traduit ou adapté à une langue étrangère, a suscité de graves controverses en raison de certaines opinions qu'il propageait relativement à la méthode de vie chrétienne. C'est pourquoi, en vertu de la charge suprême de Notre apostolat, pour sauvegarder l'intégrité de la foi et veiller au salut des fidèles, Nous voulons vous écrire amplement sur toute cette question.

Les opinions nouvelles dont nous parlons reposent en somme sur ce principe : afin de ramener plus facilement à la doctrine catholique ceux qui en sont séparés, l'Eglise doit s'adapter davantage à la civilisation d'une époque adulte, et, relâchant son ancienne rigueur, faire quelques concessions aux tendances et aux principes nouvellement introduits parmi les nations. Et cela doit s'entendre, à ce que pensent plusieurs, non seulement de la règle de vie, mais encore des doctrines où est contenu le *dépôt de la foi*.

Aucun dogme ne peut ni être changé, ni être tu, comme le voudraient les américanistes.

En effet, ils prétendent qu'il est opportun, afin de gagner les cœurs des égarés, de passer sous silence certains éléments de la doctrine, comme étant de moindre importance, ou de les atténuer de telle sorte qu'ils ne conserveraient plus le sens auquel l'Eglise s'es toujours tenue. Il n'est pas besoin de longs discours, Notre cher Fils, pour montrer combien un tel système doit être réprouvé ;

» divinum depositum Christi Sponsæ tradita fideli
» ter custodienda et infallibiliter declaranda.... I
» sensus sacrorum dogmatum perpetuo est retinen
» dus, quem semel declaravit Sancta Mater Eccle
» sia, nec unquam ab eo sensu altioris intelligentia
» specie et nomine recedendum. » (Const. de Fid
cath., c. IV.)

Neque omnino vacare culpa censendum est silen
tium illud, quo catholicæ doctrinæ principia quædam
consulto prætereuntur ac veluti oblivione obscuran
tur. — Veritatum namque omnium, quotquot chris
tiana disciplina complectitur, unus atque idem aucto
est et magister *Unigenitus Filius qui est in sin*
Patris. (Joann., I, 18.) Easdem vero ad ætates quas
libet ac gentes accommodatas esse, perspicue ex
verbis colligitur, quibus ipse Christus apostolos est
alloquutus : *Euntes docete omnes gentes... docentes eo*
servare omnia quæcumque mandavi vobis ; et ecce eg
vobiscum sum omnibus diebus usque ad consumma
tionem sæculi. (Matth., XXVIII, 19 s.) Quapropter
idem Vaticanum Concilium : « Fide divina, inquit
» et catholica ea omnia credenda sunt, quæ in verbo
» DEI scripto vel tradito continentur, et ab Ecclesia
» sive solemni judicio sive ordinario et universal
» magisterio, tamquam divinitus revelata credend
» proponuntur. » (Const. de Fid. cath., c. III.) Absit
igitur ut de tradita divinitus doctrina quidpiam qui
detrahat vel consilio quovis prætereat ; id enim qu
faxit, potius catholicos sejungere ab Ecclesia, quam
qui dissident ad Ecclesiam transferre volet. Redeant
nil enim Nobis optatius, redeant universi, quicumque

il suffit de rappeler quelle est la nature et l'origine de la doctrine qu'enseigne l'Eglise. Voici ce que dit à ce sujet le Concile du Vatican :

« La doctrine de la foi, que Dieu a révélée, n'est pas comme un système philosophique susceptible d'être perfectionné par l'esprit humain ; mais comme un dépôt divin, confié à l'Epouse du Christ pour le garder fidèlement et l'interpréter infailliblement... Le sens que notre Sainte Mère l'Eglise a une fois déclaré être celui des dogmes sacrés, doit être perpétuellement conservé, et jamais il ne faut s'en écarter sous le prétexte ou l'apparence d'en mieux pénétrer la profondeur. (Const. *De Fide cath.* c. IV.) »

Il ne faut pas croire non plus qu'il n'y ait aucun péché dans le fait de ce silence par lequel on omet de parti-pris et on relègue dans l'oubli certains principes de la doctrine catholique. Car toutes ces vérités, quelles qu'elles soient, qui forment l'ensemble de la doctrine chrétienne, n'ont qu'un seul et même auteur et docteur, *le Fils unique qui est dans le sein du Père.* (Jean, I, 18.) Que ces vérités soient adaptées à toutes les époques et à toutes les nations, cela résulte manifestement des paroles par lesquelles le Christ lui-même s'est adressé à ses apôtres : « *Allez, enseignez toutes les nations..., leur apprenant à garder tout ce que je vous ai mandé ; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles.* (Math. XXVIII, 19 s.) » C'est pourquoi le Concile du Vatican dit encore : « Il faut croire de foi divine et catholique tout ce qui est contenu dans la parole de Dieu écrite ou transmise, et que l'Eglise nous propose comme devant être cru révélé de Dieu, soit par ses définitions solennelles, soit par son magistère ordinaire et universel. (Const. *De Fide cath.*, c. III.) »

Que l'on se garde donc de rien retrancher de la doctrine qui nous vient de Dieu ou d'en rien omettre, pour quelque motif que ce soit ; car celui qui l'oserait faire, tendrait

ab ovili Christi vagantur longius ; non alio tamen itinere quam quod Christus ipse monstravit.

Disciplina autem vivendi, quæ catholicis hominibus datur, non ejusmodi est, quæ, pro temporum et locorum varietate, temperationem omnem rejiciat. — Habet profecto Ecclesia, inditum ab Auctore suo, clemens ingenium et misericors ; quam ob caussam, inde a sui exordio, id præstitit libens, quod Paulus Apostolus de se profitebatur : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.* (I Cor, IX, 22.) — Ætatum vero præteritarum omnium historia testis est, Sedem hanc apostolicam cui non magisterium modo, sed supremum etiam regimen totius Ecclesiæ tributum est, constanter quidem *in eodem dogmate, eodem sensu eademque sententia* (Conc. Vat., ibid. c. IV.) hæsisse ; at vivendi disciplinam ita semper moderari consuevisse, ut, divino incolumi jure, diversarum adeo gentium, quas amplectitur, mores et rationes numquam neglexerit. Id si postulet animorum salus, nunc etiam facturam quis dubitet ? — Non hoc tamen privatorum hominum arbitrio definiendum, qui fere specie recti decipiuntur ; sed Ecclesiæ judicium esse oportet : in eoque acquiescere omnes necesse est, quicumque Pii VI decessoris Nostri reprehensionem cavere malunt. Qui quidem propositionem LXXVIII Synodi Pistoriensis « Ecclesiæ ac Spiritui DEI quo ipsa regitur injuriosam » *edixit*, quatenus examini subjiciat disciplinam ab » Ecclesia constitutam et probatam, quasi Ecclesia » disciplinam constituere possit inutilem et onerosiorem quam libertas christiana patiatur. »

plutôt à séparer les catholiques de l'Eglise, qu'à ramener à l'Eglise les dissidents. Qu'ils reviennent, rien certes ne nous tient plus à cœur, — qu'ils reviennent tous, ceux qui errent hors du bercail du CHRIST, mais non point par une autre voie que celle que le CHRIST lui-même a montrée.

3° La discipline s'adapte aux temps et aux lieux ; mais le lien qui rattache les fidèles à l'autorité ecclésiastique ne peut être relâché, comme le demandent les américanistes, aujourd'hui moins que jamais.

Quant à la discipline d'après laquelle les catholiques doivent régler leur vie, elle n'est point telle qu'on n'y puisse apporter aucun tempérament, vu la diversité des temps et des lieux. — L'Eglise a reçu de son Fondateur un esprit clément et miséricordieux ; aussi, dès l'origine, elle a fait volontiers ce que l'apôtre saint Paul disait de lui-même : « *Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous.* (I Corinth. II, 22.) »

L'histoire de tous les siècles écoulés en donne le témoignage. Ce Siège apostolique, qui n'a pas seulement la charge d'enseigner, mais aussi de gouverner souverainement toute l'Eglise, s'est toujours tenu constamment au *même dogme, au même sens, à la même doctrine.* (Conc. du Vatican, ibid., c. IV.) En revanche, il a de tout temps réglé la discipline de façon que, sans toucher à ce qui est de droit divin, il fût tenu compte des mœurs et des exigences de tant de nations si différentes qu'elle réunit dans son sein. Qui peut douter qu'elle ne soit prête à faire de même encore aujourd'hui si le salut des âmes le demande ? Mais ce n'est pas au gré des particuliers, faciles à se laisser prendre aux apparences du bien, que la question se doit résoudre : cela est du ressort de l'autorité de l'Eglise, et tous doivent y acquiescer s'ils veulent éviter la censure portée par Pie VI, Notre prédécesseur. Celui-ci, en effet, a noté comme injurieuse pour l'Eglise et pour l'esprit de DIEU qui la régit, la proposition

In caussa tamen de qua loquimur, dilecte Fili Noster, plus affert periculi estque magis catholicæ doctrinæ disciplinæque infestum consilium illud, quo rerum novarum sectatores arbitrantur libertatem quamdam in Ecclesiam esse inducendam, ut, constricta quodammodo potestatis vi ac vigilantia, liceat fidelibus suo cujusque ingenio actuosæque virtuti largius aliquanto indulgere. Hoc nimirum requiri affirmant ad libertatis ejus exemplum, quæ recentius invecta, civilis fere communitatis jus modo ac fundamentum est.— De qua Nos fuse admodum loquuti sumus in iis Litteris, quas de Civitatum Constitutione ad episcopos dedimus universos ; ubi etiam ostendimus, quid inter Ecclesiam, quæ jure divino est, intersit ceterasque consociationes omnes, quæ libera hominum voluntate vigent. — Præstat igitur quamdam potius notare opinionem, quæ quasi argumentum affertur ad hanc catholicis libertatem suadendam. Aiunt enim, de Romani Pontificis infallibili magisterio, post solemne judicium de ipso latum in Vaticana Synodo, nihil jam oportere esse sollicitos ; quam ob rem, eo jam in tuto collocato, posse nunc ampliorem cuivis ad cogitandum atque agendum patere campum. — Præposterum sane arguendi genus : si quid enim ex magisterio Ecclesiæ infallibili suadet ratio, hoc certe est ut ab eo ne quis velit discedere, imo omnes eidem se penitus imbuendos ac moderandos dent, quo facilius a privato quovis errore serventur immunes. Accedit, ut ii, qui sic arguunt, a providentis DEI sapientia discedant admodum ; quæ quum Sedis apostolicæ auctoritatem et magisterium

LXXVIII[e] du Synode de Pistoie, « en tant qu'elle soumet à la discussion la discipline établie et approuvée par l'Eglise, comme si l'Eglise pouvait établir une discipline inutile et trop lourde pour la liberté qui convient aux chrétiens. »

Et pourtant, dans le sujet dont Nous vous entretenons, cher Fils, le projet des novateurs est encore plus dangereux et plus opposé à la doctrine et à la discipline catholiques. Ils croient qu'il faut introduire une certaine liberté dans l'Eglise, de sorte que, l'action et la vigilance de l'autorité se trouvant en quelque façon liées, chaque fidèle ait la faculté de s'abandonner, dans une plus large mesure, à sa propre inspiration et à son élan personnel.

Ils affirment que c'est là une transformation qui s'impose, à l'exemple des libertés modernes qui constituent communément à l'heure actuelle le droit et le fondement de la société civile. — De cette liberté nous avons parlé amplement dans Nos lettres aux évêques de tout l'univers sur la Constitution des Etats ; et même Nous montrâmes alors quelle différence il y avait entre l'Eglise, qui est de droit divin, et les autres sociétés, qui toutes sont de droit humain. Il importe donc davantage de noter une certaine maxime dont on fait un argument en faveur de cette liberté que l'on suggère aux catholiques de prendre. Ils disent, à propos du magistère infaillible du Pontife romain, qu'après la définition solennelle qui en a été faite par le Concile du Vatican, il n'y a plus d'inquiétude à avoir de ce côté, et que, pour cette raison, le magistère infaillible étant mis en sûreté, chacun peut à présent avoir plus libre champ pour penser et agir.

Etrange manière de raisonner, en vérité, car s'il est une conséquence rigoureuse du magistère infaillible de l'Eglise, c'est que nul ne doit chercher à s'écarter de son enseignement, mais que tous ont le devoir de s'en inspirer intimement, et de s'y soumettre, afin d'être préservés plus sûrement de toute erreur de leur sens propre. En outre,

affirmata solemniore judicio voluit, idcirco voluit maxime, ut pericula præsentium temporum animis catholicorum efficacius caveret. Licentia quæ passim cum libertate confunditur; quidvis loquendi obloquendique libido; facultas denique quidlibet sentiendi litterarumque formis exprimendi, tenebras tam alte mentibus obfuderunt, ut major nunc quam ante sit magisterii usus et necessitas, ne a conscientia quis officioque abstrahatur. — Abest profecto a Nobis ut quæcumque horum temporum ingenium parit, omnia repudiemus; quin potius quidquid indagando veri aut enitendo boni attingitur, ad patrimonium doctrinæ augendum publicæque prosperitatis fines proferendos, libentibus sane Nobis, accedit. Id tamen omne, ne solidæ utilitatis sit expers, esse ac vigere nequaquam debet, Ecclesiæ auctoritate sapientiaque posthabita.

Sequitur ut ad ea veniamus quæ ex his, quas attigimus, opinionibus consectaria veluti proferuntur, in quibus si mens, ut credimus, non mala, at certe res carere suspicione minime videbuntur. — Principio enim externum magisterium omne ab iis, qui christianæ perfectioni adipiscendæ studere velint, tamquam superfluum, imò etiam minus utile, rejicitur: ampliora, aiunt, atque uberiora nunc quam elapsis temporibus, in animos fidelium Spiritus Sanctus influit charismata, eosque, medio nemine, docet arcano quodam instinctu atque agit. — Non levis profecto temeritatis est velle modum metiri, quo DEUS cum hominibus communicet; id enim unice ex ejus voluntate pendet, estque ipse munerum suorum

eux qui raisonnent de la sorte, vont au rebours des desseins de la Providence de DIEU ; c'est elle, en effet, qui a voulu que l'autorité du Siège apostolique et son magistère fussent affirmés par une définition solennelle, et elle l'a voulu précisément afin de prémunir plus efficacement les âmes chrétiennes contre les périls du temps présent.

Cette licence que l'on prend couramment pour la liberté ; cette manie de tout dire et de tout contredire ; ce pouvoir enfin de soutenir et de propager par la presse toutes les opinions, ont plongé les esprits dans de telles ténèbres, que l'usage et la nécessité du magistère de l'Eglise sont plus grands aujourd'hui qu'autrefois pour prémunir contre toute défaillance de la conscience et du devoir.

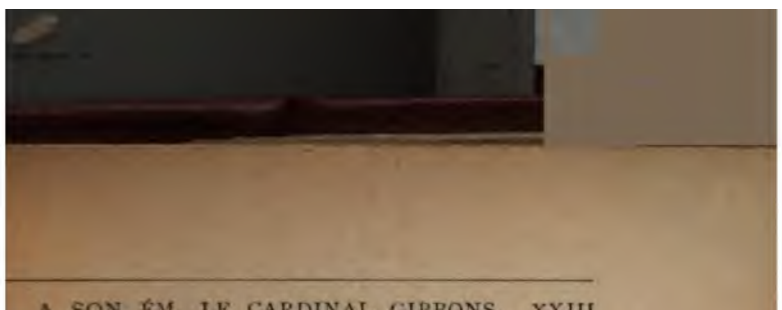
Il est loin assurément de Notre pensée de répudier indistinctement tout ce qu'a enfanté le génie contemporain ; bien au contraire, toute recherche de la vérité, tout effort vers le bien contribuant à accroître le patrimoine de la science et à reculer les limites de la félicité publique, Nous y applaudissons. Mais, pour que tout cela soit vraiment profitable, il ne faut, en aucune façon, le tenir en dehors de l'autorité et de la sagesse de l'Eglise.

II. — COROLLAIRES QUE LES AMÉRICANISTES TIRENT DE LEURS PRINCIPES. — Il Nous faut en venir à présent à ce que l'on peut considérer comme les corollaires des opinions dont nous avons parlé, et dans lesquels, s'il n'y a pas d'intention mauvaise, comme nous le croyons, les assertions prises en elles-mêmes apparaîtront bien suspectes.

1° *Ils disent à tort que le Saint-Esprit suffit aujourd'hui à diriger les âmes et qu'il n'est plus besoin de direction extérieure.*

Tout d'abord, on rejette toute direction extérieure comme superflue et même comme plutôt gênante pour ceux qui veulent s'élever à la perfection chrétienne ; l'Esprit-Saint, dit-on, répand aujourd'hui dans les âmes fidèles des

liberrimus dispensator. *Spiritus ubi vult spirat.* (Joann., III, 8.) *Unicuique autem nostrum data est gratia secundum mensuram donationis Christi.* (Eph. IV, 7.) Ecquis autem repetens apostolorum historiam, exordientis Ecclesiæ fidem, fortissimorum martyrum certamira et cædes, veteres denique plerasque ætates sanctissimorum hominum fœcundissimas, audeat priora tempora præsentibus componere eaque affirmare minore Spiritus Sancti effusione donata? Sed, his omissis, Spiritum Sanctum secreto illapsu in animis justorum agere eosque admonitionibus et impulsionibus excitare, nullus est qui ambigat; id ni foret, externum quodvis præsidium et magisterium inane esset. « Si quis.... salutari, id est evan- » gelicæ prædicationi consentire posse confirmat, » absque illuminatione Spiritus Sancti, qui dat om- » nibus suavitatem in consentiendo et credendo » veritati, hæretico fallitur spiritu. » (Conc. Arausic. II, can. VII.) Verum, quod etiam experiendo novimus, hæ Sancti Spiritus admonitiones et impulsiones plerumque, non sine quodam externi magisterii adjumento ac veluti comparatione, persentiuntur. « Ipse, » ad rem Augustinus, in bonis arboribus cooperatur » fructum, qui et forinsecus rigat atque excolit per » quemlibet ministrum, et per se dat intrinsecus » incrementum. » (De Grat. Christ. c. XIX.) Scilicet ad communem legem id pertinet qua DEUS providentissimus, uti homines plerumque fere per homines salvandos decrevit, ita illos, quos ad præstantiorem sanctimoniæ gradum advocat, per homines eo perducendos constituit, « ut nimirum, quemadmodum



es plus étendus et plus abondants que dans les temps
ssés, et il les meut et les éclaire, sans intermédiaire, par
e sorte de secret instinct. — Ce n'est pas assurément
e petite témérité que de vouloir fixer des bornes au
de qu'il plaît à Dieu d'employer pour se communiquer
x hommes ; cela, en effet, dépend uniquement de son
n plaisir, et lui-même est le très libre dispensateur de
dons : « *L'Esprit souffle où il veut.* (Jean, III, 8.) »
*grâce nous a été donnée à chacun selon la mesure qu'il
lu au Christ de nous la donner.* (Eph. IV, 7.) Qui donc,
vérité, s'il se reporte à l'histoire des apôtres, à la foi de
glise naissante, aux combats et aux hécatombes des plus
oïques martyrs, à la plupart enfin de ces vieux siècles
éconds en hommes de la plus haute sainteté, qui osera
ttre en parallèle les temps anciens avec le présent, et
rmer que ceux-là furent favorisés d'une moindre effu-
n de l'Esprit-Saint ? Mais, cela dit, il n'est personne qui
teste que le Saint-Esprit, par une action mystérieuse
dedans des âmes justes, les meut et les excite par ses
nières et ses inspirations ; s'il n'en était pas ainsi, tout
ours et tout magistère extérieur seraient vains. « Si quel-
un affirme que l'on peut retirer un fruit de salut de la
dication évangélique, sans l'illumination du Saint-
prit qui donne à tous la suavité du consentement et de
croyance à la vérité, celui-là est séduit par l'esprit d'hé-
ie. (Conc. Arausic. II, cap. VII.) »

Mais, Nous le savons par expérience, ces avertissements
ces impulsions de l'Esprit-Saint ne sont le plus souvent
rçus que grâce à un certain secours et comme par le
oyen du magistère extérieur. « C'est le même, dit à ce
jet saint Augustin, qui coopère à la naissance du fruit
ns le bon arbre, qui au dehors l'arrose et le cultive par
ministre quel qu'il soit, et qui au dedans se réserve de
donner l'accroissement. » (*De Gratia Christi*, c. XIX.)

Ceci rentre dans la loi commune de la providence de
ieu, qui a voulu que d'ordinaire les hommes fussent sau-

» Chrysostomus ait, per homines a DEO discamus. » (Hom. I in Inscr. altar.) Præclarum ejus rei exemplum, ipso Ecclesiæ exordio, positum habemus : quamvis enim Saulus, *spirans minarum et cædis* (Act. Ap., c. IX, 1), Christi ipsius vocem audivisset ab eoque quæsivisset : *Domine quid me vis facere ?* Damascum tamen ad Ananiam missus est : *Ingredere civitatem, et ibi dicetur tibi quid te oporteat facere.* — Accedit præterea, quod qui perfectiora sectantur, hoc ipso quod ineunt intentatam plerisque viam, sunt magis errori obnoxii, ideoque magis quam ceteri doctore ac duce indigent. — Atque hæc agendi ratio jugiter in Ecclesia obtinuit ; hanc ad unum omnes doctrinam professi sunt, quotquot, decursu sæculorum, sapientia ac sanctitate floruerunt ; quam qui respuant, temere profecto ac periculose respuent.

Rem tamen bene penitus consideranti, sublato etiam externo quovis moderatore, vix apparet in novatorum sententia quorsum pertinere debeat uberior ille Spiritus Sanci influxus, quem adeo extollunt. — Profecto maxime in excolendis virtutibus Spiritus Sancti præsidio opus est omnino : verum qui nova sectari adamant, naturales virtutes præter modum efferunt, quasi hæ præsentis ætatis moribus ac necessitatibus respondeant aptius, iisque exornari præstet, quod hominem paratiorem ad agendum ac strenuiorem faciant. — Difficile quidem intellectu est, eos, qui christiana sapientia imbuantur, posse naturales virtutes supernaturalibus anteferre, ma[jo]remque illis efficacitatem ac fœcunditatem tribu[ere]. Ergone natura, accedente gratia, infirmior erit, qu

és par le ministère des hommes, et que ceux qu'il appelle à un degré supérieur de sainteté y fussent aussi conduits par des hommes, « de sorte que, dit saint Chrysostome, nous soyons enseignés de Dieu par des hommes. (*Hom. I in Inscrip. altaris.*) »

Nous trouvons, aux origines mêmes de l'Église, un exemple célèbre de cette loi ; en effet, bien que Saul, *respirant la menace et le carnage* (Act.Ap.,cap IX), eût entendu la voix même du Christ et lui eût demandé : « *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* c'est à Damas, vers Ananie, qu'il fut envoyé : *Entre dans la ville, et là, ce que tu dois faire te sera dit.* » A ces motifs s'ajoute le fait que ceux qui tendent à la perfection, par cela même qu'ils marchent dans une voie ignorée du grand nombre, sont plus exposés à s'égarer, et, par conséquent, ont besoin plus que d'autres d'un maître et d'un guide.

C'est ce que l'on a constamment pratiqué dans l'Église ; c'est la doctrine qu'ont professée, sans exception, tous ceux qui, dans le cours des siècles, ont brillé par leur science et leur sainteté ; et ceux qui la rejettent ne le font assurément pas sans témérité ni péril.

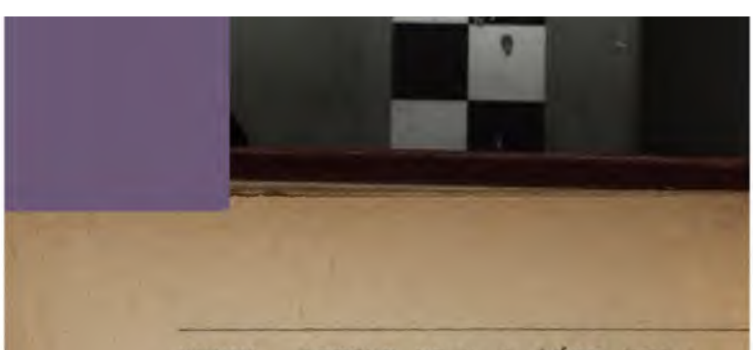
2° *Ils disent à tort que les vertus naturelles sont mieux appropriées au temps présent que les vertus surnaturelles.*

Si cependant on considère plus attentivement la question, on ne voit pas bien à quoi peut aboutir, dans le système des novateurs, une fois la direction extérieure supprimée, cette effusion plus abondante du Saint-Esprit, qu'ils exaltent si haut. Sans doute, le secours de l'Esprit-Saint est tout à fait nécessaire, surtout s'il s'agit de pratiquer les vertus : mais ces amateurs de nouveautés, font plus de cas qu'il ne convient des vertus naturelles, comme si ces vertus répondaient davantage aux mœurs et aux besoins de notre temps, et comme s'il valait mieux les posséder que les autres, parce qu'elles rendraient l'homme plus apte à l'action et plus fort.

si suis ipsa viribus permittatur ? Num vero homines sanctissimi, quos Ecclesia observat palamque colit, imbecillos se atque ineptos in naturæ ordine probavere quod christianis virtutibus excelluerunt ? Atqui, etsi naturalium virtutum præclaros quandoque actus mirari licet, quotus tamen quisque est inter homines qui naturalium virtutum habitu reapse polleat ? Quis enim est, qui animi perturbationibus iisque vehementibus non incitetur ? Quibus constanter superandis, sicut etiam universæ legi in ipso naturæ ordine servandæ, divino quodam subsidio juvari hominem necesse est. Singulares vero actus, quos supra innuimus, sæpe, si intimius perspiciantur, speciem potius virtutis quam veritatem præ se ferunt. — Sed demus tamen esse : si *currere in vacuum* quis nolit æternamque oblivisci beatitatem, cui nos benigne destinat DEUS, ecquid naturales virtutes habent utilitatis, nisi divinæ gratiæ munus ac robur accedat ? Apte quidem Augustinus : « Magnæ vires et cursus celerrimus, » sed præter viam ». (In Ps XXXI, 4.) Sicut enim præsidio gratiæ natura hominum, quæ, ob communem noxam, in vitium ac dedecus prolapsa erat, erigitur novaque nobilitate evehitur ac roboratur : ita etiam virtutes, quæ non solis naturæ viribus, sed ejusdem ope gratiæ exercentur, et fœcundæ fiunt, beatitatis perpetuo mansuræ et solidiores ac firmiores existunt.

Cum hac de naturalibus virtutibus sententia, alia cohæret admodum, qua christianæ virtutes universæ in duo quasi genera dispertiuntur, in *passivas*, ut aiunt, atque *activas ;* adduntque, illas in elapsis

tribuer une efficacité et une fécondité plus
.
quoi ! la nature augmentée de la grâce sera-t-elle
ble que si elle était laissée à ses propres forces ?
e que les hommes très saints que l'Église vénère, et
s elle rend un culte public, se sont montrés faibles
ieurs dans les choses de l'ordre naturel, parce qu'ils
ellé dans les vertus chrétiennes ?
leurs, quoique de temps à autre on puisse relever
s éclatants de vertu naturelle, combien y a-t-il
nes qui possèdent réellement l'habitude des vertus
es ? Où est-il celui que ne troublent pas les orages
des passions? Or, pour les réprimer constamment,
aussi pour observer tout entière la loi même pure-
turelle, il faut absolument que l'homme soit aidé
secours d'En-Haut. Quant aux actes particuliers de
us que Nous avons indiqués plus haut, ils présen-
vent, si on les considère de près, l'apparence plu-
la réalité de la vertu.
accordons qu'ils soient vraiment vertueux : celui
veut pas *courir en vain* ni oublier la béatitude éter-
laquelle nous destine la bonté de Dieu, à quoi lui
ent, pour y atteindre, les vertus naturelles, si le don
âce divine et sa force ne s'y joignent point ? Saint
in l'a bien dit : « Grands efforts et course rapide



ætatibus convenisse melius, has cum præsenti m congruere. — De qua quidem divisione virtu quid sentiendum sit, res est in medio posita ; vi enim, quæ vere *passiva* sit, nec est nec esse po « Virtus, sic sanctus Thomas, nominat quam » potentiæ perfectionem ; finis autem potentiæ a » est ; et nihil est aliud actus virtutis, quam bo » usus liberi arbitrii » (Iª IIæ, a. 1), adjuvante que DEI gratia, si virtutis actus supernaturalis Christianas autem virtutes, alias temporibus accommodatas esse, is solum velit, qui Apo verba non meminerit : *Quos præscivit, hos et præ tinavit, conformes fieri imaginis Filii sui.* (R VIII, 29.) Magister et exemplar sanctitatis om Christus est ; ad cujus regulam aptari omnes nec est, quotquot avent beatorum sedibus inseri. Jam ro, haud mutatur Christus progredientibus sæcu sed *idem heri et hodie et in sæcula.* (Hebr. XIII Ad omnium igitur ætatum homines pertinet ill *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Ma XI, 29) ; nulloque non tempore Christus se n exhibet *factum obedientem usque ad mortem* (Ph II, 8) ; valetque quavis ætate Apostoli sententia : *sunt Christi carnem suam crucifixerunt cum v et concupiscentiis.* (Galat. V, 24). — Quas utinam tutes multo nunc plures sic colerent, ut hom sanctissimi præteritorum temporum ! Qui demissi animi, obedientia, abstinentia, *potentes* fuerunt *o et sermone*, emolumento maximo nedum religi rei, sed publicæ ac civilis.

Ex quo virtutum evangelicarum veluti contem



[illegible]° *Ils disent à tort que les vertus qu'ils appellent passives convenaient aux siècles passés, mais qu'il faut aujourd'hui cultiver de préférence celles qu'ils appellent actives.*

A cette opinion sur les vertus naturelles on peut en joindre une autre qui lui est connexe, et qui partage en deux classes toutes les vertus chrétiennes, qu'ils appellent les unes *passives*, les autres *actives ;* ajoutant que les premières convenaient mieux aux siècles passés, tandis que les secondes sont mieux adaptées au temps présent. Ce qu'il faut penser de cette division des vertus, c'est chose évidente, car il n'y a pas et il ne peut y avoir de vertu véritablement *passive.*

« La vertu, dit saint Thomas, implique une certaine perfection de la puissance ; or la fin de la puissance c'est l'acte ; et l'acte de vertu n'est pas autre chose que le bon usage de notre libre arbitre (I II, a. 1), aidé, s'entend, de la grâce de Dieu, s'il s'agit d'un acte de vertu surnaturelle. »

Quant à prétendre qu'il y ait des vertus chrétiennes plus appropriées que d'autres à certaines époques de l'histoire, il faudrait pour le soutenir avoir oublié les paroles de l'Apôtre : *Ceux qu'il a prévus, il les a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils* (Hébr. XIII, 8).

Le maître et le modèle de toute sainteté c'est le Christ, sur la règle de qui doivent nécessairement se façonner tous ceux qui aspirent à trouver place au nombre des bienheureux. Or, le Christ ne change pas suivant le progrès des siècles, mais il est *le même hier et aujourd'hui et dans les siècles* (Math. XI, 29). C'est donc aux hommes de tous les temps que s'adresse cette parole : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Philip. II, 8) ; et il n'est pas d'époque où le Christ ne se montre à nous, *devenu obéissant jusqu'à la mort* (Galat. V, 24). Elle vaut aussi pour tous les siècles la sentence de l'Apôtre : *Ceux qui sont du Christ ont crucifié leur chair avec ses vices et ses concupiscences* (Galat. V, 24). Et plût à Dieu que ces vertus fussent

quæ perperam *passivæ* appellantur, pronum erat sequi, ut religiosæ etiam vitæ despectus sensim per animos pervaderet. Atque id novarum opinionum fautoribus commune esse, conjicimus ex eorum sententiis quibusdam circa vota quæ Ordines religiosi nuncupant. Aiunt enim, illa ab ingenio ætatis nostræ dissidere plurimum, utpote quæ humanæ libertatis fines coërceant ; esseque ad infirmos animos magis quam ad fortes apta ; nec admodum valere ad christianam perfectionem humanæque consociationis bonum, quin potius utrique rei obstare atque officere. — Verum hæc quam falso dicantur, ex usu doctrinaque Ecclesiæ facile patet, cui religiosum vivendi genus maxime semper probatum est. Nec sane immerito : nam qui, a DEO vocati, illud sponte sua amplectantur, non contenti communibus præceptorum officiis, in evangelica euntes consilia, Christo se milites strenuos paratosque ostendunt. Hocne debilium esse animorum putabimus ? aut ad perfectiorem vitæ modum inutile aut noxium ? Qui ita se votorum religione obstringunt, adeo sunt a libertatis jactura remoti, ut multo pleniore ac nobiliore fruantur, ea nempe *qua Christus nos liberavit.* (Galat. IV, 31.)

Quod autem addunt, religiosam vivendi rationem aut non omnino aut parum Ecclesiæ juvandæ esse, præterquam quod religiosis Ordinibus invidiosum est, nemo unus certe sentiet, qui Ecclesiæ annales evolverit. Ipsæ vestræ fœderatæ civitates num no ab alumnis religiosarum familiarum fidei parit atque humanitatis initia habuerunt ? quorum u

pratiquées de nos jours par un plus grand nombre, comme elles l'ont été par les saints des temps qui nous ont précédés ! Ceux-là par l'humilité de leur cœur, leur obéissance, leur abstinence, ont été *puissants* en *œuvres* et en *paroles*, et cela non seulement pour le plus grand bien de la religion, mais encore de la patrie et de l'État.

5° Ils ont tort de dire que les vœux de religion sont opposés au génie de notre temps.

Ce mépris des vertus évangéliques, appelées à tort passives, devait avoir une conséquence naturelle : à savoir que le dédain de la vie religieuse se répandît peu à peu dans les âmes. Que cela soit commun parmi les fauteurs des nouvelles opinions, Nous pouvons le déduire de certaines doctrines qu'ils ont exprimées touchant les vœux émis par les ordres religieux. Ils disent, en effet, que ces vœux sont tout à fait contraires au caractère de notre temps, parce qu'ils restreignent les limites de la liberté humaine, qu'ils conviennent plutôt aux âmes faibles qu'aux âmes fortes, et qu'ils ne sont pas du tout favorables à la perfection chrétienne et au bien de la société humaine, mais plutôt qu'ils sont un obstacle et une entrave à l'une et à l'autre.

Mais la pratique et la doctrine de l'Église nous rend facilement évidente la fausseté de ce langage, car pour elle la vie religieuse a toujours été en haute estime. Et certes ce n'est point à tort ; car ceux qui, appelés de Dieu, embrassent spontanément ce genre de vie et qui, non contents des devoirs communs que leur imposent les préceptes, s'engagent à la pratique des conseils, ceux-là se montrent les soldats d'élite de l'armée du Christ. Croirons-nous que c'est là le fait d'âmes pusillanimes ? ou bien encore une pratique inutile ou nuisible à la perfection ? Ceux qui s'obligent ainsi par le lien des vœux sont si loin de perdre leur liberté, qu'ils jouissent, au contraire, d'une liberté beaucoup plus entière et plus haute, de celle-là même *par laquelle le Christ nous a rendus libres*. (Galat , IV, 31.)

nuper, quod plane vobis laudi fuit, statuam public ponendam decrevistis. — Nunc vero, hoc ipso tem-pore, quam alacrem, quam frugiferam catholicæ re religiosi cœtus, ubicumque ii sunt, navant operam Quam pergunt multi novas oras Evangelio imbuer et humanitatis fines propagare ; idque per summam animi contentionem summaque pericula ! Ex ipsis haud minus quam e clero cetero, plebs christiana verbi DEI præcones conscientiæque moderatores, juventus institutores habet, Ecclesia denique omnis sanctitatis exempla. — Nec discrimen est laudis inter eos qui actuosum vitæ genus sequuntur, atque illos qui, recessu delectati, orando afflictandoque corpori vacant. Quam hi etiam præclare de hominum societate meruerint, mereant, ii norunt profecto qui, quid ad placandum conciliandumque Numen possit *deprecatio justi assidua* (Iac. V, 16), minime igno-rant, ea maxime quæ cum afflictatione corporis conjuncta est.

Si qui igitur hoc magis adamant, nullo votorum vinculo, in cœtum unum coalescere, quod malint, faxint ; nec novum id in Ecclesia nec improbabile institutum. Caveant tamen ne illud præ religiosis Ordinibus extollant ; quin potius, cum modo ad fruendum voluptatibus proclivius, quam ante, sit hominum genus, longe pluris ii sunt habendi, qui *relictis omnibus, sequuti sunt Christum.*

Postremo, ne nimiis moremur, via quoque et ratio qua catholici adhuc sunt usi ad dissidentes revocan-dos, deserenda edicitur aliaque in posterum ad benda. — Qua in re hoc sufficit advertisse, non præ

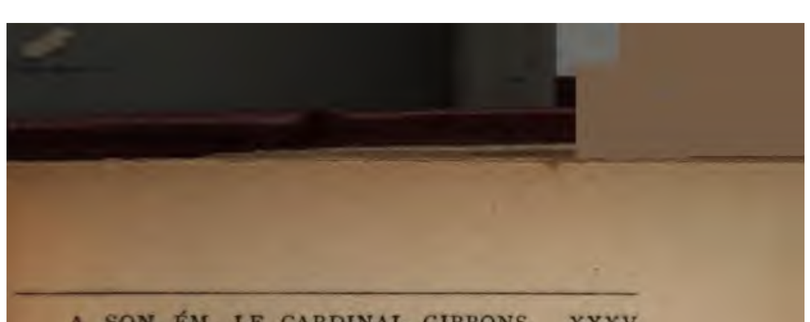
5° Ils ont tort de jeter la défaveur sur la vie religieuse.

Quant à ce qu'ils ajoutent, à savoir que la vie religieuse n'est que peu ou point utile à l'Église, outre que cela est offensant pour les ordres religieux, il n'est personne de ceux qui ont lu les annales de l'Eglise qui puisse être de cet avis. Vos Etats-Unis eux-mêmes, n'est-ce pas à des membres des familles religieuses qu'ils doivent tout ensemble les germes de la foi et de la civilisation? Et c'est à l'un d'entre eux, — ce qui vous fait grand honneur, — que vous avez décrété récemment d'ériger publiquement une statue. — Et maintenant, en ce temps où nous sommes, quels services empressés, quelle abondante moisson les ordres religieux n'apportent-ils point à la cause catholique partout où ils sont établis? En quel nombre ne s'en vont-ils pas éclairer de l'Evangile les terres nouvelles et reculer les frontières de la civilisation! et cela au prix des plus grands efforts et des plus graves périls. C'est à eux, non moins qu'au clergé séculier, que le peuple chrétien doit d'avoir des prédicateurs de la parole de Dieu et des directeurs de conscience; c'est à eux que la jeunesse doit ses instituteurs, l'Eglise enfin des types de tous les genres de sainteté. Et il n'y a pas lieu de louer diversement ceux qui embrassent la vie active, ou ceux qui, amis de solitude, s'adonnent à la contemplation et aux pénitences corporelles. Combien ceux-ci ont mérité et méritent encore excellemment de la société humaine, on ne peut certes pas l'ignorer, si l'on sait la puissance, pour apaiser la colère de Dieu et se concilier ses faveurs, de *la prière perpétuelle du juste*, surtout si elle est jointe aux macérations de la chair.

S'il en est cependant qui préfèrent se réunir en corps de société sans être liés par aucun vœu, qu'ils agissent suivant leur choix; un tel institut n'est ni nouveau ni désapprouvé dans l'Eglise. Qu'ils évitent cependant de le préconiser au détriment des ordres religieux; tout au

denter, dilecte Fili Noster, id negligi quod diu experiendo antiquitas comprobavit, apostolicis etiam documentis erudita. — Ex DEI verbo habemus (Eccli. XVII, 4), omnium officium esse proximorum saluti juvandæ operam dare, ordine graduque quem quisque obtinet. Fideles quidem hoc sibi a DEO assignatum munus utillime exequentur morum integritate, christianæ caritatis operibus, instante ad DEUM ipsum assiduaque prece. At qui e clero sunt idipsum præstent oportet sapienti Evangelii prædicatione, sacrorum gravitate et splendore, præcipue autem eam in se formam doctrinæ exprimentes, quam Tito ac Timotheo Apostolus tradidit. — Quod si, e diversis rationibus verbi DEI eloquendi, ea quandoque præferenda videatur, qua ad dissidentes non in templis dicant sed privato quovis honesto loco, nec ut qui disputent sed ut qui amice colloquantur, res quidem reprehensione caret ; modo tamen ad id muneris auctoritate Episcoporum ii destinentur, qui scientiam integritatemque suam antea ipsis probaverint. — Nam plurimos apud vos arbritamur esse, qui ignoratione magis quam voluntate a catholicis dissident ; quos ad unum Christi ovile facilius forte adducet qui veritatem illis proponat amico quodam familiarique sermone.

Ex his igitur, quæ huc usque disseruimus, patet, dilecte Fili Noster, non posse Nobis opiniones illas probari, quarum summam *Americanismi* nomine nonnulli indicant. — Quo si quidem nomine peculiaria animi ornamenta, quæ, sicut alia nationes alias, Americæ populos decorant significare velint,

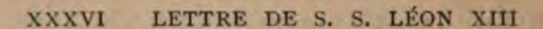


contraire, puisque de nos jours le genre humain est plus porté qu'autrefois à rechercher les plaisirs coupables, il faut en estimer davantage ceux qui, *ayant tout laissé, ont suivi le Christ.*

6° Ils ont tort de préconiser une méthode nouvelle pour amener les dissidents à l'Eglise.

En dernier lieu, pour ne pas trop Nous étendre, on prétend qu'il faut abandonner la manière et la méthode dont les catholiques ont usé jusqu'à ce jour pour ramener les dissidents, afin de lui en substituer une autre à l'avenir. Il Nous suffit d'observer sur ce sujet, Notre cher Fils, qu'il n'est pas prudent de négliger ce qui est éprouvé par une longue expérience et consacré, en outre, par les enseignements apostoliques eux-mêmes. La parole de Dieu nous apprend (Eccle., XVII, 4.) que tous ont le devoir de concourir au salut du prochain selon l'ordre et le degré où chacun est placé. Les fidèles d'abord s'acquitteront très utilement de cet office, qui leur est assigné de Dieu, par l'intégrité de leurs mœurs, les œuvres de la charité chrétienne, une prière instante et assidue vers Dieu. Les clercs ensuite devront s'adonner à cette tâche par une saine prédication de l'Evangile, la gravité et la splendeur du culte, et surtout en réglant leur vie sur la doctrine que l'Apôtre enseignait à Tite et à Timothée.

Que si, entre les différentes manières de distribuer la parole de Dieu, celle-là semble parfois la meilleure qui consiste à appeler les dissidents, non pas à l'église, mais dans un local privé et convenable, non pour discuter, mais pour converser amicalement, il n'y a rien là de répréhensible ; pourvu toutefois que l'autorité des évêques désigne pour ce ministère des prêtres dont ils auront éprouvé prudemment la science et la vertu. — Car Nous croyons qu'il en est beaucoup parmi vous qui sont éloignés du catholicisme plutôt par ignorance que par malveillance, que l'on amènerait peut-être plus facilement à l'unique



idem si statum vestrarum civitatum, si leges moresque quibus utimini, non est profecto cur ipsum rejiciendum censeamus. At si illud usurpandum ideo est, ut doctrinæ superius allatæ, non indicentur modo, immo vero etiam cohonestentur ; quodnam est dubium, quin Venerabiles Fratres Nostri Episcopi Americæ, ante ceteros, repudiaturi ac damnaturi sint utpote ipsis totique eorum genti quam maxime injuriosum ? Suspicionem enim id injicit esse apud vos qui Ecclesiam in America aliam effingant et velint, quam quæ in universis regionibus est.

Una, unitate doctrinæ sicut unitate regiminis, eaque catholica est Ecclesia ; cujus quoniam DEUS in Cathedra Beati Petri centrum ac fundamentum esse statuit, jure Romana dicitur, *ubi* enim *Petrus, ibi Ecclesia.* (S. Amb. in Ps. XI, 57.) Quam ob rem quicumque catholico nomine censeri vult, is verba Hieronymi ad Damasum Pontificem usurpare ex veritate debet : « Ego nullum primum, nisi Christum, sequens, Beatitudini tuæ, id est Cathedræ Petri communione consocior : super illam petram ædificatam Ecclesiam scio ; quicumque tecum non colligit, spargit. »

Hæc, dilecte Fili Noster, quæ, singularibus litteris, officio muneris ad te damus, ceteris etiam fœderatarum civitatum Episcopis communicanda curabimus ; caritatem iterum testantes, qua gentem vestram universam complectimur ; quæ sicut elapsis temporibus multa pro religione gessit, majora etiam in posterum, DEO feliciter opitulante, præstituram portendit. — Tibi autem et fidelibus Americæ om-

bercail du Christ si on leur proposait la vérité en un langage simple et familier.

III. — Américanisme et Américanisme. — De tout ce que Nous avons dit jusqu'à présent, il apparaît, cher Fils, que Nous ne pouvons approuver ces opinions, dont l'ensemble est désigné par plusieurs sous le nom d'*américanisme*.

Si, par ce mot, on veut signifier certains dons de l'esprit qui honorent les populations de l'Amérique, comme d'autres sont spéciaux à d'autres nations ; ou bien encore, si l'on désigne la Constitution de vos Etats, les lois et les mœurs en vigueur parmi vous, il n'y a rien là, assurément, qui puisse Nous le faire rejeter ; mais si l'on emploie ce mot, non seulement pour désigner les doctrines ci-dessus mentionnées, mais encore pour les rehausser, est-il permis de douter que nos vénérables Frères les évêques d'Amérique seront les premiers, avant tous les autres, à le répudier et à le condamner, comme souverainement injurieux pour eux-mêmes et pour toute leur nation ?

Il donne à supposer, en effet, qu'il en est chez vous qui imaginent et désirent pour l'Amérique une Eglise autre que celle qui est répandue par toute la terre.

L'Eglise est une par l'unité de sa doctrine comme par l'unité du gouvernement ; elle est catholique, et parce que Dieu a établi son centre et son fondement sur la chaire du bienheureux Pierre, elle est, à bon droit, appelée Romaine, car *là où est Pierre, là est l'Eglise*. C'est pourquoi quiconque veut être appelé catholique, celui-là doit sincèrement s'appliquer les paroles de Jérôme à Damase :

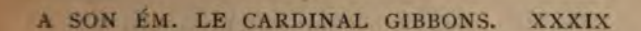
« Pour moi, ne suivant d'autre chef que le Christ, je me tiens attaché à la communion de Votre Béatitude, c'est-à-dire à la chaire de Pierre : je sais que sur cette pierre est bâtie l'Eglise ; quiconque ne recueille pas avec Vous, dissipe. »

Nous aurons soin, cher Fils, que ces lettres, à vous

nibus Apostolicam benedictionem, divinorum subsidiorum auspicem, amantissime impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum die XXII mensis januarii MDCCCXCIX, Pontificatus Nostri anno vicesimo primo.

LEO PP. XIII.



personnellement adressées en vertu du devoir de Notre charge, soient également communiquées aux autres évêques des Etats-Unis, vous attestant de nouveau l'amour dont Nous embrassons toute votre nation, qui, si elle a fait beaucoup pour la religion dans le passé, promet davantage encore dans l'avenir, avec la bénédiction de DIEU.

Nous vous accordons avec amour, à vous et à tous les fidèles d'Amérique, la bénédiction apostolique, gage des faveurs divines.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 22me jour de janvier 1899, la 21e année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

HAPITRE PREMIER.

POURQUOI CE LIVRE ?

ARMI tous les sujets d'inquiétude qu'offre à l'observateur l'état actuel du monde, le moindre n'est pas celui que nous présente l'Amé-
u Nord. Elle venait à peine de naître,
jà elle inspirait des défiances à J. de
, le Voyant de ce siècle. Elle les justifie.
ui la caractérise, c'est l'audace. Elle a
sté d'abord cette audace dans les entre-
industrielles et commerciales qui, dans
ccès, détournent le regard de l'homme
fins dernières, et lui font envisager la
nce et la richesse, qui en est le moyen,
l'objet suprême de ses désirs et de son
. Elle vient de la montrer dans les
s internationaux, foulant aux pieds
es lois de la civilisation chrétienne pour
rer des possessions qu'elle convoitait.
erait-elle cette audace dans les choses
eligion ?

Déjà, en 1869, M. l'abbé Gay, depuis sacré évêque, disait à Rome même : « Le Saint-Siège ne saurait trop surveiller l'Amérique du Nord ; il s'y prépare de singulières choses (1). » Ces choses singulières, alors en germe, seraient-elles sur le point d'éclore ?

On parle d'un CATHOLICISME AMÉRICAIN. C'est le titre qu'un Français *américaniste* — ce barbarisme est reçu — a donné à un article-programme dans la *Revue française d'Édimbourg*, en septembre 1897. Le mot a été adopté, et il fait son chemin.

Un Catholicisme américain !

Le catholicisme n'est ni américain, ni français, ni italien : il est universel, il s'étend à tous les temps, à tous les lieux, toujours et partout semblable à lui-même. S'il existait vraiment un catholicisme américain, ce serait un christianisme qui ne serait plus le catholicisme, puisqu'il prendrait une spécification qui le séparerait de la grande unité religieuse : hérésie, si la spécification est doctrinale ; schisme, si elle l'arrache à l'autorité de celui à qui JÉSUS-CHRIST a dit : « Tu es Pierre, et

1. Cité dans la *Semaine d'Annecy*, en juin 1895.

sur cette pierre je bâtirai mon Église. — Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

Grâces à DIEU, la dénomination « Catholicisme américain » n'est l'étiquette ni d'un schisme ni d'une hérésie. Elle n'a pourtant été créée et lancée dans le monde que parce que, dans la pensée de ses auteurs, venait de naître une chose nouvelle qu'il fallait bien caractériser par un nom approprié.

Cette chose nouvelle, c'est un ensemble de tendances doctrinales et pratiques qui ont leur foyer en Amérique, et qui de là se répandent dans le monde chrétien et particulièrement chez nous.

Depuis sept ans, depuis le passage de Mgr Ireland à Paris en 1892, une propagande des plus actives est faite sous toutes les formes, en France, en faveur des choses comprises sous le nom d'*Américanisme.* Les personnes les moins attentives au mouvement des idées, peuvent avoir remarqué la défaveur jetée sur les anciennes méthodes d'apostolat, sur les œuvres et les institutions créées par le zèle de ceux qui ont essayé de relever les ruines faites par la Révolution ; et d'autre part, la propagande active et bruyante d'idées témé-

raires, de méthodes hasardées, d'institutions suspectes.

Tout cela émane d'une *école* qui a ses maîtres et ses disciples, d'ardents et de bruyants propagateurs.

Cette école ne prétend à rien moins qu'à prendre la direction du clergé en France et ailleurs ; elle offre même de se charger de sa formation.

Cette prétention a été mise en pleine lumière lors de la publication de la *Vie du P. Hecker*. Dans la préface de ce livre, M. l'abbé Klein dit : « Le P. Hecker a tracé et réalisé en lui l'*idéal du prêtre* pour l'avenir nouveau de l'Église... Il a établi les principes intimes de la *formation sacerdotale* pour les temps qui commencent. »

Et Mgr Ireland, dans l'Introduction de ce même livre, présente le P. Hecker comme « l'ornement et le joyau du clergé américain, comme LE TYPE *qu'il faudrait voir se reproduire le plus possible parmi nous.* »

Les Américanistes espèrent que la formation du clergé, selon ce type, « conduira l'Église à des succès qu'elle n'a jamais connus. » Comment cela? Le P. Hecker nous le dit : « On

fera appel à des hommes possédant cette nouvelle synthèse de vérité qui permet de résoudre les problèmes, d'éliminer les antagonismes, de se rencontrer avec les besoins de notre époque ; à des hommes qui sauront prendre toutes les aspirations du génie moderne en fait de science, de mouvement social, de politique, de spiritisme (1), de religion, et les transformer toutes en moyens de défense et *d'universel triomphe pour l'Église.* » (*Vie*, p. 398.)

Déjà le « catholicisme américain » a été étudié en divers ouvrages qui ont attiré la plus sérieuse attention de NN. SS. les Évêques et de Rome même. Il suffit de signaler le livre de M. l'abbé Maignen : *Le P. Hecker est-il un saint ? Études sur l'Américanisme ;* et celui du R. P. Delattre, S. J. : *Un catholicisme américain.* Celui-ci s'attache particulièrement à la critique des vues toutes spéciales du P. Hecker sur les vœux de religion ; celui-là considère l'Américanisme sous tous les aspects que présente la *Vie du Père Hecker*, éditée par M. l'abbé Klein ; il en montre et en réfute avec vigueur toutes les erreurs.

1. Ainsi le spiritisme lui-même serait appelé à défendre l'Église et à procurer son universel triomphe ! !

Nous avions lu la *Vie du P. Hecker*, dès son apparition, avec l'empressement que donnent le désir et l'espoir d'y trouver une lumière, celle que l'on nous annonçait. A toutes les heures critiques de l'histoire de l'Église, DIEU a toujours suscité des saints pour montrer aux hommes de bonne volonté la voie qu'ils doivent suivre pour coopérer à ses desseins. Le P. Hecker, disaient des réclames que nous aurions pu trouver trop tapageuses pour être jugées dignes de toute confiance, était le saint suscité de nos jours pour guider les âmes, le clergé, l'Église elle-même, dans les obscurités d'un avenir tout nouveau. Notre déception fut grande. Une lecture rapide ne nous avait cependant laissé que des vues assez confuses sur l'opposition que nous avions sentie, de la première à la dernière page de ce livre, entre l'esprit du héros et des panégyristes, et l'esprit de la Sainte Église. L'ouvrage de M. l'abbé Maignen vint préciser ce qui n'avait été qu'entrevu, mettre en évidence les erreurs de l'Américanisme et en montrer la dangereuse séduction.

C'est alors qu'un désir que nous devions considérer comme un ordre, vint nous engager

à prémunir le diocèse de Cambrai contre cette séduction par des articles qui seraient publiés dans la *Semaine Religieuse*. Nous le fîmes d'autant plus volontiers qu'une étude précédente nous permettait de considérer l'Américanisme à un point de vue tout particulier : dans ses rapports avec les espérances et les projets des juifs et plus généralement avec les tendances antichrétiennes des lois, des gouvernements et de cette partie de la société qui prétend au monopole de l'intellectualité. C'est ce que marque la seconde partie du titre : *la conjuration antichrétienne* (1).

Les articles de la *Semaine Religieuse* furent remarqués hors du diocèse de Cambrai, en France, en Allemagne, en Amérique, à Rome même ; et de divers côtés nous fut exprimé le désir de les voir réunis en brochure.

Daigne Notre-Dame de la Treille, l'Auguste Patronne de Lille, bénir l'œuvre bien modeste de son humble chapelain.

1. Il y a une autre conjuration antichrétienne qui travaille par les révolutions et les guerres à affaiblir, à anéantir, s'il était possible, les nations catholiques, pour donner l'hégémonie aux nations protestantes. Et il semble bien que les conspirateurs veulent se servir à cette fin de l'Amérique comme de l'Allemagne et de l'Angleterre. Mais cette question est étrangère au but de ce livre.

Au XVIe et au XVIIe siècle, par des miracles qu'a reconnus l'autorité ecclésiastique, Elle porta, pour ainsi dire, aux extrêmes limites de notre contrée, le treillis qui l'entoure pour en faire une barrière contre l'hérésie des Gueux ; puis la même protection nous fut accordée par la divine Mère, usant des mêmes moyens, contre le Jansénisme, favorisé par l'évêque de Tournai, Gilbert de Choiseul, qui alors avait la ville de Lille sous sa juridiction. Qu'elle préserve la France, qu'elle préserve l'Église des tendances doctrinales et aussi des tendances pratiques qui ont pris le nom d'*Américanisme ;* et bien que nous n'ayons ni la volonté ni le pouvoir de prendre ici le mot *hérésie* dans la rigueur de sa signification, qu'elle nous permette de lui demander de vouloir bien justifier une fois encore le cri de reconnaissance que tous les siècles ont élevé vers Elle :

GAUDE, MARIA VIRGO, CUNCTAS HÆRESES SOLA INTEREMISTI IN UNIVERSO MUNDO !

Avant d'entrer en matière, nous devons faire quelques observations :

1° Le catholicisme, dont il va être parlé, est

ici intitulé : UN *catholicisme américain*, et non point LE *catholicisme américain*. C'est qu'en effet on ne peut point dire que ce catholicisme soit le catholicisme de l'Église d'Amérique. Beaucoup d'évêques et de prêtres américains ont protesté contre l'Américanisme, et l'Américanisme compte malheureusement des partisans ailleurs qu'en Amérique (1).

Le R. P. Martin disait dernièrement dans les *Études :* « Il n'y a pas bien longtemps, nous avons entendu nous-même des évêques d'Amérique, très patriotes, mais aussi très catholiques, désavouer de la façon la plus absolue les tendances, les idées et les agissements d'une école qui vise, disaient-ils, à faire prédominer les vues d'un petit nombre, à l'encontre de la très grande majorité des évêques, dans les questions d'enseignement et de conduite. »

L'un de ces évêques, Mgr Mac Quaid, évêque de Rochester, a cru devoir un jour, pour prémunir son troupeau, monter dans la chaire de sa cathédrale, revêtu des ornements pontificaux et la crosse en main, pour lire une déclaration d'une singulière énergie contre les agissements de l'un de ses collègues, le

1. Voir aux DOCUMENTS, N. I.

plus ardent propagateur de l'Américanisme.

M. Arthur Preuss, directeur de *The Review*, journal catholique très répandu en Amérique, écrivait, dans le même sens, à M. l'abbé Maignen :

« Permettez-moi de vous remercier, au nom des milliers de prêtres et de laïques américains qui abominent « l'Américanisme », parce que c'est une doctrine fausse et dangereuse. »

Ils essaient donc de tromper, ceux qui veulent solidariser les *Américanistes* avec l'*Église des États-Unis* (1). On conçoit l'intérêt qu'ils ont à accréditer cette erreur.

2° Nous serons amené, et déjà nous l'avons été, à prononcer quelques noms (2). Il est impossible de se soustraire complètement à cette nécessité dans une étude de ce genre ; nous l'écarterons toutes les fois que la chose sera possible.

De même nous devrons rappeler des faits qui montrent que l'Américanisme, et ses tendances, et ses doctrines, et ses dangers de perversion, ne sont point aussi éloignés de

1. Une brochure anonyme, mais dont on connaît l'auteur, intitulée : *Une campagne contre l'Église d'Amérique*, a été répandue à profusion dans le clergé.

2. Voir aux DOCUMENTS, N. II.

nous qu'on aimerait à le penser. S'il importe de voir le péril lorsqu'il est encore loin, c'est un devoir impérieux de le montrer s'il a déjà pris pied chez nous.

Ce danger n'est point imaginaire.

Le Docteur Brownson, protestant converti au catholicisme en même temps que le P. Hecker, cité dans la *Review* de Saint-Louis (Missouri) du 23 décembre 1897, a dit :

« Je dois moi-même confesser à ma honte et à mon grand chagrin que, pendant trois où quatre ans, j'ai écouté avec trop de respect ces catholiques libéraux et libéralisants, soit ici, soit à l'étranger, et que j'ai essayé d'encourager leur tendance aussi loin que je le pouvais faire sans me départir absolument de la foi et de la morale catholiques.

» Mais je ne fus pas longtemps, par la grâce de Dieu, à découvrir que la *tendance que j'encourageais, si elle était suivie jusqu'au bout, me conduirait hors de l'Église;* et aussitôt que cela devint clair pour moi, je n'hésitai pas à l'abandonner et à supporter de mon mieux l'humiliation d'avoir cédé à une influence dangereuse et anticatholique. »

3° Un digne évêque, zélé à maintenir dans

le clergé l'esprit ecclésiastique et les saines doctrines, Mgr l'évêque d'Annecy, écrivait dernièrement :

« Les hommes, laïcs ou prêtres, qui se sont donné la fonction de fournir au clergé un esprit nouveau pour des temps nouveaux, ne se proposent, disent-ils, que de procurer l'accomplissement des volontés les plus hautes (1). Ils se couvrent des plus honorables pavillons, usurpant une garantie dans la mise en saillie des personnalités les plus justement réputées, vénérées ; ils travaillent en sûreté à la dépossession de l'autorité établie par DIEU dans son Église et qui est la vie même de l'Église. »

Puis, pour montrer d'une manière saisissante où cela peut conduire, Sa Grandeur engageait à méditer sur ce qui s'est passé à la fin du siècle dernier.

« En 1789, ceux-là seuls parvenaient à se faire écouter qui, rejetant toutes pensées de réformes, d'améliorations *graduelles*, exigeaient une *refonte universelle et complète ;* tout détruire, bâtir à neuf et sur de nouveaux fondements : c'était le cri de toute cette génération. Les jeunes entraînèrent les anciens, et, pour

1. Voir aux DOCUMENTS, N. III.

ne parler que du clergé tant régulier que séculier, combien de ses membres « donnèrent dans la Révolution » sans le vouloir, sans le savoir ! Ils devinèrent, puis ils comprirent où on les menait, lorsqu'il était devenu impossible de s'arrêter. *Ils avaient cru sauver l'Église de France en l'associant au mouvement d'une prétendue rénovation générale :* cruellement trompés, ils n'avaient fait que la compromettre ; ils avaient scandalisé ; ils avaient mis en péril leur propre salut. Tous ces phénomènes reparaissent et se déroulent rapidement depuis trois années surtout. »

Plaise à DIEU que l'on n'ait plus à déplorer le même malheur ! C'est pour l'écarter, autant qu'il est en nous, que nous avons écrit ces pages.

CHAPITRE DEUXIÈME.

L'ALLIANCE-ISRAÉLITE-UNIVERSELLE.

Ceux qui ne connaissent la marche actuelle du monde que par les informations qu'ils puisent dans leur journal, — et c'est le très grand nombre, — s'étonneront sans doute, qu'ayant à leur parler de l' « Américanisme » et d'un « catholicisme américain », nous commencions par appeler leur attention sur « *l'Alliance-Israélite-Universelle* », entrant par là dans une question, la question juive, qui passionne actuellement le monde et qui est étudiée à tous les points de vue, mais qui semble n'avoir qu'un rapport bien éloigné avec le Catholicisme américain. Ce n'est pourtant point fantaisie de notre part. L'*Alliance-Israélite-Universelle* est le centre, le foyer, le lien de la conjuration antichrétienne, à laquelle l'Américanisme nous semble apporter un appoint qu'il ne voit pas, qu'il ne voudrait point donner s'il en avait conscience et sur lequel ce livre demande à appeler son attention.

L'existence du peuple juif est, depuis dix-huit siècles, le phénomène le plus étonnant qu'il y ait au monde. « On ne voit plus, dit Bossuet, aucun reste ni des anciens Mèdes, ni des anciens Perses, ni des anciens Grecs, ni même des anciens Romains. La trace s'en est perdue, et ils se sont confondus avec d'autres peuples. Les Juifs, qui ont été la proie de ces anciennes nations, si célèbres dans les histoires, leur ont survécu. » Le peuple juif n'a plus rien de ce qui constitue une nation, rien de son organisme, rien de ce qui en fait un corps et lui permet de subsister et de vivre. Faites qu'un peuple, durant de longs siècles, n'ait plus ni pouvoir central, nécessaire à la conservation de toute nation, ni la hiérarchie sociale qui ne l'est pas moins ; dispersez ce peuple à travers le monde ; comment expliquerez-vous qu'il se conserve en dépit de tout et que rien ne soit plus visible que l'existence de ce peuple ? « Quand on voit les Juifs dispersés sur la terre, selon la parole de DIEU, on est surpris sans doute, dit Chateaubriand ; mais pour être frappé d'un étonnement surnaturel, il faut les retrouver à Jérusalem ; il faut voir ces légitimes maîtres de la Judée esclaves

et étrangers dans leur propre pays ; il faut les voir attendant, sous toutes les oppressions, un roi qui doit les délivrer. Écrasés par la Croix qui les condamne, et qui est plantée sur leurs têtes, cachés près du Temple dont il ne reste pas pierre sur pierre, ils demeurent dans leur déplorable aveuglement. Les Perses, les Grecs, les Romains ont disparu de la terre ; et un petit peuple, dont l'origine précéda celle de ces grands peuples, existe encore sans mélange dans les décombres de sa patrie. Si quelque chose parmi les nations porte le caractère du miracle, nous pensons que ce caractère est ici. »

Les Juifs ne pensent pas et ne parlent pas autrement.

Les *Archives israélites*, dans le N° du 21 mars 1864, posaient au monde cette question : « LE MIRACLE UNIQUE *dans la vie du monde* d'un peuple tout entier dispersé depuis dix-huit cents ans dans toutes les parties de l'univers, *sans se confondre ni se mêler nulle part* avec les populations au milieu desquelles il vit, cette conservation incroyable n'aurait-elle aucune signification ? » Tout homme sensé est obligé de répondre : « Evidemment, le doigt de DIEU est là, » et de se demander : Quels

sont les desseins de la Providence dans ce fait aussi étrange qu'unique ?

Mais voici qui est plus étonnant encore. Ce peuple dispersé depuis dix-huit siècles, objet durant tout ce temps du mépris et de l'hostilité du genre humain, est entré depuis cent ans, *par le fait de la Révolution française*, dans une voie qui bientôt l'a conduit, sinon encore au triomphe qu'il rêve, du moins à une situation qui lui donne vraiment tout pouvoir chez les plus puissantes nations.

Nous savons le pourquoi de la miraculeuse conservation des Juifs : « Il fallait, dit Pascal, que, pour donner foi au Messie, il y eût des prophéties précédentes et qu'elles fussent portées par des gens non suspects et d'une diligence et fidélité extraordinaires et connues de toute la terre.... Si les Juifs eussent été tous convertis par JÉSUS-CHRIST, nous n'aurions plus que des témoins suspects ; s'ils avaient été exterminés, nous n'en aurions plus du tout. »

Mais pourquoi leur affranchissement et leur puissance actuels après un si long temps de servitude et d'humiliation ?

Si nous les interrogeons, ils nous diront :

« Les temps sont proches ! » Quels temps ? Ceux de leur règne, de leur triomphe et de leur domination sur tous les peuples de la terre.

« Les Juifs, dit Mgr Meurin, archevêque de Port-Louis, dans son livre *La Franc-Maçonnerie, synagogue de Satan* (1), n'ont pas compris le *sens spirituel* des prophéties et figures de l'alliance que DIEU avait faite avec leur nation (2). Ils se sont imaginé que le Roi promis serait un roi terrestre, son royaume un royaume de ce monde, et le *Kether-Malkhuth* une couronne semblable à celle des rois des nations humaines.

» Pour eux le roi promis devait être le roi de toutes les nations, son royaume devait s'étendre sur toute la terre, son diadème royal renfermer

1. Mgr Meurin, que nous aurons plusieurs fois occasion de citer, avant d'être archevêque de Port-Louis, fut de longues années évêque de Bombay. Il put retrouver là et étudier de près, dans ce milieu des Indes, les mystères que la franc-maçonnerie a en commun avec tous les paganismes, et donner plus de précision aux conjectures faites par les historiens sur les origines de cette secte. Ces connaissances lui servirent à composer un livre magistral, étude à la fois historique et philosophique, dont le titre dit tout : *La franc-maçonnerie, synagogue de Satan*. Mgr Meurin a reçu du Pape un bref disant que son livre est le meilleur ouvrage publié jusqu'à ce jour sur la secte.

2. Voir aux DOCUMENTS, N. IV.

tous les diadèmes royaux qui n'en seraient qu'un écoulement, une émanation partielle. C'est ainsi que, dans son espoir, le Juif serait le maître suprême, temporel de l'univers, et toutes les prédictions de ses prophéties se réaliseraient dans leur sens *matériel.* »

Puis, après avoir reproduit quelques passages de l'Ancien Testament, le vénérable auteur ajoute :

« Lisez ces prophéties, entendez-les dans le sens littéral et terrestre, et vous avez la solution de l'énigme, l'explication de l'activité fébrile, vous avez le RÊVE DES JUIFS. Ils se croient le peuple destiné par Jéhovah à dominer sur toutes les nations. Les richesses de la terre leur appartiennent et les couronnes des rois ne doivent être que des émanations, des dépenpances de leur *Kether-Malkhuth.*

» Considérons la force immense qu'une idée révélée, majestueuse et ravissante, mais faussée et naturalisée, doit avoir sur un peuple qui en est imbu depuis des milliers d'années et y tient avec une ténacité et une obstination plus que prodigieuse. Pour les Juifs, l'idée de la domination universelle est devenue comme leur religion ; elle s'est enracinée dans leur

esprit, elle s'y est comme pétrifiée, et elle est indestructible. »

Jusqu'ici les Juifs avaient espéré le triomphe qu'ils attendent d'année en année par le fait d'un homme, par le Messie temporel qui a été constamment dans leurs vœux.

Aujourd'hui, leurs pensées, celles du moins d'un grand nombre d'entre eux, de ceux-là mêmes que nous voyons s'être rendus maîtres dans le monde entier des deux plus puissants organes de la vie moderne : la banque et la presse, et que l'on voit occuper tous les postes d'où ils peuvent exercer quelque influence, — les pensées de ceux-là, disons-nous, se sont modifiées. Le Messie, disent-ils, qui doit établir notre domination sur toute la terre, ce n'est point un homme, c'est une idée, et cette idée est celle qui a été proclamée en 1789 : « les droits de l'homme », « les immortels principes : liberté, égalité, fraternité (1). »

1. Mgr Meurin fait une observation bien juste lorsqu'il dit :

« Les mots : liberté, fraternité, égalité, vérité, vertu, patrie, bienfaisance, ont une tout autre signification dans la bouche d'un franc-maçon que dans celle d'un profane ou que celle qui leur est donnée dans les dictionnaires. Aussi, c'est se tromper étrangement que de croire que, parce qu'on emploiera

Le 29 juin 1869, année du concile du Vatican, convoqué après la publication du *syllabus* qui démasque les « grands principes » et les poursuit dans leurs dernières conclusions, les Juifs réunirent à Leipzig un concile du judaïsme. Il adopta par acclamation une proposition du grand rabbin de Belgique, M. Astruc, ainsi conçue : « Le synode reconnaît que le *développement* et la *réalisation* des PRINCIPES MODERNES sont les plus sûres garanties du présent et de l'avenir du judaïsme et de ses membres. Ils sont les conditions les plus énergiquement vitales pour l'existence *expansive* et le plus haut *développement* du judaïsme (1) ». Ce qui veut dire : Israélites, si vous voulez arriver à pénétrer partout et à vous rendre partout les maîtres, vous n'avez que cette seule chose à faire : travailler à *développer* les principes modernes, à en tirer toutes les conséquences qu'ils renferment, puis à les *réaliser*, c'est-à-

les mêmes mots qu'eux, il pourra y avoir entente entre eux et nous. » Pie IX disait : « Il faut rendre aux mots leur vraie signification. » Mgr Sonnois fit la même recommandation au Congrès des catholiques du Nord, en 1894. Voir les procès-verbaux des séances des commissions, p. 65-66.

1. Voir *Le Juif, le judaïsme et la judaïsation du peuple chrétien*, par Gougenot des Mousseaux.

dire à faire que ces conséquences dernières passent de l'ordre des idées dans l'ordre des faits (1).

Quand on voit que ces principes ont eu pour premier effet l'affranchissement des Juifs, et que leur affranchissement a été bientôt suivi de leur prépondérance (2), on conçoit qu'ils mettent dans ces principes, qui leur ont déjà été si utiles, leurs meilleures espérances. Aussi ne cessent-ils de s'appliquer dans la presse dont ils sont les maîtres, et dans la législation qu'ils arrivent à dicter et à imposer par les sociétés secrètes, à développer ces principes et à les réaliser.

Grâce à cette tactique, le juif Crémieux a pu s'écrier, dans une assemblée de l'*Alliance-israélite-universelle :* « Comme déjà tout est changé pour nous et en si peu de temps ! » Et Disraéli, premier ministre de l'Angleterre pendant quarante ans, malgré son origine juive : « Après des siècles et des décades de

1. « Cette revendication des principes modernes en faveur du judaïsme, dit le publiciste Kuhn, est des plus humiliantes pour nos démocrates. »

2. *La prépondérance juive,* c'est le titre de l'un des ouvrages de M. l'abbé J. Lémann, juif converti. C'est l'un des faits les plus manifestes de ce temps.

siècles, l'esprit du Juif se relève, il reprend sa vigueur, et de nos jours enfin il arrive à exercer sur les affaires de l'Europe une influence dont le prodige est saisissant (1). »

Enfin un autre Juif, celui-ci converti et prêtre catholique : « Quand on s'est aperçu que les Juifs étaient *citoyens*, ils étaient déjà en partie LES MAÎTRES. Chose inconcevable, deux phénomènes gigantesques sont, depuis quelques années, sous nos yeux : la prépondérance croissante de la race juive et la crise attristante des États chrétiens. »

Cette prépondérance, les Juifs nous ont appris, dans leur concile, à quoi ils l'attribuent ; cette crise, les papes depuis Pie VI jusqu'à Léon XIII n'ont cessé de nous la montrer dans la même cause : les principes de 89, leur développement et leur réalisation.

Déjà nous pourrions montrer dans les principes de 89 un point de contact entre les Américanistes et les Juifs, mais nous devons auparavant nous procurer les moyens de pousser notre démonstration aussi loin que possible, de manière à la rendre évidente à tous les yeux

1. Voir aux DOCUMENTS, N. V.

qui ne veulent point se fermer obstinément.

Crémieux, après s'être écrié : « Comme déjà tout est changé pour nous ! » disait avec le même enthousiasme : « Quand on a si vite et si bien conquis le présent, que l'avenir est beau ! »

C'est qu'en effet, les Juifs, — tous, aussi bien ceux qui attendent un Messie personnel que ceux qui croient que ce Messie est né, grandit, et n'est autre que l'idée de 89, — tous ont l'espoir de voir se réaliser, et bientôt — « les temps sont proches » — les prophéties messianiques dans le sens où ils les ont toujours entendues, c'est-à-dire, leur règne sur le monde entier, l'assujettissement de tout le genre humain à la race d'Abraham et de Juda (1).

Pour cela, se disent-ils maintenant, il faut deux choses : 1° que les nations, renonçant à tout patriotisme, se fondent dans une république universelle ; 2° que les hommes renoncent également à toute particularité religieuse pour se confondre dans une même vague religiosité.

Que ce soit bien là leur pensée ; qu'ils poursuivent activement et non sans succès ce double but, les preuves abondent.

1. Voir aux DOCUMENTS, N. VI.

L'un des hommes les plus néfastes de ce siècle, le Juif Crémieux, qui fut grand-maître du Grand-Orient de France, qui profita de la révolution de 1848 pour se hisser au ministère de la Justice, et des désastres de 1870 pour donner la naturalisation française à tous les Juifs de l'Algérie, fonda en 1860 une société cosmopolite qu'il décora du nom d'*Alliance-israélite-universelle.* Cette association n'est point, comme son nom pourrait le faire croire, une internationale juive, un lien de plus entre les Juifs cosmopolites, facilitant les rapports entre les Israélites répandus sur toute la surface du globe ; ses visées portent beaucoup plus haut. C'est une association ouverte à tous les hommes sans distinction de nationalité ni de religion, sous la haute direction d'Israël.

Pour s'en convaincre, il suffit d'ouvrir la publication qui en est l'organe, les *Archives israélites.* « *L'alliance - israélite - universelle,* disent-elles, *veut pénétrer* dans toutes les religions comme elle pénètre dans toutes les contrées ». (XXV, p. 514-515. An. 1861). « J'appelle à notre association nos frères de tous les cultes ; qu'ils viennent à nous !... Que les hommes éclairés, sans distinction de culte,

s'unissent dans cette Association-israélite-universelle. » (Ibid.) Et pourquoi ? « *Faire tomber les barrières qui séparent ce* QUI DOIT ÊTRE UNI UN JOUR, *voilà, Messieurs, la belle, la grande mission de notre Alliance-israélite-universelle.* » (Ibid.)

Le but ne peut pas être plus clairement marqué, ni répondre plus directement au mouvement qui, à l'heure actuelle, emporte le monde : « Faire tomber les barrières qui séparent ce qui doit être uni. » Unir tous les hommes, « quelle que soit actuellement leur religion, à quelque contrée qu'ils appartiennent, » dans une commune indifférence.

Voilà le but que se sont proposé les fondateurs et directeurs de l'*Alliance-israélite-universelle*, et elle n'en a point d'autre. « Le programme de l'*Alliance* ne consiste pas dans des phrases creuses. Il est la grande œuvre de l'humanité..., l'union de la société humaine dans une fraternité solide et fidèle. » (*Univers israélite*, VIII, p. 357, an. 1867.) Tandis que leurs transatlantiques sillonnent les mers et que leurs chemins de fer passent d'un continent à un autre, tandis que leurs banques donnent vie et mouvement à ce merveilleux outillage

qu'ils n'ont point créé, mais dont ils sont les maîtres, les Juifs veulent agir sur les esprits comme ils agissent sur la matière, et pour agir sur tous les esprits, il n'est rien de mieux que de pénétrer dans toutes les religions ; et ils y pénètrent par les principes de 89.

Qu'est-ce que pénétrer dans une religion? C'est surtout y introduire ses idées.

Les Juifs cherchent-ils à introduire leurs idées dans l'Église catholique ? Ils l'affirment. Cette étude a pour but de voir et de faire voir si et jusqu'à quel point ils peuvent se vanter d'y réussir. La question est étrange, son étrangeté même appelle l'attention.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'ALLIANCE-ISRAÉLITE-UNIVERSELLE ET LES PATRIES.

Les Juifs ont donc fondé une œuvre aussi vaste que le monde, appelée *Alliance-Israélite-Universelle ;* et nous les avons entendus nous dire que, par cette Alliance, ils veulent pénétrer dans toutes les religions, comme, de fait, ils se trouvent avoir un pied dans tous les pays du monde.

Ce que cette Alliance poursuit, c'est, dit l'*Univers Israélite*, l'union de la société humaine dans une fraternité solide et fidèle. (VIII, p. 357, Ann. 1867.) C'est là, dit-elle encore, « la grande œuvre de l'humanité. »

Remarquons,en passant,que la franc-maçonnerie a les mêmes prétentions et les exprime par les mêmes mots. Elle aussi ne cesse de parler d'œuvre humanitaire et de fraternité universelle.

Profitant de leur dispersion et de leur présence sur tous les points du globe, les Juifs

veulent être dans l'humanité comme une sorte de levain, pour faire de la société humaine, actuellement divisée en nations et en religions diverses, « une seule et solide fraternité, » — les *Archives Israélites* disent moins hypocritement : « Une Jérusalem de nouvel ordre, saintement assise entre l'Orient et l'Occident, qui doit SE SUBSTITUER à la double cité des *Césars* et des *Papes* » (XXV, p. 600-651. An. 1861) (1).

Tous les termes de cette définition méritent d'être pesés.

La race juive « Jérusalem » entend établir son règne sur le monde entier, « Orient et Occident », en asseyant sa souveraineté sur la ruine de toutes les autorités existantes, « Césars et Papes ». Toute puissance doit disparaître pour faire place à l'universelle domination de Juda, qui « se substituera » à tous les pouvoirs actuellement existants, aussi bien dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel (2).

Ce ne sont point là de vains mots. Le plan s'exécute, grâce à l'action plus que séculaire

1. Voir aux DOCUMENTS, N. VII.
2. Voir aux DOCUMENTS, N. VIII.

des sociétés secrètes, qui sont un instrument si puissant aux mains des Juifs. Aussi l'Église les a-t-elle toujours condamnées. Chose étonnante, les Américanistes n'ont point pour les sociétés secrètes la répulsion qu'éprouvent les autres catholiques. Ils ont fait, en 1895, les plus grands efforts pour obtenir du Saint-Siège que les sociétés secrètes, « chevaliers du Travail », fussent soustraites aux censures ecclésiastiques. La réponse définitive de Rome fut : Quel que soit le dommage qui puisse en résulter, les catholiques doivent sortir de ces sociétés, ces sociétés étant intrinsèquement mauvaises (1). »

Les idées modernes que la presse ne cesse de propager et dont tous les esprits arrivent à être plus ou moins infectés, favorisent non moins puissamment les projets des Juifs. Les idées préparent la voie aux événements ; les événements, plus ou moins spontanés, font avancer « l'œuvre. »

Pour ruiner la « cité des Césars » — lisez « les patries », — rien de plus efficace que les principes modernes.

Quelle en est l'idée maîtresse? Qu'il faut

1. Voir aux DOCUMENTS, N. IX.

abolir toute distinction entre les hommes ; qu'il ne faut plus considérer dans l'homme sa qualité de Français, de Juif ou d'Allemand, de chrétien, de juif ou de payen ; mais seulement sa qualité d'homme et ses droits en cette qualité : *Les droits de l'homme.*

L'égalité, nous disent ces principes, est la loi suprême, elle est la seule que le juste sentiment de leur dignité permette aux êtres intelligents d'accepter sans déchéance. Tous les hommes ne sont en définitive que des égaux ; tous se valent les uns les autres, et, par conséquent, un Anglais ne doit être pour un Français que l'équivalent de tout autre Français, un membre de la même famille humaine, un frère auquel ni la loi de la nature, ni les lois de la raison, ne l'autorisent à préférer un compatriote. Ainsi en sera-t-il de l'Allemand ou du Russe, ainsi de l'Asiatique ou du Juif. L'homme véritablement digne du nom d'homme, cesse aujourd'hui de voir sa patrie dans une bande de terre limitée ; tout pays, tout peuple aura sur son cœur un même droit, et le seul nom dont il ait à se glorifier, le seul qui doive flatter sa raison, est celui d'homme, de citoyen du monde entier.

Ne sont ce point là les idées que la Révolution a répandues partout, les idées que la franc-maçonnerie prêche sans relâche, les idées dont s'enorgueillit le libéralisme ?

La réalisation de ces idées, réalisation que le concile juif a marquée comme le terme des efforts de tout Israël, doit faire que les peuples réunis jusqu'ici en corps de nation, en arrivent à s'unifier et à ne plus former qu'une république universelle et unique. Cette république universelle sera infailliblement gouvernée par le peuple juif, le seul peuple vraiment cosmopolite, universel, le seul qui se trouve être en même temps le peuple possédant l'or, nerf de toute puissance, instrument de toute domination.

Il y a vingt-cinq ans, le *Golos* de Saint-Pétersbourg accusait l'*Alliance-Israélite-Universelle* d'être l'ébauche de cette république universelle, le prélude de ce gouvernement unique que Juda se propose d'établir sur les ruines des Etats chrétiens judaïsés (1).

Garnier-Pagès, ministre de la République en 1848, déclara publiquement que « les

1. Voir : *Le juif, le judaïsme et la judaïsation du peuple chrétien*, p. 456.

maçons voulaient achever l'œuvre glorieuse de l'établissement de la république ; et que cette république était destinée à être établie dans toute l'Europe et sur toute la surface de la terre ». J. Weil, chef des maçons juifs, a écrit : « Nous exerçons une influence puissante sur les mouvements de notre temps et sur le progrès de la civilisation vers la républicanisation de tous les peuples (1). » Le Juif Louis Boerne disait dans le même temps : « D'une main puissante, nous avons secoué les piliers sur lesquels est basé l'ancien édifice, de manière à le faire gémir (2). »

Le F∴ Rouvier, présentant au grand-maître Garibaldi une députation cosmopolite à Tours, en octobre 1870, exprimait les mêmes idées.

« Les républicains de Tours, unis aux républicains d'Espagne... viennent saluer en vous... le grand citoyen de la *République universelle*, qui a le plus contribué à l'affranchissement de la pensée humaine en préparant la chute du pouvoir temporel des prêtres... Lorsque, républicains français, italiens, espagnols, nous au-

1. Voir aux DOCUMENTS, N. x.
2. Voir Mgr Meurin, *La Franc-Maçonnerie, Synagogue de Satan*, p. 197-198.

rons vaincu *l'ennemi commun* (le catholicisme), nous aurons jeté les fondements de cette grande *fédération humaine* à laquelle viendront s'associer les démocrates allemands et qui formera les États-Unis d'Europe. Vive Garibaldi... Vive la République universelle !... »

Lorsqu'en avril 1860, ce Garibaldi était allé, avec la connivence de l'Angleterre, faire une expédition en Sicile, il fut nommé grand-maître de la franc-maçonnerie italienne et reçut en cette qualité ses instructions. Il y était dit :

« Dis maintenant avec nous notre serment suprême :

« Je jure de n'avoir d'autre patrie que la patrie universelle.

» Je jure de combattre à outrance, toujours et partout, les bornes-frontières des nations, les bornes-frontières des champs, des maisons et des ateliers, et les bornes-frontières de la famille.

» Je jure de renverser, en y sacrifiant ma vie, la borne-frontière où les humanicides ont tracé avec du sang et de la boue le nom de DIEU (1). »

1. *L'ennemie sociale*, par M. Rosen, de race juive.

La patrie française semble plus menacée, plus persévéramment, plus perfidement attaquée que toute autre, et cela par des Français, par ceux-là mêmes, semble-t-il, qui sont au pouvoir ou qui ont action sur l'opinion publique. Comment expliquer que l'affaire Dreyfus n'ait point été étouffée dans son germe, alors qu'il était évident qu'elle favorisait les projets de nos ennemis et qu'elle développait l'anarchie à l'intérieur? Comment expliquer que des Juifs, et des Juifs déjà suspects à leurs chefs, soient introduits dans l'État-Major, alors que chez les autres nations, en Allemagne, ils sont maintenus dans les grades inférieurs ? Comment expliquer que les dépenses se soient accrues, que les emprunts se soient multipliés, en pleine paix, au point de rendre quasi impossible, en cas de guerre, le prélèvement des milliards qu'une armée en campagne exige actuellement ? Comment expliquer l'incurie avec laquelle il est pourvu à la défense de nos colonies et les étranges gouverneurs qui leur sont donnés ? Comment expliquer les efforts faits, de toutes manières, pour diviser l'âme française ? La décomposition nationale est si manifeste, que les hommes les plus éminents et en même

les plus calmes ont cru nécessaire, urgent, de former une *Ligue de la Patrie Française !* En d'autres temps, une telle entreprise aurait paru le fait d'originaux voués au ridicule

Les principes de 89 ont corrompu l'idée de patrie chez les « intellectuels », et un travail persévérant s'efforce d'en arracher l'amour du cœur des petits et des simples.

Un fait récent montre bien ce qui se trame sous ce rapport.

Un M. Buisson est allé, au célèbre congrès de Lausanne, dire et écrire ce qui suit : « Il faut que la mère de famille inculque de bonne heure *à l'enfant* cette idée que les armes, qu'un sabre, un fusil, un canon, sont des instruments que nous devons regarder du même œil que nous considérons au château de Chillon les instruments de torture employés il y a quelques siècles...

» *Et quand on ne verra plus des milliers de badauds assister aux revues militaires ; quand, au lieu de l'admiration du titre et de l'épaulette, vous aurez habitué l'enfant à se dire : « Un uniforme est une livrée, et toute livrée est ignominieuse, celle du prêtre et celle du soldat, celle du magistrat et celle du laquais* »,

alors vous aurez fait faire un pas à l'opinion.

» Et de même, pour prendre encore un détail, je voudrais un Voltaire occupé pendant cinquante ans à *tourner en ridicule* rois, guerres et *armées*.

» A défaut d'un génie, je voudrais des milliers d'hommes de bonne volonté, se faisant un devoir *d'extirper ces vains préjugés de gloire et de chauvinisme*, encore trop ancrés dans notre esprit. »

Quelque temps après fut faite la loi de l'école gratuite, obligatoire et laïque. Qui fut choisi entre tous les Français pour être le directeur suprême de l'enseignement primaire en France ? Ce M. Buisson. M. d'Audiffret-Pasquier en témoigna son étonnement au Sénat, M. J. Ferry prit sa défense. Lui et ses successeurs maintinrent pendant quinze ans le personnage au poste de directeur de l'enseignement primaire.

Plus tard, ce monsieur se hissa sur un cercueil pour de là faire éclater de nouveau sa haine contre l'armée française, au nom du syndicat Dreyfus. Le ministère, qui aurait pu, tout au moins, le suspendre de ses fonctions de professeur à la Sorbonne, se garda bien de

le faire. Quelle puissance le protège? Quelle influence lui a fait donner les moyens de répandre ses idées anti-patriotiques dans l'âme des deux tiers de nos enfants, *obligés* d'aller recevoir les enseignements de ceux qu'il forme et qu'il dirige?

On voit aujourd'hui les effets de cette éducation. L'affaire Dreyfus a révélé ce qui est maintenant au fond des cœurs. Des cris « A bas la France! » ont été plusieurs et plusieurs fois proférés à Paris et ailleurs; et surtout par des jeunes gens, non pas isolés, mais unis par une communauté d'idées qui leur a fait donner un nom collectif: « les annonciateurs », annonciateurs du nouvel ordre de choses qu'ils appellent de leurs vœux et qui ne comportera plus de patrie, toutes les patries devant se fondre dans la « république universelle ».

Agir sur l'esprit des enfants par l'enseignement, agir sur l'esprit des hommes faits par les journaux, c'est quelque chose sans doute; mais si la persuasion est utile, elle demande, pour avoir toute son efficacité, que l'action vienne s'y joindre. Les Juifs ne la négligent point. La Revue *Archives Israélites* engageait, au mois de mars 1864, ses coreligionnaires à

jeter un regard sur ce qui se faisait à ce moment-là même sous l'inspiration de leurs chefs, et sur le but vers lequel ils dirigeaient les entreprises dont se glorifiaient les gouvernements d'alors, obéissant aussi aveuglément que docilement à l'impulsion cachée des grands meneurs (1). Elle s'écriait avec un enthousiasme bien justifié chez elle : «... Mais regardons l'horizon et considérons trois signes qui nous frappent. Trois mots, trois choses ont le pouvoir d'occuper tous les esprits et d'absorber l'attention du temps présent : NATIONALITÉS, CONGRÈS, SUEZ. Eh bien ! la clef de ce triple problème c'est Israël, c'est Jérusalem. »

Jérusalem donne également la clef de l'existence monstrueuse d'un parti de l'étranger poursuivant chez nous la dissolution sociale pour faire de notre patrie une proie facile à qui voudra la prendre. Jérusalem donne la clef de ces emprunts insensés qui nous ont fait contracter quarante milliards de dettes, mettant ainsi notre agriculture, notre industrie et notre existence même à la merci de nos créanciers.

Et sous l'inspiration de qui a-t-elle été faite,

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XI.

cette loi d'accroissement, dont le but est d'amener la ruine et la mort des congrégations qui, par leurs missions et leurs écoles, répandent partout l'amour de la France ? N'est-ce point un sûr moyen d'anéantir notre influence en Orient au profit des nations protestantes et schismatiques, favorisées contre nous, parce que la France est catholique, et que le catholicisme anéanti, la conjuration antichrétienne aura facilement raison du reste ?

La réorganisation de notre armée n'aurait-elle point été autre, si elle avait été faite avec cette préoccupation principale d'y faire entrer le clergé ? Et qui avait intérêt à affaiblir à la fois et le corps ecclésiastique et notre puissance militaire?

« Jamais, dans aucun temps, dit M. Claudio Jannet, dans l'édition qu'il a donnée de l'ouvrage du P. Deschamps, *Les sociétés secrètes et la société*, jamais les noms de nation et de patrie, de nationalité et de patriotisme, n'ont été plus souvent acclamés, emphatiquement célébrés, que depuis près d'un siècle, sous l'influence maçonnique ; et jamais pourtant les hommes des sociétés secrètes et de la révolution n'ont travaillé plus efficacement à détruire,

dans tout ce qui les constitue, les grandes choses que ces noms représentent (1). »

Et ailleurs :

« Renverser toutes les frontières, abolir toutes les nationalités, en commençant par les plus petites, pour ne faire qu'un seul Etat ; effacer toute idée de patrie, rendre commune à tous la terre entière, qui appartient à tous, briser, par la ruse, par la force, tous les traités, tout préparer pour une vaste démocratie dont les races diverses, abruties par tous les genres d'immoralités, ne seront que des départements administrés par les hauts grades et par l'Antéchrist, suprême dictateur devenu leur seul dieu, tel est le but des sociétés secrètes. »

Nous n'avons invoqué que les faits qui viennent de s'accomplir, les faits qui sont encore présents à l'esprit de tous et qui n'ont point cessé de préoccuper les vrais Français. Que serait-ce si l'on voulait relever un à un les faits particuliers et les événements publics, les thèses doctrinales et les bruits d'opinion

1. D'innombrables preuves de ces assertions peuvent se lire dans l'ouvrage du P. Deschamps, refondu et continué jusqu'aux événements actuels par le regretté M. Claudio Jannet.

qui, depuis un siècle, ont battu en brèche le patriotisme français ?

L'idée des nationalités nous a fait perdre l'Alsace-Lorraine ; et voici que maintenant on lance cette autre idée des États-Unis d'Europe en face des États-Unis d'Amérique. Quand il n'y aura plus que deux unités en présence, il sera facile de les mettre en conflit pour arriver à la grande unité humanitaire.

Ici encore, on peut constater un étrange rapprochement entre les idées des Américanistes et les tendances de ceux qui obéissent à l'impulsion donnée par l'*Alliance-Israélite-Universelle.* Le plus ardent promoteur de l'Américanisme, dans un discours prononcé en 1894 au Congrès scientifique international des catholiques à Bruxelles, disait :

« Nous avons pensé que nous aurions l'occasion de *donner au* MONDE ENTIER *une grande leçon.* Quand nous étudions la carte d'Europe, nous voyons là, marquées, de petites divisions. Des lignes traversent ces cartes en tous sens. Elles n'indiquent pas seulement des divisions territoriales, elles signifient encore : jalousie, haine, hostilité, division des cœurs, qui se traduisent par Dieu sait combien de millions

d'hommes armés pour détruire le monde. Or, de toutes ces nations, la Providence a permis l'émigration parmi nous. Toutes les nations se trouvent représentées chez nous ; elles y vivent mêlées entre elles, fraternellement, sans hostilité aucune. C'est le privilège que DIEU a donné à l'Amérique de *détruire ces traditions de jalousies nationales* que vous avez perpétuées en Europe, pour les fondre dans l'unité américaine. »

Lisez : « L'Américanisme a reçu de DIEU la la mission de donner au monde entier cette leçon : Les temps sont venus de faire fi de l'héritage des aïeux : abolissez les frontières, jetez tous les peuples dans le creuset des droits de l'homme pour les fondre dans l'unité humanitaire, comme nous nous sommes fondus, nous, émigrés de tous les pays, dans l'unité américaine. Et la paix régnera dans le monde. » — Oui, la paix de l'esclavage sous la tyrannie d'un homme ou d'une race.

Comme toutes les autres idées des Américanistes, celle de l'abolition des frontières semble sourire à nos démocrates chrétiens.

Dans un banquet qui a eu lieu, le 13 juin 1897, à Paris, au Palais-Royal, M. l'abbé Gay-

raud a bu « à la démocratie chrétienne de tous les pays ». Il a exprimé l'espoir que « le parti démocratique chrétien tiendra un jour ses CONGRÈS INTERNATIONAUX. »

Mais la défense des patries, quelque haut que soit l'intérêt que ce sujet présente, n'est point ce dont nous voulons nous occuper principalement ici ; une question plus importante encore appelle notre attention.

Si nous avons dit un mot du danger que court la patrie, c'est pour montrer que si le programme de l'*Alliance-Israélite-Universelle* n'est point lettre morte sur ce premier point, il est raisonnable de présumer qu'il ne l'est point non plus sur le second.



CHAPITRE QUATRIÈME.

L'ALLIANCE-ISRAÉLITE-UNIVERSELLE ET LE CHRISTIANISME.

Monseigneur Meurin, dans le livre que nous avons déjà cité, établit que les juifs, après avoir crucifié le divin Sauveur, n'ont jamais cessé de poursuivre les chrétiens de leur haine.

Ils ont été les réels inspirateurs de toutes les hérésies. « Ils ne pouvaient permettre au christianisme de s'établir dans le monde, dit Mgr Meurin, sans lui faire une guerre acharnée, semblable à celle qu'ils firent à Jésus-Christ lui-même. »

Le Gnosticisme qui désola l'Église pendant les trois premiers siècles, fut leur œuvre.

Le vénérable auteur montre que le système gnostique, dans sa forme la plus parfaite, n'était autre chose que « la Kabbale juive adaptée à une fin spéciale, celle de s'infiltrer dans le christianisme naissant pour le détruire. »

C'était, on le voit, dès les premiers jours

de l'Église, le même but que celui qui est poursuivi aujourd'hui par l'*Alliance-Israélite-Universelle*, qui à son tour veut « pénétrer » dans le christianisme pour le dissoudre. Mgr Meurin continue : « Écraser l'infâme hérésie du Nazaréen, a toujours été le plus ardent et haineux désir des juifs déchus. N'ayant pas réussi du premier coup, ils persévèrent avec une ténacité inouïe à attaquer le dogme chrétien en créant toujours de nouvelles sectes, filles de la Kabbale, et en associant au venin dissolvant de leur doctrine kabbalistique, la ruse et la violence des passions humaines. »

La secte des Ophites, adorateurs du serpent, est, comme le Gnosticisme, une fille de la Kabbale juive. Mgr Meurin en donne également la preuve.

Le Manichéisme a la même origine.

Aujourd'hui les doctrines de la Kabbale juive se retrouvent dans les emblèmes et décors maçonniques. Mgr Meurin emploie son livre tout entier à le démontrer.

Un juif de haute marque, le professeur Darmesteter, que nous retrouverons plus loin, reconnaît que le juif a été le docteur de l'incrédulité du XVIIIe siècle : « Tous les révoltés de

l'esprit, dit-il, viennent au juif. Le juif est à l'œuvre dans l'immense atelier de blasphèmes de l'empereur Frédéric, des princes de Souabe et d'Aragon. C'est lui qui a forgé l'arsenal meurtrier qu'il a légué aux sceptiques de la Renaissance, aux libertins du grand siècle. Le sarcasme de Voltaire n'est que le retentissant écho d'un mot murmuré au temps de Celse et d'Origène, au berceau même de la religion du CHRIST. »

L'historien, qui voyait incessamment éclore sous ses yeux ces diverses hérésies, se demandait : Qui donc a servi de trait d'union entre toutes ces sectes ? Qui a propagé ces doctrines à travers les peuples nouveaux ? Comment expliquer les renaissances soudaines de l'esprit païen, avec les mêmes idées, les mêmes symboles et les mêmes pratiques au sein du monde chrétien, à des époques et dans des milieux si divers : avec la Gnose, aux premiers siècles ; avec Manès, au IIIe siècle ; au XIe, avec les Albigeois ; au XIIIe, avec les Templiers ; au XVIe, avec les Sociniens ; et de nos jours avec les francs-maçons ? Y a-t-il eu entre ces hérésies diverses de nom, identiques quant à l'esprit, un lien vivant, qui conservait, qui maintenait

cet esprit pendant ses sommeils apparents?

Ce sera l'honneur de Mgr Meurin d'avoir le premier appuyé sur un examen sérieux des documents, une réponse que d'autres avaient seulement entrevue. D'après lui, l'agent de transmission des erreurs antiques à travers les âges jusqu'au monde moderne, le véritable fondateur des hérésies, leur inspirateur secret, autrefois comme aujourd'hui, depuis les gnostiques jusqu'aux francs-maçons, C'EST LE JUIF. L'apôtre saint Jean signalait son œuvre au Ier siècle, dans les mêmes termes que Mgr Meurin au XIXe siècle : « La synagogue de Satan (1). » (Ap. II, 10.)

Quelle figure étrange dans l'humanité, s'écrie Mgr Meurin, que ce peuple d'Israël! Qu'il est grand et majestueux dans son histoire tant qu'il marche avec le Seigneur ! Qu'il est grand aussi et surtout terrible dans sa haine contre le Messie qu'il a méconnu et tué sur la croix !

1. Sa démonstration était confirmée par la *Renaissance philosophique*, revue mensuelle de la Franc-Maçonnerie philosophique, dans le numéro du 25 janvier 1893. L'auteur de l'article, à la suite d'une autre revue de la secte, l'*Initiation*, dit avoir trouvé dans la gnose antique et chez les Indiens, le « sens mystique » de tous les symboles maçonniques : maillet, triangle, étoile, tablier, rose-croix, colonnes, etc., etc.

L'évêque conclut : « Le judaïsme, l'apostasie, les vices et les passions, sous la direction supérieure de Lucifer, montent ensemble à l'assaut de la Jérusalem céleste, espérant que leurs bataillons réunis obtiendront enfin la victoire que n'ont pu, jusqu'à ce jour, leur donner des attaques séparées. C'est leur suprême effort avant de se déclarer vaincus et de rendre les armes. Attendons encore un peu. L'Épouse du Sauveur est accoutumée à vaincre par la souffrance. Elle imite en tout son divin Epoux. La franc-maçonnerie, cette nouvelle synagogue de Satan, sera, comme l'antique synagogue, vaincue par la Croix. Bienheureux ceux qui n'auront pas fléchi le genou devant Lucifer, ni devant son idole !

» Il est vrai, il y aura, selon la prédiction de Jésus-Christ, avant la fin du monde, une dernière bataille livrée à l'Église par l'Antéchrist en personne. Avant la suprême catastrophe, l'Église doit célébrer son plus beau triomphe par la conquête de toutes les nations et leur soumission à la douce et sainte loi du Crucifié. Nous sommes encore bien loin de la fin. Le monde a encore fait trop peu pour avoir mérité d'être créé. »

Acceptons-en l'augure, mais, en attendant, ne détournons pas les yeux du travail qui s'accomplit aujourd'hui dans le monde chrétien sous la même inspiration qu'aux siècles passés et par les mêmes mains.

Actuellement, voici, semble-t-il, ce qui doit particulièrement appeler l'attention, comme étant le moyen adopté à l'heure présente par les ennemis du christianisme pour arriver à leurs fins.

Après dix-huit siècles d'inébranlable fixité dans ses croyances et ses pratiques religieuses, Israël s'ébranle. On voit nombre de juifs se faire philosophes, libres-penseurs, n'ayant plus avec les juifs du Talmud d'autre attache que celle de la race et du sang.

On les appelle libéraux en opposition aux traditionalistes. Ils se donnent la qualité de « réformateurs ». Ceux que l'on appelle « réformateurs », disent les *Archives Israélites*, veulent d'un seul coup se débarrasser de toutes les entraves et le Talmud se voit repoussé. » (XII, p. 242 et seq., ann. 1867.)

Les libéraux réformateurs se recrutent surtout parmi ceux qui habitent nos contrées, ceux qui ont bu à la coupe de notre civilisation.

Il ne faudrait point croire cependant qu'en enonçant aux croyances et aux pratiques reli- ;ieuses de leurs ancêtres, ils renient leur race t abandonnent ses prétentions à la domina- ion sur tous les peuples de la terre. Non, ils ivalisent avec les orthodoxes pour tenir très iaut et très ferme l'étendard d'Israël. Mais ils rétendent contre ceux-ci que la transforma- ion du judaïsme, en laquelle ils se sont enga- ;és, est nécessaire à l'accomplissement de ses lestinées.

« Vos observances surannées, disent-ils aux rthodoxes, empêchent le judaïsme de SE FAIRE CCEPTER et *nous font ainsi manquer au prosé- ytisme que nous devons exercer.* » (*Arch. Isr.*, . 448, ann. 1867.)

Donc, si les Talmudistes diffèrent des libé- aux, c'est seulement sur le point de savoir uel est le meilleur moyen à employer pour ourvoir à la mission qu'Israël prétend avoir eçue. Cette mission, nous la connaissons, 'est de préparer les voies à celui qu'ils appel- ent de leurs vœux, leur messie. Les Talmu- istes continuent à attendre un messie en chair t en os, qui les rendra maîtres de l'univers ; s libéraux disent qu'il n'y a pas d'autre mes-

sie à attendre que la Révolution, dont « les principes » dissolvent toutes les sociétés et préparent leur universel empire. Pour répandre ces « principes modernes, pour leur faire porter les fruits qu'ils en attendent, ils estiment nécessaire de se débarrasser eux-mêmes des observances auxquelles leurs pères s'étaient assujettis, alors qu'ils croyaient que leur fidélité hâterait la venue du messie personnel. C'est un bagage encombrant, et de plus le juif à l'ancienne mode ne pouvait « se faire accepter ». Il faut pourtant arriver à se faire accepter des gens auprès desquels on veut exercer un « prosélytisme ».

En quoi consiste ce prosélytisme ? Est-ce à engager les fidèles des diverses religions à entrer dans le judaïsme ? Jamais les juifs n'ont eu la pensée de faire du prosélytisme de cette sorte : ils sont un peuple, une race à part, « la première aristocratie du monde », les seuls qui soient vraiment hommes ; ils n'ont jamais entendu élever jusqu'à eux les êtres qui n'ont d'humain que l'apparence (1).

1. Mgr Meurin, après avoir rappelé que Carlile, une autorité maçonnique, donne la définition suivante du nom de juif : « Littéralement c'est le *Dieu de l'homme* », demande : « Quelle

Ce qu'ils ont en vue, c'est la domination. Pour établir cette domination, il ne suffit pas d'anéantir le patriotisme dans les cœurs, il faut encore et surtout y éteindre la foi religieuse, car rien ne donne à l'homme autant de dignité et d'indépendance que son union avec DIEU par la foi et la charité ; il faut pousser les hommes dans ce que l'un d'eux a fort bien appelé « l'Eglise de la libre-pensée religieuse. »

Admirez ce rapprochement : libre-pensée et religion. Ils savent que l'homme est naturellement religieux, et que l'on ne peut détruire sa nature ; il faut donc se contenter, et il suffit d'amener les hommes de toutes les religions à une religiosité vague, où chacun croira ce qu'il lui plaira de croire, et rendra à la divinité le culte qu'il lui conviendra de rendre. « Chacun, suivant sa conscience, *conservera* les pratiques du culte rendu au DIEU unique et immatériel, ou *les réformera* d'après les principes d'un *Israélitisme libéral et humanitaire.* » Grâce à l'ampleur de cette « liberté pratique... le

est donc l'origine de cet orgueil effréné qui porte les juifs à se nommer l'*Humanité* par excellence et chaque juif un *homme vrai*, au-dessus de toute créature humaine? Nous n'en doutons pas : c'est le mystère de Lucifer déchu, répété dans le peuple de DIEU déchu. »

progrès jaillira et la *religion universelle* ressortira sans qu'aucune conscience ait été réellement troublée. » (*Arch. Isr.*, III, p. 118-119, ann. 1868.)

Voici encore un mot bien caractéristique, et qui achève d'éclairer la pensée d'Israël et le but qu'il poursuit : « Religion universelle ». La religion universelle, c'est la religion catholique. Au vrai catholicisme, « l'Israélitisme libéral et humanitaire » veut substituer une Eglise catholique de sa façon : catholique, parce que tout le monde pourra y entrer et que tout le monde y sera d'accord, vu qu'elle n'imposera aucun dogme. « Il est surtout indispensable de séparer nettement la morale qui appartient à tous, du dogme religieux particulier à chaque croyance. » (*Arch. Isr.*, XI, p. 504, ann. 1867.)

Telles sont les idées des juifs d'aujourd'hui, tels sont leurs projets, exposés par eux-mêmes, et qu'il n'est pas nécessaire d'ailleurs de voir écrits dans les publications faites par eux et pour eux. Il suffit d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe depuis un siècle et surtout depuis vingt ans, dans le monde politique et dans le monde des idées, pour voir l'immense effort

qui est fait pour abolir toute trace de foi dans les institutions et dans les âmes.

Que cet effort reçoive son impulsion et sa direction du judaïsme, lui-même le dit, il ne s'en cache point : « L'*Alliance-Israélite-Universelle* ne s'arrête pas à notre culte seul, elle s'adresse à tous les cultes. *Elle veut pénétrer dans toutes les religions*, comme elle pénètre dans toutes les contrées... que les hommes éclairés, sans distinction de culte, s'unissent dans cette *Association Israélite Universelle*, dont le but est si noble et si largement civilisateur... Reconnaître que toutes les religions dont la morale est la base, dont DIEU est le sommet, sont sœurs et doivent être amies entre elles ; FAIRE TOMBER LES BARRIÈRES QUI SÉPARENT ce qui doit se réunir un jour (1) : VOILA LA BELLE, LA GRANDE MISSION DE NOTRE *Alliance-Israélite-Universelle*. MARCHONS FERMES ET RÉSOLUS DANS LA VOIE QUI NOUS EST TRACÉE. (*Arch. Isr.* XXV, p. 514 à 520, 600-651, ann. 1861.)

« Les temps sont enfin venus où les faits s'empressent de répondre aux paroles : le plus

1. Nous retrouverons ces mêmes idées exprimées par les mêmes mots dans les discours et les écrits des Américanistes.

vaste, le plus merveilleux des temples, un temple dont les pierres sont vivantes et douées de pensée, s'élève pour recevoir dans son élastique enceinte, sous la bannière à jamais sacrée de la raison et de la philosophie, tout ce que le genre humain renferme dans son sein de généreux, *d'hostile au mystère* et à l'ignorance, de vrais fils de la lumière et de la liberté. » (*Archives israélites*, XXIV, p. 1074. An. 1866.)

En cette même année, un juif, escomptant déjà le triomphe, s'écriait dans son enthousiasme : « Que partout des temples s'élèvent, recevant dans leur enceinte tous les hommes sans distinction d'origine religieuse ! Que tous les cœurs, remplis des mêmes sentiments d'amour, s'épanchent devant le même Dieu, Père de tous les êtres. Que tous soient nourris des mêmes principes de vertu, de morale et de religion, et les haines des sectes disparaîtront (1), et l'harmonie régnera sur la terre, et LES TEMPS MESSIANIQUES, prédits par les prophètes d'Israël, SERONT RÉALISÉS. »

Les *Archives Israélites*, en publiant ces paroles d'Hippolyte Rodrigue, admirent « la

1. (Même observation qu'à la note précédente.)

ur, l'élévation, la générosité des idées
ont inspirées. (XIV, p. 628-629, ann.

à l'ouvrage si documenté de M. des
aux : *Le Juif, le Judaïsme et la Ju-*
n des peuples chrétiens, que nous avons
té les citations que nous venons de
lles sont concluantes, elles marquent
açon la plus claire le but poursuivi de
rs par le judaïsme, alors qu'il s'efforce
trer dans toutes les religions, pour les
et les désosser en quelque sorte, désa-
it le dogme pour ne plus laisser dans
s que des sentiments et dans la société
rale qui, ne s'appuyant plus sur le roc
érité, flottera au gré de toutes les pas-
t comme il n'y a en réalité qu'une seule
qui ait des dogmes, qui du moins ait la
des vérités révélées, les autres associa-
ligieuses n'en conservant que plus ou
e fragments, c'est contre le catholicisme
porte tout l'effort d'Israël.
il déjà compter sur quelques succès
n audacieuse et criminelle entreprise ?
voir déjà commencer à se former, au
la société chrétienne, ce vague sys-

tème, cette vaporeuse forme de religion à laquelle les juifs voudraient amener tous les hommes ?

M. l'abbé Klien a publié, il y a quelques années, un livre intitulé Nouvelles tendances en religion et en littérature. Il y a montré, par de nombreuse citations, qu'il existe actuellement, en France, dans le monde des intellectuels, un branle qu'il appelle « le mouvement néo-chrétien », c'est-à-dire « cet état d'esprit dont le symptôme le plus général, sinon le caractère essentiel, paraît être la prétention de renouveler le sentiment religieux, de dégager des entraves du dogme les beautés de la morale chrétienne, et d'ôter le gouvernement de notre vie à la raison, qui a fait ses preuves d'impuissance, pour les confier mystiquement à la volonté et à l'amour. »

Parmi ceux que ce mouvement emporte, il en est qui, comme M. de Voguë et M. Rod, croient que « l'Eglise continuera de conserver et de propager la morale évangélique ». Il en est d'autres qui pensent que « l'Eglise ne consentira point aux progrès qu'il lui faudrait faire pour reprendre la direction morale des esprits, et sera, en conséquence, remplacée dans

cette mission par d'autres moins indignes. »

Quels seraient ces autres ?

M. Desjardins rêve une aristocratie intellectuelle à laquelle serait confiée la direction de l'humanité. Elle comprendrait tous ceux qui croient au *divin*, quelque soit leur religion ou leur philosophie. Ce sont d'abord « tous les vrais chrétiens et tous les vrais juifs, attachés à l'esprit profond de leur religion ; puis les philosophes et les poètes qui affirment ou chantent l'idéal moral ; les nouveaux disciples de Platon, des stoïciens et de Kant, tels que M. Charles Secriton, M. Renouvier, tels encore M. Lachelier, ou M. Fouillée, ou M. Sully-Prud'homme. »

Sous cette direction il y aurait, formant « l'unanimité » qu'il appelle de ses vœux, et que les Juifs saluent sous le nom d' « Église universelle » ou de « libre-pensée religieuse », « tous ceux, célèbres ou obscurs, dont la vie, en dehors de toute spéculation, est une affirmation solide de la possibilité et de la suffisance du bien. »

M. James Darmesteter est plus précis dans son ouvrage les *Prophètes d'Israël ;* il dit que « le salut religieux et moral de la société est

dans le retour au prophétisme, à la doctrine qui fut celle des juifs dans les siècles immédiatement antérieurs à JÉSUS-CHRIST. » Avec ses dogmes surannés, dit-il, « le catholicisme a cessé d'être une force d'action et de progrès »; et, d'autre part, la science, qui en a montré les faiblesses, est impuissante à le remplacer. Que faire donc ? « L'AME MODERNE ne peut pas revenir en arrière : c'est pourquoi elle DEVRA REMONTER AUX PROPHÈTES D'ISRAEL ! »

Les juifs pourraient donc compter sur le mouvement néo-chrétien et espérer l'amener aux fins de l'*Alliance-Israélite-Universelle*, dont il ne paraît pas très éloigné.

Il ne faut point croire que ce mouvement n'est le fait que de quelques dilettanti.

« Il nous semble, dit M. l'abbé Klein, qu'en lui-même le mouvement néo-chrétien tient de trop près à la marche des idées en cette dernière moitié de siècle, pour n'être attribué qu'à la fantaisie d'un petit nombre d'écrivains. Nous ne savons même s'il serait exagéré de dire qu'il répond à l'état d'esprit d'une très grande partie de la jeunesse (1). »

1. Qu'on nous permette de signaler ici le danger qu'il y a à faire pérorer aux congrès de la jeunesse chrétienne des uni-

Il peut y avoir, et il y a, croyons-nous, en effet, chez plusieurs de ceux qui s'abandonnent à ce mouvement ou qui l'impriment, une grande sincérité et un attrait réel vers le christianisme, causé par le vide qu'ils sentent en eux et les déceptions que les systèmes philosophiques et scientifiques leur ont fait éprouver. Ces hommes remontent vers la foi et ils doivent être encouragés. Le même encouragement devrait-il être accordé à ceux qui, se trouvant au sein de la pleine lumière, feraient des pas en dehors d'elle pour aller au-devant de ces frères et leur tendre la main ?

Le système de propagande religieuse qui s'est appelé « Un catholicisme américain », est suspect de faire ces pas en ,dehors. Ce soupçon est-il fondé ? c'est ce que nous avons à examiner dans cette étude.

versitaires qui ne sont point complètement exempts de l'esprit néo-chrétien.



CHAPITRE CINQUIÈME.

L'AIDE DONNÉE A L'ALLIANCE-ISRAÉLITE-UNIVERSELLE PAR LES PARLEMENTS ET LA PRESSE.

DANS une Lettre pastorale, écrite en 1878, Mgr Martin, évêque de Natchitoches, aux États-Unis, considérant la conjuration antichrétienne qui, à l'heure actuelle, s'étend au monde entier, disait :

« En présence de cette persécution d'une universalité jusqu'ici inouïe, de la simultanéité de ses actes, de la similarité des moyens qu'elle emploie, nous sommes forcément amenés à conclure l'existence d'une direction donnée, d'un plan d'ensemble, d'une forte organisation qui exécute un but arrêté vers lequel tout tend.

» Oui, elle existe cette organisation, avec son but, son plan et la direction occulte à laquelle elle obéit, société compacte malgré sa dissémination sur le globe ; société mêlée à toutes les sociétés sans relever d'aucune,

société d'une puissance au-dessus de toute puissance, celle de Dieu exceptée. Société terrible, qui est pour la société religieuse comme pour les sociétés civiles, pour la civilisation du monde, non pas seulement un danger, mais le plus redoutable des dangers. »

Cette société compacte quoique disséminée sur le globe, cette puissance au-dessus de toute puissance que Mgr Martin ne fait que désigner, nous avons cru pouvoir la nommer et montrer l'instrument créé par elle dans le but d'organiser partout la conjuration contre le christianisme. Déjà nous avons vu quelle est la nature de son action et par quels moyens elle s'efforce de dissoudre partout et la patrie et la religion pour établir son règne sur leurs ruines.

Nous devons considérer maintenant les auxiliaires qu'elle a su se donner.

Le but de l'*Alliance-Israélite-Universelle* est, avons-nous dit, d'amener les hommes de tous les pays à renoncer à tout ce qu'il y a de positif dans la religion qu'ils professent, afin d'arriver à les enrôler tous dans une catholicité nouvelle : « l'Eglise de la libre-pensée religieuse. » Ce serait une religion vague,

indéterminée, sans autre dogme et sans autre culte que ceux qu'il plairait à chacun d'adopter : religion *universelle*, puisque tous s'y rencontreraient dans le néant de la foi, comme les vrais catholiques sont unis dans la confession d'un même symbole et dans la possession commune de toutes les vérités qu'il a plu à DIEU de nous révéler.

Non seulement les juifs ont formulé cette prétention, mais eux-mêmes, en grand nombre, sont entrés dans cette voie : ils ont renié le Talmud, ils se sont débarrassés de toutes les entraves judaïques, ils font profession de libre-pensée, pour « se faire plus facilement accepter » et pouvoir entraîner les autres dans ce qu'ils appellent un « Israélitisme libéral et humanitaire. »

« Nous sommes, disent-ils, le type absolu de la *démocratie religieuse :* chacun de nous est le juge suprême de sa foi. » (*Arch. Isr.*, XV, p. 677, ann. 1867.)

Suffisante pour leur donner les moyens de se faire accepter, leur transformation ne l'était point pour servir d'exemple et entraîner à leur suite ; ils ont organisé dans ce but l'*Alliance-Israélite-Universelle :* « Pénétrer dans toutes

les religions... faire tomber toutes les barrières qui séparent, voilà la grande et belle mission de notre Alliance. Marchons dans cette voie, fermes et résolus. »

Quels complices l'*Alliance* recherche-t-elle pour l'aider à atteindre ses fins ?

D'abord elle agit auprès des rois et des parlements et s'applique à exercer sur eux « cette singulière, infatigable et si mystérieuse influence » que M. des Mousseaux signalait déjà en 1869 (1).

Que leur demande-t-elle avant tout et par-dessus tout ? LA LAICISATION.

Il n'est personne qui ne voie, qui ne puisse voir l'effort prodigieux qui est fait depuis un siècle pour tout *laïciser*, c'est-à-dire pour enlever à toute chose et à tout homme tout caractère religieux. Déjà, à l'origine même de la Révolution, de Maistre avait remarqué que c'était là son caractère essentiel. « Examinez, disait-il, toutes les entreprises de ce siècle, vous les verrez (ces hommes de la Révolution) constamment occupés à les séparer de la divinité (2). » Il serait trop long de

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XII.
2. *Essai sur le principe générateur des constitutions politiques.*

faire paraître ici les multiples aspects sous lesquels se présente cette question de laïcisation ou de sécularisation : elle s'étend à tout, et tous les organes gouvernementaux, sinon toutes les forces de la société, sont employés à la faire triompher.

M. Klein commence le sixième chapitre de son livre *Nouvelles tendances en religion et en littérature* par ces mots : « *Laïciser le christianisme*, voilà exactement ce que désire la très grande majorité des chrétiens de lettres. Cette formule est la plus exacte et la plus précise qu'on puisse trouver pour définir le mouvement que nous étudions, » (le mouvement néo-chrétien). Et il faut bien qu'il en soit ainsi, il faut bien que la laïcisation soit d'abord dans les esprits pour qu'elle puisse se produire dans les faits ; et pour qu'elle soit dans l'esprit de la multitude, il faut que l'idée en vienne de haut, qu'elle ait été semée dans les esprits vulgaires par ceux qui font l'opinion.

Eh bien ! ceux qui font actuellement l'opinion, ce sont surtout les juifs : ils occupent les principales chaires de l'enseignement supérieur et ils dirigent la presse.

D'autre part, en y regardant de près, nous trouvons que ce sont aussi des juifs qui ont été les inspirateurs des lois et des mesures de laïcisation. Les exemples récents sont encore dans toutes les mémoires. En voici un qui remonte à 1866. Une loi avait été faite en 1814 pour protéger le repos du dimanche. A la date que nous venons d'indiquer, les *Archives Israélites* disaient : « Il n'y a *ni transaction ni conciliation possibles.* Si on laisse encore cette loi debout, il est permis de dire que les immortels principes (toujours ces principes) qui brillent au frontispice de NOTRE *Révolution* subissent une dérogation tant sous le rapport de la liberté de conscience que sous celui du principe d'égalité. » La loi de 1814 fut abrogée dès que la franc-maçonnerie fut arrivée au pouvoir. Depuis, tous les efforts faits pour assurer aux ouvriers le repos du *dimanche* ont été impuissants. On veut bien d'un jour de repos par semaine, on ne veut pas le fixer au même jour pour tous, — ce qui est absolument nécessaire, — parce qu'alors le choix du dimanche s'imposerait. Un député-prêtre, teinté, il est vrai, d'américanisme, comme nous le verrons plus loin, montant à

la tribune pour réclamer en faveur des ouvriers attachés aux travaux de l'Exposition le repos nécessaire, n'a osé parler que de repos hebdomadaire (1).

Mais c'est en faveur de la laïcisation de l'enseignement que l'effort le plus énergique et le plus soutenu s'est porté.

N'est-ce pas une chose prodigieusement étonnante que de voir tous les États, catholiques ou protestants, monarchies ou républiques, promulguant, à peu près en même temps, les mêmes lois pour imposer la neutralité au point de vue religieux dans l'enseignement de la jeunesse (2)? Mais aussi quoi de plus efficace que cette neutralité scolaire pour atteindre le but visé par l'*Alliance-Israélite-Universelle?* Les enfants élevés dans l'ignorance des vérités religieuses et dans l'indifférence à l'égard des devoirs dus à DIEU, appartiennent par le fait à l'*Israélitisme libéral et humanitaire*, ils sont les éléments tout faits de la

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XIII.

2. Dans les deux mondes, des lois pour la laïcisation des écoles ont été faites ou complétées, plus radicales ici, là moins exclusives. Comment expliquer, en dehors de la conjuration antichrétienne, un tel accord pour une chose si monstrueuse et dont les effets ont été bientôt si funestes que plusieurs États se sont hâtés de corriger leur législation sur ce point?

« religion universelle », de ce nouveau catholicisme qui doit permettre l'accomplissement des destinées d'Israël.

Les juifs comprennent si bien l'importance de l'école neutre pour préparer l'établissement de leur Israélitisme humanitaire que, de même qu'ils se font eux-mêmes libéraux et libres-penseurs pour pouvoir exercer plus efficacement leur prosélytisme en faveur de la religion de la libre-pensée, ils préfèrent faire élever leurs propres enfants dans l'indifférence à l'égard de leur propre religion, plutôt que de renoncer à tenir les enfants chrétiens dans cette atmosphère d'indifférence et de neutralité.

Ce qui s'est passé, l'an dernier, à Vienne, à cet égard, est bien instructif.

Le Conseil scolaire de la capitale de l'empire autrichien, portant atteinte à la loi de neutralité, ordonna, il y a quelques mois, l'institution d'écoles confessionnelles, c'est-à-dire d'écoles juives pour les juifs, d'écoles chrétiennes pour les chrétiens. Cette résolution fut approuvée par le Conseil provincial et mise à exécution à la rentrée des classes de l'année scolaire 1898-1899.

Cette mesure, semble-t-il, devait être accueillie avec une égale joie par les juifs et par les chrétiens. Mais non, elle a, selon l'expression de la *Voce* de Trente répondant à la *Neue Freie Presse*, « mis sens dessus dessous les tribus d'Israël. » A peine la résolution eut-elle été votée par le Conseil municipal de Vienne, que la presse juive fit le possible et l'impossible pour que le Conseil provincial lui refusât son approbation. Et lorsque, à la rentrée des écoles, la séparation se fit entre enfants juifs et enfants chrétiens, les juifs convoquèrent une grande assemblée pour protester contre cette mesure et demander au gouvernement de rétablir l'état de choses antérieur.

L'on vit, dans cette assemblée, éclater le dissentiment que nous avons signalé entre juifs orthodoxes ou traditionalistes et juifs libéraux ou réformateurs. Ceux-ci, qui se sont débarrassés eux-mêmes de toutes les entraves judaïques et ont repoussé le Talmud, afin de se faire accepter et de travailler plus efficacement à pénétrer dans toutes les religions pour établir sur leurs ruines un Israélitisme libéral et humanitaire, veulent que les

enfants chrétiens soient élevés dans la neutralité religieuse, afin de pouvoir les enrôler dans « l'Eglise de la libre-pensée religieuse (1) » ; et il ne leur répugne point que les enfants juifs soient élevés de même, comptant sur l'instinct de la race, qu'ils estiment indestructible, pour l'accomplissement des destinées d'Israël. Ils ont donc parlé en faveur de « l'interconfessionnalité » des écoles, mot très bien fait pour marquer le but qu'ils veulent atteindre non seulement dans l'enseignement, mais partout, dans toutes les directions de la vie politique, sociale et religieuse ; l'interconfessionnalité, c'est-à-dire la confusion de toutes les religions en un tout informe préparant les voies à la « Jérusalem du nouvel ordre » qu'ils veulent « substituer à la double cité des Césars et des Papes. »

Veut-on la preuve qu'en France, la loi de neutralité des écoles n'a point d'autre but dans la pensée de ceux qui nous l'ont imposée et dans celle de plusieurs de ceux qui en urgent l'application ?

Un inspecteur d'Académie, M. Payot, vient de publier un livre intitulé : AVANT D'ENTRER

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XIV.

DANS LA VIE. *Aux instituteurs et institutrices, conseils et direction pratiques.*

Ce livre est offert aux jeunes hommes et aux jeunes filles des écoles pour apprendre, à ceux qui aspirent à l'honneur d'être instituteurs ou institutrices, ce que l'école normale va faire d'eux, et ce qu'ils devront être et faire lorsqu'ils seront chargés de l'éducation de la jeunesse française.

Ce qu'ils vont devenir à l'école normale au point de vue de la foi, leur est dit sans détours aux pages 11 et 12. « L'enfant arrivé de son village non pas croyant (car qu'est-ce qu'une croyance qui n'a jamais subi de discussion ?) (1), mais *croyant croire*, CESSE PEU A PEU DE CROIRE, et... il souffre de ce changement, si considérable en apparence, de son point de vue sur le monde... Cette crise est beaucoup plus pénible quand elle se produit sur les jeunes filles. »

Voilà les parents bien et dûment avertis

1. La foi est une vertu surnaturelle, infuse dans l'âme du baptisé, germe qui se développe par la correspondance à la grâce. Elle se fortifie avec l'âge par la prière, l'étude et l'espérance. Mais elle n'a nul besoin de discussion pour être ce qu'elle est, c'est-à-dire pour répandre dans l'âme les divines lumières.

par un homme qu'ils ne peuvent récuser, un inspecteur d'Académie, qui a vu, qui a constaté ce qu'il dit, et qui n'en est point autrement ému.

Mais ce n'est point à cela que nous voulons nous arrêter ; nous ne le savions que trop, et il suffit de prendre acte de l'aveu.

Ce qui suit met en pleine lumière le but visé par l'institution de l'école neutre, et montre son identité avec le but poursuivi par l'*Alliance-Israélite-Universelle*.

Après avoir dit que les élèves des écoles normales y perdent infailliblement la foi, M. l'inspecteur Payot dit qu'il est nécessaire de remplacer la foi « par une très forte culture *morale indépendante* de tout enseignement confessionnel. »

Il ne nous dit point, et pour de bonnes raisons, par quels moyens il produira « cette forte culture morale » en mettant de côté tout enseignement, tout frein, toute pratique tirés de la religion.

Mais, prenant le langage de l'*Alliance-Israélite-Universelle*, il dit que cette culture morale est aussi une foi, une religion, mais une religion supérieure à toutes les autres, et

dans laquelle toutes peuvent et doivent se confondre :

« Nous devons nous placer à un point de vue supérieur aux religions particulières et qui n'impose à la raison et à la plus absolue liberté de penser, aucun sacrifice.

» A côté, et nous ne craignons pas de dire au-dessus des religions qui divisent les esprits, il y a place pour une religion vraiment universelle, acceptable pour tous les esprits pensants et qui renferme les religions particulières, comme le genre renferme les espèces.» (P. 14.)

N'est-ce point mot pour mot le langage des *Archives Israélites ?*

Les choses étant telles, on comprend qu'en Amérique comme en Europe, le clergé ait fait les plus grands sacrifices pour élever, à côté de l'école neutre officielle, l'école libre religieuse. Mais, chose qui ne peut évidemment s'expliquer que par l'ignorance absolue du but poursuivi, l'un des chefs de l'Américanisme a tenté de faire disparaître les écoles confessionnelles dans son pays. Rome a dû intervenir, et le préfet de la Propagande a adressé à tous les évêques d'Amérique une

lettre où il est dit : « Quelques personnes ont cru à tort que les écoles officielles n'offrent pas de danger, et que les enfants catholiques peuvent y être envoyés. Mais le fait que de tels établissements excluent de leur programme la vraie religion, cause un grand préjudice à cette religion elle-même. »

Avec la loi scolaire, combien d'autres lois poursuivent dans toutes les directions de l'activité humaine ce qu'ils appellent « la laïcisation » ! Il n'est pas téméraire d'attribuer l'inspiration de ces lois à la même influence et à la poursuite du même dessein.

Il faut que les Ordres religieux, qui sont le rempart de l'Église catholique, disparaissent : de là les lois faites pour amener leur ruine à bref délai (1).

1. Le P. Hecker disait que « les communautés monastiques ne seront vraisemblablement plus le type dominant de la perfection chrétienne. » Et l'un de ses disciples, l'abbé Dufresne : « La sanctification dont les cloîtres ont été jusqu'ici les principaux foyers, sera répandue bien davantage en plein monde et dans la masse du peuple chrétien. » La franc-maçonnerie fait des lois pour détruire les Ordres religieux, et les Américanistes disent : Bientôt la religion pourra se passer d'eux. A la consécration de l'évêque de Sioux-Palls, Mgr Ireland prêcha un sermon dirigé contre les Ordres religieux, qui lui attira, quelques jours après, en présence du cardinal Satolli, de la part du R. Dr Richard, S. J., une ferme

Il faut que l'influence acquise par le clergé par tant de siècles de bienfaits soit annulée : et il est chassé de toutes les positions qu'il occupait, de tous les conseils où il pouvait faire entendre sa voix. Il faudrait que les sources du sacerdoce se tarissent : de là la loi du recrutement des ecclésiastiques. Il faudrait que l'exercice du culte fût rendu impossible : de là la loi sur les Fabriques et ces sourdes menées de l'administration qui ont petit à petit enlevé à la paroisse et au diocèse la propriété des églises et des cathédrales, des cures et des évêchés, pour la transférer aux communes et à l'État. Il fallait enfin introduire le désordre dans la famille pour la détacher de l'Église : de là la loi du divorce et les encouragements donnés à la débauche sous toutes ses formes.

En même temps que l'œuvre, — « la grande œuvre de l'humanité », — comme dit l'*Uni-*

---

réplique. Ici même, en France, lors de l'élection de M. l'abbé Gayraud, on a dû rétablir les principes de la théologie et du droit canon sur la nature des obligations que créent les vœux solennels de religion. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, les Américanistes d'ici et de là-bas, s'ils ne s'entendent, agissent et parlent sous l'influence d'un même esprit.

vers Israélite, est poursuivie par voie législative, il était nécessaire d'agir sur l'opinion. Cette mission a été donnée à la presse. Parmi les supériorités que M. des Mousseaux reconnaît aux juifs, il met en bon rang celle-ci : « supériorité dans *l'art professoral du sophiste*, habile à mêler aux doctrines du théologien et du publiciste les subtilités où l'esprit s'égare, le venin des doctrines enivrantes qui pervertissent les individus et font tomber les peuples en démence (1). » En France, en Europe, dans toutes les parties du monde, les juifs ont créé ou acquis les journaux les plus influents, ils ont des hommes de leur race dans toutes les rédactions ; et par un moyen ou un autre, directement ou indirectement, ils font trop souvent entrer jusque dans les journaux catholiques des faits, des idées, des appréciations qui favorisent l'exécution de leurs plans.

Nous n'avons nullement l'intention d'incriminer qui que ce soit, mais seulement de faire toucher du doig la justesse de ces observations.

N'a-t-on point vu, lors de la dernière campagne électorale, des journaux catholiques

1. Hélas ! n'y sommes-nous point ?

donner le conseil de voter pour des candidats francs-maçons déclarés, de préférence à tels catholiques pratiquants ou hommes d'œuvres(1)?

N'a-t-on point vu, au cours de cette même campagne, un prêtre, M. l'abbé Dabry, rédacteur d'un journal dirigé par un autre prêtre, M. l'abbé Garnier, y dire que « les récriminations purement catholiques doivent cesser, » que, « depuis vingt ans, aucune atteinte n'a été portée à la liberté essentielle de l'Église en France ? »

Ceux qui, depuis vingt ans, ont fait et appliquent les lois que nous rappelions plus haut, ont un suprême intérêt à ce que les organes écoutés des catholiques disent et répètent : « Depuis vingt ans, aucune atteinte n'a été portée à la liberté essentielle de l'Église ; » ou : « Tranquillisez-vous ! la politique libérale et le respect de la religion sont à l'ordre du jour. Vous n'avez rien à craindre : Brisson a un programme modéré (1). »

Nous serions infini si nous voulions dire les mille moyens par lesquels la presse —

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XV.

2. Conférence donnée le jour de l'Assomption dans une paroisse de la Flandre, par M. l'abbé Lemire. Voir *La Croix du Nord* du 17 août 1898.

presse libérale à tous les degrés, presse impie, presse révolutionnaire — d'un bout du monde à l'autre, et tous les jours, avec un ensemble merveilleux, agit sur les esprits pour les déchristianiser. Chacun de ces journaux sait admirablement mesurer la dose de venin qu'il doit présenter à ses lecteurs selon la classe où il les recrute, celle à laquelle ils appartiennent par leur culture intellectuelle et leurs dispositions morales.

Dans les thèses qu'ils développent, dans les faits qu'ils rapportent, dans la manière dont ils les présentent, vous trouverez toujours l'esprit des « principes modernes » dont « le développement et la réalisation, au dire d'Israël lui-même, sont la plus sûre garantie du présent et de l'avenir du judaïsme, et la condition la plus énergiquement vitale pour l'existence expansive et le plus haut développement du judaïsme. »

L'inoculation quotidienne de ces « principes » dans les têtes catholiques, a pour inévitable effet de transformer peu à peu le vrai chrétien, sinon en fidèle, du moins en catéchumène de cet « Israélitisme libéral », de cette « religion universelle » qui doit per-

mettre « l'accomplissement des destinées d'Israël. »

Il est facile à chacun de voir si cette transformation commence à s'opérer en lui ; il n'a qu'à s'interroger sur l'Église et à se demander quelle idée il s'en fait actuellement.

Est-il encore intimement convaincu et pénétré de ces vérités :

Que DIEU a fondé de ses propres mains une société spirituelle dans laquelle tous les hommes sont appelés, et qui seule possède toutes les vérités révélées et tous les moyens de salut ;

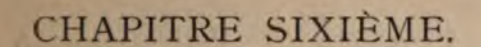
Que cette société est parfaite en elle-même, ayant reçu de DIEU même une constitution qui lui est propre, sur laquelle la société civile ne peut rien ; que cette société a le droit de se régir par ses propres lois, et que toute entrave, toute contrainte essayée contre elle, de quelque part qu'elle vienne, est criminelle, sacrilège, impuissante à créer aucun droit ?

C'est à détruire ces notions dans l'esprit des catholiques que s'acharnent tout ceux qui, — le sachant ou ne le sachant point, — travaillent à la grande œuvre.



L'Américanisme viendrait-il, lui aussi, prête à cette œuvre un concours qui n'est certaine ment point dans ses intentions, mais qu pourrait résulter de la poursuite d'un bie illusoire ? Ce que nous avons déjà dit peu le faire craindre.

Il est bon d'examiner la chose de plus prè



CHAPITRE SIXIÈME.

L'ALLIANCE-ISRAÉLITE-UNIVERSELLE ET L'AMÉRICANISME.

L'ÉPREUVE, la tentation est la condition du genre humain dans son état actuel. Depuis le paradis terrestre, elle n'a pas cessé un seul instant de passer au crible les sociétés aussi bien que les individus.

Elle varie avec le tempérament de ceux-ci ; elle se transforme avec les modifications de celles-là : toujours elle est en action, et toujours le triomphe remporté sur elle est la condition du salut.

L'épreuve actuelle, c'est l'indifférence en fait de religion. Il y a l'athéisme qui rejette tous rapports avec DIEU dont il n'admet point même l'existence. C'est là un excès dont peu d'hommes sont capables et qui serait la mort aussi prompte qu'infaillible de toute société où il se généraliserait.

L'indifférence dont sont tentés les hommes du jour se formule ainsi : Toutes les religions sont également bonnes.

Tout contribue à accréditer cette erreur, la législation, les idées, les mœurs. Et c'est pourquoi tout homme sérieux doit s'interroger à ce sujet, se demander où en sont actuellement ses convictions sur l'Eglise, sur son institution divine et la nécessité de lui appartenir pour parvenir au salut.

Il est peu d'esprits chez lesquels les institutions actuelles, les mœurs, et surtout la liberté de la presse, n'aient plus ou moins obnubilé ces vérités premières.

Mais de plus, il y a actuellement dans le monde une vaste conspiration pour propager cette indifférence.

Elle prétend arriver à faire embrasser à tous les hommes, ce qu'elle appelle « la religion universelle » ou « la démocratie religieuse », à les faire entrer tous dans une nouvelle Eglise, « l'Eglise de la libre pensée religieuse » où chacun serait libre de se composer un symbole à sa convenance personnelle.

C'est le but, nous l'avons vu, que s'est assigné l'*Alliance-Israélite-Universelle*. Répandue dans le monde entier, elle agit partout en ce sens, et partout elle a su se donner des

auxiliaires qui travaillent à la réalisation de ses projets. C'est la franc-maçonnerie, qui, lentement mais sûrement, démolit une à une toutes les pièces de l'édifice catholique, sachant bien, comme le disait, à Vienne, un interlocuteur de Dom Pitra, que, « une fois les nations catholiques vaincues, on n'aura qu'à souffler sur le protestantisme pour le faire disparaître » ; ou que, comme Michelet l'écrivait à Eugène Sue : « le protestantisme n'est qu'une plante parasite qui ne vit que de la sève du catholicisme. Quand nous en aurons fini avec l'Eglise catholique, il mourra de lui-même, ou, s'il en est besoin, nous l'achèverons d'un coup de talon de notre botte. »

C'est la presse, dont l'effort le plus général et le plus constant est de faire régner « la tolérance », mot d'ordre maçonnique, fait pour énerver toutes les résistances au mal, toutes les oppositions à l'erreur.

C'est l'enseignement supérieur, où règnent les juifs, les protestants et les néo-chrétiens : ces derniers, plus dangereux peut-être même que les autres au point de vue où nous sommes ici placés, à cause de la sympathie qu'éprouvent pour eux les catholiques qui se lancent

« vers l'avenir », et à cause de leur action « sur toute l'élite de la jeune génération, » à laquelle ils impriment « ce mouvement d'esprit qu'on pourrait *presque* appeler évangélique », mais qui, en réalité, est réfractaire au dogme, à la vérité révélée.

Ils parlent de leur « foi », mais, comme le fait observer M. Lasserre (1) : « si on leur demande quelques renseignements sur l'objet et les fondements de leur croyance, cette question les laisse non pas perplexes, mais dédaigneux. Ils répondent que le dogme ne leur plaît guère, mais que la morale les ravit. »

Ce sont les inventeurs de l' « apologétique nouvelle », qui dénient à la démonstration traditionnelle de la vérité du christianisme et de la divinité de l'Eglise, toute valeur scientifique, pour lui substituer la méthode d'*immanence*, c'est-à-dire un terrain purement subjectif, aussi ruineux qu'insuffisant à un être social comme est l'Eglise.

C'est l'école primaire neutre, qui fait descendre jusqu'aux classes les plus infimes de la société, et les plus incapables de s'en défendre, le mépris du surnaturel.

1. *La crise chrétienne*, p. 43 et 167.

C'est l'action gouvernementale, par ses lois qui tendent à tout laïciser ; par ses administrations diverses qui, chacune dans sa sphère, s'appliquent à tirer de ces lois tout ce qu'elles peuvent donner et au-delà ; par ses fonctionnaires de tout ordre, les exemples qu'ils donnent, les persécutions qu'ils ont mission d'exercer.

C'est encore l'impulsion donnée à tout ce qui peut porter les hommes vers le plaisir et détourner leurs regards de leurs fins dernières.

Par tous ces moyens et par d'autres encore, la conspiration antireligieuse « pénètre dans toutes les religions » pour les dissoudre, dans tous les cœurs, pour les livrer comme une proie facile à l'Israélitisme libéral et humanitaire.

Tout esprit tant soit peu attentif à ce qui se passe dans le monde, ne tarde point à voir que l'œuvre, non seulement est commencée, mais qu'elle avance de jour en jour dans le siège qu'elle fait subir à la foi.

Et en même temps, il y a, avons-nous dit, la conspiration contre la patrie, moins ouverte, mais non moins réelle ; car il faut que l'une et

l'autre tombent pour faire place à cette « Jérusalem du nouvel ordre, saintement assise entre l'orient et l'occident, qui doit se substituer à la double cité des Césars et des Papes. »

Le comble serait que des ministres du clergé catholique, sous l'empire d'illusions aussi décevantes que généreuses, vinssent apporter un concours quelconque à cette conspiration que l'on peut appeler universelle, et contribuer pour quelque part à ébranler la fermeté d'adhésion que l'âme chrétienne doit avoir à la Sainte Eglise catholique, seule arche de salut.

M. Gougenot des Mousseaux, dans son livre si documenté : *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation*, consacre une page à énumérer les supériorités des juifs, cette race divinement douée et divinement déchue, qui, dans son ensemble et sauf d'honorables exceptions, emploie au mal les dons qu'elle a reçus, comme le font les mauvais anges.

Il dit : «.... Supériorité surtout, — et c'est là l'une des plus insignes aux yeux de l'observateur sagace, — supériorité sans égale à CACHER, soit dans le conseil réfléchi des rois, soit dans le conseil tumultueux des peuples,

leur singulière et infatigable INFLUENCE. »

Leur influence dans le conseil des rois, l'histoire ne parvient à la découvrir que longtemps après qu'elle s'est exercée. Le livre du P. Deschamps, revu par M. Claudiot Jannet, est plein sous ce rapport de curieuses révélations. Leur influence dans les parlements républicains est devenue si manifeste, qu'ils ne tentent plus de la cacher : ils prennent ouvertement l'initiative des lois les plus funestes.

Si « singulière » qu'elle soit, cette influence cherche-t-elle à atteindre plus haut et y arrive-t-elle ? Peut-elle prendre assez de détours, se cacher et se masquer si bien, tellement envelopper les idées qu'elle cherche à répandre, qu'elle ne laisserait point soupçonner sa présence, reconnaître son action, découvrir le poison de ses doctrines à ceux-là mêmes qui sont chargés de veiller pour en défendre les autres. Qui pourrait le dire avec certitude et surtout avec preuves ?

Ce qui est certain, ce qui est incontestable, c'est qu'il y a entre l'esprit juif et l'esprit américaniste un point de contact dans les principes de 89.

Nous avons entendu les juifs les proclamer et dire le parti qu'ils en tirent. Pour les Américains, leur état social et même religieux repose entièrement sur ces principes ; ils s'en louent hautement, et même les Américanistes nous disent savoir que « les idées américaines sont celles que DIEU veut chez tous les peuples civilisés de notre temps. » Aussi s'en font-ils consciencieusement les évangélistes.

Hâtons-nous cependant de dire que si les immortels principes sont prônés et propagés par les juifs et par les Américanistes, ils le sont dans des vues bien différentes.

Les juifs espèrent en faire sortir « l'Israélitisme libéral et humanitaire », les Américanistes « une nouvelle ère pour l'Eglise », « une ère que l'imagination aura peine à concevoir », tant elle sera féconde et belle !

Les intentions de ceux-ci sont assurément bonnes, et le zèle qu'ils déploient part d'un bon naturel. Est-il éclairé ? Saint Paul disait déjà de certains hommes de son temps : « Je leur rends le témoignage qu'ils ont du zèle pour DIEU, mais c'est un zèle qui n'est pas selon la science (Rom. X, 2). »

Toujours le zèle a dû être éprouvé dans un double creuset, avant que carrière ait pu lui être donnée : le creuset de la doctrine et celui de l'obéissance. Présumant de lui-même et se lançant à l'aveugle, il a trop souvent accumulé les ruines.

Or, la présomption, la « confiance en soi », est l'un des traits les plus caractéristiques de l'Américanisme; ses partisans s'en parent avec orgueil; c'est à ce trait qu'ils veulent être reconnus et par lui se distinguer des autres. Ils disent que c'est sur « l'intensité de force et de grandeur à laquelle cette confiance en soi élèvera la personnalité humaine », qu'ils comptent pour faire entrer l'Eglise dans « cette ère nouvelle, que la parole humaine aura peine à exprimer à moins de recourir au langage prophétique (1). »

En aucun temps, une telle présomption n'est bonne. Mais c'est surtout en des temps troublés comme ceux où nous sommes, que l'on doit, si l'on ne veut dévier, se défier de soi-même et se tenir fermement attaché à la doctrine telle que l'autorité la présente à l'adhésion de notre esprit et de notre cœur. Or, les Américanistes peuvent-ils espérer pro-

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XVI.

curer à l'Eglise, par la propagande des principes de 89, une ère de prospérité inouïe ?

La Déclaration des droits de l'homme fut condamnée par Pie VI, et c'est d'elle que procèdent toutes les erreurs modernes : la liberté de la personne humaine à l'égard de DIEU ; puis, comme conséquences : la liberté de pensée et la liberté de la presse, la liberté de conscience et la liberté des cultes, la souveraineté de la société et son indépendance de l'Eglise ; la souveraineté nationale ou le droit de faire des lois qui relèvent non de DIEU mais d'une majorité parlementaire. Toutes ces « monstruosités » furent condamnées de nouveau par Grégoire XVI dans son encyclique *Mirari* et par Pie IX dans le *Syllabus*. Nous ne disons point que ces erreurs sont expressément professées par tous et chacun des Américanistes, mais c'est sur elles que repose l'édifice américain, qu'ils présentent à l'admiration et à l'imitation de tous les peuples civilisés.

Parlant de l'un des faux principes sur lesquels est constituée la république américaine, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Léon XIII dit : « Les catholiques ne sauraient trop se garder de soutenir une telle séparation. En

effet, vouloir que l'Etat se sépare de l'Eglise, ce serait vouloir, par une conséquence logique, que l'Eglise fût réduite à la liberté de vivre selon le DROIT COMMUN. Cette séparation, il est vrai, *se produit dans certains pays.* C'est une manière d'être qui, si elle a SES NOMBREUX ET GRAVES INCONVÉNIENTS, offre aussi quelques avantages, surtout quand le législateur, *par une heureuse inconséquence*, ne laisse pas que de s'inspirer des principes chrétiens ; et ces avantages, BIEN QU'ILS NE PUISSENT JUSTIFIER LE FAUX PRINCIPE DE LA SÉPARATION, NI AUTORISER A LE DÉFENDRE, rendent cependant *digne de tolérance* un état de choses qui, pratiquement, n'est pas le pire de tous.

» Mais en France, nation catholique par ses traditions et par la foi présente de la grande majorité de ses fils, *l'Eglise* NE DOIT PAS *être mise dans la situation précaire qu'*ELLE SUBIT *chez d'autres peuples.* Les catholiques *peuvent d'autant moins préconiser la séparation,* qu'ils connaissent mieux les intentions des ennemis qui la désirent. (Encyclique du 16 février 1892) (1).

La liberté de pensée, la liberté de la presse,

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XVII.

la liberté de conscience, la liberté des cultes, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, ce sont là les grandes causes de la propagation de l'indifférence religieuse dans les masses populaires. Il en est une autre non moins efficace, c'est LA TOLÉRANCE, cette tolérance dont la franc-maçonnerie fait le premier de tous les droits et le premier de tous les devoirs dans l'ordre religieux.

Lorsque cette tolérance se manifeste par des sympathies publiquement données, sinon à l'hérésie du moins à ses fauteurs, elle cause un vrai scandale, en tant qu'elle affaiblit dans l'esprit de la multitude le respect dû à la vérité et l'aversion que toute âme droite éprouve pour l'erreur. Ce scandale atteint son maximum de perversion s'il est donné par des prêtres et surtout par des prélats.

Faut-il citer des faits particuliers pour montrer à quelles excessives limites cette tolérance a été parfois portée ? Lors de l'inauguration, à Salt-Laeke-City, de la statue du fondateur du mormonisme, un évêque a cru pouvoir pousser la complaisance et la tolérance jusqu'à assister à cette cérémonie et bénir le monument. Un autre, dans le même esprit,

a écrit une lettre publique pour souhaiter la bienvenue au général de l'Armée du salut.

Et ce ne sont point des faits tellement isolés qu'il y ait lieu de ne pas en tenir compte. Un prêtre belge, qui exerce le saint ministère en Amérique, écrivait en 1896 au *Courrier de Bruxelles :* « Nous souffrons ici de ce qu'on appelle le *Broadmindednen.* Il n'est pas facile de rendre ce mot correctement en français. On peut dire cependant qu'en général il signifie : « Un libéralisme bien large, une *tolérance outrée.* »

» Pour plusieurs de nos journaux catholiques, la grande vertu, le plus grand mérite d'un évêque ou d'un prêtre est d'être Broad-minded, c'est-à-dire qu'il a les vues larges, qu'il est bien tolérant afin de plaire aux protestants. Si quelque prêtre plus tolérant encore se promène dans les rues bras dessus, bras dessous avec son Rév. confrère protestant, c'est leur idéal. Si ce même prêtre se laisse entraîner par sa complaisance à prêcher même dans un temple protestant à la place du ministre, en évitant soigneusement ce qui pourrait déplaire à ses auditeurs protestants, et laissant ordinairement dans leur esprit cette

impression, qu'après tout la différence entre la religion catholique et le protestantisme n'est point si grande, voilà bien le modèle d'un parfait prêtre américain (1). »

« De tout cela il résulte, ajoute ce correspondant, une étrange facilité des *catholiques*, d'entrer dans certaines sociétés secrètes qui, pour toute religion, n'offrent à leurs adeptes qu'*un naturalisme* un peu déguisé. »

Ce naturalisme ne fait-il point penser à l'*Alliance-Israélite-Universelle* et à ce qu'elle se propose d'obtenir ?

Grâce à Dieu, les choses sont loin d'en être arrivées à ce point en France.

Et cependant, quelques-uns parmi nous ne sont-ils point sur la voie qui y conduit ?

Un journal, pourtant bien indifférent aux choses religieuses, le *Journal des Débats*, parlait dans son numéro du 28 septembre 1895 de « certains prêtres qui sont à l'avant-garde du clergé français » ; et voici ce qu'il en disait : « Ils croient que la tolérance est devenue une des vertus indispensables au christianisme pour l'accomplissement de sa mission *sociale*. C'est là sans doute une façon

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XVIII.

de parler trop absolue, trop précise, et ces prêtres sont assez prudents pour ne point formuler des maximes générales ; mais au fond, c'est bien là l'arrière-pensée qui les dirige lorsqu'ils prennent l'initiative des congrès de religions. »

Nous aurons à parler de ces congrès. Rapportons seulement ici un mot qui vient bien à notre sujet. Le secrétaire d'une section du congrès des religions qui fut tenu à Indianopolis, M. Jones, en tira cette conclusion : « Il semble que partout quelque chose de profond pénètre dans le monde religieux d'aujourd'hui. Sans concurrence de croyances, sans tenir compte des bornes de séparation, toutes les organisations religieuses se développent fraternellement, etc. »

L'abbé Charbonnel, dans l'article de la *Revue de Paris* où il présentait le projet d'un congrès des religions à tenir à Paris, regardait la chose comme déjà faite. « Il semble bon, disait-il, que toute l'humanité soit unie désormais dans une religion suprême, la religion de la *Paternité de Dieu* et de la *Fraternité des hommes.* » (Histoire d'une idée, p. 44.)

Y a-t-il quelque chose qui puisse mieux répondre aux *desiderata* de l'*Alliance-Israélite-Universelle* que le mouvement constaté par ces paroles ? Et n'est-ce point un devoir de premier ordre que de le signaler pour en arrêter dès le début les progrès ?

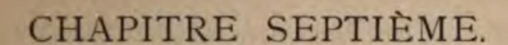
M. l'abbé Garnier disait en 1891 : « Il faut monter dans le train. » Fort bien, mais après s'être assuré qu'il est bien aiguillé.

« Le catholicisme, a dit Mgr Isoard (1), rendant admirablement la pensée de tous les siècles chrétiens, le catholicisme a un soi-même parfaitement constitué, absolu, incommunicable. Il est LA *religion.*

» Tous les efforts de l'ennemi tendent à entamer cette personnalité et à en faire UNE *religion.* »

C'est ce que veut la juiverie, nous l'avons vu ; c'est ce qu'amènerait l'Américanisme, nous le verrons de mieux en mieux.

1. Voir : *Le système du moins possible. — Aujourd'hui, Demain. — Nouveau dire sur le système du moins possible, et demain dans la société chrétienne.*



CHAPITRE SEPTIÈME.

L'ÉVOLUTION RELIGIEUSE SELON LES AMÉRICANISTES.

Le « catholicisme américain » n'est point seulement, dans la pensée de ses promoteurs, une manière d'entendre et de pratiquer le catholicisme dans les choses contingentes et variables, qui soit propre aux Etats-Unis, à raison des conditions particulières dans lesquelles se trouve la terre américaine. S'il n'était que cela, nous n'aurions pas cru qu'il nous appartînt de nous en occuper.

Non, leur prétention est de parler à tout l'univers : « L'oreille du monde est prête pour nous entendre, si nous savons lui parler, » s'écriait Mgr Keane au congrès de Bruxelles. Et de fait ils ont parlé et leur parole n'a été sans écho sur aucun point de la France. Si, du moins, ils ne versaient dans l'oreille du monde que ce que l'Eglise abandonne à nos libres discussions ; mais non, comme nous le verrons, il leur arrive de faire entendre des

paroles plus ou moins hasardées sur ce qui appartient aux fondements mêmes de la foi catholique.

M. l'abbé Klein disait dans la préface qu'il a donnée à la *Vie du P. Hecker :* « Son œuvre unique et originale est d'avoir montré les harmonies profondes qui rattachent le *nouvel état de l'esprit humain* au *véritable* christianisme. » « Les idées américaines qu'il préconisait sont, il le savait, celles que Dieu veut *chez tous les peuples* civilisés de notre temps. »

Ces idées, c'est tout d'abord, avons-nous dit, les principes de 89, plus ou moins acceptés dans leur forme abstraite, mais préconisés dans leur application pratique.

Ce sont ensuite des idées toutes nouvelles que les Américanistes ont mises au jour et dont ils attendent merveille pour le plus grand bien de l'Eglise et du genre humain.

La première, la plus fondamentale de ces idées, celle dont sortent toutes les autres par voie de conséquence, c'est qu'il se fait actuellement dans le monde une ÉVOLUTION à laquelle doit participer le christianisme pour se rattacher au nouvel état de l'esprit humain chez

tous les peuples civilisés de notre temps (1).

« Les temps sont solennels, a dit Mgr Ireland, dans son discours L'EGLISE ET LE SIÈCLE. A aucune époque de l'histoire, depuis l'ère chrétienne, on n'a vu des changements aussi profonds et aussi importants. Il s'opère dans la sphère de l'activité humaine une révolution complète. Les découvertes et les inventions nous ont ouvert un nouveau monde matériel. Les conditions sociales et politiques ont été transformées. Le désir de connaître est intense, et l'œil perçant de l'intelligence pénètre jusque dans les abîmes mystérieux de la terre et du ciel. L'ambition de l'esprit, enfiévrée par des succès merveilleux dans tout le champ des connaissances humaines, a pris son essor avec plus d'audace, et nie qu'il puisse exister aucune limite à son savoir. Le cœur humain se laisse aller aux rêves les plus étranges ; il s'use en efforts désespérés pour détruire toutes les barrières qui s'opposent à l'accomplissement de ses désirs. Du nouveau ! tel est le mot d'ordre de l'humanité, et renouveler toutes choses est sa ferme résolution. C'est dans ce but que se sont dépensées toutes

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XIX.

ses activités, activités dont nous avons le type, quelque part qu'elles s'exercent, dans la vapeur et dans l'électricité, les forces nouvelles des corps.

» Le moment est opportun pour les hommes de talent et de caractère entre les fils de l'Eglise de Dieu. Aujourd'hui la routine de l'ancien temps est fatale ; aujourd'hui les moyens ordinaires sentent la décrépitude de la vieillesse ; la crise demande du nouveau, de l'extraordinaire ; et c'est à cette condition que l'Eglise enregistrera la plus grande de ses victoires dans le plus grand des siècles historiques (1). »

De telles paroles sont capiteuses, et il serait facile de nommer les publicites et les orateurs qui s'en sont énivrés.

Mais quel est donc ce nouveau, cet extraordinaire qu'il faut à l'Eglise pour répondre aux conditions nouvelles des esprits et du monde ? Où en trouver l'indication ?

M. l'abbé Klein répond à cette question dans la préface qu'il a mise à la *Vie du P.*

1. Discours prononcé dans la cathédrale de Baltimore, le 18 octobre 1893, à l'occasion du 25[e] anniversaire de la consécration épiscopale du cardinal Gibbons.

Hecker. Il nous dit où « les hommes de talent et de caractère entre les fils de DIEU » pourront trouver le guide qui les mènera dans les voies nouvelles que demande le temps présent, pour ensuite y diriger les autres. C'est dans la *Vie du P. Hecker.*

« Pas un livre paru depuis cinquante ans ne projette une lumière plus vive sur l'état présent de l'humanité ou sur l'ÉVOLUTION RELIGIEUSE du monde », que cette *Vie.* « Le P. Hecker a tracé et résolu en lui l'idéal du prêtre pour l'*avenir nouveau de l'Eglise.* »

Observons d'abord qu'il y a dans cette réponse un mot, le mot évolution, qui se retrouve à tout instant sur les lèvres ou sous la plume des Américanistes, quoiqu'il sonne mal lorsqu'on en vient à l'appliquer à la religion, au christianisme, à « son avancement intérieur », et à « son progrès dans le monde. »

Car, comme nous le verrons dans les chapitres qui suivent, l'évolution que les Américanistes annoncent dans l'Eglise et à laquelle ils veulent aider est double : l'une a trait à la propagation de la foi, l'autre au progrès spirituel de ses enfants.

Dans l'ordre des choses naturelles, l'évo-

lution est un système scientifique inventé par ceux qui veulent expliquer le monde, l'existence des choses, leur variété, leur ordre, la vie, en dehors de DIEU, de son action créatrice et conservatrice. Ce mot ne garde point ce vilain sens chez tous ceux qui s'en servent : il se trouve des chrétiens qui, tout en l'employant et en conservant quelque chose du système, placent la création à l'origine des choses, et reconnaissent l'action de la Providence au cours des temps.

Toutefois transporter l'évolutionnisme dans l'ordre religieux est une hardiesse qui pourrait être qualifiée « offensive des oreilles pieuses. » Mais laissons le mot et voyons la chose ; car si, dans la bouche de ceux qui l'emploient, il était entendu au sens où saint Vincent de Lérins parle du progrès religieux, il n'y aurait rien à dire.

« Y a-t-il dans l'Eglise du CHRIST un progrès religieux ? » demande saint Vincent. « Certes, il y a un tel progrès, et il est grand ; et quel homme serait assez ennemi des hommes, assez ennemi de DIEU pour le vouloir empêcher ? Mais qu'il soit tel, que ce soit vraiment *un progrès* et non *un changement*. Il y a pro-

grès quand une chose se développe en elle-même ; il y a changement quand une chose cesse d'être elle-même et devient autre. Qu'elles croissent donc, il le faut, qu'elles progressent grandement, rapidement avec le cours des âges, la science, l'intelligence, la sagesse de tous et de chacun, de chaque homme et de toute l'Eglise ! Mais qu'elles progressent dans leur nature propre, c'est-à-dire dans l'unité de la doctrine et de la foi.....

» ... Que la doctrine de l'Eglise obéisse, il le faut, à cette loi du progrès ; qu'elle s'affermisse avec les années, qu'elle se développe avec le temps, qu'elle s'approfondisse avec les âges, mais qu'elle demeure toujours une, pure, incorruptible... Il est très légitime qu'avec les progrès des temps les dogmes antiques de la science divine soient étudiés et travaillés ; mais les changer, les tronquer, les altérer serait un crime. Qu'ils grandissent en évidence, en démonstrations, en clarté scientifique, mais qu'ils ne perdent rien de leur première intégrité...

» O Timothée ! ô prêtre, ô théologien ! ô docteur... n'enseigne rien que tu ne l'aies appris : nouveau dans le langage, antique dans

la doctrine, *eadem quæ didicisti doce, et cum dicas nove, non dicas nova* (1). »

Est-ce un progrès ainsi entendu que les Américanistes appellent de leurs vœux? S'il en était ainsi, ils auraient eu tort de choisir le mot *évolution* pour exprimer leur pensée, au lieu de s'en tenir tout simplement au mot *progrès*.

« Si l'on se pique de parler avec un peu de précision, dit M. Ferdinand Brunetière (2), le mot représente ou résume tout un ensemble d'idées ; et la pire confusion qu'on puisse faire, c'est de la prendre (l'évolution) pour synonyme ou équivalent, même approximatif, des mots de mouvement ou de progrès. Qui dit progrès dit continuité, et... qui dit évolution dit précisément le contraire. « Ma théorie, disait Darwin, ne suppose *aucune loi fixe de développement* ». L'idée de progrès implique la stabilité du perfectionnement acquis.... L'idée d'évolution n'implique rien de semblable, et *il est de son essence que ses résultats seront tou-*

1. Voir aux Documents. N. xx.

2. *La Doctrine évolutive et l'Histoire de la Littérature. Revue des Deux-Mondes*, février 1898.

jours mobiles et changeants.... L'idée mère, l'idée substantielle de l'évolution, c'est, d'après Herbert Spencer, « le passage de l'homogène à l'hétérogène ».

Or le passage de l'homogène à l'hétérogène ne peut s'effectuer sans qu'il y ait un changement profond, essentiel dans l'être modifié.

Est-ce ce changement que les Américanistes, — quelques-uns du moins parmi eux, — prédisent, appellent de leurs vœux, déclarent nécessaire dans l'Eglise de Jésus-Christ et dans son dogme ?

On a beau parcourir leurs livres, leurs discours, leurs articles de journaux : leur pensée, telle qu'elle s'y montre, n'est point de travailler à mettre en plus vive lumière ce que l'on croyait plus simplement, et de dire avec plus de précision ce que l'on enseignait plus vaguement ; non. On ne voit nulle part cette préoccupation. Au contraire, leurs paroles et leurs écrits ne peuvent se comprendre que d'un véritable évolutionnisme.

Comme l'observait fort bien le *Journal des Débats* dans son numéro du 28 septembre 1895, « ils sont assez prudents pour ne point formuler des maximes générales, » « pour ne

point parler d'une façon trop absolue et trop précise. » Ils ne font point de thèse nettement formulée et clairement déduite ; eux-mêmes, s'ils procédaient ainsi, prendraient sans doute leur doctrine en horreur, du moment où ils la verraient apparaître à leurs yeux dans sa nudité. Mais, tout enveloppée qu'elle est dans mille circonlocutions et dans mille atténuations, il est facile de voir, quand on rapproche leurs discours et leurs écrits, quelle est la pensée qui au fond les inspire, et surtout quelles idées et quels sentiments doivent se répandre dans l'esprit et le cœur de ceux qui les écoutent ou les lisent.

Il en est cependant qui se montrent plus hardis.

Ici ces téméraires ne craignent point de présenter le paganisme évoluant vers le christianisme par les sages que « DIEU a suscités », et qui n'étaient nullement « des envoyés du démon chargés de faire abandonner la vérité et de faire embrasser l'erreur. » *(Discours au Congrès scientifique de Bruxelles ; et, du même, discours au Congrès des religions.)*

Là, ils montrent le christianisme sortant du paganisme par une évolution quasi-nécessaire :

« sans la remarquable évolution sociale et religieuse qui se produisit dans le paganisme pendant le premier et le second siècle de notre ère, jamais l'Eglise n'aurait pu convertir l'empire romain ; tandis que les voies étant ainsi préparées, cette conversion devint INÉVITABLE. » *(Romanus,* dans la *Contemporary Review.)* (1)

Ailleurs, ils montrent le christianisme évoluant de siècle en siècle : « L'Eglise, pendant les dix-neuf siècles de son existence, a eu à subir l'influence, non seulement de très diverses conditions matérielles qui l'entouraient, mais aussi de milieux intellectuels très différents qui l'ont profondément modifiée *(Idem, ibid).*

Ceci est vrai, pourvu qu'on l'entende de modifications qui ne tiennent point à l'essence du dogme, de la morale et du culte. Mais l'auteur va plus loin : « *Des croyances* qui nous semblent étonnantes dans leur barbare naïveté EURENT LEUR PLACE NÉCESSAIRE dans l'Eglise du neuvième siècle, comme aussi au treizième siècle eurent leur place des croyances au sujet

1. L'article de *Romanus*, qu'on peut lire en entier dans le livre de M. l'abbé Maignen, *Le P. Hecker est-il un saint?* est, comme l'observe l'auteur de ce livre, la SOMME des idées de l'Américanisme.

de l'espace, que nous regardons maintenant comme absurdement étroites. » Que l'on n'ait point eu au neuvième et même au treizième siècle les connaissances scientifiques que l'on possède aujourd'hui, c'est absolument vrai. Mais en quoi ces erreurs, dans l'ordre des choses naturelles, avaient-elles LEUR PLACE NÉCESSAIRE DANS L'EGLISE ? Et comment une telle proposition peut-elle être formulée ? si ce n'est parce que l'esprit d'où elle sort confond le naturel et le surnaturel au point de n'en faire qu'une seule et même chose, et que cette chose il la voit *évoluer*, se développer régulièrement et *nécessairement* depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours et au-delà. La preuve en est qu'il parle du dogme lui-même absolument dans les mêmes termes, et cela avec une assurance qui stupéfie. Il dit que « l'on ne peut supposer qu'un homme des temps apostoliques se servit du langage des temps actuels dans son enseignement sur la nature du CHRIST, ou même comprit la doctrine de la Trinité comme elle est exprimée dans le *Credo* d'Athanase. » « De même, ajoute-t-il, auraient-ils (les hommes des premiers siècles) pu parler de la transsubstantiation

ou même en avoir l'idée ? » Et encore : « Est-il plus croyable que la dévotion à Notre-Dame ait eu place dans la religion de saint Paul ? *(Id., ibid.)* (1)

Il dit comment les dogmes ne cesseront de se modifier à l'avenir ; il dit par quels moyens on leur fera subir ces modifications, et il ajoute que lui et les siens ne donnent point encore là-dessus toute leur pensée : « Le catholique libéral comprend bien le besoin *d'un certain temps de réticence* et d'un soin scrupuleux quant à sa manière de promulguer des vérités nouvelles qui affectent la religion. » Mais le temps des réticences ne durera point toujours. « La doctrine moderne de l'évolution considérée avec un esprit théiste, aplanit et écarte toutes les difficultés en montrant comment les erreurs partielles et inévitables ont servi *providentiellement* à l'avènement du bien-être spirituel de l'humanité (2). »

En termes clairs, cela veut dire : DIEU est auteur de l'erreur comme de la vérité ; la pre-

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXI.

2. Voir, pour plus de développements sur cette question de l'évolution religieuse telle que l'entendent les Américanistes, *Le Père Hecker est-il un saint ?* par M. l'abbé Maignen, chap. VI, VII et VIII.

mière précède la seconde, et la seconde naît de la première *providentiellement*. C'est l'effet de la grande loi de l'évolution qui régit tout dans le monde, et à laquelle la religion est soumise comme tout le reste.

La foi chrétienne peut-elle être plus profondément atteinte, plus radicalement détruite ?

Ecoutons encore, et nous allons apprendre maintenant quels devoirs l'évolution impose à l'Eglise :

« L'Eglise, comme tout être vivant en possession d'une bonne santé, a subi et aura à subir un continuel progrès de développement. Puisqu'il en est ainsi, ce serait en vérité calamiteux, si elle devait toujours continuer à être imbue de l'esprit d'un âge qui est depuis longtemps mort et passé, et si elle s'obstinait à répandre cet esprit, alors que le monde est entré dans une nouvelle période dont la pensée est devenue tout à fait étrangère à des croyances et à des manières de voir si primitives. Dans l'opinion des catholiques libéraux, c'est une question de vie ou de mort de se tenir en contact avec tout ce

qu'il y a de meilleur et de plus élevé dans chaque lustre successif. » *(Id., ibid.)*

Nous avons ici la pensée dernière du système et les vues secrètes du parti, le but qu'il poursuit, la fin à laquelle il veut arriver : Nous, catholiques libéraux, avons l'intelligence des temps. Nous la puisons dans la doctrine de l'évolution qui nous montre ce qui sera dans ce qui a été et dans ce qui est ; à l'Eglise de nous écouter et de nous suivre : qu'elle y songe, c'est pour elle une question de vie ou de mort. Il faut qu'elle abandonne l'esprit qui l'a guidée jusqu'ici, esprit d'un âge depuis longtemps passé et mort. Malheur à elle, si elle s'obstinait à le garder !

Nous verrons, dans les chapitres suivants, en quoi et comment la sainte Eglise doit, d'après ces Américanistes, modifier son esprit, l'esprit qui depuis dix-neuf siècles anime les enfants de Dieu. Nous les entendrons nous dire que si elle les écoute, au lieu de la mort qui la menace, elle verra se produire à la fois et son avancement à l'intérieur, et son expansion à l'extérieur. Nous examinerons la valeur de ces promesses.

Ces choses ne peuvent être tues, quoiqu'il

en coûte de les dire. Il y a des nécessités qui s'imposent. Comme d'autres l'ont déjà dit, il est temps que les vrais fidèles, que les vrais prêtres sachent où on prétend les conduire, et dans quels défilés ils risquent de s'engager en prêtant trop complaisamment l'oreille à ceux qui apportent parmi nous les échos plus ou moins affaiblis ou atténués de ces belles doctrines.

On les entend dans des revues chaleureusement recommandées au Congrès ecclésiastique de Reims, et qui sont rédigées, en partie du moins, par les hommes les plus honorables qui soient et animés des meilleures intentions, je le veux bien, mais qui sont des universitaires, imbus de l'esprit qui porte ce nom, proche parent de l'esprit américaniste. Le poison ne s'y présente point sous sa couleur propre, comme chez *Romanus :* il n'en est que plus dangereux.

C'est aussi cette partie du clergé qui, sous prétexte de se vouer à la démocratie, forme un parti dans l'Eglise (1) et qui, dans ses

1. Dire que les abbés démocrates sont les disciples des chefs de l'Américanisme, c'est dire ce dont eux-mêmes se glorifient. Voir entr'autres preuves le livre de M. l'abbé Nau-

conférences et ses écrits, manifeste sans cesse ses aspirations vers l'AVENIR. « L'avenir, oui, l'avenir est là, et c'est une belle tâche que de le préparer. Il faut, dans les rangs du sacerdoce, nous armer le cœur de vaillance ; sans nous inféoder à ce passé, si vénérable qu'il soit, où nous laissons des amis et des regrets, de saints et augustes souvenirs, il faut nous détacher de ce qui fut et travailler pour ce qui sera (1). »

Il n'y aurait trop rien de blâmable en ces paroles, si ces aspirations, dans l'expression que leur donnent partout les démocrates, ne se montraient filles de la doctrine de l'évolution. Lorsque les Américanistes d'ici et de là-bas nous parlent de l'avenir, de « l'avenir nouveau de l'Eglise » et de « sa marche en avant », et de « sa nouvelle phase » et « des temps qui commencent », etc., etc., méfions-nous de ces poussées et, avant de nous abandonner à leur

det, *Vers l'Avenir*, pages 57-62 ; le livre de M. Félix Klein, *Nouvelles tendances en religion et en littérature*, p. 78-79 ; — « Les paroles de vie et d'avenir, dit M. Klein, nous viennent aujourd'hui des Etats-Unis (p. 122) ; » — et aussi l'*Histoire d'une idée*, de l'abbé Charbonnel, p. 30-32.

1. M. l'abbé Joniot, Préface du livre de M. Félix Klein : *Nouvelles tendances en religion et en littérature*.

impulsion, voyons d'où elles viennent et où elles conduisent.

Il y a eu, au Congrès des religions de Chicago, un discours prononcé par l'un des chefs de l'Américanisme, et qu'il a intitulé *La religion finale, The ultimate religion.* Dans ce discours il était dit : « Les religions sont des systèmes pour arriver régulièrement ou irrégulièrement à ce grand but : l'union de l'homme avec DIEU. » Impossible de mieux marquer la marche et le terme de l'évolution religieuse. Mais ce terme, que l'on y prenne garde, n'est pas bien différent de celui que l'*Alliance-Israélite-Universelle* a assigné à ses propres efforts.

CHAPITRE HUITIÈME.

COMMENT LES AMÉRICANISTES VEULENT PROCURER L'EXPANSION EXTÉRIEURE DU CHRISTIANISME.

Annonçant dans la *Quinzaine* la *Vie du P. Hecker*, M. Klein la présenta à ses lecteurs comme le livre le plus propre à leur faire comprendre « l'évolution actuelle de l'humanité » et la nature « des études et des réformes que les nouvelles conditions du monde, une fois bien comprises, *imposent, sans résistance possible*, à tous ceux qui veulent promouvoir l'AVANCEMENT INTÉRIEUR et l'EXPANSION EXTÉRIEURE *du christianisme.* » « Pas un livre paru depuis cinquante ans, disait-il encore, ne projette une lumière plus vive sur l'état présent de l'humanité ou sur l'ÉVOLUTION RELIGIEUSE du monde, sur les rapports intimes de DIEU avec l'âme moderne ou sur les conditions actuelles du progrès de l'Eglise. » (Préface.)

Que le progrès à l'intérieur comme à l'exté-

rieur soit désirable dans l'Eglise comme en toute institution, nous l'avons reconnu avec saint Vincent de Lérins. Que tout progrès, toute marche en avant, en tout ordre de choses, exige des études, et souvent même des réformes, c'est-à-dire le sacrifice des choses qui cessent d'être utiles ou même qui ont été déformées et corrompues par l'action du temps, personne n'y contredira. Que dans l'Eglise ces réformes doivent être étudiées d'après l'évolution de l'humanité, cela peut encore se dire. Qu'elles doivent être modelées sur cette évolution humaine, de manière à obtenir une « évolution religieuse » correspondante, le mot paraît peu acceptable ; mais laissons le mot et allons à la chose.

Quelles sont donc, au sens des docteurs de l'Américanisme, les réformes qui s'imposent actuellement *sans résistance possible* à tous ceux qui veulent promouvoir 1° l'avancement intérieur et 2° l'expansion extérieure du christianisme ? C'est ce que nous avons à leur demander dans ce chapitre et les suivants. Nous les entendrons nous dire d'abord quelles sont, à leur sens, les conditions actuelles du progrès de l'Eglise à l'extérieur ou de son

expansion dans le monde, puis quels changements « l'évolution actuelle du monde » doit apporter « dans les rapports intimes de DIEU avec l'âme moderne » pour procurer « l'avancement intérieur du christianisme ».

Quoique la hiérarchie catholique y soit solidement établie, on peut dire que l'Amérique est encore un pays de mission ; le clergé catholique s'y trouve comme noyé au milieu d'une population immense, ardente, comme aucun autre peuple peut-être ne l'a jamais été, à la poursuite des richesses de ce monde. La plupart sont indifférents à leurs intérêts éternels ; les autres, se livrant à tout vent de doctrine, sont en proie à toutes les aberrations religieuses possibles (1).

C'est assez dire que le prosélytisme s'impose là plus qu'ailleurs ; et il faut rendre cette justice au P. Hecker, que le zèle apostolique fut la passion de sa vie et la cause déterminante de la création de la Congrégation des Paulistes.

Ce zèle, semble-t-il, devrait d'abord se porter vers les immigrants catholiques, pour

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXII.

les maintenir dans la foi de leur baptême et de leur première communion. Le curé américain dont nous avons déjà parlé, écrivait dans la lettre que nous avons citée : « Si tous les émigrants catholiques aux Etats-Unis avec leurs descendants étaient restés fidèles à leur foi, les catholiques devraient se compter par le nombre d'environ vingt-six millions, tandis qu'il n'y en a, en réalité, qu'environ dix millions (1). »

Le zèle du P. Hecker et de ses disciples se porta ailleurs : protestant converti ayant appartenu à toutes les sectes religieuses et politiques, il se tourna vers ses anciens coreligionnaires pour les amener au bercail où il avait eu le bonheur d'entrer lui-même. Personne ne songera à l'en blâmer : dans l'Eglise de DIEU, il y a diversité de vocations et de dons.

Non seulement il s'appliqua à la conversion des protestants et il y appliqua sa Congrégation, mais, dans son zèle, il crut de son devoir de stimuler l'Eglise entière, et même de lui tracer de nouvelles voies d'apostolat, pour arriver plus promptement à la réalisation

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXIII.

du vœu de Notre-Seigneur : unité de troupeau, dans un même bercail, sous un seul Pasteur.

Ces voies nouvelles conservent-elles dans leur nouveauté la rectitude nécessaire ? C'est ce dont il est permis de douter.

« Je voudrais, disait le P. Hecker, ouvrir les portes de l'Eglise aux rationalistes ; elles me semblent fermées pour eux. Je sens que je suis le pionnier qui ouvrira la voie. Je me suis faufilé dans l'Eglise comme en contrebande. » Page 348 (1).

Son biographe, expliquant ces paroles, ajoute : « Il aurait voulu ABOLIR LA DOUANE, faire l'entrée de l'Eglise facile et large à tous ceux qui n'avaient conservé que leur raison pour guide. »

Mgr Keane ne parle pas autrement. Dans un article publié dans le *Bulletin de l'Institut catholique de Paris*, il disait : « Puisqu'un trait distinctif de *la mission de l'Amérique* est, PAR LA DESTRUCTION DES BARRIÈRES et des hostilités qui séparent les races, le retour à

1. Voir, *Vie du P. Hecker*, p. 147-150, comment en effet c'est bien en contrebande que lui et Brownson se sont faufilés dans l'Eglise catholique.

l'unité des enfants de Dieu longtemps divisés, pourquoi quelque chose d'analogue ne pourrait-il pas se faire en ce qui concerne les divisions et les hostilités religieuses ? Pourquoi les congrès des religions n'aboutiraient-ils pas à un congrès international des religions où tous viendraient s'unir dans une *tolérance* et une charité mutuelles, où toutes les formes de religion se dresseraient ensemble contre toutes les formes d'irréligion ? »

Et dans son discours au Congrès scientifique international des catholiques à Bruxelles (septembre 1894), le même, après avoir donné au « monde entier » « la leçon » de patriotisme que nous avons déjà rapportée, ajoutait : « Il y avait la même leçon à donner sur le terrain religieux... La religion, c'est la charité ! Lors même que nous ne pouvions nous entendre sur les croyances, n'était-il pas possible de s'accorder sur la charité ? Ce serait déjà beaucoup de donner cette leçon *même aux chrétiens :* que, *pour aimer Dieu,* il n'est pas nécessaire de haïr son frère *qui ne l'aime pas comme nous ;* que, pour être fidèle à sa foi, il n'est pas nécessaire de demeurer en guerre avec CEUX QUI COMPRENNENT LA FOI AUTREMENT QUE NOUS. »

« Souhaiter le retour à l'unité des enfants de DIEU » est bien, tous les bons chrétiens expriment ce souhait au moins deux fois le jour : *Adveniat regnum tuum !* Y travailler est mieux, c'est la mission que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a donnée à tous les prêtres : *Prædicate evangelium !* Et c'est pourquoi les portes de l'Eglise doivent toujours rester ouvertes non seulement aux schismatiques et aux hérétiques, mais aux infidèles et aux rationalistes, pour qu'ils puissent y être reçus... mais non s'y faufiler.

Jamais n'ont été admis à y pénétrer « ceux qui n'ont conservé que leur raison pour guide » ni « ceux qui comprennent la foi autrement que nous », alors même qu'ils prétendraient aimer DIEU comme nous. La profession de la foi catholique, entière et sincère, pure et simple, a toujours été et sera toujours exigée par la *douane*, ou mieux par les sentinelles que DIEU a placées aux portes de sa cité. Il y a des *barrières* qui ne peuvent être abaissées. Demander que cette *douane soit abolie*, que ces *barrières soient détruites*, c'est vraiment entrer dans des voies toutes nouvelles, tout autres que celles suivies jusqu'ici ; c'est demander à l'Eglise de

Dieu de se faire semblable à toutes les sectes qui, elles, acceptent tout venant, sans condition aucune, n'ayant aucune foi bien définie à proposer.

Et en même temps, c'est faire les affaires de « l'Israélitisme libéral et humanitaire. » Lui aussi conseille aux siens de « se débarrasser de tout ce qui empêche le judaïsme de SE FAIRE ACCEPTER, *afin de ne point manquer au prosélytisme qu'ils doivent exercer* » (*Arch. Isr.*, p. 448, an. 1867). Lui aussi recommande de « *faire tomber les barrières* qui séparent ce qui doit se réunir un jour. » (*Arch. Isr.*, XXV, 514-520.) Et cela pour l'avancement du grand œuvre en vue duquel « tous les hommes éclairés, sans distinction de culte, doivent s'unir. »

« Le beau jour que celui qui verra tous les hommes, sans distinction d'origine religieuse, réunis dans la même enceinte ; tous les *cœurs remplis des mêmes sentiments d'amour, s'épanchant devant le même Dieu*, père de tous les êtres ; où tous seront nourris des mêmes principes de vertu, de morale et de religion : *les haines des sectes disparaîtront*, et l'harmonie régnera sur la terre ! Marchons dans cette

voie, fermes et résolus » (*Archives Israélites*, XIV, p. 628-629, ann. 1886).

Certes nous ne voulons point dire, personne ne peut penser que les Américanistes caressent les mêmes projets que les Juifs de l'*Alliance-Israélite-Universelle*, mais ils seront bien aveugles s'ils ne finissent point par voir que les idées qu'ils sèment, que les actes qu'ils accomplissent, sont de nature à acheminer les chrétiens vers cette religion vague où « *chacun, suivant sa conscience, conservera les pratiques du culte rendu au Dieu unique* et immatériel, *ou les réformera* d'après les principes d'un Israélitisme libéral et humanitaire. »

Qui ne remarquera, ici encore, entre le programme de l'Israélitisme et les paroles du P. Hecker, une consonnance étrange.

« Il savait bien, dit son biographe, que l'Américain non catholique aspire à traiter avec Dieu avec aussi peu de secours extérieurs que possible. *Arriver à Dieu par sa seule activité spirituelle, sans s'arrêter aux bornes plus ou moins humaines*, telle était son ambition d'âme. Il ne trouvait de satisfaction religieuse que dans une vie spirituelle où il pût

traiter directement avec Dieu, son Verbe inspiré, son Esprit-Saint » (p. 336).

Non contents de proposer pour l'incorporation des dissidents des procédés bien nouveaux, les Américanistes en proposent de non moins nouveaux pour maintenir dans l'Eglise — on pourrait presque dire malgré eux — ceux que jusqu'ici elle ne manqua jamais de rejeter de son sein, avec douleur, mais avec empressement.

Toujours, à toutes les époques, il s'est élevé dans l'Eglise de nouvelles hérésies, et toujours ces hérésies ont servi à mettre le dogme catholique dans une plus éclatante lumière.

Comment ce résultat a-t-il été obtenu ? Par la polémique. Les docteurs, en combattant l'erreur, ont fait éclater la vérité.

Il faut changer cela désormais. L'orateur déjà cité, du congrès de Bruxelles, disait : « Ce n'est pas par la *polémique*, mais par l'*irénique* que nous aboutirons. »

Pour ceux qui ne savent point le grec, disons que le premier mot marque la lutte, la discussion, et le second, la paix, la tolérance, la conciliation. Donc, selon les Américanistes, pour aboutir à faire de tous les hommes un

seul troupeau dans un même bercail, il faut désormais éviter toute polémique. La discussion avec les novateurs a jusqu'ici multiplié les divisions et les séparations, les schismes et les hérésies ; désormais, la tolérance, les baisers de paix, maintiendront toutes les brebis dans le bercail du Père de famille. — Peut-être. Mais quelles brebis ? Et n'auront-elles pas bientôt fait de contaminer le troupeau ?

Et jusqu'où devra aller cette tolérance ? Romanus va nous le dire : « Le progrès des sciences physiques amène nécessairement avec lui des changements dans la croyance...

» Il y a probablement très peu de décrets *ex cathedra* qui ne puissent être éludés par l'un ou l'autre de ces procédés : adresse des théologiens à prouver par des raisons convaincantes que telle décision gênante, par quelque vice de forme, est dépourvue de force obligatoire,ou bien que la réelle signification de cette décision est tout à fait contraire à ce qui avait été précédemment supposé ou accepté, ou même contraire à ce qui paraît être sa vraie signification. » *(Contemporary review.)*

Faire reculer le dogme au fur et à mesure

des prétentions de la science, lui sacrifier même les décrets *ex cathedra :* ce serait peut-être en effet le moyen d'avoir un catholicisme numériquement plus étendu que ne l'est la Sainte Eglise, mais ce catholicisme serait-il autre chose que la « religion universelle » rêvée par l'*Alliance Israélite ?*

La morale du moins nous resterait-elle ? Oh ! pour elle, ils veulent la garder.

« Etant donnée l'absolue persuasion où est l'Américain que son pays est destiné à produire un état social supérieur à ce qu'on a vu jusqu'ici, *la première chose qu'il demande à une religion*, c'est de montrer de quoi elle est capable en cet ordre de choses (former les vertus *naturelles et sociales*). »

« Le peuple américain donne peu d'attention aux choses abstraites (comme le sont les dogmes) ; *c'est le résultat qu'il considère* DANS LA MORALE. » (Introduction à la *Vie du P. Hecker*, p. XLV.)

Mais dès que la morale est indépendante du dogme, il est loisible à chacun de l'entendre à sa façon. Et ici encore les vœux de l'*Alliance-Israélite-Universelle* seront comblés. Chacun jouira de « la liberté *pratique* » que les

Archives Israélites annonçaient en 1868 comme devant être le partage de tous ceux qui entreraient dans « *la religion universelle* » où « aucune conscience ne serait troublée (1). »

Quiconque a lu l'histoire ne peut s'étonner de telles aberrations ; et pour les autres ils doivent se souvenir de la parole de Notre-Seigneur : « Il est nécessaire qu'il arrive des scandales. » Ils sont nécessaires pour la même raison que tous les autres maux, pour la formation, l'épreuve et le perfectionnement des élus.

D'ailleurs, qu'on le remarque, les propositions que nous avons reproduites se présentent ici aux yeux du lecteur dans leur crudité. Elles n'ont point le même aspect dans les textes d'où elles sont tirées. Là, elles sont entourées, enveloppées d'autres propositions acceptables, quelques-unes même fort séduisantes, qui jettent leur brillant sur les erreurs qu'elles amènent et en cachent le défaut aux yeux du lecteur inattentif, peut-être même aux yeux de l'auteur. Séduit, le premier, par le

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXIV.

mirage de ses mots, c'est de la meilleure foi du monde qu'il séduit les autres.

C'est pour cela qu'il est nécessaire de dégager ces propositions, de les montrer dans leur nudité, et de dire : Voyez ce qu'elles sont ! (1)

1. Voir les Eclaircissements.

CHAPITRE NEUVIÈME.

LES CONGRÈS DES RELIGIONS.

Nous avons vu que, dans la pensée des Américanistes, l'Eglise est trop fermée aux dissidents, et que, pour procurer l'expansion extérieure du catholicisme, le grand moyen à employer est de supprimer les douanes, abaisser les barrières, élargir les portes, écarter en un mot tout ce qui peut retenir d'entrer chez nous ceux « qui n'ont gardé que leur raison pour guide » ou « qui comprennent la foi autrement que nous ».

C'est pour la réalisation de cette idée qu'ont été imaginés les congrès des religions (1), ainsi définis par le promoteur de celui que l'on se proposait de tenir à Paris durant l'Exposition de 1900 : « Une réunion des représentants de toutes les religions du monde dans laquelle l'*idée religieuse*, sous sa *forme la plus générale*, serait défendue et célébrée *pour le bienfait moral* qu'elle apporte à *l'humanité religieuse*»...

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXV.

« De la sorte, *les religions sont regardées du côté de l'homme.* Elles sont considérées, moins comme des doctrines abstraites, plus comme un aliment de la personnalité morale, et IL NE S'AGIT POINT TANT DE CREDO ET DE VÉRITÉ, QUE D'AMES CROYANTES ET DE SINCÉRITÉ. »

Donc plus de *Credo*, plus de vérités révélées : une *idée*, et encore une idée dans *sa forme la plus générale ;* voilà ce à quoi les congrès des religions doivent amener la religion. Car si l'on veut y préciser l'idée religieuse, la *polémique* se réveillera, encore une fois la religion ne sera plus « la charité » ; on verra reparaître « les divisions », se renouveler « les hostilités religieuses » et « les haines sectaires ». Ecartons donc les dogmes et ne considérons la religion que du côté de l'homme et du bienfait que l'idée religieuse peut lui apporter.

On conçoit qu'après avoir tracé ce programme, le promoteur du congrès de Paris ait ajouté :

« C'est l'Eglise catholique, chacun en a le sentiment, qui devra faire, pour cette grande idée du congrès universel des religions, les concessions les plus généreuses. »

Eh ! sans doute, seule elle a des dogmes immuables, seule elle aurait à se diminuer, ou plutôt à s'anéantir. L'auteur de ces lignes, M. Charbonnel, voulait bien donner l'assurance que « cette générosité (!) aurait son retour ».

Qu'on n'objecte point que ce programme est celui d'un apostat. M. Charbonnel, lorsqu'il le traça, non seulement était encore abbé, mais c'est après l'avoir tracé qu'il reçut les adhésions qu'on lira aux documents, et qu'il fut reconnu sans conteste organisateur du congrès projeté.

Mgr Keane avait donné de ces congrès à peu près la même idée dans le *Bulletin de l'Institut catholique de Paris* par des paroles que nous avons déjà citées, en partie du moins, et qu'il faut relire ici :

« Puisqu'un trait distinctif de *la mission de l'Amérique* est, par la destruction des barrières et des hostilités qui séparent les races, le retour à l'unité des enfants de DIEU longtemps divisés, *pourquoi quelque chose d'analogue ne pourrait-il pas se faire en ce qui concerne les divisions et les hostilités religieuses ?* Pourquoi les congrès religieux n'aboutiraient-

ils pas à un *congrès international des religions* où tous viendraient s'unir dans une *tolérance* et une charité mutuelles, où *toutes les formes de religions* se dresseraient ensemble contre toutes les formes d'irréligion ? »

Le premier de ces congrès — et, il faut l'espérer, le dernier, — eut lieu à Chicago. « Il y avait là, dit Mgr Keane, des représentants de l'univers tout entier. Ils étaient venus de l'Inde, de la Chine, du Japon, de la Perse, de la Palestine, du monde entier. » Les instantanés photographiques qui furent pris montrent sur l'estrade des popes, des muphtis, des bonzes, mêmes des femmes, et l'une d'elles a présidé certaine séance. On y voit aussi des prêtres ou prélats catholiques, et des représentants des innombrables sectes protestantes d'Amérique. Le congrès dura dix-sept jours, du 11 au 28 septembre 1893.

« Ils furent consacrés à l'étude de ces questions d'ordre plutôt philosophique que théologique, sur lesquelles confucianistes, shintoïstes, grecs orthodoxes, chrétiens d'Arménie, protestants, libres-penseurs, se firent tour à tour les interprètes des doctrines qu'ils représentaient. »

Le compte-rendu officiel fut publié en deux gros volumes de 1600 pages environ chacun. La place qu'y occupent les catholiques est fort petite.

Le P. Elliot présenta « un essai *sur la nature intime et les fins de la religion*, dans lequel on pouvait aisément distinguer les enseignements et l'esprit de son maître, le savant et aimable P. Hecker. »

Mgr Ireland prononça un discours sur *les harmonies de la religion catholique avec l'état actuel de la vie moderne.*

Le sujet traité par Mgr Keane fut la *Religion finale*, « *The ultimate religion* ». Titre étrange, qui fait penser aux néo-chrétiens et aussi aux juifs de l'Alliance-Israélite-Universelle, qui poursuivent les uns et les autres, nous l'avons vu, le projet d'établir au-dessus de toutes les religions une religion *définitive*, où il ne s'agira plus tant de credo et de vérité que d'âmes croyantes et de sincérité.

Mgr Keane dit des « cinq mille hommes » qui l'entendirent : « Si vous les aviez vus se jeter sur moi pour me remercier ! » Et plus loin : « Ces applaudissements formaient un *consolant contraste avec la soupçonneuse et sec-*

taire rancune qui a si tristement rempli l'histoire de la religion dans les siècles passés. »

Le prélat voyait sans doute dans cette ovation la démonstration éclatante de la supériorité de l'*irénique* sur la *polémique* dans l'apostolat. Mais si les Pères et les Docteurs de l'Eglise n'avaient point « tristement rempli l'histoire de la religion » de leurs luttes contre l'erreur, nous auraient-ils transmis la foi dans son intégrité et maintenu l'Eglise dans la pureté immaculée de la doctrine du CHRIST? Où en serions-nous s'ils avaient donné l'accolade à Pélage, à Arius, à Luther et à tant d'autres, vrais « sectaires », ceux-ci? Est-ce d'eux que le même orateur, dans le même discours, dit : « Des hommes de bonne foi et ardents ont incarné de bonnes et nobles idées dans des organisations séparées de leur création. ILS AVAIENT RAISON DANS LEURS IDÉES; ILS AVAIENT TORT DANS LEUR SÉPARATION. »

L'Eglise aurait donc dû ne point les rejeter de son sein et accueillir leurs idées. L'avènement de « la Jérusalem de nouvel ordre » en aurait été singulièrement avancé.

A la clôture, un ministre protestant, le Rév. Barrows, s'écria avec un air de triomphe :

« Nos espérances ont été réalisées et au-delà, les principes d'après lesquels ce Congrès a été conduit ont été mis à l'épreuve *et même parfois tendus à l'extrême*, mais ils n'ont pas faibli... Nous avons appris que la vérité est grande et que la Providence a ménagé *plus d'un chemin* par où les hommes peuvent émerger des ténèbres vers la céleste lumière... J'espère que vous vous souviendrez de Chicago, non pas comme du foyer du plus grossier matérialisme, mais comme d'un temple où les hommes chérissent l'idéal le plus sublime. » Nous connaissons suffisamment cet idéal et quels en sont les premiers auteurs par ce qui a déjà été dit.

Le compte-rendu officiel fut résumé par M. Bonet-Maury, professeur à la Faculté de théologie protestante, dans un livre : *Le Congrès des religions à Chicago en 1893*. En voici la conclusion :

« Il est difficile de mesurer sur-le-champ la vraie portée des événements dont on est le témoin, car on est enclin à les exalter ou à les dénigrer, suivant les sentiments qu'ils nous inspirent. C'est ce qui est arrivé au premier Congrès des religions. Les uns l'ont salué comme la Pentecôte de l'esprit nouveau de

fraternité qui doit animer les hommes ; les autres, au contraire, n'y ont vu qu'une vaine tentative pour *faire la synthèse des religions sur la base d'une morale commune et d'une vague sentimentalité religieuse.* Quant à nous, nous espérons avoir persuadé ceux qui nous auront lu attentivement, que cela n'a été ni l'un ni l'autre ; mais bien un *concile œcuménique des religions historiques, essayant de s'entendre sur certains principes moraux et religieux communs* pour une action d'ensemble contre de communs adversaires. A ce titre, c'est, à mes yeux, *l'événement qui peut avoir la plus grande portée morale sur l'humanité depuis la* DÉCLARATION DE 1789 SUR LES DROITS DE L'HOMME ET DU CITOYEN, et ne fait que répondre aux aspirations de l'élite religieuse des races civilisées. »

Nous partageons entièrement cette manière de voir : l'idée d'un Parlement des religions vient en droite ligne des « immortels Principes » ; sa tenue a répondu aux aspirations des néo-chrétiens et a favorisé les visées du judaïsme que certains peuvent prendre pour l'élite religieuse des races civilisées.

Pour qu'il pût avoir « la plus grande portée

morale » sur l'humanité, dans le sens désiré par les néo-chrétiens et les juifs, il ne lui a manqué que de se reproduire.

Ce fut du moins tenté.

Les promoteurs du « concile de toutes les erreurs et de toutes les vertus » ne pouvaient en effet s'arrêter en si beau chemin. S'inspirant du vœu énoncé par le R. Lloyd Jones, et ainsi conçu : « Je vois déjà par la pensée le prochain Parlement des religions, plus glorieux et plus plein de promesses que celui-ci : je propose qu'on le tienne à Bénarès, en la première année du XXe siècle », ils résolurent de « rallier les croyants de foi tolérante et les penseurs de pensée libre » à un *Congrès universel des religions* qui se tiendrait, non pas à Bénarès, mais à Paris, lors de l'Exposition de 1900.

« Il y aurait donc à Paris, écrivait le zélateur attitré du congrès, M. Charbonnel, dans la *Revue de Paris*, à côté des représentants des trois grands cultes de France, à côté des prélats catholiques, des pasteurs protestants et des rabbins, un certain nombre de représentants des cultes plus éloignés de notre civili-

sation, du bouddhisme, par exemple, du brahmanisme, du shintoïsme, du confucianisme, du taoïsme. Ils furent cent soixante-dix aux plus importantes réunions de la salle de Christophe Colomb. Les délégations pourraient être cette fois plus nombreuses encore. M. Barrows, l'organisateur et le premier président du premier Parlement des religions, nous assurait tout dernièrement que le prestige de la France agirait sur les imaginations d'Orient et attirerait plus d'adhésions. Et, sans doute, l'Eglise anglicane, l'Eglise russe et le monde musulman, qui n'allèrent point à Chicago, viendraient à Paris pour des raisons de sympathie ancienne ou nouvelle acquise à cette seconde patrie de tous, la France. »

Un peu plus loin, le même, dans la même *Revue*, marquait en ces termes le but où le congrès devait tendre :

« Ne pourrait-on pas tenter ce qui s'appellerait bien l'union morale des religions? *Il se ferait un pacte de silence sur toutes les particularités dogmatiques* qui divisent les esprits, *et un pacte d'action commune* par ce qui unit les cœurs, par la vertu moralisatrice et consolante qui est en toute foi. Ce serait l'abandon

du vieux fanatisme. Ce serait la rupture de cette longue tradition de chicanes qui tient les hommes acharnés à de subtils dissentiments de doctrine, et l'*annonce de temps nouveaux*, où l'on se soucierait moins de se séparer en sectes et en chapelles, de creuser des fossés et d'élever des barrières, que de répandre par une noble entente le bienfait social du sentiment religieux. *L'heure est venue pour cette* UNION SUPRÊME DES RELIGIONS. »

Nul théâtre ne pouvait être plus en vue à toutes les nations ; nulle occasion ne pouvait être plus propice pour mettre en contact toutes les extravagances sorties de la cervelle humaine ; nul instrument plus puissant que le génie français (1) ne pouvait être choisi pour donner crédit dans le monde entier à la conclusion que le public ne manquerait point de

1. Dans un discours prononcé au Cercle catholique du Luxembourg sur l'*Action sociale de la Jeunesse française*, Mgr Ireland disait : « Un savant, Archimède, je crois, disait qu'il soulèverait le monde physique s'il trouvait pour son levier un point d'appui. Or, je voudrais soulever le monde moral, et je vois mon point d'appui dans la jeunesse catholique de France. » Mgr Ireland est ici d'accord avec l'abbé Maignen qui, à propos de l'article du *Journal des Débats*, disait : « Quand une erreur touche le sol de la France, elle se précise et se clarifie. »

tirer de ce spectacle : « Entre tant de religions, y en a-t-il une vraie, y en a-t-il une bonne ?

» Devine si tu peux et choisis si tu l'oses. »

Allant au-devant de cette difficulté, Mgr Ireland disait dans son discours sur le *Progrès humain*, prononcé à l'inauguration des travaux du Congrès auxiliaire de l'Exposition de Chicago : « On a tiré des objections contre les congrès religieux de ce que l'accord ne saurait y exister sur beaucoup de points, et de ce que la vérité est exposée à y souffrir de la juxtaposition de l'erreur. Ce point de vue ne peut prévaloir, les vérités vitales et primordiales qui concernent le DIEU suprême seront confessées par tous, et la proclamation de ces vérités aura un immense avantage. »

L'avantage, ou plutôt le désavantage, aurait été sûrement que les gens se fussent dit : Tenons-nous-en à notre indifférence ; c'est plus sûr, c'est surtout plus commode.

On le voit, rien ne pouvait être imaginé de plus efficace pour avancer le grand œuvre rêvé par les néo-chrétiens et poursuivi par l'*Alliance-Israélite-Universelle*. Non point que nous accusions les promoteurs de ce congrès

d'avoir agi en cela de connivence avec les juifs ; mais n'auraient-ils point subi à leur insu « cette singulière et infatigable influence » que les juifs excellent à « cacher », mais qu'ils exercent avec une « supériorité sans égale » ?

L'initiative du congrès de Chicago avait été prise par des protestants auxquels des catholiques s'étaient ralliés. Celle du congrès de Paris fut prise par des prêtres catholiques. « C'est un signe étrange, disait, dans son numéro du 28 septembre 1895, le *Journal des Débats*, qui n'a pourtant pas le sens chrétien bien développé, — c'est un signe étrange que des prêtres catholiques se mettent à la tête d'un congrès des religions. En réalité, il n'y a point lieu de s'en étonner, si l'on a suivi, depuis quelques années, les prédications et les écrits de certains prêtres qui sont à l'avant-garde du clergé français. Ce sont, en quelque sorte, — prenez le mot avec toutes les atténuations possibles, — des *évolutionnistes.* »

L'abbé Charbonnel, qui s'était fait ou qui avait accepté d'être l'avocat et le commis-voyageur de l'entreprise, et qui, hélas ! y laissa sa soutane et sa foi, a raconté l'accueil qui lui

fut fait dans le clergé : « Très saintement attaché aux traditions d'une mysticité aveugle et silencieuse, le clergé des paroisses ignorait jusqu'au fait de la tenue d'un Parlement des religions à Chicago, et, bien entendu, ce qu'il avait pu être. Renouveler cela, qu'était-ce donc ? Faire un congrès des religions en 1900, à quoi bon ?

» Telles furent partout les paroles d'accueil. Mais le clergé intellectuel, *le clergé d'enseignement et d'action sociale* (1), celui QUI DEPUIS A FAIT LE CONGRÈS ECCLÉSIASTIQUE DE REIMS, se montra plus compréhensif de la nouveauté qui lui était préparée... Le P. Didon, l'abbé Lemire, l'abbé Naudet furent les partisans les plus vite et les plus franchement conquis du congrès des religions. »

Aux prêtres d'enseignement social et d'action sociale se joignirent des Universitaires, rédacteurs de Revues très recommandées au congrès ecclésiastique de Reims, et accueillies avec une simplicité trop confiante par quelques ecclésiastiques.

1. Il ne faut point lire : le clergé des collèges, mais cette partie minime du clergé qui s'est donné la mission d'agiter partout les questions sociales et de vouloir les résoudre avant de s'en être instruit.

« De jeunes catholiques de l'Université, continue M. Charbonnel, M. Georges Fonsegrive et M. Georges Goyau, qui écrivaient alors au *Monde* et dont on sait aujourd'hui, par la *Quinzaine*, l'effort à rendre plus sociale l'action de l'Eglise, entrèrent aussi dans nos vues. »

L'un de ces Universitaires, M. Anatole Leroy-Beaulieu, disait :

« Pour moi qui prétends retrouver, sous *la diversité des termes, l'unité du fonds commun*, un pareil congrès n'aurait rien que d'édifiant, et je m'imagine que ce serait là, pour notre âge troublé, *le plus religieux des spectacles*. Réunir des prêtres et des ministres des cultes divers, les *associer publiquement*, comme à Chicago, pour une prière commune, ce serait montrer à tous les yeux que *les cloisons confessionnelles ne sont plus assez hautes ni assez épaisses* pour séparer les croyants en sectes ennemies, pour couper l'*humanité religieuse* en camps irrémédiablement hostiles. » C'est toujours et partout, on le voit, l'idée émise par l'*Alliance-Israélite-Universelle*.

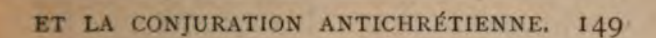
Le pasteur protestant Sabatier et le rabbin juif Zadoc-Kahn adhérèrent avec componction.

Enfin le spirite qui signe « Synésius, évêque

gnostique de Bordeaux », dans une lettre qu'il eut l'audace d'écrire à Mgr l'archevêque de Paris et dans laquelle il appelait M. Charbonnel, encore abbé, « son frère », disait : « Ce que nous préparons, ce n'est ni une assemblée politique, ni un conseil d'hérésiarques : *c'est le véritable concile œcuménique des temps nouveaux*... Il n'en peut jaillir que bien et bénédiction sur l'humanité. » Synésius ne se trompait point lorsqu'il croyait sa place marquée dans ce congrès ; le P. Hecker n'avait-il point dit : « On fera appel à des hommes qui, pour défendre l'Eglise contre les menaces de destruction, sauront employer les armes convenables au temps où nous sommes ; à des hommes qui sauront prendre toutes les aspirations du génie moderne en fait de science, de mouvement social, de SPIRITISME (autant de forces dont on abuse maintenant), et les transformer toutes en moyens de défense et d'universel triomphe pour l'Eglise (1) ? » (*Vie*, p. 368.)

En disant cela, le pauvre homme était sincère ; et parmi ceux qui propagent ses idées et travaillent à les réaliser, il faut compter surtout des naïfs. Mais on voit où ces naïvetés

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXVI.



et ces sincérités conduiraient si elles ne rencontraient point d'opposition à leurs tentatives et à leur propagande. Les temps que Notre-Seigneur prédisait lorsqu'il dit : « Le Fils de l'homme trouvera-t-il encore la foi sur la terre? » ne tarderaient point à venir.

Heureusement Rome est là, et Rome mit l'embargo sur le congrès des religions.



CHAPITRE DIXIÈME.

COMMENT LES AMÉRICANISTES VEULENT PROCURER L'AVANCEMENT INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE

L'ÉVOLUTION religieuse que les nouvelles conditions du monde imposeraient, d'après les Américanistes, à l'Eglise de DIEU, « sans résistance possible », ne demande point seulement qu'Elle transforme radicalement ses moyens d'apostolat pour obtenir une expansion du christianisme à l'extérieur plus rapide et plus complète ; elle demande un changement non moins radical dans les rapports intimes de DIEU avec « l'âme moderne ».

Nous avons vu que les nouveaux moyens d'apostolat proposés conduiraient non point à étendre le règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST sur la terre, mais à l'anéantir. Nous avons une constatation semblable à faire quant aux résultats qu'auraient les nouveaux rapports de l'âme avec DIEU.

« L'œuvre du P. Hecker, dit M. Klein,

dans la préface qu'il a donnée à la vie de son héros, est d'avoir montré les harmonies profondes qui rattachent le *nouvel état de l'esprit humain* au véritable christianisme et aux plus intimes rapports de l'âme avec DIEU. » Et encore : « Sa mystique s'applique *à tout chrétien* dans la vie moderne. » Et enfin : « Il a établi les principes intimes de la *formation sacerdotale* pour les temps qui commencent. »

Ainsi donc, d'après ces évolutionnistes, non seulement nous entrons dans des temps nouveaux, mais l'esprit humain entre lui-même dans un nouvel état. Ce changement appelle d'après eux une transformation de la vie, où se trouveraient modifiés non seulement les rapports mondains des hommes entr'eux, mais « les rapports les plus intimes de l'âme avec DIEU. »

La science des rapports de l'âme avec DIEU s'appelle la théologie ascétique ou, comme ils disent, mystique. Si une nouvelle ascétique s'impose « à tout chrétien dans la vie moderne », il faut des docteurs pour l'enseigner ; il faut des prêtres qui en soient instruits pour la faire pratiquer. De là la nécessité de recourir à une « nouvelle formation sacerdotale. »

Quels sont ces temps nouveaux qui commencent ? Quelle est la caractéristique de cette vie moderne qui a de telles exigences ? Quel est ce nouvel état de l'esprit humain qui s'impose à DIEU lui-même au point de le mettre dans la nécessité de changer les rapports qu'il a eus depuis Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST avec les âmes rachetées du sang divin ?

A ces interrogations, les Américanistes répondent : C'est la démocratie.

« La vie de l'homme dans l'ordre séculier et naturel, disait le P. Hecker, marche irrésistiblement vers la liberté et l'indépendance personnelle. C'est là un changement radical. L'Eternel Absolu crée sans cesse de nouvelles formes pour s'exprimer lui-même. » (*Vie*, p. 286.)

« La forme gouvernementale des Etats-Unis est préférable à toute autre pour les catholiques. Elle est plus favorable que d'autres à la pratique des vertus qui sont les conditions nécessaires du développement de la vie religieuse dans l'homme. Elle lui laisse une plus grande liberté d'action, par conséquent lui rend plus facile de coopérer à la conduite de l'Esprit-Saint. Avec ces institutions populaires,

les hommes jouiront d'une plus grande liberté pour l'accomplissement de leurs destinées. » (*Vie*, p. 280-281.)

« La question actuelle est de savoir comment l'âme qui aspire à la vie surnaturelle doit utiliser les avantages de la liberté et de l'instruction. » *(Ibid.)*

C'est donc chose entendue, du côté de DIEU comme du côté de l'homme, l'état démocratique doit transformer la vie ascétique. Voyons sur quoi cette transformation doit porter.

Le premier objet qu'elle doit atteindre, ce sont les vœux de religion (1). Par une bien étrange erreur, les Américanistes croient que les vœux de religion enchaînent l'âme, la rendent esclave, tandis qu'ils n'enchaînent que les passions, et que, enchaînant les passions, ils permettent à l'âme de prendre avec plus de liberté son essor vers DIEU.

Le second objet de cette transformation est la substitution des vertus actives aux vertus passives. L'erreur ici n'est pas moins étrange. Jamais la théologie n'a connu ces prétendues vertus passives. Toutes les vertus sont *actives ;* ce sont les vices qui sont passifs. Il n'y a dans

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXVII.

l'homme que des *passions* qu'il subit s'il cède au mal, et des vertus qu'il *exerce* avec d'autant plus de liberté et de force qu'il tient ses passions mieux domptées. Le règne de la démocratie aura pour effet, si l'on en croit les Américanistes, de changer ce fond de la nature humaine. « Les vertus passives eurent leur raison d'être, disent-ils, alors que presque tous les gouvernements étaient monarchiques. Maintenant ils sont ou républicains ou constitutionnels, et sont censés être exercés par les citoyens eux-mêmes. Ce nouvel ordre de choses demande nécessairement l'initiative individuelle, l'effort personnel. C'est pourquoi, sans détruire l'obéissance, les vertus actives doivent être cultivées de préférence à toutes les autres, aussi bien dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel. Dans le premier, il faut fortifier tout ce qui peut développer une légitime confiance en soi ; dans le second, on doit faire une large part à la direction intérieure de l'Esprit-Saint dans l'âme individuelle. » Conformément à ces principes, le P. Hecker voulait que les membres de sa Congrégation fussent des hommes « pleins d'une juste confiance en eux-mêmes », et il leur disait : « La raison pour

laquelle j'ai pris tant d'intérêt à la doctrine de l'action directe du Saint-Esprit en l'âme, est une raison d'expérience personnelle ; vraiment, je n'ai jamais eu moi-même d'autre directeur (1). » (*Vie*, p. 423.)

L'on sait l'accueil enthousiaste que fit M. l'abbé Naudet à cette nouvelle spiritualité, et à la thèse de la supériorité des vertus actives sur les vertus passives dans sa *Justice sociale*. La spiritualité de saint François d'Assise et de saint Ignace ne serait plus, selon lui, de notre temps, et le livre de « l'*Imitation de Jésus-Christ* ne saurait plus être le livre d'une société qui n'a rien de monastique, pas plus dans son éducation que dans son esprit et ses allures... Ce livre pousse trop à l'anéantissement de la personnalité humaine. » Ainsi parle l'un des principaux chefs d'un parti qui se pare du titre de chrétien.

1. La *Vie du P. Hecker* nous montre comment il entendait et pratiquait cette direction de l'Esprit-Saint. Il raconte dans son journal qu'une voix mystérieuse se faisait entendre à lui et lui disait : « Je dirige votre plume, votre parole, vos pensées, vos affections... Ne craignez rien, vous ne pouvez errer si vous vous laissez guider par moi. » (*Vie*, p. 112.) Hélas ! le pauvre homme qui attribuait à l'Esprit-Saint les dires et les mpulsions de son imagination s'est égaré plus d'une fois.

Le troisième objet que doit atteindre la transformation que la démocratie impose à la mystique, c'est la dévotion.

« Le type de dévotion et d'ascétisme sur lequel on les forme (les catholiques), n'est bon qu'à réprimer l'activité personnelle, cette qualité sans laquelle, de nos jours, il n'y a pas de succès politique possible. L'énergie que réclame la politique moderne n'est pas le fait d'une dévotion comme celle qui règne en Europe. » (*Vie*, p. 400.) Et de fait, comme l'observe fort bien M. l'abbé Maïgnen, la vie du personnage que les Américanistes veulent canoniser, ne montre nullement en lui les signes de la vraie dévotion telle que la veut l'Eglise ; on n'y voit ni dévotion à la T.-S. Vierge, ni dévotion au Sacré-Cœur de JÉSUS. Il n'avait même pas une vraie dévotion au Saint-Esprit : sans cesse il en parle, mais ce n'est pas pour engager les âmes à lui rendre un culte, c'est pour « élever la personnalité humaine à une intensité de force et de grandeur qui marquera une ère nouvelle dans l'Eglise et dans la société. »

Il n'est point téméraire de dire que les moyens préconisés par les Américanistes pour

promouvoir l'avancement intérieur de l'Eglise valent ceux qu'ils nous offrent pour son extension à l'extérieur. Les uns et les autres aboutiraient aux mêmes ruines. La perfection religieuse dans le monde, pas plus que la perfection religieuse dans le cloître n'ont à attendre aucun progrès ni de la suppression des vœux, ni de la substitution des vertus actives aux vertus passives, ni de la transformation de la dévotion qui règne en Europe en celle que réclame la politique moderne, ni de la confiance en soi-même, ni de la conscience d'une direction donnée immédiatement par l'Esprit-Saint.

D'ailleurs, quand on veut les écouter jusqu'au bout, les Américanistes nous disent bien que l'avancement qu'ils se proposent d'obtenir par tous ces moyens n'est pas tout à fait le développement en nous de la vie surnaturelle préparant notre éternelle béatitude. C'est tout autre chose qu'ils ont en vue.

« Les misères qui proviennent du péché, a dit l'orateur du congrès de Bruxelles, ne doivent pas empêcher la terre d'être le séjour de la joie. Que les hommes qui ont plus d'énergie et de talent soient les instruments de la Provi-

dence pour remplir ce monde de bonheur. »

Et Romanus : « Ce que nous savons de l'évolution accomplie dans le passé peut suffire à nous assurer que de nouveaux progrès analogues favoriseront hautement le bien-être physique et mental des chrétiens des âges futurs » (article publié dans la *Contemporary Review*).

Le bien-être ! voilà ce qui, d'après les Américanistes, doit être désormais prêché au peuple, si l'on veut répondre au « nouvel état de l'esprit humain ».

« Les hommes accepteront-ils des enseignements sur la condition du bien-être dans le monde à venir de la part de gens qui se montrent eux-mêmes si lamentablement ignorants sur les conditions du bien-être dans le monde où nous sommes ? » *(Id., ibid.)*

Et le P. Hecker : « L'Eglise pourvoit au salut de l'âme par des moyens spirituels, tels que la prière, la pénitence, l'Eucharistie et les autres sacrements. Il lui faut maintenant pourvoir au salut et à la transfiguration du corps par des sacrements terrestres. » (*Vie*, p. 102.)

L'on ne saurait croire à quel point ces aberrations sont entrées dans l'esprit des démo-

crates soi-disant chrétiens ; elles forment le fond, plus ou moins déclaré, de leurs discours et de leurs articles.

« Citoyens et citoyennes, s'écriait M. l'abbé » Naudet à Angers, en avril 1895, je suis de » l'Eglise d'aujourd'hui et de demain, non de » celle d'il y a cent ans... Le Paradis, je veux » le donner tout de suite en attendant » l'autre. »

Le même discours fut tenu à Lille, et le *Réveil du Nord* lui-même s'en montra scandalisé : « Les béatitudes célestes ! vous en » avez fait dimanche bien bon marché, Mon» sieur l'abbé ! observait le journal socialiste » de Lille. Le Ciel est trop loin, la croix est » trop lourde, nous voulons le bonheur ici» bas. C'est bien là, n'est-ce pas, le langage » presque impie pour lequel votre cœur de » démocrate chrétien a trouvé d'éloquentes » excuses. Quoi qu'il en soit, vous prêchez » aujourd'hui les félicités terrestres : il est » sorti de votre bouche, contre la richesse » oisive et contre l'exploitation de l'homme, » des périodes enflammées que vos amis qui » vous applaudissaient dimanche qualifient » invariablement, lorsqu'elles sont émises par

» l'un des nôtres, d'excitations à la haine, à » l'envie et aux pires passions humaines. »

« Les idées américaines, dit l'auteur de la *Vie du P. Hecker*, sont, ils le savent, celles que DIEU veut chez tous les peuples civilisés. » Et nous disons, nous, que si cette manière d'entendre le progrès spirituel était adoptée et observée par « tous les peuples civilisés », ce prétendu avancement intérieur ferait échouer le monde chrétien dans une religion sensuelle, celle que les juifs appellent de leurs vœux, et à laquelle ils ont donné le nom « d'Israélitisme libéral et humanitaire. »

Dans la réalité, ce que nous prêchent les novateurs, qu'ils s'appellent américanistes ou démocrates chrétiens, c'est ni plus ni moins qu'un ANTICHRISTIANISME.

La vraie conception du christianisme nous a été donnée dès la première heure, à la naissance même de l'Enfant-DIEU. Bossuet l'a admirablement déterminée dans son premier sermon pour le jour de Noël.

« Ce qui nous empêche d'aller au souverain bien, c'est l'*illusion des biens apparents ;* c'est la *folle et ridicule créance qui s'est répandue dans tous les esprits, que tout le bonheur de la*

vie consiste dans ces biens externes que nous appelons les honneurs, les richesses et les plaisirs. Etrange et pitoyable ignorance !

» C'est pourquoi le Fils de DIEU vient au monde comme un réformateur du genre humain, pour désabuser tous les hommes de leur erreur, et leur donner la vraie science des biens et des maux ; et voici l'ordre qu'il y tient. Le monde a deux moyens d'abuser les hommes : il a premièrement de fausses douceurs qui surprennent notre crédulité trop facile ; il a secondement de vaines terreurs qui abattent notre courage trop lâche. Il est des hommes si délicats qu'ils ne peuvent vivre s'ils ne sont toujours dans la volupté, dans le luxe, dans l'abondance. Il en est d'autres qui vous diront : Je n'envie pas le crédit de ceux qui sont dans les grandes intrigues du monde, mais il est dur de demeurer dans l'obscurité ; je ne demande pas de grandes richesses, mais la pauvreté m'est insupportable ; je me défendrais bien des plaisirs, mais je ne puis souffrir les douleurs. Le monde gagne les uns et épouvante les autres. Tous deux s'écartent de la voie droite ; et tous deux enfin viennent à ce point, que celui-ci pour obtenir des plaisirs sans

lesquels il s'imagine qu'il ne peut pas vivre, et l'autre pour éviter des malheurs qu'il croit qu'il ne pourra jamais supporter, ils s'engagent entièrement dans l'amour du monde.

» Mon Sauveur, faites tomber ce masque hideux par lequel le monde se montre si terrible ; faites tomber ce masque agréable par lequel il se montre si doux. Désabusez-nous. Premièrement faites voir quelle est la vanité des biens périssables. *Et hoc vobis signum :* « Voilà le signe que l'on vous en donne » : venez à l'étable, à la crèche, à la misère, à la pauvreté de ce DIEU naissant. Si les plaisirs que vous recherchez, si les grandeurs que vous admirez étaient véritables, quel autre les aurait mieux méritées qu'un DIEU ? qui les aurait plus facilement obtenues, ou avec une pareille magnificence ?... Mais « il a jugé, dit Tertullien, que ces biens, ces contentements, cette gloire étaient indignes de lui et *des siens : Indignum sibi et suis judicavit.* Et ainsi en ne la voulant pas, il l'a rejetée ; ce n'est pas assez : en la rejetant, il l'a condamnée ; il va bien plus loin : en la condamnant, le dirai-je ? oui, chrétiens, ne craignons pas de le dire, il l'a mise parmi les pompes du diable auxquelles

nous renonçons par le saint baptême : *Quam noluit, rejecit ; quam rejecit, damnavit ; quam damnavit, in pompa diaboli deputavit.* » C'est la sentence que prononce le Sauveur naissant contre toutes les vanités des enfants des hommes... Le Fils de DIEU les méprise : quel crime de leur donner notre estime ! quel malheur de leur donner notre amour ! Est-il rien de plus nécessaire que d'en détacher nos affections ? Et c'est pourquoi Tertullien dit que nous les devons renoncer par l'obligation de notre baptême ; *Et hoc vobis signum :* c'est la crèche, c'est la misère, c'est la pauvreté de ce DIEU enfant qui nous montrent qu'il n'est rien de plus méprisable que ce que les hommes admirent si fort... et que nous sommes bien insensés de refuser notre créance à un DIEU qui nous enseigne par ses paroles, et confirme les vérités qu'il nous prêche par l'autorité infaillible de ses exemples!

»..... Accourez de toutes parts, chrétiens, et venez connaître à ces belles marques le Sauveur qui vous est promis. Oui, mon DIEU, je vous reconnais ; vous êtes le Libérateur que j'attends. Les Juifs aspirent un autre Messie qui leur donnera l'empire du monde, *qui les rendra contents sur la terre. Ah ! combien*

de Juifs parmi nous ! combien de chrétiens qui désireraient un Sauveur qui les enrichît ! CE N'EST PAS LA NOTRE JÉSUS-CHRIST.... Il me faut un Sauveur qui m'apprenne par son exemple que tout ce que je vois n'est qu'un songe, qu'il n'y a rien de grand que de suivre DIEU et tenir tout le reste au-dessous de nous ; qu'il y a d'autres maux que je dois craindre et d'autres biens que je dois attendre. Le voilà, je l'ai rencontré, je le reconnais à ces signes ; vous le voyez aussi, chrétiens. »

Nous avons abrégé à regret cette citation. Mais rien n'a été dit de plus clair et de plus fort pour renverser l'échafaudage de sophismes édifié par l'Américanisme et sa suivante, la Démocratie qui se dit chrétienne. Armez-vous de ce signe et allez entendre leurs discours, lisez leurs écrits, approchez cette pierre de touche de leurs paroles, et vous les trouverez en opposition formelle avec l'esprit fondamental du christianisme (1).

Ce n'est point que l'Eglise répudie le progrès matériel, ni qu'elle veuille maintenir les hommes dans la pauvreté et la misère. Toute son histoire repousse cette imputation, et si

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXVIII.

les peuples européens sont à la tête de la civilisation et deviennent de plus en plus les maîtres du monde, c'est parce qu'ils sont chrétiens et que l'esprit du christianisme a été accueilli chez eux mieux que partout ailleurs. Mais le bien-être, la richesse, le progrès, s'ils sont ce « surcroît » que Jésus a promis aux siens, ne doivent pas leur être proposés comme l'objet de leurs convoitises, le but de leurs efforts. C'est ce que font de concert le Parti démocratique et l'Américanisme.

Et surtout ils ne doivent pas être proposés comme des moyens à prendre pour procurer l'avancement intérieur dans l'Eglise.

L'avancement intérieur dans l'Eglise ne peut être que le résultat de sa fidélité au principe qui lui a donné naissance ; rejeter ce principe pour lui en proposer un tout opposé, c'est lui demander de reculer jusqu'au paganisme, c'est lui demander de se détruire.

Jamais elle ne prêtera l'oreille à un pareil discours ; si, par impossible, elle en était tentée, le divin Sauveur ne la laisserait point succomber à cette tentation, pas plus qu'il n'y a succombé lui-même.

« Au commencement de l'Evangile selon

S. Matthieu, dit L. Veuillot (1), le tentateur s'approche de JÉSUS retiré dans le désert.... le transporte sur le sommet du temple et lui dit : « Si vous êtes le Fils de DIEU, jetez-vous en » bas, car il est écrit que les anges veilleront » sur vous, vous soutiendront de leurs mains » et empêcheront que votre pied ne heurte » contre la pierre. » JÉSUS lui répond : « Vous » ne tenterez point le Seigneur votre DIEU. »

» Le Libéralisme renouvelle cette scène. Il dit à l'Eglise : « Si vous êtes de DIEU, si vous avez la parole de DIEU, vous ne risquez rien de quitter le sommet du Temple : jetez-vous en bas, allez à la foule qui ne vient plus à vous, dépouillez-vous de ce qui lui déplaît en vous, dites-lui des paroles qu'elle aime d'entendre, et vous la reconquerrez ; car DIEU est avec vous ! Mais les paroles que la foule aime d'entendre ne sont pas les paroles sorties de la bouche de DIEU, et il est toujours défendu de tenter le Seigneur. »

« ... Suivre le courant », c'est à quoi se résument ces fameuses inventions et ces grandes fiertés du Libéralisme catholique.

» Et pourquoi suivre le courant ? Nous som-

1. *L'Illusion libérale.*

mes nés, nous sommes baptisés, nous sommes sacrés pour remonter le courant. Ce courant d'ignorance et de félonie de la créature, ce courant de mensonge et de péché, ce courant de boue qui porte à la perdition, nous devons le remonter et travailler à le tarir. Nous n'avons pas d'autre affaire au monde. »

CHAPITRE ONZIÈME.

LES CONGRÈS ECCLÉSIASTIQUES.

Si l'avenir nouveau promis à l'Eglise par les Américanistes demande une spiritualité nouvelle, celle-ci, à son tour, demande un clergé nouveau qui l'enseigne et la fasse pratiquer. Nos novateurs n'ont point reculé devant cette conclusion, et ils ont présenté au monde, dans la personne du P. Hecker, « le type non seulement du prêtre américain, mais du prêtre moderne » (abbé Dufresne), « l'idéal du prêtre pour l'avenir nouveau de l'Eglise » (*Vie du P. Hecker*, Préface, VIII).

Pour faire sentir au clergé la nécessité d'un nouvel idéal, et l'engager à le contempler, il fallait d'abord lui faire comprendre que les ecclésiastiques ne sont point actuellement ce qu'ils devraient être, et cela parce que l'Eglise ne les a point convenablement éduqués et dirigés. C'est ce qui fut fait.

Je ne crains pas de le dire, durant le siècle qui s'achève, des hommes faisant partie de l'Eglise ont commis l'erreur d'être trop lents

à comprendre les besoins nouveaux de leur époque, et à étendre sur elle la main de la conciliation et de l'amitié. » (Mgr Ireland, *L'Eglise et le Siècle.*)

Dans son *Exposé de la situation de l'Eglise en face des difficultés, des controverses et des besoins de notre temps*, le P. Hecker dit : « L'influence de l'Eglise fut donc, par les circonstances, amenée à s'exercer en quelque sorte au détriment des vertus naturelles qui sagement dirigées, font la virilité du chrétien dans le monde. » Et ailleurs : « Il m'est venu à l'idée que si l'Eglise ne va pas directement au-devant des vrais besoins de l'humanité pour les satisfaire par tous les moyens religieux en son pouvoir, elle doit s'en prendre à elle-même de ce que les hommes recherchent les divertissements profanes. Et c'est parce que l'Eglise n'a pas fait son devoir qu'il s'est formé tant de sociétés laïques de réforme, le tempérance... Elle pourvoit au salut de l'âme par des moyens spirituels tels que la pénitence, l'Eucharistie et les autres sacrements. Il lui faut maintenant pourvoir au salut et à la transfiguration du corps par des sacrements terrestres. » (*Vie*, p. 101-102.)

On sait combien ce thème a été exploité par nos soi-disant démocrates chrétiens dans leurs conférences et dans leurs revues. Qu'il suffise de citer M. l'abbé Naudet : « Pas une seule fois en ce siècle, sauf peut-être, mais si peu, en 1848, le clergé n'a paru se rendre compte de ce que réclamait de lui la situation présente. Intellectuellement et pratiquement, il est trop resté en dehors de la grande pensée moderne, et l'on n'a pas eu tort de dire que, ni au point de vue de la science, ni au point de vue de l'action, il n'a su être de son temps. » (*Vers l'avenir*, p. 50.) Et dans une conférence aux ouvriers de Liège, en 1893 : « L'Eglise connaissait la démocratie depuis dix-neuf siècles, mais elle était servie par des hommes, et ceux-ci, depuis un temps trop long, ont cessé de comprendre leur rôle et son rôle. »

Remarquons, en passant, que ces paroles sont en opposition directe avec celles-ci, extraites de l'Encyclique *Mirari vos :*

« Comme il est constant, pour Nous servir des paroles des Pères de Trente, que l'Eglise « a été instruite par JÉSUS-CHRIST et ses » apôtres, et qu'elle est enseignée par l'Esprit-» Saint qui lui suggère *incessamment* toute

» vérité », il est tout à fait absurde et souverainement injurieux pour elle, que l'on mette en avant une certaine « restauration et régé» nération » comme nécessaire pour pourvoir à sa conservation et à son accroissement ; comme si elle pouvait être censée exposée à la *défaillance*, à l'*obscurcissement*, ou à d'autres inconvénients de cette nature! Le but des novateurs, en cela, est « de jeter les fondements d'une » institution humaine récente », et de faire ce que S. Cyprien avait en horreur, que l'Eglise, qui est divine, « devienne tout humaine. »

C'est bien cela, nous le verrons de mieux en mieux, *ils rendraient l'Eglise tout humaine*, s'ils étaient écoutés et suivis, ceux qui ne parlent de ses défaillances et ne montrent du zèle pour son « accroissement », que dans l'espoir de la lancer dans des voies nouvelles où elle trouvera, s'il faut les en croire, sa restauration et sa régénération.

Ces voies nouvelles, elles ont été tracées, disent-ils, par « un docteur, un de ceux qui apprennent à des séries de générations humaines ce qu'elles ont à faire. » DIEU l'a « élevé à un état d'âme qui est en dehors du commun mais que justifie la mission extraordinaire qu'il

lui destinait. » (Préface, VI.) Cette mission était de présenter au monde dans sa personne « le type du *prêtre moderne*, du prêtre qu'il faut à l'Eglise pour recouvrer le terrain perdu et reprendre sa marche en avant dans l'accomplissement de sa mission divine. » (*Vie*, p. 392.)

Des directeurs de séminaires, heureusement rares, se laissèrent séduire. Ils avaient entendu Mgr Ireland leur dire : « C'est au *prêtre de l'avenir* que je recommande une étude sérieuse de la *Vie du P. Hecker*... Il est comme le type qu'il faudrait voir se reproduire le plus possible parmi nous... Sachons conserver avec amour les lignes principales qui constituent la personnalité de cet homme éminent, et *tâchons de les reproauire dans la formation de notre futur clergé.* » (*Intr.*)

Ces Messieurs entendirent, crurent et agirent en conséquence.

Le P. Hecker, avec « sa mise en œuvre des moyens humains et politiques, ses rêves de régénération sociale, son personnalisme outré, son dédain pour les usages les plus vénérables de l'Eglise, son zèle débordant pour les utopies démocratiques et son dégoût

des vertus passives » (1), fut donc présenté à l'admiration et à l'imitation des séminaristes en plusieurs diocèses. Et même, pour ne point s'en tenir à la théorie, on les encouragea à s'organiser en conférences d'études sociales. « La formation du clergé, avait dit M. l'abbé Naudet, est trop exclusivement cléricale, et pas suffisamment humaine. On habitue trop le jeune homme à ne voir un jour dans son ministère que le rôle surnaturel, ou plus exactement le côté purement religieux. » (*Vers l'avenir*, p. 68.)

Mgr Ireland avait dit avant lui : « Il y a des temps dans l'histoire de l'Eglise où il est nécessaire que l'on insiste sur le côté surnaturel dans l'action de la religion, et il y a des temps où besoin est que cette instance se porte sur le côté naturel. » (*L'avenir de l'Eglise aux Etats-Unis.*)

Transformer en ce sens les études cléricales, y donner, aux dépens de la connaissance profonde de l'ordre surnaturel, qui seule fait le prêtre capable de former de vrais chrétiens, une place aux « questions sociales », c'est-à-dire aux questions d'ordre temporel, c'est

1. *La Revue canonique.*

obéir à l'impulsion secrète donnée en toutes choses par l'*Alliance-Israélite-Universelle.* Elle surveille les séminaires et le mouvement des études que l'on y fait ; elle s'efforce d'y porter son influence, surtout en ce qui concerne la Sainte Ecriture. Qu'on lise, pour s'en convaincre, les lignes suivantes tirées de l'*Univers Israélite* (V. p. 223, ann. 1867) : « Inaugurée par la savante et spéculative Allemagne, la rénovation des études théologiques s'acclimate en France, qui, grâce à son esprit généralisateur et expansif, peut être appelée à faire pour la *synthèse religieuse* ce qu'elle fit un jour pour la reconstitution civile et politique du monde. Et *tout Israélite doit éprouver le désir de coopérer à cette œuvre, où sont engagés* NOS *intérêts les plus sacrés.* »

Quelle attention appellent de telles paroles, sortant de telles bouches et sur un tel sujet !

Les études sociales telles qu'on les a entreprises en beaucoup de séminaires servent ces mauvais desseins. Elle ne peuvent y être faites qu'au grand détriment de la théologie, parce qu'elles passionnent les jeunes gens ; elles y sont prématurées, et par conséquent stériles, ou plutôt nuisibles, car, n'y trouvant point des

lumières pourtant indispensables, celles que donne la connaissance des hommes et des choses, elles ne peuvent qu'égarer ; enfin, selon le vœu exprimé ci-dessus par M. l'abbé Naudet et par Mgr Ireland, elles forment des prêtres dans l'âme desquels l'ordre naturel contrebalance l'ordre surnaturel (1). Rien de plus efficace qu'une telle formation cléricale pour atteindre à coup sûr le but visé par l'*Alliance-Israélite-Universelle*.

Attendre que les séminaires donnassent les fruits que doit produire cette nouvelle culture lévitique parut bien long aux Américanistes d'ici et de là-bas. Pour hâter la maturation, pour précipiter « la marche en avant », on forma, avec les éléments sortis des conférences des séminaires, des cercles d'études sociales, où le ferment du catholicisme américain put recevoir une culture plus intense. Puis ces cercles, on voulut les syndiquer entre eux, et c'est ainsi que furent inventés les CONGRÈS ECCLÉSIASTIQUES.

Celui qui fut choisi pour les lancer était bien le personnage à prendre entre mille (1). Sa

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXIX.

parfaite honorabilité comme homme et comme prêtre, le mandat législatif dont il venait d'être investi et qui attirait sur lui les yeux de tout le clergé de France, sa bonhomie mêlée de naïveté, sa facilité de parole que ne gêne point une science théologique trop précise, et enfin, et surtout, une communauté d'idées déjà manifestée, ne permettaient point d'hésiter.

Lorsqu'avait été proposée la convocation à Paris d'un congrès des religions, à l'occasion de l'Exposition de 1900, M. l'abbé Lemire s'était empressé d'adhérer et il avait répondu à celui qui était alors l'abbé Charbonnel : « Pourvu que la lumière rayonne, *peu importe le chandelier*. Disons, si vous voulez, qu'une exposition est une manière de chandelier. Faisons donc briller là-dessus les grandes clartés chrétiennes. »

Plus tard, lorsque le renégat Grenier fut envoyé à la Chambre des Députés par un caprice populaire, et s'y présenta avec le turban et le burnous par lesquels il faisait montre de son apostasie, le même abbé venait le saluer par ces mots : « Quelle que soit la couleur de la robe que nous portons, nous pouvons nous entendre. » Et l'autre de lui répondre : « Oui,

afin de travailler pour une grande idée morale : DIEU et l'humanité (1). »

Que l'on rapproche ces idées et ces expressions de celles qui sont familières aux Américanistes, et l'on ne sera point étonné que ceux-ci aient jeté leur dévolu sur le personnage qui les comprenait si bien, pour organiser les congrès par lesquels ils espéraient répandre ces mêmes idées dans le clergé de France.

Un acolyte lui fut donné, M. l'abbé Dabry, qui reçut le titre de secrétaire-général des congrès ecclésiastiques. Celui-ci avait montré plus de hardiesse que son président dans la propagande des idées américaines, mais il n'occupait qu'une place de rédacteur au journal de M. l'abbé Garnier, ce qui le mettait moins en évidence ; aussi n'eut-il que le second rang. Ce fut lui qui fit connaître, dans l'*Univers*, les motifs d'instituer ce nouveau genre de conciles. Voici une phrase de cet article, avec tous les

1. Comme il arrive à toute conversation saisie au vol, celle-ci n'a point été rendue par tous les reporters dans les mêmes termes. Voici une autre version : « Malgré la différence de nos costumes et de nos religions, nous travaillons également au bien du pays. » Ces paroles ont été publiées dans tous les journaux. Un évêque en a demandé publiquement compte à l'auteur, et il ne lui fut point répondu.

points d'interrogation et d'exclamation dont l'ornementa l'*Osservatore cattolico* : « Par la suite des temps, les vrais principes de l'Evangile, de la théologie, du droit canonique se sont obscurcis (?) au point de paraître une nouveauté aux yeux de bien des gens, même catholiques ; et des droits secondaires (?) se sont substitués au droit éternel (?) qui, à cause de leur opposition, ne peut plus s'affirmer que difficilement (??). Revenons (???) au dogme substantiel, c'est-à-dire à la vérité (!!!), et, selon la parole imprescriptible, la vérité nous délivrera. »

L'on sait que c'est à Reims que se tint le premier et, sans doute, le dernier congrès ecclésiastique. L'occasion choisie fut le centenaire du baptême de Clovis (1).

Il fut précédé de divers autres congrès ou pèlerinages qui tous avaient, d'après le dire des démocrates chrétiens, la mission « de défendre *la cause* ». « La cause, disait *le Peuple français*, c'est l'organisation d'une nouvelle France, son éducation chrétienne, homme par homme (2) ; c'est l'application de tout un peuple

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXX.
2. Ces bons démocrates ne savent jamais, quand ils parlent

au sentiment de sa dignité et de sa grandeur, à la conscience de ses devoirs en même temps qu'à la pleine possession de ses droits. »

Rien que cela.

Les laïques ne devaient point être seuls appelés à recouvrer le sentiment de leur dignité et de leur grandeur, à reprendre conscience de leurs devoirs, à rentrer en pleine possession de leurs droits. Le clergé devait lui aussi participer à ce bienfait : il n'avait pas moins besoin que les laïques de réapprendre ses droits et ses devoirs. On le lui avait dit, on le lui dit de nouveau.

« Ne pourrait-il pas y avoir le pèlerinage des prêtres qui iraient se faire baptiser hommes (!!!), qui iraient secouer les chaînes d'un système odieux où le vicaire ne pense que par le curé, le curé par l'évêque et l'évêque par le gouvernement ? Chez nous, la hiérarchie tue l'individu. »

Ce qui va suivre est plus instructif encore :

ce qu'ils ont dit la veille ni ce qu'ils diront le lendemain. Ici ils demandent « l'éducation chrétienne » et « homme par homme ». Ailleurs ils disent que la démocratie ne doit pas être confessionnelle et que le renouvellement social ne peut, ni ne doit se faire « homme par homme », mais par des lois et des institutions qui saisissent les masses en bloc.

« Réservons toujours notre soumission filiale et le droit des supérieurs à intervenir.

» Mais, dans ces limites, soyons hardis, et pour penser, et pour chercher, et pour exécuter. Soyons vivants. Ne nous regardons pas comme un instrument passif entre les mains de ceux qui commandent, mais comme une force intelligente et agissante, etc. »

Le congrès ecclésiastique ne devait pas se borner à pousser à l'émancipation des vicaires à l'égard de leurs curés, des curés à l'égard de leurs évêques, il devait aussi s'occuper des séminaires. Produits encore imparfaits de la nouvelle formation cléricale, les membres du congrès devaient nécessairement songer à en procurer le bienfait dans de meilleures conditions à ceux qui viendraient après eux.

« Pourquoi les prêtres ne pourraient-ils pas examiner ensemble, à la lumière de leur expérience, dans quel sens devrait être modifié l'enseignement donné dans les grands séminaires ?... Cela est révolutionnaire peut-être ? Les bons chrétiens d'autrefois, aux audaces étonnantes, aux courages vierges, trouveraient cela plutôt anodin, en tout cas tout simplement sage. »

C'est sur ces belles idées que fut rédigé le programme du congrès de Reims, avec circonspection, mais renfermant toutefois toutes les questions qui se rapportent à l'*organisation* du clergé, à l'*action* qu'il doit exercer, et aux *études* auxquelles il doit se livrer ; en un mot, à tout ce qui peut contribuer à sa réforme.

M. l'abbé Dabry a dit dans le *Peuple français* jusqu'où, dans sa pensée, devait aller cette réforme : « Je vois peu de choses dans l'ESPRIT GÉNÉRAL, dans les *habitudes* (1), dans la *méthode* des catholiques et même dans toute l'*organisation ecclésiastique* française, qui ne soient marquées du signe de la ruine.

» L'AUTEL, construit dans le style du dix-septième siècle, *est destiné à aller rejoindre le trône.*

» L'ÉDIFICE TOUT ENTIER EST A RAJEUNIR et à mettre en harmonie avec les goûts et les besoins des générations qui viennent (2). »

1. Les *habitudes* sont filles de l'*action*, et la méthode fille de l'*instruction*. On retrouve donc ici, avec l'*organisation ecclésiastique*, les trois divisions du programme.

2. On se tromperait si l'on ne voyait dans ces mots qu'une boutade : ils expriment une idée arrêtée, un but poursuivi. Le même abbé Dabry, dans le N° du 3 février 1899 de son journal *La Vie catholique*, applaudissant au discours que M. l'abbé Lemire prononça à la Chambre dans la séance du

L'on sait comment le froid de l'autorité vint prévenir au congrès de Reims la fermentation de ces idées, fermentation qui se produit nécessairement en toute assemblée d'hommes livrés à eux-mêmes.

L'on sait aussi que cette même autorité, surprise une première fois, ne permit point une seconde expérience.

Le *Journal des Débats* a appelé le congrès ecclésiastique de Reims « le plus grand acte de l'Eglise de France depuis le Concordat ». Il pouvait se faire qu'il en fût ainsi, car si les congrès ecclésiastiques étaient devenus périodiques, comme c'était l'intention manifestée des organisateurs, ils eussent transformé l'Eglise de France plus radicalement que ne l'avait fait le Concordat : leur initiative ne tendait à rien moins qu'à en faire une Eglise presbytérienne (2).

En annonçant, il y a un an, l'inutilité de ses

31 janvier, sur le budget des cultes, écrivait : « Il faut lire ce discours. Nous le donnons *in extenso* en supplément, ainsi que la réponse du Président du Conseil qui rend si pleinement hommage à ce qu'il y a d'élevé, de libéral et, disons-le, de libérateur, dans les hautes paroles de l'abbé Lemire. *C'est le premier coup de pioche porté au système ecclésiastique suranné de 1802.* »

2. Voir aux DOCUMENTS, N. XXXI.

efforts pour obtenir la réunion d'un second congrès ecclésiastique, « le président de la commission d'initiative » engageait ses partisans à suppléer au défaut d'un congrès ecclésiastique national par des congrès restreints. Ces congrès se font ici et là plus ou moins périodiquement ; le moment de leur réunion est ordinairement le temps des vacances, afin que les séminaristes puissent venir s'y éclairer. L'on sait quel est là-dessus le sentiment de Mgr l'Archevêque de Cambrai ; il l'a manifesté à la retraite ecclésiastique, et la *Semaine religieuse* a été autorisée à le faire connaître : « Ce sont là des initiatives prises en dehors de tout droit.

» Il n'appartient qu'à l'autorité de vous convoquer pour délibérer sur les questions qui lui sont réservées. Elle le fait dans les conférences réglementées par les statuts diocésains. En dehors de cela, chaque ecclésiastique peut présenter à son évêque ses pensées, ses difficultés, voire même ses respectueuses observations. Mais nulle part le Droit canon n'autorise rien d'analogue à ce qui est actuellement tenté.

» Vous avez mieux à faire, Messieurs, qu'à vous rendre à de telles invitations, que d'aller délibérer sur des questions qui sont en dehors

de la compétence de ceux qui les proposent ; c'est de prendre part, avec un empressement toujours plus grand, aux retraites du mois, où vous étudiez devant DIEU les moyens de vous rendre de plus en plus conformes à votre divin modèle. »

Dans le même temps, Mgr l'évêque de Nancy publiait dans la *Semaine religieuse* de son diocèse l'avis suivant :

« Nous demandons à tous les ecclésiastiques de notre diocèse de ne prendre part, jusqu'à une nouvelle décision, sous une forme quelconque, à aucun congrès, à aucune réunion ou assemblée générale d'œuvres, quelles qu'elles soient, sans une autorisation donnée par l'intermédiaire de la *Semaine religieuse*, ou sans une autorisation personnelle accordée par Nous ou par MM. les Vicaires généraux.

» Par un sentiment de charité, nous ne publions pas les motifs de cette mesure ; ils sont d'ailleurs connus de l'ensemble du clergé. Ils ressortent manifestement de certaines publications et de certains faits récents. »

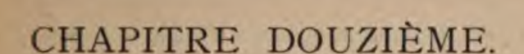
A toutes les époques de l'histoire de l'Eglise, des nouveautés plus ou moins dangereuses ont cherché à se faire jour dans l'Église, mais à

toutes les époques aussi, il s'est trouvé des évêques pour remplir les devoirs de leur charge : la vigilance sur ces nouveautés, le jugement à porter sur leur caractère, la répression de celles qui peuvent être nuisibles.

Et toujours aussi le Souverain Pontife a rempli avec fidélité le ministère que lui a confié Notre-Seigneur Jésus-Christ de paître et les agneaux et les brebis elles-mêmes. L'on sait que le Saint-Siège fit imposer au premier et unique congrès ecclésiastique un président nullement attendu, et qu'il avait rendu Son Em. le cardinal Langénieux « responsable » de ce qui s'y ferait (1).

Il n'y a donc point de craintes à concevoir de ce qui se passe aujourd'hui, parce que l'Eglise est toujours vigilante. Des individualités pourront se perdre, — et cela est malheureusement arrivé, — l'Eglise ne sortira de cette nouvelle épreuve que plus pure, plus belle et plus forte. Et il n'y a point non plus à se scandaliser, puisque ce que nous voyons actuellement, c'est l'histoire de tous les siècles prédite par le divin Sauveur lui-même.

1. Voir dans la *Semaine religieuse* de Reims le compte-rendu de la dernière séance.



CHAPITRE DOUZIÈME.

EN RÉVOLUTION.

Nous avons suivi jusqu'ici, dans le cours de cette étude, deux mouvements parallèles.

L'un et l'autre partent des mêmes principes, les fameux principes de 89.

Les Juifs nous ont dit : « Le développement et la réalisation des *principes modernes* sont les conditions les plus énergiquement vitales pour l'extension expansive et le plus haut développement du judaïsme » (concile juif de 1869) ; et ils travaillent activement et avec grand succès à propager ces principes par la presse et à procurer leur réalisation par les lois que les Parlements votent sous leur dictée.

De leur côté, les Américanistes nous disent : « Les idées américaines sont celles que Dieu veut chez tous les peuples civilisés de notre temps. » Eux aussi travaillent activement à faire passer ces idées dans l'ordre des faits, non seulement chez eux, mais chez nous.

C'est que Juifs et Américanistes croient les uns et les autres avoir reçu une mission du Ciel. Les Juifs ne se trompent point : leur conservation si extraordinaire et les oracles des Livres saints nous disent que leur rôle dans l'histoire du monde n'est point terminé.

Les Américanistes se font sans doute illusion, mais cette illusion, ils l'ont et ils l'affichent.

« L'influence de l'Amérique, dit Mgr Ireland, s'étend au loin parmi les nations, autant pour la solution des problèmes sociaux et politiques que pour le développement de l'industrie et du commerce. Il n'y a point de pays au monde qui ne nous emprunte des idées et des aspirations.

» *L'esprit de la liberté américaine déploie son prestige à travers les océans et les mers, et prépare le terrain pour y planter les idées et les mœurs américaines.* Cette influence croîtra avec le progrès de la nation.

» Le centre de gravité de l'activité humaine se déplace rapidement, et *dans un avenir qui n'est pas éloigné*, l'AMÉRIQUE CONDUIRA LE MONDE (1) »

1. *L'avenir du catholicisme aux États-Unis.*

Et ailleurs : « Dans le cours de l'histoire, la Providence a choisi tantôt une nation tantôt une autre, pour servir de guide et de modèle au progrès de l'humanité. Quand s'ouvrit l'ère chrétienne, c'était Rome toute-puissante qui menait l'avant-garde. L'Espagne prenait la direction du monde à l'heure où l'Amérique s'apprêtait à entrer dans la famille des peuples civilisés. *Maintenant que commence à poindre sur l'horizon l'ère la plus grande qu'on ait encore vue, de quelle nation la Providence va-t-elle faire choix pour guider les destinées de l'humanité ?*

» CETTE NOBLE NATION, JE LA VOIS QUI M'APPARAIT. Géante de stature, gracieuse dans tous ses traits, pleine de vie dans la fraîcheur et le matin de sa jeunesse, digne comme une matrone dans la prudence de sa démarche, les cheveux ondulants *au souffle chéri de la liberté*, C'EST ELLE, on n'en saurait douter en la voyant, c'est elle la reine, la conquérante, la maîtresse, l'INSTITUTRICE DES SIÈCLES A VENIR. Le Créateur a confié à sa garde un immense continent dont deux océans baignent les rivages, un continent riche de tous les dons de la nature et qui possède à la fois des minéraux

utiles et précieux, un sol fertile, un air salubre et la parure des spendides paysages. Pendant de longs siècles il a tenu en réserve ce pays de prédilection, attendant le moment propice, dans les évolutions de l'humanité, pour le donner aux hommes quand ils seraient dignes de le recevoir. Ses enfants lui sont venus de tous les pays, apportant avec eux les fruits les plus mûrs de réflexion, de travail et d'espérance. Ils y ont ajouté de hautes inspirations et des impulsions généreuses, et ils ont de la sorte construit un monde nouveau, un monde qui incarne en lui les espérances, les ambitions, les rêves des prêtres et des voyants de l'humanité. A son audace dans la poursuite du progrès, aux offrandes qu'il apporte sur l'autel de la liberté, il semble qu'il n'y ait aucune limite ; et partout, sur sa vaste étendue, la prospérité, l'ordre, la paix déploient leurs ailes protectrices.

» La nation de l'avenir ! ai-je besoin de la nommer ? Nos cœurs frémissent d'amour pour elle.

» O mon pays, c'est toi,
Douce terre de liberté,
C'est toi-même que je chante. »

Plaise à Dieu que cet oracle soit menteur !

Car si vraiment l'Amérique est « la nation de l'avenir », si elle est appelée à « conduire le monde », « à guider les destinées de l'humanité » « au souffle chéri de la liberté », « dans la poursuite d'un progrès auquel il semble qu'il n'y ait aucune limite », et que ce progrès soit celui dont il est uniquement fait mention ici, « le développement de l'industrie et du commerce, la solution des problèmes sociaux et politiques » d'après les principes de 89, c'est-à-dire le progrès matériel et l'indépendance de l'homme, le monde verra l'ère, — non point « la plus grande » mais la plus désastreuse qu'on ait encore vue.

Quoi qu'il en soit, les Juifs, pour arriver à accomplir leur destinée, « pénètrent chez tous les peuples et veulent pénétrer dans toutes les religions » ; ils s'emploient à faire disparaître Papes et Césars, pour établir sur les ruines des patries et des religions « un Israélitisme libéral et humanitaire ».

Les pensées des Américanistes ne vont pas si loin. Cependant ils nous disent : « C'est le privilège que Dieu a donné à l'Amérique de détruire ces traditions de jalousies nationales que vous perpétuez en Europe, pour les fondre

toutes dans l'unité américaine. » Et d'autre part, ils ne cessent de nous exhorter à « abaisser les barrières » qui empêchent infidèles, rationalistes et protestants d'entrer en foule dans l'Eglise. Déjà, coïncidence curieuse, en 1861, les *Archives Israélites* parlaient, elles aussi, de « faire tomber les barrières qui séparent ce qui doit se réunir un jour ».

Le point de départ étant le même, la marche parallèle, il semble donc que de part et d'autre on doive arriver sinon au même but, du moins aux mêmes résultats. Leur but, les *Archives Israélites* le déterminent ainsi : « Faire reconnaître que toutes les religions dont la morale est la base, dont DIEU est le sommet, sont sœurs et doivent être unies entre elles. » (*Arch. Isr.*, XXV, p. 514 à 520.) Ne semble-t-il point que ces paroles aient tracé trente-cinq ans d'avance le programme du congrès des religions, tel que Mgr Keane devait le formuler : « Pourquoi les congrès religieux n'aboutiraient-ils pas à un congrès international des religions où *tous viendraient s'unir dans une tolérance et une charité mutuelles*, où TOUTES LES FORMES DE RELIGION se dresseraient ensemble contre toutes les formes d'irréligion ? »

Voulons-nous dire qu'il y a entente entre Juifs et Américanistes pour substituer au catholicisme cette « Eglise universelle », cette « religion démocratique » dont l'*Alliance-Israélite-Universelle* prépare l'avènement ? Non certes. Mais toutes les fois qu'une erreur s'est produite dans le monde, il y a toujours eu ceux qui l'ont inventée et ceux qui se sont laissé séduire par le côté spécieux qu'elle présentait. Aveuglés par les apparences de beau et de bien, de vrai et de juste dont toutes les erreurs retiennent quelque chose et dont elles savent se parer, ceux-ci sont allés les yeux fermés à l'abîme creusé par ceux-là.

Ceux qui inventent les erreurs de doctrine ou de conduite, sont souvent bien loin de voir tout d'abord où ils seront entraînés eux-mêmes et où ils entraîneront les autres. De Maistre faisait cette remarque à propos des solitaires de Port-Royal, qui étaient, dit-il, « au fond de très honnêtes gens quoiqu'égarés par l'esprit de parti », et certainement fort éloignés, ainsi que tous les novateurs de l'univers, de prévoir les conséquences d'un premier pas. Les Américanistes sont assurément d'aussi honnêtes gens que ces Messieurs de Port-

Royal ; mais. comme eux, ils sont et veulent être novateurs, non seulement pour eux et chez eux, mais chez tous et partout : ils ont, disent-ils, « à donner au monde entier une grande leçon ».

Où nous entraîneront-ils, si nous les écoutons ? Quelles peuvent être les conséquences de l'action qu'ils veulent exercer ?

Il n'est pas bien difficile de l'entrevoir. Ils se parent de ces principes auxquels les Juifs attribuent la prépondérance que leur race a prise en France et partout, ils prétendent avoir la mission de les disséminer dans le monde. Ne craignent-ils point d'aider Israël à atteindre le but qu'il poursuit : semer l'indifférence religieuse dans tous les cœurs pour faire échouer le monde dans l'Israélitisme libéral et humanitaire ?

L'évolution religieuse qu'ils saluent, qu'ils appellent de leurs vœux ; la formation nouvelle du clergé et l'organisation de congrès ecclésiastiques indépendants de l'autorité, en vue de seconder cette évolution ; la réunion de congrès des religions où l'Eglise de Jésus-Christ est mise sur le même pied que toutes les sectes : quoi de plus favorable aux desseins d'Israël, quoi de mieux fait pour nous ache-

miner tout doucement vers la Jérusalem de nouvel ordre ?

N'y a-t-il point là de quoi faire réfléchir ceux qui, plus ou moins inconsidérément, ont prêté l'oreille aux semeurs de nouveautés ? Mais une autre considération, plus capable peut-être encore de les émouvoir, appelle leur attention.

Il en est de la mauvaise comme de la bonne semence, elle fructifie d'autant plus qu'elle trouve mieux préparé le terrain où elle est jetée.

En quel état se trouve le monde actuellement ? Quelles dispositions apporte-t-il à l'égard des desseins des Juifs et des idées américaines ?

Déjà nous avons dit qu'il n'est que trop imprégné des principes de 89 et que tout conspire à l'en intoxiquer davantage encore. Mais il faut pénétrer plus avant dans la considération de l'état actuel du monde, si nous voulons nous faire une juste idée de la grandeur, de l'imminence du péril juif et de l'imprudence qu'il y a à lui donner, à l'heure actuelle, une aide, si faible qu'elle puisse être.

Depuis un siècle, nous sommes entrés et

nous évoluons dans une période de l'histoire du monde qui a reçu un nom qui n'avait été porté jusque-là par aucune autre : *La Révolution.*

Qu'est-ce que la Révolution ?

Est-ce un fait, une date, une forme de gouvernement ? Est-ce 1789, 1830, 1848 ou 1871 ? Non. Les événements qui ont signalé ces différentes époques, ne sont que des effets dont la Révolution est la cause.

La Révolution n'est pas davantage l'un ou l'autre de ces chefs qu'on nomme Mirabeau, Danton, Robespierre, Garibaldi, Gambetta. Ces gens-là sont les fils, les instruments de la Révolution, mais ils ne sauraient la personnifier.

La Révolution n'est pas non plus nécessairement la République. Considérée *dans son essence*, la République peut être légitime et aussi pure de toute alliance avec la Révolution que la forme monarchique.

La Déclaration des Droits de l'homme, par laquelle on prétendit établir l'indépendance de l'homme vis-à-vis de tout pouvoir humain et divin, voilà le principe générateur de la Révolution. La Révolution : c'est l'idée, l'esprit, la

ine, en vertu desquels l'homme substitue
outes choses sa volonté et ses passions
droits de DIEU.

sez les écrits et les discours des chefs
lutionnaires, et vous serez convaincus de
stesse de cette définition. « La Révolution,
t Blanqui, ne fait qu'un avec l'athéisme. »
tres ont dit : « La Révolution, c'est la
entre l'homme et DIEU ; c'est le triomphe
homme sur DIEU (1). »

es hommes à courte vue croient que la
olution a commencé en 1789 et qu'elle
terminée avec le consulat à vie en 1802 ;
nt erreur. Il faut dire aujourd'hui encore,
rd'hui surtout, ce que J. de Maistre
t sous la Restauration : « Cette Bacchante,
n appelle la Révolution française, n'a fait
re que changer d'habit. » Et ailleurs :
Révolution est debout ; et non seulement
est debout, mais elle marche, elle court,
rue. La seule différence que j'aperçois
cette époque et celle du grand Robes-
e, c'est qu'alors les têtes tombaient et
JOURD'HUI ELLES TOURNENT. »

Combien de fois, dit-il encore, depuis

oir aux DOCUMENTS. N. XXXII.

l'origine de cette épouvantable révolution, avons-nous eu toutes les raisons du monde de dire : *Acta est fabula !*... Que nous sommes loin du dernier acte ou de la dernière scène de cette effroyable tragédie !... Rien n'annonce la fin des catastrophes et tout annonce, au contraire, qu'elles doivent durer... Les choses s'arrangent pour le bouleversement général du globe... Ce qui se prépare maintenant dans le monde, est un des plus merveilleux spectacles que la Providence ait jamais donnés aux hommes... C'est le combat à outrance du christianisme et du philosophisme. — Ce que nous avons vu et qui nous parait si grand, n'est cependant qu'un préparatif nécessaire. Ne faut-il pas fondre le métal avant de jeter la statue ? Ces grandes opérations sont d'une longueur énorme... Nous en avons peut-être pour deux siècles. » *(Passim.)*

Voici un siècle que ces paroles prophétiques ont été écrites. Que n'avons-nous point vu depuis, et que ne devons-nous voir encore !

Non, la Révolution n'est point finie ; et elle n'est pas finie parce qu'elle n'a pas encore abouti : elle n'a encore réalisé ni ses desseins à elle, ni le dessein que Dieu avait en la per-

mettant. Ses desseins à elle, c'est l'anéantissement du christianisme. « La Révolution française, dit de Maistre, a parcouru sans doute une période dont tous les moments ne se ressemblent pas ; cependant son caractère général n'a pas varié... Ce caractère est un caractère satanique qui la distingue de tout ce qu'on a vu et peut-être de tout ce qu'on verra... C'est une insurrection contre DIEU. » Depuis un siècle, cette définition n'a cessé de se justifier de mieux en mieux. L'insurrection contre DIEU et contre son Eglise est toujours la caractéristique du mouvement révolutionnaire : les lois scélérates sont là pour l'attester.

Nous sommes en révolution. Combien ce seul fait devrait nous rendre circonspects pour ne rien dire, pour ne rien faire qui puisse, de quelque manière que ce soit, favoriser un mouvement qui n'est rien moins qu'une insurrection contre DIEU !

Cette circonspection ne nous est pas moins commandée si, après avoir considéré ce que la Révolution est dans l'esprit des hommes qui la font et de Satan qui les inspire, nous nous tournons du côté de DIEU et nous nous demandons dans quels desseins il peut l'avoir permise.

Tous les esprits supérieurs qui ont étudié ce siècle ont jugé que la Révolution marquait une phase décisive de l'humanité.

Nous ne pouvons donner ici que quelques bribes des pensées de quelques-uns sur ce point ; elles suffiront au but que nous nous proposons. Appelant ces témoins de tous les camps, nous constaterons qu'ils n'ont tous qu'une même voix, qu'ils font entendre les mêmes prévisions.

« Nous sommes arrivés à une de ces époques, dit Proudhon, où la société dédaigneuse du passé est tourmentée de l'avenir (1)... Elle demande un signe de salut ou cherche dans le spectacle des révolutions, comme dans les entrailles d'une victime, le secret de ses destinées. »

Chateaubriand : « Tout annonce qu'une grande révolution générale s'opère dans la société humaine, et ceux qui devraient en être

1. Avenir ! Avenir ! crient les Américanistes à la suite de Lamennais. *Vers l'Avenir !* (titre d'un ouvrage de M. l'abbé Naudet) s'élancent les démocrates, et, avec des aspirations plus hardies, les socialistes. Et les vrais enfants de DIEU élèvent en même temps vers le Ciel leur prière plus ardente que jamais : *Adveniat regnum tuum ! Veni, Domine Jesu !*

les plus persuadés ont l'air de croire que tout va comme il y a mille ans. »

Guizot : « La société offre l'image du chaos si bien défini par ces paroles : Chaque chose n'y est point à sa place et il n'y a pas une place pour chaque chose. »

Lamennais : « On est dans l'attente de grands événements, certains en eux-mêmes, incertains seulement quant à l'époque où ils se produiront. »

Ballanche : « Nous sommes arrivés à un âge critique de l'esprit humain, à une époque de fin et de renouvellement. »

Mais c'est J. de Maistre qu'il faut entendre ; personne ne s'est attaché comme lui à étudier l'état actuel du monde, personne ne l'a scruté avec un plus puissant génie. Ici encore nous ne pouvons donner que quelques phrases prises de ci de là.

« Tout annonce que l'Europe touche à une révolution dont celle que nous avons vue ne fut que le terrible et indispensable préliminaire. (Du Pape.)

» Longtemps nous avons pris la Révolution française pour un événement. Nous étions dans

l'erreur : c'est une époque. *(Lettre à M. de Costa.)*

» Tout porte à croire que les affaires de la France (et l'affranchissement des Juifs était l'une de celles qui devaient avoir les plus graves conséquences) se lient à des événements généraux et immenses qui se préparent et dont les éléments sont visibles à qui regarde bien ; mais ce mystérieux abîme me fait tourner la tête. *(Lettre à sa fille Constance.)*

» Il faut nous tenir prêts pour un événement immense dans l'ordre divin, vers lequel nous marchons avec une vitesse accélérée qui doit frapper tous les observateurs.... franchir tous les obstacles. *(Soirées de Saint-Pétersbourg.)*

» L'univers entier est en travail. *(Lettre à M. de Rossi.)*

» Nous sommes à l'une des plus grandes époques de l'univers. » *(Au même.)*

Voilà ce que voient, voilà ce que pensent les esprits supérieurs. Pour les autres, comme le dit Chateaubriand, ils ont l'air de croire que tout va comme il y a mille ans.

Quel est donc « l'événement divin vers

lequel nous marchons avec une vitesse accélérée ? » A quoi doit aboutir « le bouleversement général » qui est en train de s'accomplir depuis un siècle ?

De quoi « l'univers est-il en travail ? »

C'est le secret de DIEU, quant à l'aboutissement final ; mais déjà nous voyons quelque chose se dessiner très nettement.

« La Providence préparant je ne sais quoi d'immense a, par de si terribles bouleversements et de si affreuses calamités, comme broyé et pétri les hommes pour les rendre propres à former l'UNITÉ FUTURE. Il est impossible de méconnaître le mouvement divin auquel chacun de nous est tenu de coopérer dans la mesure de ses forces. » (T. VIII, p. 442.)

« La Providence ne tâtonne jamais, ce n'est pas en vain qu'elle agite le monde. Tout annonce que nous marchons vers une GRANDE UNITÉ que nous devons saluer de loin. » (IV, 127.)

« Pour longtemps nous ne verrons que des ruines. *Il ne s'agit de rien moins que d'une* FUSION *du genre humain..* Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'univers marche vers une GRANDE UNITÉ qu'il n'est pas aisé d'apercevoir, ni de définir. » (XI, 33.)

« Rien de plus sublime que l'œuvre qui s'exécute sous nos yeux dans l'univers et rien de si vil que les ouvriers. » (x, 468.)

Qui n'admirerait la puissance de ce génie qui, au milieu de la confusion, des horreurs et des ruines de 93 et des années qui suivirent, savait voir dans une si nette clarté le mouvement imprimé au genre humain et le marquer avec une si ferme assurance ? Tout ce qui s'est passé depuis un siècle n'est-il pas venu confirmer ces vues et manifester de jour en jour davantage le dessein de la Providence de rapprocher les uns des autres les membres dispersés de la famille humaine ?

De Maistre savait découvrir cette marche vers l'unité jusque dans les moindres choses. Parlant incidemment des aliments nouveaux que l'Asie envoyait à l'Europe, il faisait dire à l'un des interlocuteurs des *Soirées de Saint-Pétersbourg :* « Il n'y a point de hasard dans le monde, et je soupçonne depuis longtemps que la communication d'aliments et de boissons parmi les hommes, tient de près ou de loin à quelqu'œuvre secrète qui s'opère dans le monde à notre insu. » Une autre fois il attribuait au même dessein la dispersion opé-

rée par la Révolution. « Je ne songe jamais, disait-il, sans admiration à cette trombe politique qui est venue arracher de leurs places des milliers d'hommes destinés à ne jamais se connaître, pour les faire tournoyer ensemble comme la poussière des champs. » Il ajoutait : « Si le mélange des hommes est remarquable, la communication des langues ne l'est pas moins. » Et il citait cette phrase d'un livre qu'il venait de prendre à l'Académie de Saint-Pétersbourg : « On ne voit point encore à quoi servent nos travaux sur les langues, mais bientôt on s'en apercevra. Ce n'est pas sans un grand dessein de la Providence que des langues absolument ignorées en Europe, il y a deux siècles, ont été mises de nos jours à la portée de tout le monde. Il est permis déjà de soupçonner ce dessein. »

Et plus loin : « Ajoutez que les plus longs voyages ont cessé d'effrayer l'imagination ; que l'Orient entier cède manifestement à l'ascendant européen ; que le Croissant, pressé sur ses deux points, à Constantinople et à Delhi, doit nécessairement éclater par le milieu ; que les événements ont donné à l'Angleterre quinze cents lieues de frontières avec le Thi-

bet et la Chine, et vous aurez une idée de ce qui se prépare... Tout annonce que nous marchons vers une grande unité que nous devons saluer de loin, pour me servir d'une tournure religieuse. »

Le mouvement des esprits ne le frappait pas moins. Il écrivait en 1818 : « Tous les esprits religieux, à quelque société qu'ils appartiennent, sentent dans ce moment le besoin de l'unité sans laquelle toute religion s'en va en fumée. »

Ce besoin d'unité religieuse s'est étendu et accru en puissance, depuis que ces lignes ont été écrites. Non seulement les rentrées au bercail se sont multipliées, mais n'a-t-on point vu un parti puissant demander l'incorporation en bloc de l'Eglise anglicane dans l'Eglise catholique? Des vues semblables n'ont-elles pas été manifestées en Russie? Et les aspirations des néo-chrétiens et le projet juif d'une « religion universelle », s'ils ne procèdent point de ce même besoin qui, de jour en jour, se fait plus impérieux, du moins s'appuient-ils sur lui.

Voilà quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent ans que J. de Maistre dirigeait les regards de

ses lecteurs sur l'impulsion que la divine Providence donnait dès lors au monde. Ce n'était qu'un départ : depuis, le mouvement s'est accéléré, non seulement au point de vue religieux, comme nous venons de le dire, mais dans tous les sens ! Lorsque de Maistre parlait ainsi, il ne pouvait soupçonner ni la vapeur, ni l'électricité, ni l'emploi qui en serait fait pour mettre tous les points de l'univers, et l'on peut dire tous les hommes, en communications aussi fréquentes que rapides les uns avec les autres. Nous avons vu, nous, l'extension prodigieuse de l'industrie et du commerce international. Nous avons assisté à la découverte des dernières terres cachées aux yeux de la civilisation et à leur entrée si rapide dans le mouvement européen. Nous voyons l'Afrique pénétrée de toutes parts et la race de Cham tout entière saisie par celle de Japhet. Nous voyons enfin un travail analogue se faire dans les esprits : la politique tend à l'unité par la fondation des grandes monarchies ou des républiques universelles, l'industrie par les sociétés anonymes, l'économie politique par l'association, la mutualité, et aussi par le socialisme ; l'amour de la patrie s'affaiblit, on

ne parle plus que d'universelle fraternité et d'idées humanitaires.

S'il était possible à de Maistre, il y a près d'un siècle, d'affirmer un mouvement de concentration du genre humain, à l'heure actuelle ce mouvement s'impose aux esprits les plus inattentifs, et on peut dire que cette concentration va aboutir.

Plus que jamais l'humanité veut être une, selon le vœu du poète : *Et cuncti gens una sumus.*

Voilà le fait saillant de ce siècle que des hommes de génie avaient prévu et annoncé dès les premiers symptômes et que nous voyons s'accomplir. Voilà, dans l'ordre naturel, le fait le plus considérable, peut-être, qui se soit produit depuis l'origine du monde. Ce fait, nous n'en pouvons douter, se relie intimement à quelqu'œuvre secrète qui se prépare et déjà s'opère dans le monde des âmes. Car, comme le dit de Maistre, pour tout homme qui a l'œil sain et qui veut regarder, il n'y a rien de si visible que le lien des deux mondes.

Pour les Juifs ce quelque chose sera « la Jérusalem de nouvel ordre », « l'Eglise démo-

cratique », « l'Eglise universelle » où, « toutes les barrières abaissées », les hommes se rencontreront de l'Orient et de l'Occident dans « la libre-pensée religieuse ».

Les vrais chrétiens espèrent que ce quelque chose, ce sera bien en effet l'Eglise universelle, mais la vraie Eglise de DIEU, justifiant, dès lors, son nom de catholique non plus seulement parce qu'elle s'étend de l'origine du monde à sa fin et d'une extrémité à l'autre de la terre, mais parce qu'elle embrassera effectivement dans son sein toutes les nations et fera régner sur elles toutes la foi à tous ses enseignements, l'obéissance à toutes ses lois, la même divine charité.

Encore une fois quelle circonspection le chrétien, digne de ce nom, ne doit-il point montrer à l'heure présente pour ne rien dire, pour ne rien faire qui puisse, de près ou de loin, incliner la balance des destinées du monde vers la solution juive ! Jamais il n'a été plus nécessaire de faire passer au crible de la foi les nouveautés qui se présentent, puisque jamais les conséquences qu'elles peuvent entraîner après elles, n'ont paru plus redoutables.



Cette nécessité s'imposera avec plus de puissance encore, nous l'espérons, à l'esprit qui voudra bien achever de considérer avec nous l'état présent d[illegible]a société et du monde.

CHAPITRE TREIZIÈME.

ANTICHRISTIANISME.

DANS l'état actuel de l'Europe et du monde, le penseur le plus hardi ne saurait s'aviser de se prononcer sur l'avenir ; à peine ose-t-il conjecturer. « Que sommes-nous, faibles et aveugles humains, et qu'est-ce que cette lumière tremblotante que nous appelons Raison ? Quand nous avons réuni toutes les probabilités, interrogé l'histoire, discuté tous les doutes, nous pouvons n'embrasser encore qu'une nuée trompeuse au lieu de la vérité. Quel décret a-t-il prononcé, ce grand Être devant qui il n'y a rien de grand ? Où et quand finira l'ébranlement ? Est-ce pour reconstruire qu'il a renversé, ou bien ses rigueurs sont-elles sans retour ? Hélas ! un nuage sombre couvre l'avenir et nul œil ne peut pénétrer ces ténèbres. » (*Consid.* 112.)

Ainsi parlait J. de Maistre entre 1790 et 1794, c'est-à-dire aux débuts de la Révolution. Et cependant jusqu'à ses derniers jours, il

s'attacha à scruter les différentes manifestations de cette révolution pour en tirer des pronostics d'avenir.

Un élément considérable d'appréciation lui manquait.

Il ne voyait point ce qui est maintenant sous nos yeux.

Une nation qui n'est point, comme les autres, renfermée dans un territoire déterminé, qui est essentiellement *cosmopolite*, répandue au sein de tous les peuples, ne se confondant avec aucun d'eux, gardant au milieu de leur diversité sa nationalité, son individualité, son originalité, se relève de sa longue humiliation et aussitôt se montre prépondérante en tout et partout. Comme le disait l'un des siens, converti au christianisme, le P. Ratisbonne (1) :

« Les Juifs tiennent enserrée à l'heure qu'il est, *comme dans un réseau, toute la société chrétienne.* » On pourrait presque dire le monde entier.

Grâce à son ubiquité, la nation juive contribue puissamment à mettre les peuples en rapports mutuels, à opérer la fusion du genre humain dans l'ordre des intérêts temporels.

1. *Question juive*, p. 9, an. 1868.

Mais son action ne se borne point à cela : elle la porte aussi dans l'ordre des idées, et nous avons vu en quel sens. Si elle coopère aux desseins de Dieu en contribuant, dans une large part, à l'œuvre d'unification du genre humain, elle s'efforce de faire aboutir cette unification non point au règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur tous les peuples, sur tous les hommes, mais au contraire à lui arracher les âmes et les nations qui se sont placées sous sa loi pour les confondre toutes dans un Israélitisme libéral et humanitaire.

Peut-elle espérer réussir ?

Nous avons vu qu'elle a entre les mains les plus puissants moyens et qu'elle en use. Nous avons vu que, grâce surtout à son action, aussi générale qu'incessante, l'indifférence religieuse gagne tous les jours du terrain, et fait progresser vers cette « Jérusalem de nouvel ordre » que ses adeptes appellent de leurs vœux.

Pour arriver à cette fin, ils travaillent d'une part à anéantir tout patriotisme, d'autre part à détruire toute conviction religieuse. Sous leur direction, la presse s'emploie à ce labeur, tous les jours, dans le monde entier, avec une ardeur infatigable, par le sophisme, par la

divulgation des faits qu'elle juge favorables à sa cause et la falsification de ceux qui y sont contraires, et surtout par la corruption des mœurs. Puis, quand le travail est assez avancé sur un point ou sur un autre, les législateurs, auxquels commandent les sociétés secrètes, viennent courber tous les citoyens sous le joug d'une nouvelle loi qui aura pour effet de restreindre encore, de restreindre toujours, le champ où la liberté chrétienne pouvait se mouvoir, et par là de préparer des générations de plus en plus indifférentes et de mieux en mieux disposées à entrer dans le moule de l'Israélitisme libéral et humanitaire.

Déjà de Maistre observait que « le protestantisme, le philosophisme et mille autres sectes plus ou moins perverses ou extravagantes avaient prodigieusement *diminué les vérités parmi les hommes.* » Et il ajoutait : « Le genre humain ne peut demeurer dans l'état où il se trouve. » (*Du Pape*, XXXVII.) « S'il ne se fait pas une révolution morale en Europe, si l'esprit religieux n'est pas renforcé dans cette partie du monde, le lien social est dissous. On ne peut rien deviner, et il faut s'attendre à tout. » (*Consid.* 26.)

Cinquante ans plus tard, Blanc de Saint-Bonnet, remarquant que le mal ne faisait que progresser, disait : « Le monde semble à la veille ou de finir ou de subir une transformation religieuse..... Le protestantisme, le libéralisme et le socialisme sont nos trois grands pas vers l'abîme. » (*Restauration française*, 457-8.)

Que dirons-nous aujourd'hui ?

Certes le monde renferme encore maintenant, en grand nombre, des âmes admirables ; mais nulle part la société humaine ne rend plus à DIEU le culte social qui lui est dû, et l'indifférence religieuse gagne chaque jour du terrain. Dans la société comme dans les âmes, l'œuvre poursuivie par Israël est avancée à un point que peu d'hommes peuvent saisir, parce que les dehors paraissent toujours un peu les mêmes aujourd'hui qu'hier : lorsque les convictions tombent, les habitudes en gardent pendant quelque temps encore une ombre trompeuse.

D'ailleurs, les mœurs sont là pour dire à quel point l'empire que la religion tire des convictions, baisse dans les âmes. Voyez comme les crimes se multiplient et comme les criminels croissent en scélératesse ! Tous les

jours les feuilles publiques nous présentent des types nouveaux de criminalité et nous apportent des récits qui surpassent en horreur ceux de la veille. Voici que l'enfance elle-même connaît toutes les formes du mal et ne recule devant rien.

Où cela nous mène-t-il? Il faut dire avec de Maistre : « On ne peut rien deviner et il faut s'attendre à tout... Les circonstances où nous sommes ne ressemblent à rien et ne peuvent être jugées par l'histoire... Ce qu'il y a de sûr, c'est que le monde ne saurait demeurer où il en est. Nous marchons à grands pas vers..... Ah ! mon Dieu, quel trou ! la tête me tourne (1). »

L'épouvante que ressentait cet homme de génie au milieu même de cette période que l'on crut pouvoir décorer du nom de Restauration, avec quelle puissance elle s'impose aujourd'hui à toute âme capable de voir et de réfléchir !

L'œuvre commencée il y a un siècle va-t-elle s'achever? On ne voit actuellement dans le monde rien qui essaie de l'enrayer. Les catholiques ne se défendent plus. Depuis vingt ans

1. Lettre du 18 août 1819. Voir aux DOCUMENTS, N. XXXIII.

tous les attentats ont été commis contre eux, contre leur religion, contre leur Dieu. Ils ont d'abord protesté en de vaines paroles, aujourd'hui ils n'ont même plus le courage d'élever la voix.

Humainement parlant, l'œuvre se continuera donc, puisqu'elle ne trouve plus d'opposition, puisque l'on ose même dire qu'elle ne doit plus en rencontrer de la part de ceux-là mêmes qui ont entre les mains les destinées du pays (1).

A quoi cela va-t-il aboutir ?

Ah ! c'est ici que le cœur tremble et que la plume hésite.

Les juifs, dont la puissance est devenue si formidable en si peu de temps, vont-ils voir leurs espérances s'accomplir ? Vonti-ls réussir à arracher des cœurs ce qui y reste encore de patriotisme ? Vont-ils réussir, après avoir refoulé la religion dans les temples, à en priver les âmes ? Et puis quand le terrain aura été ainsi préparé, vont-ils voir surgir du milieu d'eux ce messie que depuis tant de siècles ils appellent de leurs vœux pour réduire le monde en servitude ? Il est certain qu'à aucune épo-

1. Voir aux Documents, N. xxxiv.

que de l'histoire les temps n'ont été plus favorables à sa domination. Le monde politique, le monde économique et commercial, les sociétés secrètes et les juifs, travaillent avec une infatigable ardeur à l'*unité cosmopolite*. La franc-maçonnerie ne parle que des droits de l'homme en général ; elle tend à remplacer la patrie particulière de chaque peuple par une grande et universelle patrie qui serait celle de tous les hommes.

Or cette unité réclame une tête.

Et cette tête que serait-elle, alors que le christianisme chassé du gouvernement et de l'éducation des peuples, repoussé de la famille et de la conscience individuelle par la licence croissante des mœurs et les appétits d'une cupidité sans frein, se verrait partout proscrit, honni, vilipendé?

Les juifs appuyés sur leurs traditions répondent : « Cette tête du monde, ce sera notre messie, dont l'apparition est imminente. »

Et ce qui ne nous permet point de n'accorder à ces espérances qu'une attention distraite, c'est qu'à côté des traditions judaïques il y a les traditions chrétiennes qui nous annoncent le règne universel d'un antéchrist (1).

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXXV.

L'apôtre S. Jean en parlait déjà avant la fin du premier siècle : « Vous avez appris qu'un antéchrist doit venir ; et déjà il y a plusieurs antéchrists. » Des précurseurs ou des ébauches du dernier antéchrist ont paru successivement dans le cours des siècles. Le dernier, le vrai, celui qui portera en sa seule personne la synthèse parfaite de toutes les inspirations antichrétiennes qui ont germé dans le monde depuis dix-huit siècles, est-il proche ? C'est possible.

On ne peut n'être pas profondément ému lorsque, après avoir rapproché les caractères que la tradition judaïque donne à son messie, de ceux que la tradition chrétienne donne à l'antéchrist, on entend les juifs dire : « Les temps sont proches », et que l'on voit la transformation qui s'opère dans le monde depuis un siècle et qui s'accélère de jour en jour.

Son temps est-il aussi proche qu'ils le croient ? Nous n'en savons rien. Personne au monde ne peut le savoir.

Ce que l'on sait, c'est que les Apôtres ont cru devoir l'annoncer aux contemporains mêmes du CHRIST ; c'est que les Pères ont voulu que les chrétiens de leur temps en eussent la

crainte. C'est que, plus près de nous, S. Vincent Ferrier a fait des miracles pour établir qu'il était l'un des anges chargés d'avertir de loin les peuples de son apparition. C'est que Pie IX a lu dans le secret de la Salette le mot : antéchrist (1).

Ce qui est non moins certain, c'est que, depuis les premiers jours du christianisme, l'antéchrist est une *réalité* future, assurée ; que son apparition est un fait nécessairement *en voie de formation*, en train de nous arriver par les routes que, jour à jour, les événements lui construisent ; et que nous sommes actuellement dans un état d'*antichristianisme*, c'est-à-dire dans l'état où il est nécessaire qu'il trouve le monde pour en être accepté.

Si cet homme apparaissait aujourd'hui, combien, dans l'état actuel des esprits, l'acclameraient !

Les francs-maçons aussi bien que les juifs se verraient au comble de leurs vœux. Et cette multitude que les sociétés secrètes ont

1. Lorsque, sur l'ordre de Mgr Bruillard, et en présence des deux vicaires-généraux de Grenoble, de M. le chanoine Taxis et de M. Dausse, ingénieur civil, Mélanie écrivit son secret pour être remis au Pape Pie IX, elle demanda la signification du mot *infailliblement* et l'orthographe du mot antéchrist.

séduite dans les deux mondes ; tous ceux qui ont appris, dans les écoles neutres, à renier le CHRIST ; tous ceux que la presse a remplis d'idées fausses et de sentiments vicieux ; tous ceux dans le cœur desquels on souffle, aujourd'hui plus que jamais, la convoitise et l'envie ; tous ceux qui rêvent du bouleversement des institutions et des sociétés chrétiennes, ne se rangeraient-ils point sous son étendard ? Et puis viendraient les timides, les faibles, tous ceux que l'exemple entraîne et que la menace effraye, c'est-à-dire, le reste de la multitude, car jamais les caractères n'ont été plus débiles ; jamais la vérité, qui seule donne à l'âme sa force, n'a eu moins d'empire sur le grand nombre. Que dis-je ? n'entendons-nous point dire : Ne parlons pas à la multitude, pour le moment du moins, des espérances éternelles, elle ne nous écouterait point ; ne lui parlons pas de ses devoirs, elle fermerait l'oreille. Apprenons-lui à réclamer des droits, elle dressera l'oreille ; promettons-lui le bonheur sur la terre, elle nous suivra. Avec quelle ardeur les foules ainsi préparées se jetteraient dans les bras de l'homme qui concentrerait en lui toute la puissance d'Israël et qui viendrait dire à

tous : « Je suis l'apôtre et le prince de la fraternité universelle (1), ma mission est d'unir les hommes, d'unifier les peuples et de les combler des biens de la terre. Arrière le CHRIST, cet austère et sombre ennemi de l'homme ! La jouissance de tous les biens et de toutes les voluptés, voilà la loi suprême de l'humanité méconnue, outragée jusqu'à ce jour par les fourbes qui, sous le signe détestable de la croix, ont tyrannisé la terre. »

Il n'y a point à s'y tromper, les caractères du messie talmudique sont bien les caractères de l'antéchrist. C'est le même sinistre personnage qui est annoncé de part et d'autre (2) : un homme de race juive, devenu roi des juifs, concentrera dans son cœur, dans ses discours, dans ses œuvres, tout ce que la malice des siècles a pu opposer à Notre-Seigneur JÉSUS-

1. L'affranchissement de l'humanité et la fraternité universelle sont, on le sait, les deux mots de passe de la franc-maçonnerie.

2. Une parole bien significative de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST paraît favoriser cette opinion très accréditée que l'antéchrist serait bien le messie attendu et acclamé par les juifs : « Je suis venu au nom de mon Père et vous ne me recevez pas ; mais quand un autre viendra en son propre nom, vous le recevrez. » (Joan. V, 43.)

CHRIST et à son Eglise ; et DIEU, pour l'accomplissement de ses mystérieux desseins, lui laissera prendre, sur tout l'univers, pour un temps, l'empire le plus redoutable.

Les juifs affirment que son avènement est prochain (1) ; et de fait, depuis un siècle, nous sommes entrés, non dans une crise quelconque, mais dans la RÉVOLUTION. Or le caractère le plus frappant et le plus essentiel de la Révolution, c'est l'insurrection de l'homme contre DIEU et contre son CHRIST, c'est l'ANTICHRISTIANISME, c'est-à-dire un effort plus grand que ceux qui avaient été tentés jusqu'ici pour détruire l'œuvre du CHRIST dans les mœurs, dans les lois, dans les institutions et jusque dans l'Eglise elle-même : le libéralisme catholique n'est autre chose, en effet, que l'esprit révolutionnaire cherchant à s'introduire dans l'Eglise elle-même.

Cet antichristianisme qui règne dans les sociétés, qui vit dans tant de cœurs, doit-il

1. Dans son numéro du 7 janvier 1899, la *Croix* rapportait ce mot d'un Juif :

« C'est notre empire qui se prépare ; c'est celui que vous appelez l'antéchrist, le juif redouté par vous, qui profitera de tous les nouveaux chemins pour faire rapidement la conquête de la terre. »

finir par s'incarner prochainement dans l'antéchrist personnel ? Le règne du dernier des antéchrists sera-t-il la finale de la Révolution ? Nous ne le savons. A chacun des assauts que, depuis dix-huit siècles, les portes de l'enfer ont livrés à l'œuvre divine, les spectateurs ont dit : C'est le dernier ; avec lui viendra la fin, car Satan ne pourra rien trouver qui surpasse ce que nous subissons. Mais en disant toujours : « Il n'y a rien au-delà », on se trompe toujours. Après un moment de relâche, l'assaut reprend plus terrible et plus séduisant. Il y en aura pourtant un dernier. Et celui que nous subissons à l'heure actuelle a le caractère d'antichristianisme au suprême degré ; et ceux qui s'efforcent de le repousser deviennent de plus en plus rares et sont de plus en plus réduits à l'impuissance.

Quel est le devoir en un tel état de choses ?

Le premier devoir, le plus urgent, le plus nécessaire, est de se munir soi-même du bouclier de la foi, puis de travailler, chacun selon son pouvoir, à en maintenir l'intégrité dans le monde.

« O Timothée, garde le dépôt, évitant les discours vains et profanes et les controverses

d'une science qui ne mérite pas ce nom ; c'est pour en avoir fait profession que quelques-uns ont erré dans la foi. » (I Tim. VI, 21.) « L'Esprit dit expressément que, dans les temps qui viendront, quelques-uns abandonneront la foi, pour s'attacher à des esprits d'erreur. » (I Tim. IV, 1.)

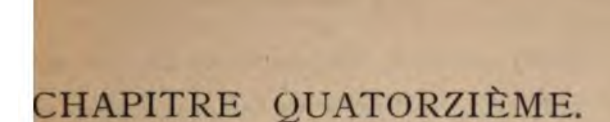
Il en a été ainsi de tout temps, il en est de même de nos jours. Et si, malgré l'avertissement de l'Apôtre, « les discours vains et profanes » continuent à serpenter, les défections se multiplieront, car jamais milieu intellectuel, social et politique, n'a été mieux préparé pour les faire éclore. Veillons donc à « conserver le mystère de la foi dans un cœur pur », (I Tim. III, 9), nous souvenant que « l'épreuve de notre foi produit la patience » (Jac. I, 3), que « la patience fait la vertu éprouvée, et que la vertu éprouvée donne l'espérance des biens éternels. » (Tim. V, 3.)

Mais ce n'est point seulement dans notre âme à nous que nous devons garder, avec une vigilance plus attentive qu'en temps ordinaire, l'intégrité et la pureté de la foi ; c'est dans la société, c'est dans l'Eglise. Il n'y a pour elle d'espérance de victoire que dans cette intégrité

et cette pureté : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* C'est la foi, et la foi seule qui a donné et qui ne cesse de donner à l'Eglise la victoire sur le monde.

Quand cela sera oublié, alors sonnera l'heure de la défaite finale : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? » (Luc, XVIII, 8.)

Arrière donc, aujourd'hui surtout, dans ce suprême assaut livré à la société chrétienne par l'antichristianisme sous toutes ses formes, arrière les compromissions avec l'incrédulité et les concessions à l'erreur, même dans le but de procurer l'expansion de l'Eglise ; arrière les mutilations du dogme, les atténuations du surnaturel, les facilismes de toute nature, même sous le prétexte de son avancement intérieur. Illusions généreuses dans leur intention, mais illusions que l'histoire aussi bien que l'enseignement de nos pères condamne, et qui, si elles s'accentuaient, si elles persévéraient, conduiraient à la catastrophe finale.



CHAPITRE QUATORZIÈME.

QUELQUES LUEURS.

'ANTICHRISTIANISME, qui a pris naissance avec l'Eglise et qui, depuis lors, n'a ssé de miner sourdement l'Œuvre du divin uveur ou de travailler ouvertement à la truire, a pris avec la Révolution une puisnce et une universalité qu'il n'avait jamais es ; à ce point que les juifs, qui mènent cette erre depuis dix-huit cents ans, exultent et sent que l'heure du triomphe va enfin sonner ur eux, tandis que, de notre côté, des homes éminents se demandent si l'heure des derrs efforts de l'enfer n'est pas venue.

Une telle perspective est bien faite pour ettre l'abattement sinon le désespoir dans s âmes.

Et cependant, aujourd'hui pas plus que dans passé, nous ne devons point fermer nos urs à l'espérance ; nous devrions espérer, rs même que nous aurions la certitude que l'homme de péché » va paraître et régner sur ute la surface de la terre.

D'abord, même alors, il sera loisible à chacun de faire son salut ; et tous ceux qui le voudront, recevront des grâces proportionnées à la grandeur de l'épreuve. Alors comme aujourd'hui, les afflictions seront courtes, et non seulement courtes, mais légères en comparaison « du poids éternel de gloire surpassant toute mesure » dont seront récompensés les persévérants.

Courte pour chacun, la suprême épreuve le sera aussi pour le monde. D'après une interprétation assez commune d'un passage des Saintes Ecritures, le règne de l'antéchrist ne durera que trois ans et demi. C'est bien alors que l'on pourra dire avec le Psalmiste : « J'ai vu l'impie au comble de la puissance, élevé comme les cèdres du Liban. J'ai passé, et il n'était plus ; je n'ai même pu retrouver sa place. »

Et si chaque fidèle pourra alors compter sur la grâce de DIEU, la sainte Eglise pourra, dans cette lutte suprême, compter sur une assistance de la Très-Sainte Vierge, plus puissante qu'elle ne l'aura jamais été. Ce qui nous en donne l'assurance, c'est que le temps de l'antéchrist doit être le terme de la guerre à mort,

déclarée dès le temps des Apôtres, entre la race de la Femme et la race ou la synagogue de Satan, guerre annoncée dès le commencement du monde par ces mots : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la Femme, entre ta race et la sienne. » La Femme, c'est l'Eglise, mais c'est aussi Marie, Mère de Dieu. Et si l'Eglise peut dire dans son office que Marie seule a triomphé de toutes les hérésies, *cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*, quelle ne sera pas la puissance de son intervention en cette suprême bataille ?

Déjà, contre l'effort satanique que nous subissons aujourd'hui, cette intervention est manifeste.

Au moment où la Révolution allait entrer dans la phase actuelle, alors que se préparait la guerre d'Italie qui avait pour but la destruction du pouvoir temporel des Papes, et qui devait avoir pour conséquence l'abaissement de la France catholique, l'hégémonie de la Prusse protestante et le triomphe de la juiverie et de la maçonnerie, à ce moment-là même, à la fin de 1854, *signum magnum apparuit in cœlo*, un grand signe parut dans le ciel de l'Eglise : une femme enveloppée du soleil,

Marie parée de la grâce sanctifiante depuis le premier instant de son existence, Marie conçue sans péché ! Et depuis, l'Immaculée est restée dans notre ciel, multipliant les miracles pour nous dire : Ne craignez rien, je suis avec vous ! Et aujourd'hui que les jours sont devenus plus mauvais et les ténèbres plus épaisses, la voix du Souverain Pontife, la voix de la vigie placée par DIEU dans la hune de la barque de Pierre ne cesse de nous crier : *Respice stellam, voca Mariam*. En haut les regards ! sur l'Etoile ! et que des cœurs s'élève puissante la prière à Marie ! Chaque année, il invite le monde entier à réciter le Rosaire ; chaque matin, au moment le plus solennel de la journée, après la célébration du saint sacrifice de la messe, il fait dire, sur toute la surface de la terre, cette prière où Marie est invoquée avec saint Joseph le patron de la sainte Eglise, et saint Michel l'adversaire, le vainqueur de Satan.

Ni nous, ni l'Eglise ne sommes donc actuellement sans secours, et nous le serions moins encore si l'épreuve devait atteindre l'apogée prédit dès le commencement. Mais de plus, nous ne sommes point sans quelque espoir de

voir des temps meilleurs succéder à l'épreuve.

On croit généralement que le règne de l'homme de péché doit être la dernière scène de la vie du monde et que sa défaite et sa mort doivent précéder immédiatement le second avènement de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, celui où il viendra, en grande majesté, juger les vivants et les morts.

Il est possible qu'il en soit ainsi, mais ce n'est point chose certaine.

Le sentiment de plusieurs interprètes de l'Apocalypse, sentiment sérieusement fondé en raison, est que le règne de l'antéchrist ne sera pas la préface du jugement dernier, mais le dernier effort de l'enfer pour s'opposer au règne universel et désormais pacifique de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans le monde racheté par son sang (1).

Depuis la Pentecôte, l'Eglise a péniblement lutté contre le judaïsme, contre le paganisme, contre le Mahométisme, contre le Protestantisme et toutes les hérésies qui l'ont précédé,

1. Pour plus de développements voir entr'autres les articles publiés par le P. Gallois, des Frères Prêcheurs, parus dans la *Revue biblique* et réunis en un volume chez Lethielleux, sous ce titre : *L'Apocalypse de saint Jean, ordonnance et interprétation des visions allégoriques et prophétiques de ce livre.*

et aujourd'hui contre la Révolution. L'iniquité paraîtra triompher définitivement avec l'antéchrist ; mais à son tour il sera terrassé et anéanti. Alors les juifs, qui avaient mis en lui tout leur espoir, ouvriront les yeux, et voyant le triomphe du véritable CHRIST, le reconnaîtront pour le Messie promis à leurs pères ; ils se convertiront en masse, et leur exemple et leurs prédications ramèneront à l'Eglise tous les peuples qui l'auront abandonnée et ceux mêmes qui n'étaient point encore venus à elle (1). En même temps le dragon, le prince des démons sera enchaîné pour de longs siècles (2). N. S. P. le Pape nous fait demander tous les jours cette défaite de Satan et le triomphe de la Sainte Eglise. Le triomphe, c'est-à-dire le renouvellement de la société chrétienne, le parfait épanouissement des principes de l'Évangile chez tous les peuples. Triomphante de tous ses ennemis, l'Eglise

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXXVI.

2. A rapprocher du texte de l'Apocalypse auquel il est fait ici allusion, la prière qui est dite tous les jours après la messe et qui se termine par cette demande : « Et vous, Prince de la milice céleste, rejetez en enfer, par la vertu divine, Satan et les autres esprits malins qui errent dans le monde pour la perte des âmes. »

s'épanouirait avec magnificence, sans cependant cesser d'être toujours identique à elle-même. Essentiellement immuable, elle conserverait dans leur intégrité ses dogmes, sa discipline, son autorité, sa hiérarchie, ses sacrements, ses pratiques ; mais l'empire de ses lois s'étendrait à tout l'univers. Ce serait, comme le dit M. Pradié dans son livre : *Le monde nouveau* ou *le monde de Jésus-Christ*, le même grain de sénevé avec ses éléments primitifs, déposés par le Verbe fait chair au sein de l'homme et fécondés par le Saint-Esprit à la Pentecôte, mais développés et épanouis selon toute l'étendue de la prière du divin Sauveur au Père céleste.

Le péché ne disparaîtra point de la terre, il y aura toujours mélange de bons et de méchants, mais, parce que la société sera organisée et régie selons les lois de l'Evangile, les bons prédomineront durant cette heureuse période qui se prolongera durant mille ans, c'est-à-dire durant un temps aussi long qu'indéfini (1). Et ainsi le niveau passé sur le monde par la Révolution, par les conquêtes de la science et par l'antéchrist, ne ferait que donner

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXXVII.

à la terre la préparation finale qu'elle doit subir pour présenter un sol propre aux constructions divines. « Par de si terribles bouleversements et de si affreuses calamités, la Providence, préparant je ne sais quoi d'immense, aura comme broyé et pétri tous les hommes pour les rendre propres à l'UNITÉ FUTURE. » (de Maistre, VIII-442.)

Quoi qu'il en soit, que le règne du messie talmudique, autrement dit de l'antéchrist, soit proche ou ne le soit point, il semble bien qu'après que la Révolution se sera égorgée de ses propres mains, ce qui ne peut plus beaucoup tarder, une longue ère de paix et de prospérité spirituelles sera accordée à la terre.

Nous ne transcrirons point ici les prophéties de l'Ancien Testament, et les vœux que la sainte Liturgie met sur nos lèvres chaque année de l'Avent à l'Epiphanie, appelant le règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dans le monde entier et sur tous les peuples.

Nous ne redirons point la grande promesse du Sacré-Cœur annonçant ce règne pour le temps présent et les pressentiments des saints pour l'époque qui suivrait la définition de

l'Immaculée-Conception (1), nous ne voulons point faire ici appel aux lumières surnaturelles, mais simplement à celles de la raison.

Ecoutons d'abord l'homme de ce siècle dont l'intelligence s'est montrée si sagace pour tirer, des événements contemporains, des prévisions sur un prochain avenir, qu'il a pu être appelé : le prophète des temps présents.

J. de Maistre, qui avait assisté à l'orgie révolutionnaire de 93, qui avait vu la Révolution couronnée dans la personne de Bonaparte s'assujettir l'Europe, qui avait pleuré en constatant que la restauration des Bourbons, loin d'anéantir l'esprit révolutionnaire, le consolidait et qui, dès lors, annonçait avec une imperturbable assurance les bouleversements dont nous avons été témoins en 1830 (2), en 1848, en 1870 et ceux que la situation actuelle prépare infailliblement, J. de Maistre ne désespérait pas ; et non seulement il ne désespérait pas, mais il annonçait, avec une égale assu-

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XXXVIII.

2. Il écrivait au milieu de 1820 : « La famille royale sera une fois encore chassée de France. » (T. XIII, 133, et XIV, 284.) Il disait ailleurs : « Il est infiniment probable que les Français nous donneront encore une tragédie. » (T. XIV, 156.) Hélas ! ce n'est pas une seulement.

rance, le triomphe de la Sainte Eglise, la fin des schismes et des hérésies ; il affirmait que l'œuvre d'unification opérée dans le monde parallèlement au développement de l'esprit révolutionnaire, et par cet esprit même, aboutirait à la réalisation de la promesse faite par Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST la veille de sa mort : « Il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous un seul Pasteur. »

Alors que le sol de la France était encore tout humide du sang de son clergé, de son aristocratie et de ce qu'il y avait de meilleur dans le peuple, il disait : « Lorsque deux partis se heurtent dans une révolution, si l'on voit tomber d'un côté des victimes précieuses, on peut gager que ce parti finira par l'emporter, malgré toutes les apparences contraires. (*Œuvres*, I, 239.) Les martyrs de la Révolution, leurs expiations, leurs mérites, leurs prières étaient l'un des motifs de sa confiance, mais il en avait bien d'autres ; au milieu même de cette « époque terrible où la raison semblait défendre l'espérance, et où l'espérance même devenait un tourment pour les âmes, tant elle se voyait repoussée dans l'avenir, » il écrivait en 1794 à M. le comte de Beaure-

gard : « Je suis persuadé que tout ceci finira, et qui plus est, je crois que *tout ce que nous voyons nous mène* AU BIEN par des chemins inconnus. Cette idée me console de tout. » « Bien peu d'hommes sont capables de comprendre le prodige adorable qui forcera le mal à nettoyer de ses propres mains la place que l'éternel Architecte a déjà mesurée de l'œil pour ses merveilleuses constructions.» (I, 307.)

« Soyez bien sûr que le parti *satanique* (entré en scène il y a trois siècles et plus avec la Renaissance, suivie de la Réforme, suivie de la Révolution) succombe, qu'il touche à sa fin, et qu'il joue de son reste. L'impatience nous est bien naturelle puisque nous souffrons ; cependant il faut avoir assez de philosophie pour dompter les premiers mouvements. Les minutes des empires sont des années de l'homme. » (XIV, 163.) « Toute révolution est longue, et longue à mesure qu'elle est vaste, à mesure aussi de la masse des éléments mis en fermentation et de la grandeur de l'effet qui doit en résulter. » (X, 470.) « S'il y a quelque chose de malheureusement évident, c'est l'immense base de la Révolution actuelle qui n'a d'autres bornes que le monde. » (XI, 352.)

« Mais la réaction devant être égale à l'action, la longueur même des maux vous annonce une contre-révolution dont vous n'avez pas l'idée. » (I, 21.) « Je tremble tout comme vous, je pleure tout comme vous sur tout ce qui se passe, et j'éprouve des moments d'abattement mais ensuite je me relève. » (*Ibid.* 194.)

« Qu'arrivera-t-il ? DIEU seul le sait, et peut-être aussi que le diable est du secret. Quant à moi, je suis toujours plein d'espérances. Toujours elles sont les mêmes. » (VIII, 110.)

« La Révolution étant complètement satanique, elle ne peut être véritablement tuée que par le principe contraire. La contre-révolution sera angélique, ou il n'y en aura point, mais ceci ne me paraît pas possible. » (XIV, 149.)

« Mille raisons me prouvent que nous touchons à une révolution morale et religieuse (la vraie révolution, dont celle de 93 qui se continue de nos jours ne fut que l'épouvantable préface), sans laquelle le chaos ne peut faire place à la création... Nous ne voyons encore rien parce que jusqu'ici la Providence n'a fait que nettoyer la place ; mais nos enfants s'écrie-

ront avec une respectueuse admiration : *Fecit magna qui potens est.* » (XIII, 169.) « Lorsqu'ils verront ce qui a résulté de la conjuration de tous les vices, ils se prosterneront pleins d'admiration et de reconnaissance. » (X, 444.) « Il y a, dans cette immense révolution, des choses accidentelles que le raisonnement humain ne peut saisir parfaitement : mais il y a aussi une marche générale qui se fait sentir à tous les hommes qui ont été à même de se procurer certaines connaissances. *Tout à la fin tournera pour le mieux.* » (XIII, 176.) « Cette immense et terrible révolution fut commencée avec une fureur qui n'a pas d'exemple contre le catholicisme et pour la démocratie. Le résultat sera pour le catholicisme et contre la démocratie (1). » (IX, 467.) « Il n'y a pas de châtiment qui ne purifie, il n'y a point de désordre que L'AMOUR ÉTERNEL ne tourne contre le principe du mal. Il est doux, au milieu du renversement général, de pressentir les plans de la Divinité. »

1. Ce mot est devenu aujourd'hui tellement équivoque qu'il devient nécessaire de distinguer chaque fois qu'il est employé. De Maistre ne veut point dire que la contre-révolution sera faite contre le peuple, mais mettra fin à l'hérésie qui prétend que le pouvoir vient de lui et non de DIEU, et qui depuis un siècle s'efforce de constituer la société sur cette erreur capitale.

(I, 40.) « Il me semble que la Providence dit : *Ecce nova facio omnia.* » (X, 405.) « Je salue cet avenir que je ne dois pas voir. » (XIV, 233.)

Ce *nova facio*, ce nouvel ordre de choses n'était autre dans sa pensée, dans ses espérances, que l'union du genre humain dans la même foi religieuse, sous la conduite d'une seule et même Eglise, jouissant en plénitude de sa catholicité.

Déjà il voyait les éléments de cette unité se préparer, et combien l'œuvre est plus avancée de nos jours !

Il recueillait avec joie les symptômes déjà sensibles d'un retour à l'unité catholique en Europe. « Tous les esprits religieux, disait-il, à quelque secte qu'ils appartiennent, sentent dans ce moment le besoin de l'unité.... Mais que cette unité ne puisse s'opérer que par nous (catholiques), c'est une vérité qui, tout incontestable qu'elle est, ne peut cependant être admise sans une longue et terrible résistance, puisqu'elle choque tous les genres d'orgueil et tous les préjugés imaginables. » (XIII, 218.)

Depuis que ces lignes ont été écrites, le besoin de l'unité s'est fait sentir d'une manière

plus impérieuse et plus générale. Il serait trop long d'en donner ici les preuves ; elles sont d'ailleurs dans les événements qui s'accomplissent journellement au sein des sectes séparées. Les erreurs du schisme et des hérésies deviennent de plus en plus manifestes aux yeux de ceux qui étudient, et ceux-ci deviennent de plus en plus sincères et nombreux ; les préjugés peu à peu disparaissent, même au sein des foules.

Jamais on ne vit autant de conversions dans les rangs de la société les plus marquants par l'illustration de la science, de la noblesse, et même des charges ecclésiastiques, et cela dans les pays les plus en vue aux yeux du monde. Jamais non plus les appels du Saint-Siège aux « frères séparés » ne furent plus pressants, et jamais ils ne se produisirent en des circonstances plus favorables pour être écoutés.

Et ce qui rend cet appel plus particulièrement opportun, c'est l'état de décomposition dans lequel se trouvent toutes les sectes. Ce que la Révolution a fait dans la politique, la science l'opère au sein des fausses religions : elle les dissout toutes, à l'heure actuelle, afin de laisser le champ libre à l'Evangile de Jésus-Christ.

L'hérésie luthérienne a beau s'affirmer aux Lieux Saints avec tout l'apparat de la puissance impériale, Guillaume II ne fera pas oublier que le luthéranisme n'est plus guère que le fantôme d'une religion. Tous les efforts du potentat pour galvaniser ce cadavre n'aboutiront qu'à en manifester la dissolution.

L'Eglise anglicane n'est pas en meilleur état. Le « *disestablishment* » est commencé, il s'achèvera rapidement, car déjà il est devenu la principale *platform* de la lutte des partis. Les sectes abondent, elles se multiplieront à l'infini lorsque la main de l'Etat cessera de soutenir l'Eglise nationale, et que ses biens auront été dispersés.

La science, ce dissolvant infaillible de tout ce qui n'est point l'or pur de la vérité, n'a point encore fait dans les Eglises orientales le ravage qu'elle a produit en Allemagne et en Angleterre. De Maistre avait prédit cet ordre : « Les schismatiques ne reviendront à l'unité qu'après les protestants (*Du Pape*, chap. 2, liv. IV). Mais déjà la Russie est bien atteinte, et elle entraînera ses satellites.

Et si nous passons des peuples chrétiens aux peuples infidèles, que voyons-nous ? Les

juifs se font libres-penseurs de propos délibéré et dans un but avoué que nous avons constaté. L'Islamisme, le Bouddhisme, le Brahmanisme et le Confucianisme sont également travaillés par l'esprit nouveau (1). Le fétichisme enfin est infatigablement poursuivi dans ses retraites les plus ténébreuses.

Lorsque le libre examen et les principes de 89 auront achevé de faire le tour du monde, — ce qui est bien près d'être accompli, — il n'y aura debout sur la terre que la Sainte Église catholique ; tout le reste sera en dissolution, et tous les regards se tourneront vers le phare lumineux que Notre-Seigneur Jésus-Christ est venu placer au centre du monde. A elle les dépouilles des nations !

Tandis que le souffle venu des abîmes infernaux fait son œuvre et qu'il devient, contre l'attente de Satan et par la vertu du Très-Haut, un moyen de préparation évangélique, le souffle venu du Cénacle se fait sentir plus chaud et plus puissant et se répand partout.

Jamais le zèle pour la conversion des infidèles n'a été aussi grand dans l'Eglise, si ce n'est aux temps apostoliques. Tous les Ordres

1. Voir aux Documents, N. xxxix.

religieux rivalisent d'ardeur pour aller prêcher l'Evangile aux contrées les plus éloignées ; et, ce qui ne s'était jamais vu, les femmes elles-mêmes se font missionnaires, bravant avec un courage au-dessus de leur sexe tous les périls pour aller porter, aux yeux ravis des infidèles, le spectacle des vertus chrétiennes et les lumières de la foi qui les inspire (1).

Et en même temps que les apôtres travaillent, les fidèles prient. *Adveniat regnum tuum!* Jamais ce cri du divin Sauveur, déposé par lui sur nos lèvres, n'est sorti plus ardent d'un plus grand nombre de cœurs.

Mais, dira-t-on, si la foi est prêchée aux infidèles et s'il se manisfeste dans les pays protestants et schismatiques des désirs d'union religieuse, il y a au sein du catholicisme cette indifférence que vous avez montrée croissante, il y a l'incrédulité manifeste, et pour tout dire la haine de la religion, la haine du prêtre, la haine de DIEU lui-même, qui de jour en jour fait les plus lamentables progrès (2) !

C'est vrai. Mais pour voir si ces progrès ne

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XL.
2. Voir aux DOCUMENTS, N. XLI.

vont point être arrêtés, considérons séparément l'incrédulité scientifique, l'indifférence religieuse, et la haine satanique, pour l'appeler de son vrai nom.

L'incrédulité a pris dès le dix-huitième siècle son point d'appui sur la science. Elle est arrivée à son apogée dans les premières années du siècle présent. Elle est actuellement en recul sur toute la ligne. Dans tous les ordres d'idées et de faits, la vérité se rend maîtresse de l'erreur, et avec une puissance d'autant plus fixe et ferme, que les fondements mêmes avaient été mis à nu par les adversaires. Il en est ainsi pour toutes les sciences qui se rattachent à la théologie aussi bien qu'à la philosophie, aux sciences naturelles aussi bien qu'aux sciences morales, à l'histoire aussi bien qu'à l'économie politique. Il faudrait un autre livre pour prouver ce que j'avance, mais ceux qui se tiennent au courant du mouvement scientifique savent que je dis vrai. De Maistre avait bien prévu ce triomphe qui n'est encore que commencé, qui devient de jour en jour plus consolant. Il avait dit que les efforts de la critique scientifique aboutiraient à trois choses : au triomphe de la science vraie sur la science

fausse, à la dissolution des Eglises séparées, et à l'exaltation de l'Eglise catholique. Il disait sur le premier point : « Les savants européens sont dans ce moment des espèces de conjurés qui ont fait de la science une sorte de monopole, et qui ne veulent pas absolument qu'on sache *plus* ou *autrement* qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité *illuminée*, qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que DIEU leur avait livrées, les conséquences les plus précieuses pour l'homme. Alors toute la science changera de face. » (v, 238.)

Déjà elle n'est plus à reconnaître. Que l'on mette les conclusions actuelles de la science en chimie et en biologie, en astronomie et en géologie, en histoire et en sciences morales, etc., etc., avec ce qu'elles étaient il y a cinquante ans, et l'on verra l'immense progrès qui a été fait. Or, ce progrès est tout à l'honneur et à l'avantage de la religion. M. Brunetière le constatait tout récemment. « Nous n'admettons plus aujourd'hui, dit-il, comme on le faisait il y a vingt-cinq ans seulement, que l'incroyance ou l'incrédulité soit une

preuve de liberté, de largeur, d'étendue d'esprit. La négation du surnaturel passait en ce temps pour la condition même de l'esprit scientifique.... *et nous sommes condamnés à voir le surnaturel reparaître à la circonférence de notre savoir.* On a reconnu que la foi la plus sincère, comme la plus humble et la plus haute, la science la plus étendue, et pour tout dire la plus *moderne*, pouvaient coexister dans le même cerveau. »

Sur les autres points, la dissolution des Eglises séparées et l'exaltation de l'Eglise catholique, de Maistre disait : « Toutes les Eglises séparées du Saint-Siège, au commencement du XVI[e] siècle, peuvent être comparées à des cadavres gelés dont le froid a conservé les formes. Ce froid est l'ignorance.... Mais dès que le vent de la science, qui est chaud, viendra à souffler sur ces Eglises, il arrivera ce qui doit arriver suivant les lois de la nature : les formes antiques se dissoudront et il ne restera que de la poussière.... Si la foi antique règne encore dans tel ou tel pays séparé, la science n'y est point encore arrivée, et si la science y a fait son entrée, la foi en a disparu ; ce qui ne s'entend point d'un chan-

gement subit mais graduel. Voici donc la loi aussi sûre, aussi inviolable que son auteur : AUCUNE RELIGION, EXCEPTÉ UNE, NE PEUT SUBIR L'ÉPREUVE DE LA SCIENCE.

» Cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

» La science est une espèce d'acide qui dissout tous les métaux, *excepté l'or....* J'en jure par l'éternelle vérité et nulle conscience européenne ne me contredira : *La science et la foi ne s'allieront jamais hors de l'unité.* » (II, 451-453.)

« Attendez, attendez que l'affinité naturelle de la religion et de la science les réunisse dans la tête d'un seul homme de génie ! » (V, 237.) Et l'éclat que la vraie science jettera sur la vraie religion sera tel qu'aucun œil sain ne pourra s'en défendre.

L'homme de génie n'a point encore paru : c'est que les éléments de son œuvre ne sont point encore tous rassemblés. Le génie est nécessairement individualité. Les spécialistes et les Universités catholiques actuellement lui préparent les voies, ils ne peuvent que cela. Et puis, avant qu'il vienne, ne faut-il pas que la terre soit raffermie ? Le trouble actuel

des esprits et des institutions ne lui serait point propice. Dieu le fera paraître à son heure et cette heure n'est sans doute plus fort éloignée.

Mais la religion a affaire, de notre temps, à deux autres ennemis : l'indifférence religieuse et la haine satanique inspirée par Lucifer. Elle en triomphera, comme de la critique scientifique.

Et d'abord l'indifférence.

Si l'on se contente de regarder à la surface des choses, on se persuadera que cette indifférence s'accroît de jour en jour d'une façon désespérante : il y a à cela quelque illusion.

L'indifférence religieuse n'a plus aujourd'hui le caractère qu'elle avait au temps où Lamennais la secoua, la réveilla de sa puissante parole. Alors c'était le sommeil dans l'ignorance, aujourd'hui ce sommeil a perdu son calme : le néo-catholicisme d'une part, le spiritisme de l'autre nous révèlent les agitations, les inquiétudes qui le travaillent. Puissent-elles être l'annonce du réveil et de la rentrée en jouissance de la pleine lumière!

Un autre genre d'indifférence se manifeste maintenant, c'est l'abattement, c'est le décou-

ragement de ceux qui savent et qui n'ont plus le cœur d'agir. Ils n'osent plus rien, et l'on ose tout contre eux. Ils ont complètement perdu cette conscience de la force qui fait le courage. Le dernier acte de virilité catholique et française a été donné par ces dignes magistrats qui ont brisé leur carrière plutôt que de se prêter à des œuvres que leur conscience réprouvait. Je me trompe : il en est un autre plus récent, tout actuel, et il nous est donné, à notre honte, par des femmes, par ces saintes religieuses qui attendent dans la paix de DIEU la ruine non seulement de leurs maisons, mais ce qui est bien plus cruel à leur cœur, la ruine de leurs œuvres, plutôt que de trahir les intérêts sacrés qui leur sont confiés. En dehors d'elles et des congrégations d'hommes qui ont pris les mêmes résolutions, il n'y a plus de résistance au mal, et le désarmement est tel, que les protestations platoniques elles-mêmes ont cessé de se faire entendre. Il s'est fait dans notre France catholique assiégée par l'armée de Satan avec une habileté, une perfidie, une puissance que nul siècle n'a connues, un silence de mort. Le public regarde, l'ennemi se moque et va de l'avant à pas comptés,

sûr de l'anéantissement du catholicisme en France.

Nous osons dire qu'il se trompe.

Il arrivera un moment où la masse de la population criera aide à la religion. Se voyant sur le point de toucher le fond de l'abîme, — s'il n'est point écrit qu'elle doit s'y engloutir, — elle se jettera dans les bras de Celui qui seul peut la sauver, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Déjà en 1810, J. de Maistre disait en considérant l'état du monde : « Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer en cet état. » (v, 231.) En 1810, il y avait comme aujourd'hui des hommes de foi et de piété, mais la religion avait perdu à peu près tout *empire* sur le plus grand nombre et sur la société. Malgré quelques apparences contraires cet empire s'est encore affaibli. Au point que, sentant son impuissance et l'acceptant, une école s'est formée pour dire : Ne parlons pas au peuple des espérances éternelles, il n'est plus capable d'entendre ce langage ; promettons-lui les biens de ce monde, et puis nous verrons. Le frein de la religion n'est plus guère accepté par les individus

dans la poursuite de la fortune ; il est à grand peine toléré dans les familles pour les relations conjugales ; il est absolument jeté hors du gouvernement des peuples.

Qu'en est-il résulté ! Ce que nous voyons et ce que nous sommes appelés à voir : un débordement de crimes incalculables en nombre, inouïs en horreur, la famille dissoute, la société ébranlée jusqu'en ses fondements, menacée d'une ruine imminente. « Plus de classe intermédiaire, comme en 89, pour amortir le choc ; la Révolution lancera son cri : *Ceux qui n'ont pas contre ceux qui ont !!* Une populace affamée, prise d'envie, criblée de vices, se lèvera contre les gens de bien. Aussi vaste que l'orgueil, aussi impitoyable se répandra la rage de ceux qui ne sont rien... Ni l'ascendant détruit du prêtre, ni celui du mérite aujourd'hui détesté, ni les anciennes coutumes maintenant oubliées, ni les lois à cette heure abhorrées, ni la propriété devenue l'objet de l'envie, non, rien pour amortir la chute épouvantable. » Alors l'indifférence cessera. Ou bien le genre humain périra des suites de sa révolte contre DIEU, ou bien, après s'être abandonné avec l'aveuglement systématique de l'orgueil au

torrent des erreurs, principe des malheurs dans lesquels il se verra plongé, il s'efforcera de remonter vers son Sauveur et son DIEU. Déjà une foule d'hommes sont effrayés de ce qu'ils voient, épouvantés de ce qu'ils entendent ; mais ils voudraient se sauver sans DIEU : ils ont mis là leur point d'honneur. Or DIEU les laissera prendre tout à leur aise les leçons que les événements contiennent. Ces terribles leçons rendront la lumière fulgurante, et tous seront forcés de tendre les bras vers le CHRIST, seul espoir de salut.

« Nous sommes arrivés à la dernière crise, disait déjà en 1850 M. Blanc de Saint-Bonnet, à qui nous empruntons les paroles qui précèdent : à celle où l'on cesse de parler du salut des gouvernements pour ne s'occuper que du salut suprême de la société… Fondée sur des chimères et soutenue par l'imposture, la Révolution conduit les peuples à leur perte et l'humanité à sa fin... Le christianisme reconstruira la société moderne, ou la verra voler en éclats... Si les hommes reprennent la société, ils vont reconstruire pierre à pierre le christianisme sans le savoir. A la place de chaque erreur, la nécessité les obligera d'ap-

porter une vérité. Quand toutes seront replacées, il va se trouver qu'on aura institué le christianisme même. Cette révolution reproduira ce que tous les bons philosophes et les plus grands législateurs n'auraient jamais amené : Le christianisme dans la vie civile et politique.»

Déjà nous voyons se dessiner les premiers linéaments de cette reconstruction. Et c'est une bien grande joie au milieu du trouble actuel de voir des hommes qui n'appartiennent pas à l'Eglise amenés à constater sur une multitude de points la vérité des dogmes évangéliques, l'impérieuse nécessité de les faire rentrer dans la vie pratique des individus, des familles et des peuples si l'on veut échapper aux dernières catastrophes.

Si, déjà maintenant, l'on voit la science accueillir la lumière, si l'indifférence commence à sortir de sa torpeur sous la pression des événements, l'orgueil, lui, ne se rend point et la haine ne désarme pas.

Il y a actuellement, dans le monde, de la haine contre Dieu, et la résolution arrêtée de travailler sans relâche à anéantir la religion sur la terre.

Cette haine n'est pas seulement le fait de quelques monstres. C'est le lien d'une société qui étend son réseau sur le monde entier, qui met dans le cœur de milliers ou plutôt de millions d'individus, avec un orgueil satanique, un zèle de séduction aussi habile que tenace, aussi étendu dans ses moyens d'action que fier des effets qu'ils produisent dans toutes les classes de la société.

A cela, nul remède. DIEU seul peut en triompher dans sa toute-puissance et dans son infinie miséricorde.

« Je tiens pour prouvé et évident, dit Donoso Cortès, qu'ici-bas le mal finit toujours par triompher du bien ; et que le triomphe sur le mal est réservé, si l'on peut s'exprimer ainsi, à DIEU personnellement.

» Aussi n'y a-t-il aucune période historique qui ne vienne aboutir à une catastrophe. La première période historique commence à la création et aboutit au déluge. Et que signifie le déluge ? Deux choses : le triomphe *naturel* du mal sur le bien, et le triomphe *surnaturel* de DIEU sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle et souveraine.*

» Les hommes ruisselaient encore des eaux

du déluge quand la même lutte recommença. Les ténèbres s'amoncellent à tous les horizons. A la venue de Notre-Seigneur la nuit était partout, une nuit épaisse, palpable. Le Seigneur est élevé en croix et le jour revient pour le monde. Que signifie cette grande catastrophe ? Deux choses : le triomphe *naturel* du mal sur le bien, et le triomphe *surnaturel* de DIEU sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle et divine.*

» Que disent les Ecritures sur la fin du monde ? Elles disent que l'antéchrist sera le maître de l'univers, et qu'alors viendra le jugement dernier avec la dernière catastrophe (1). Que signifiera cette catastrophe ? Comme les autres elle signifiera le triomphe *naturel* du mal sur le bien, et le triomphe *surnaturel* de DIEU sur le mal, par le moyen d'une action *directe, personnelle et souveraine.* »

Pouvons-nous espérer cette intervention

1. Nous avons dit que plusieurs interprètes de l'Apocalypse pensent que la défaite de l'antéchrist sera, non point le dernier acte du monde, mais la fin de l'ère des persécutions. Ce que dit Donoso Cortès n'en reste pas moins vrai, car l'apôtre saint Paul nous dit que « le Seigneur JÉSUS détruira l'impie par le souffle de sa bouche et l'anéantira par l'éclat de son avènement. » (*Thes.* II, 8.)

divine, directe et souveraine pour mettre fin à la Révolution ?

De Maistre l'attendait, et il ne voyait aucun autre moyen pour en venir à bout.

« Je tremble tout comme vous, écrivait-il en 1819 à M. l'abbé Vuarin, je pleure tout comme vous sur tout ce qui se passe, et j'éprouve des moments d'abattement que je vous ai fait connaître ; mais ensuite je me relève, et je vous fais part des idées consolantes qui se présentent à moi. » Déjà, il avait écrit dans le même sens à M. de Beauregard : « Je suis persuadé que tout cela finira, et qui plus est, je crois que tout ce que nous voyons nous mène au bien par des chemins inconnus. Cette idée me console de tout. » (IX, 60.) « Il pourra arriver des choses qui dérouteront toutes nos spéculations ; mais, sans prétendre exclure aucune faute, ni aucun malheur intermédiaire, toujours je me tiendrai sûr d'une finale avantageuse. » (XIII, 64.) « *Je ne doute nullement de quelque événement extraordinaire*, mais la date est indéchiffrable. (X, 405.) « Le mal est tel qu'il annonce évidemment une EXPLOSION DIVINE. »

Si l'étendue et la profondeur du mal don-

nent, en s'accroissant, une espérance mieux fondée de l'intervention directe de Dieu, combien cette intervention est plus probable aujourd'hui qu'en 1818 !

A nous de hâter cet heureux moment par nos prières et par l'action d'un zèle aussi courageux qu'éclairé, chacun dans la sphère que la Providence lui a tracée.

« Il dépend de nous, par notre courage, par l'exercice de notre libre arbitre, de hâter la victoire et de la rendre plus complète, disait dernièrement M. l'abbé de Broglie (1) ; le salut de la société pas plus que le salut individuel ne s'accomplit sans le secours de la liberté. Mais, d'autre part, ni l'époque ni l'étendue de la délivrance ne dépendent entièrement de nous. Il y a aussi la part de la Providence, qui choisit ses jours et ses heures, et que nous ne pouvons forcer à réaliser nos désirs, quelque légitimes qu'ils soient.

» Peut-être serons-nous étonnés nous-mêmes de la rapidité de cette délivrance. Peut-être devrons-nous dire, avec une joyeuse surprise, comme autrefois le peuple d'Israël engagé dans une lutte semblable pour la même cause :

1. *Le présent et l'avenir du Catholicisme en France*, p. 259.

« Comment a été brisée la verge de l'exacteur ?
» Comment a cessé le tribut que le vainqueur
» nous avait imposé ? »

» Peut-être, au contraire, devrons-nous attendre longtemps et saluer de loin ce bien que nous espérons ; peut-être ne seront-ce pas nos yeux qui le verront et nos sacrifices ne porteront-ils leurs fruits que dans l'avenir, au profit d'une génération plus heureuse.

» En tout cas, et cela doit nous suffire, nous savons que nos efforts ne sont pas perdus. Ils ne le sont pas pour nous-mêmes, puisqu'ils forment notre mérite et notre couronne. Ils ne le seront pas pour la cause que nous défendons, puisque cette cause est éternelle. »



CHAPITRE QUINZIÈME.

QUE FAIRE ?

FAUT-IL en attendant « l'explosion divine » se croiser les bras et dire : La lutte est inutile ? Non certes. Donoso Cortès, qui était aussi pessimiste que de Maistre était optimiste, — et le découragement, au contraire de l'espérance, brise les forces, — Donoso Cortès disait : « En premier lieu, la lutte peut atténuer, adoucir la catastrophe ; et en second lieu, pour nous qui nous faisons gloire d'être catholiques, la lutte est l'accomplissement d'un devoir, et non le résultat d'un calcul. Remercions DIEU de nous avoir octroyé le combat ; et ne demandons pas, en sus de cette faveur, la grâce du triomphe à Celui dont l'infinie bonté réserve à ceux qui combattent généreusement pour sa cause une récompense bien autrement grande et précieuse pour l'homme que la victoire d'ici-bas. » (I, 349.) La récompense éternelle est certaine pour le bon soldat du CHRIST, et elle peut lui suffire ; mais il ne

lui est nullement défendu de solliciter et d'espérer le triomphe ici-bas pour la cause qu'il défend, surtout quand cette cause est celle même de la Sainte Eglise. Notre Saint Père le Pape Léon XIII ne nous fait-il point prier tous les jours, au pied des saints autels, non seulement pour la conversion des pécheurs, mais pour la liberté et l'exaltation de notre Mère la Sainte Eglise ? Et toute l'Eglise cesse-elle jamais de demander l'humiliation des ennemis de DIEU et l'avènement du règne du divin Sauveur ? *Ut inimicos sanctæ Ecclesiæ humiliare digneris, Te rogamus, audi nos !* — *Adveniat regnum tuum !* A nous donc d'obtenir cette humiliation et ce règne. Mais pour cela, il ne suffit pas de prier, il faut encore lutter ; et cette lutte est tellement dans les intentions de notre Mère la Sainte Eglise que, pour nous mettre à même de la soutenir dignement, elle nous fait demander à la divine Victime de nos autels de mettre la force dans nos âmes et d'y joindre les secours extérieurs :

O salutaris Hostia,
Bella premunt hostilia,
Da robur, fer auxilium.

Comment ce combat doit-il être mené ?

Cette question nous ramène, après de longs détours, à l'Américanisme, que nous n'avons cependant jamais perdu de vue.

Tout ce que nous avons dit montre avec évidence, croyons-nous, qu'il y a actuellement dans le monde une action satanique, et en même temps dans l'Eglise de DIEU une action divine, et que vraiment l'une et l'autre préparent des « temps nouveaux ». En les pronostiquant, les Américanistes des deux mondes ne se trompent point ; et, s'ils sont à blâmer, ce n'est certes pas de vouloir travailler à amener cet avenir si désirable et de s'y élancer, mais de se tromper sur les moyens à employer pour coopérer à l'œuvre de DIEU.

L'heure est solennelle entre toutes, et jamais il n'a été plus nécessaire pour tous ceux qui veulent être vraiment les serviteurs de DIEU et seconder ses desseins, comme il nous fait la grâce et l'honneur de nous le demander, de se bien orienter, pour ne point s'exposer à faire de fausses manœuvres (1).

Toute fausse manœuvre est nuisible à la cause que l'on veut servir. Ici quel désastre elle pourrait produire ! Si donc nous n'avons

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XLI.

point fait erreur, si la situation actuelle du monde est bien telle que nous venons de l'exposer, combien les ministres du Seigneur doivent être circonspects pour ne point, croyant faire bien, prêter leur concours à l'ennemi dix-huit fois séculaire du nom chrétien, au fauteur de toutes les hérésies qui ont assailli l'Eglise de son premier jour à celui où nous sommes, et qui aujourd'hui espère l'anéantir bientôt et complètement !

Or le système de spiritualité, d'éducation cléricale et de propagande religieuse qui a pris le nom de catholicisme américain, n'a-t-il pas des traits de ressemblance et des points de contact avec celui dont l'*Alliance-Israélite-Universelle* attend l'apostasie des peuples chrétiens ? Nous croyons, sinon l'avoir démontré, du moins avoir donné des indices suffisants pour éveiller l'attention sur un danger, le plus redoutable peut-être, que l'œuvre du divin Sauveur ait jamais connu.

Dire qu'il faut « prêcher le bien-être » aux chrétiens de nos jours « si l'on veut répondre au nouvel état de l'esprit humain », et que le devoir des prêtres est actuellement de « donner le paradis tout de suite en attendant l'autre » ;

Dire que les vertus auxquelles il faut actuellement former les chrétiens doivent être de préférence celles qui peuvent favoriser leurs succès en ce monde ;

Dire que l'Eglise doit « maintenant pourvoir au salut et à la transfiguration des corps par des sacrements terrestres » ;

Dire que le député, même nommé par un collège catholique, même prêtre, ne doit faire servir son mandat qu'à la défense des intérêts matériels du peuple et qu'il n'a pas à s'occuper des intérêts des âmes et des intérêts de l'Eglise ;

Vouloir abolir la douane que le divin Maître a postée à l'entrée de la Cité sainte pour la défendre contre l'introduction des fausses doctrines ;

Vouloir étouffer la polémique qui jusqu'ici a préservé la foi de toute corruption, l'a éclairée, l'a raffermie, l'a développée, pour lui substituer l'irénique qui ne maintiendrait la paix, — et quelle paix ! — qu'aux dépens des droits imprescriptibles de la vérité ;

Vouloir faire reculer le dogme devant la science, et cela jusqu'au delà même des définitions *ex cathedra ;*

Louer ceux qui, en fait de religion, laisseraient jeter par-dessus bord tout l'ensemble des dogmes pour ne garder que la morale et n'en considérer que les résultats :

Où tout cela peut-il aboutir ? si ce n'est à cette vague religiosité où l'*Alliance-Israélite-Universelle* voudrait amener tous les hommes, afin que « les temps messianiques prédits par les prophètes d'Israël puissent se réaliser. »

Sans doute toutes ces aberrations ne sont point présentées en un corps de doctrine bien net, bien compact, dont un ou plusieurs hommes prendraient ouvertement la responsabilité. Telle proposition a été formulée par celui-ci, telle autre par celui-là. Mais chacune d'elles a une parenté évidente avec toutes les autres, et ceux qui les ont proférées se sentent en assez parfaite communion d'idées et de vues pour s'être donné un nom de parti : *Américanisme, Catholicisme américain.*

Et comme il arrive toujours, autour de ce parti sont venus se grouper ceux qui, de tout temps, ont cherché à concilier l'esprit du monde avec l'esprit de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous trouvons actuellement ces conciliateurs parmi ceux qui se sont donné, eux

aussi, un nom particulier au sein de la grande famille catholique, le parti de la Démocratie chrétienne.

Ce qui nous permet cette affirmation, ce sont les propositions que leurs chefs ne cessent de formuler et qui, sur plusieurs points, sont identiques à celles exprimées par les Américanistes ; ce sont aussi les sympathies mutuelles que les chefs des deux partis se sont témoignées publiquement, et les efforts faits d'un côté comme de l'autre pour se pousser réciproquement dans le monde et y faire pénétrer leurs idées (1).

Les démocrates chrétiens sont animés d'un zèle de prosélytisme, auprès du jeune clergé surtout, qui les rend dangereux, alors qu'ils pourraient servir l'Eglise et travailler au salut de la société. Plusieurs, sans doute, mettront fin à leur propagande et réformeront leurs propres idées lorsqu'ils en auront vu les tenants et les aboutissants. Qu'ils nous permettent de

1. Voir l'abbé Naudet, *Vers l'Avenir*, p. 57-62 ; voir le chapitre III, *Vieux Monde*, dans L'HISTOIRE D'UNE IDÉE ; voir surtout les articles et les correspondances publiés dans les journaux et les revues de la Démocratie chétienne, depuis que les Congrégations romaines ont commencé l'examen des doctrines de l'Américanisme.

mettre sous leurs yeux quelques passages d'un article tout récent de l'*Osservatore Romano* qui répond bien à leurs préoccupations :

« On dit que le *prêtre doit être moderne*, ce qui rend nécessaire, bien entendu, une instruction et une éducation modernes du clergé. C'est ainsi que, quand certaines gens veulent louer un prêtre, ils le qualifient de *prêtre moderne*, de la même façon que, pour rendre hommage à un simple laïque, ils disent que c'est *un homme de son temps*. On a fait la même chose pour tel ou tel évêque, que l'on a proclamé un *évêque moderne*, pour l'élever par cet éloge au-dessus des autres.

» En poursuivant la même voie, on passera au Pape moderne, puis à l'Eglise moderne ; on aura aussi un Evangile et un Décalogue modernes, un Christ, un Dieu moderne... Il en est qui formulent des critiques acerbes contre les études que l'on fait dans les séminaires ; ils disent qu'avec l'instruction que l'on y donne on ne forme point le prêtre moderne, le prêtre tel qu'il doit être de nos jours, celui qui est réclamé par les temps nouveaux et les besoins de la société moderne.

» Ces messieurs devraient bien réfléchir à

ceci que, comme dans l'Eglise a toujours existé et ne cessera d'exister l'esprit de sainteté, il s'y trouve aussi, et il s'y trouvera toujours l'esprit de sagesse qui procède de sa doctrine...

» De nos temps, on étudie peu. On commence à écrire alors qu'on n'a pas encore étudié ; on parle de tout alors qu'on ne connaît pas encore grand'chose. Le jeune homme dogmatise, comme n'oserait pas le faire le vieillard dont les cheveux ont blanchi sur les livres, dans l'étude ; bien des gens se prennent pour autant de Salomons une fois qu'ils ont dit qu'il faut que les choses anciennes cèdent le pas aux choses modernes...

» C'est très bien d'accueillir et d'employer des méthodes plus profitables, et de faire servir ce qui est nouveau à venir en aide à ce qui est ancien, afin de pourvoir aux besoins des temps et des lieux. C'est ce que fait précisément l'Eglise de nos jours, comme d'ailleurs elle l'a toujours fait...

» Mais remarquons bien ceci : SI L'EGLISE FORME LE PRÊTRE POUR LES TEMPS, ELLE NE MODÈLE PAS LE PRÊTRE SUR LES TEMPS.

» Voilà le danger auquel s'exposent imprudemment ceux qui, ne connaissant que peu ou

point le sacerdoce catholique et les temps présents, réclament si bruyamment le prêtre moderne afin de moderniser le clergé ; alors que ce qui serait plutôt nécessaire, ce serait de christianiser les temps, car le dix-neuvième siècle a subi trop de déchristianisation pour ne pas avoir un besoin urgent d'être rechristianisé.

» Que les critiques dont je parle le sachent bien : il n'y a rien de plus moderne que l'Eglise, que ses institutions, que ses prêtres, parce qu'il n'y a rien qui soit, autant que l'Eglise, de tous les temps et pour tous les temps. »

Croire qu'il faut « modeler le prêtre sur les temps », voilà la grande, la plus pernicieuse erreur des Américanistes ; modeler le prêtre sur le monde d'aujourd'hui, voilà le grand mal auquel concourent, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas, les conférences sociales établies dans les séminaires, les cercles d'études sociales pour le jeune clergé qui en ont été la suite, et les congrès ecclésiastiques qui devaient en être le couronnement.

Les résultats de ces innovations peuvent déjà être constatés.

Mgr Lelong, évêque de Nevers, les a signalés à son clergé, après avoir choisi pour cela le moment où celui-ci était le mieux préparé à entendre une telle leçon, c'est-à-dire, au milieu du recueillement de la retraite ecclésiastique.

« Il semble qu'en ce moment l'Enfer se déchaîne contre le sacerdoce avec un redoublement de fureur. Il passe sur le clergé un souffle de rationalisme et de mondanité. On lui propose un idéal venu de par-delà l'Océan ; on le lui vante comme le seul capable de faire du prêtre l'homme de son temps et des sociétés modernes. »

Il n'est point de prêtre, ayant vraiment l'esprit de son état, qui n'ait constaté, à la grande douleur de son âme, l'action pernicieuse de ce souffle dans nos rangs. Ils sont bien rares encore, fort heureusement, les confrères qui en sont atteints, mais leur nombre n'aurait point tardé à s'accroître, si des voix autorisées ne s'étaient élevées, comme celle de Mgr Germain sur son lit de mort, pour dire : « Messieurs, soyez fidèles aux traditions de l'Eglise ; ne vous jetez pas dans les nouveautés. Ce n'est point par les prêtres qui s'y laissent

entraîner que le bon DIEU sauvera son Eglise. On a prêté aux directions du Pape un sens qu'elles n'ont pas. Que les jeunes prêtres et les séminaristes se défient. Je ne désire pas pour le diocèse des abbés démocrates (1). »

Ces paroles, reproduites dans beaucoup de *Semaines religieuses*, signalées à l'attention du clergé par plusieurs évêques et par le cardinal-vicaire de Rome, donnèrent à réfléchir à plusieurs. D'autres restèrent sous l'influence de ce souffle « venu de l'enfer », et Mgr de Nevers ne craignit point de disséquer leurs âmes sous les yeux de son clergé assemblé pour montrer à tous ce qui s'y trouve, ou plutôt ce qui ne s'y trouve plus :

« Ils oublient ce qui a fait le prêtre à toutes les époques de l'histoire. Ce qui a toujours assuré la fécondité de son ministère : ce sont des principes qui ne changent pas et qui se trouvent nettement formulés dans l'Evangile de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST : l'humilité, la mortification, le désintéressement, la vie intérieure, l'esprit de sacrifice. »

C'est cela et uniquement cela, et non point la confiance en soi-même et le reste de l'Amé-

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XLII.

ricanisme, qui a permis aux Apôtres et aux missionnaires d'étendre l'Eglise jusqu'aux confins du monde, et qui a donné aux pasteurs la vertu de porter les âmes aux sommets de la perfection.

Aussi Mgr Lelong put conclure :

« Voilà nos armes, Messieurs. Elles ont été victorieuses entre les mains des Apôtres et de tous les saints prêtres ; avec la grâce de Dieu elles le seront aussi dans les nôtres. Se conduire par d'autres principes, chercher à introduire dans le dogme et dans la morale certaines atténuations, rêver ces conciliations que l'Evangile a par avance déclarées chimériques, c'est marcher sur le bord d'un précipice, et s'exposer à y tomber. »

Dejà, hélas ! plusieurs y sont tombés. M. Herman Schell, professeur à la Faculté de théologie catholique de Würzburg, bien que se rattachant, de son propre aveu, aux idées américaines, a avoué dans une récente brochure que le mouvement dont il s'est fait l'apôtre en Allemagne a poussé des prêtres dans le protestantisme. Il n'en va pas autrement en France. Il y a un an, la Faculté de

théologie protestante de Paris inscrivait six prêtres apostats, et celle de Montauban quatre, comme aspirants pasteurs. En même temps, l'*Eclair* nous apprenait qu'il existe une œuvre protestante pour accueillir les prêtres qui désertent l'Eglise ; il donnait les noms de dix-huit malheureux qui sont allés demander des secours à cette association (1).

Quoi d'étonnant !

Après avoir cité les paroles de Mgr Lelong que nous venons de rapporter, l'ex-abbé Charbonnel dit avec vérité : « Cet évêque-là, du moins, a de la clairvoyance, la logique de l'Américanisme mène loin du catholicisme autoritaire : elle affranchit et libère. »

Et un peu plus loin : « *Sans nul doute* JE DOIS AUX IDÉES QUE CES HOMMES REPRÉSENTENT MON APOSTASIE. » Il venait de nommer le P. Hecker, Mgr Ireland, Mgr Keane, M. Félix Klein.

Dans un article qu'il publia le 1er octobre 1898 dans un périodique protestant, *La Revue chrétienne*, le même ex-abbé est plus explicite encore : « Il est vrai que je fus un *Américanisant* ou un *Américaniste* de la pre-

1. Voir aux DOCUMENTS, N. XLIII.

mière heure. C'est bien, en effet, à mon ami d'autrefois et à moi que les jésuites peuvent attribuer la responsabilité de ce qui désormais dérange si profondément leurs idées et leurs habitudes. Dans mon livre *Histoire d'une idée, Congrès universel des religions*, j'ai raconté les commencements de l'*Américanisme*;... nous traduisîmes les discours les plus importants de Mgr Ireland. M. Félix Klein les publia sous ce titre : *L'Eglise et le Siècle*. Cela fit le tour de la presse... Voilà hautement revendiqué mon effort d'*Américanisme*... Ayant bien reconnu mes illusions et que toute évolution libérale du catholicisme est impossible, je quittai l'Eglise. Assurément *la logique de l'*AMÉRICANISME *doit aboutir à cette conclusion*, car rien n'est plus contraire que l'*Américanisme* aux principes catholiques. »

La fin du siècle dernier a donné une leçon, comme l'observait récemment Mgr l'évêque d'Annecy, que ces MM. n'ont point assez méditée. On y voit les suites funestes de ces entraînements qui se produisent tout à coup et auxquels s'abandonnent ceux qui ne prennent point la peine de réfléchir : entraînements qui conduisent toujours plus loin que ne l'ont

voulu d'abord ceux mêmes qui les ont produits.

Méfions-nous !

Un saint missionnaire, le P. Aubry, a dit quelque part, dans son *Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France*, ouvrage que MM. les directeurs de séminaires ne sauraient trop lire et méditer :

« Le moyen fondamental et unique du retour de la société à DIEU, c'est le ministère apostolique ordinaire, quotidien, ignoré, inaperçu, humble, de chaque curé dans son petit coin, où il est en présence de l'homme réel et pratique, de celui qui compose la société. C'est ce ministère-là qu'il faut soigner en préparant d'excellents curés de paroisses...

» La force du clergé, dans une nation catholique, c'est que ses membres sont partout postés au milieu des populations, armés pour travailler là quotidiennement, petitement, en détail, sur les plus humbles éléments, sur les infiniment petits qui composent la société. C'est bien là ce que saint Léon appelle « *imbuere mundum Evangelio...* »

En agissant ainsi, nous serons certainement dans notre voie, dans notre mission,

nous serons certains de ne point nous égarer et de ne point nous mettre en danger d'égarer ceux que nous devons conduire au ciel : car c'est la voie que Notre-Seigneur Jésus-Christ a tracée et dans laquelle la Sainte Eglise a constamment maintenu pasteurs et ouailles.

Le curé actuel d'Ars, M. le chanoine Convert, a adressé au mois d'août de cette année une allocution aux pèlerins prêtres qui étaient venus s'agenouiller sur le tombeau du saint curé, avant que d'aller à La Salette méditer les leçons de Notre-Dame. Il leur dit :

« Un prêtre s'est trouvé en Amérique, bon et zélé sans doute, mais aux idées aventureuses, à l'esprit mal équilibré, d'une science médiocre et douteuse, plein d'une joyeuse confiance en lui-même, ne rêvant que conquêtes par des chemins inexplorés.

» Et cet homme, ses compatriotes l'ont élevé sur un piédestal ; et, le montrant à la vieille Europe, ils ont dit : « Voilà l'ornement » et le joyau de notre clergé ! » Et, en France, de nombreux échos ont répondu : Oui, « c'est » un docteur ! un de ceux qui apprennent à » des séries de générations humaines ce

» qu'elles ont à faire. Il a tracé et réalisé en
» lui l'idéal du prêtre pour l'avenir nouveau de
» l'Eglise. »

» Mais le Souverain Pontife, le 27 juillet 1896, avait condamné à l'avance cet enthousiasme inconsidéré, en présentant à la vénération de l'univers catholique J.-B.-M. Vianney, curé d'Ars.

« Il est, dit Léon XIII dans son décret *In*
» *Ecclesiæ terras*, il est le modèle achevé de
» toutes les vertus, et *ses admirables exemples*
» *sont ceux qui conviennent le mieux à notre*
» *siècle.* »

» Voilà le prêtre dont nous avions besoin, et qu'a suscité au milieu de nous le Dieu des miséricordes.

» Voilà « le vrai type du prêtre moderne » : il va au peuple, et *surtout il attire le peuple* à lui et *à Jésus-Christ.*

» Il va au peuple : mais on sent les macérations sanglantes, la prière, le jeûne, l'humilité qui lui ouvrent les cœurs et aplanissent sur son chemin tous les obstacles.

» Voilà le vrai « type du prêtre qu'il faut à
» l'Eglise pour lui faire recouvrer le terrain
» que lui ont fait perdre le protestantisme et

» l'incrédulité, aussi bien que pour la rendre » capable de reprendre sa marche en avant » dans l'accomplissement de sa mission di- » vine. »

» Car il combat avec les seules armes que lui ont léguées Jésus-Christ et les Apôtres : « le bouclier de la foi, le glaive de la parole » de Dieu », la pauvreté évangélique et l'abnégation.

» Il n'estime point qu'il soit inopportun de prêcher les grandes leçons de l'éternité à ces cœurs amollis par le bien-être et le sensualisme, à ces esprits que le rationalisme a déchristianisés.

» A l'exemple du Maître, il montre sans cesse l'enfer ouvert sous les pas du pécheur endurci; à l'exemple de l'Apôtre, il fait trembler les petits et les grands en leur annonçant le jugement et la résurrection future.

» Il n'amoindrit pas la vérité et ne retient pas le verbe de Dieu, car il sait que la vérité délivre, et une intuition prophétique lui révèle que le monde ne peut être de nouveau sauvé que par les moyens qui l'ont arraché une première fois aux hontes et aux souillures du paganisme.

» Voilà un vrai « docteur, un de ceux qui
» apprennent à des séries de générations hu-
» maines ce qu'elles ont à faire. »

» Voilà celui « qui a réalisé l'idéal du prêtre
» pour l'avenir nouveau de l'Eglise ». Il a pratiqué les « vertus passives » d'humilité, de patience, de chasteté, qu'une jeune école proclame aujourd'hui un peu démodées ; il a été un contemplatif du moyen âge, un ascète des premiers siècles, et au delà des mers on sourit en pensant qu'il eût mieux fait de se livrer, selon une expression aussi nouvelle qu'inexacte, aux « vertus actives », car on n'est point prêtre pour soi, mais pour les autres.

» Or, dit Léon XIII, « sans être sorti de
» l'humble village où il exerça, il est vrai avec
» éclat, le ministère pastoral, il produisit, à la
» manière des hérauts de l'Evangile, d'abon-
» dants fruits de salut dans toutes les autres
» régions de l'univers qu'il ne put parcourir.

» Il tient de Dieu une assistance et une
» grâce particulière pour attirer chaque jour,
» à flots pressés, les peuples au tribunal de la
» pénitence et pour ramener au bien les hom-
» mes perdus de vices ; ce qui fut même son
» œuvre par excellence. »

» Et durant les dix dernières années de sa vie on compta par soixante et quatre-vingt mille les pèlerins qui annuellement recoururent à son ministère.

» Que DIEU nous donne des prêtres comme le vénérable Vianney, des prêtres d'oraison, des prêtres humbles et mortifiés comme lui, et des temps nouveaux, en effet, se lèveront pour l'Église ; les âges apostoliques reparaîtront avec toute leur ferveur. »

Tout prêtre qui veut être le vrai serviteur du CHRIST doit, à l'heure actuelle, méditer ces paroles du pieux successeur du Vénérable Jean-Baptiste Vianney. Elles ont été pour ainsi dire entendues avant d'avoir été prononcées, car si quelques ecclésiastiques ont pu être séduits par « l'idéal » que leur a présenté l'Américanisme, combien plus de prêtres, en France, ont les yeux constamment attachés sur cet autre idéal que Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même a eu la bonté de nous présenter dans la personne du saint curé d'Ars, à l'aurore « des temps nouveaux » où nous entrons : nouveaux, non du côté de l'Eglise, qui restera jusqu'à la fin des temps ce que l'a faite son divin Fondateur, dans sa discipline

et dans son ascétisme aussi bien que dans sa doctrine ; mais nouveaux du côté des hommes, qui seront plus pressés que jamais par les événements qui s'annoncent, et qui ont déjà commencé à se réfugier dans l'arche hors de laquelle il n'y a point de salut éternel pour les individus, et il n'y a point non plus de salut temporel pour les nations.

CHAPITRE SEIZIÈME.

SPIRITUM INNOVA IN VISCERIBUS.

« Les nouvelles générations, dit M. l'abbé de Broglie (1), ne se sentent pas à l'aise dans la froide prison où les matérialistes voudraient les murer. L'horizon bas et borné des choses d'ici-bas ne leur suffit pas. Elles éprouvent le besoin de l'infini et de l'invisible que Musset a si bien décrit :

.... Jouis, dit la Sagesse antique ;
Je ne puis ; malgré moi, l'avenir me tourmente...
Une immense espérance a traversé la terre...
Malgré nous, vers le Ciel, il faut lever les yeux.

» En même temps une inquiétude profonde commence à pénétrer ceux qui réfléchissent sur les conditions de vie et de durée de la société civilisée. Cette société ne saurait subsister sans principes moraux : cela est évident. D'un autre côté, les principes de la vieille morale sont sapés par l'athéisme et le positivisme.

1. *Le présent et l'avenir du Catholicisme en France.*

» A la morale sans DIEU a rapidement succédé la morale sans obligation et sans devoir, c'est-à-dire une morale qui laisse toute liberté aux vices et aux passions.

» Les docteurs des écoles négatives ont essayé de parer à ce danger : ils ont inauguré de nombreux systèmes pour diriger la conduite des hommes, en se servant de motifs d'intérêt ou de persuasion.

» Mais ces systèmes... sont de pures théories abstraites, sans efficacité sur le cœur des hommes et sur leur conduite.

» Il est donc à prévoir qu'un grand nombre d'esprits, dans la double pensée de rendre à l'humanité un idéal dont elle ne saurait se passer, et d'empêcher la société de redescendre, faute de principes, vers la barbarie, se tourneront vers la religion, qui a été partout et toujours l'institutrice morale de l'humanité, et lui demanderont le secours dont ils sentent vivement le besoin. Seulement... lorsque viendra le jour où le besoin d'une croyance se fera sentir avec force, lorsque la société, se sentant perdue, appellera la religion à son secours... le catholicisme aura-t-il une force suffisante pour accomplir l'œuvre qui lui sera demandée ? »

C'est la question que M. Taine s'était posée dans la *Revue des Deux-Mondes* (1). Il avait dit : « Aujourd'hui, après dix-huit siècles, sur les deux continents, depuis l'Oural jusqu'aux Montagnes Rocheuses, dans les moujiks russes et les settlers américains, le christianisme opère comme autrefois dans les artisans de la Galilée, et de la même façon, de façon à substituer à l'amour de soi, l'amour des autres... Il est encore, pour quatre cents millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité, pour l'emporter, par delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice. Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. »

La Révolution, depuis un siècle, s'acharne à casser ces ailes, et la société gît dans

1. Inutile de dire que M. l'abbé de Broglie ne la fait nullement sienne.

l'égoïsme et la sensualité, quand elle ne va point à la cruauté. Et c'est pourquoi l'on voit les meilleurs, parmi les hommes qui n'ont point reçu le bienfait de la foi ou qui l'ont perdu, tourner leurs regards vers cette religion que l'on veut anéantir et lui demander le secours dont ils sentent vivement le besoin.

Pourra-t-elle le donner ?

M. Taine en doute. Et la raison qu'il en apporte, c'est que, à l'heure actuelle, si « le christianisme s'est réchauffé dans le cloître, il s'est refroidi dans le monde, et c'est dans le monde surtout que SA CHALEUR EST nécessaire. »

La chaleur du catholicisme est nécessaire au monde ! Aucun mot n'a été dit plus vrai sur la situation présente, plus plein d'enseignements et de promesses pour l'avenir de demain.

« Le christianisme s'est refroidi dans le monde. » La Sainte Eglise constatait déjà avec douleur ce refroidissement à la fin du XIII[e] siècle. « Seigneur JÉSUS-CHRIST, lorsque *la charité se refroidissait dans le monde*, vous avez voulu, pour enflammer nos cœurs du feu de votre amour, renouveler les sacrés stig-

mates de votre Passion dans la chair du bienheureux François. » Depuis, la Renaissance, le Protestantisme, le Jansénisme, le Libéralisme, ont accumulé les glaces sur le cœur de l'humanité et l'ont conduite à un état voisin de la mort. « S'il ne se fait pas une révolution morale en Europe, si l'esprit religieux n'est pas renforcé dans cette partie du monde, le lien social est dissous. On ne peut rien deviner et il faut s'attendre à tout » (de Maistre). « Le monde semble à la veille ou de finir ou de subir une transformation religieuse » (Blanc de Saint-Bonnet).

Oui, le monde est à la veille de finir si le christianisme ne vient lui rendre la chaleur vitale qu'il a perdue. Et comment lui rendre cette chaleur ? En le replongeant dans la connaissance de l'ordre surnaturel et dans l'amour de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, Fils de DIEU fait Homme pour notre salut. Seuls cette connaissance et cet amour peuvent emporter de nouveau les âmes à travers la patience, la résignation et l'espérance, jusqu'à la sérénité ; et par delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice.

Qui ne sent combien les paroles de Taine sont vraies? Et qui ne remarquera que ce programme est à l'opposé de celui que les soi-disant démocrates chrétiens nous proposent? Au lieu de soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de son horizon borné, ils fixent son regard sur la terre, ils estiment inopportun de le diriger vers le ciel ; ils excitent l'impatience, voilent la beauté du dévouement et de la divine charité, et à force de crier : Droits et justice! ils tuent, au haut et au bas de la société, l'esprit de sacrifice qui est le tout du christianisme.

La société chrétienne ne peut être relevée par de tels moyens. Pour régénérer la société païenne, les Apôtres lui ont insufflé le feu dont ils avaient été embrasés au Cénacle : lumière dans l'intelligence par les clartés de la foi, chaleur dans le cœur par la charité divine.

Voilà ce qu'il faut rendre au monde. Toute autre chose n'arrêtera pas d'une minute la course de la société vers l'abîme où elle trouvera ruine et mort.

Taine constate que « le christianisme s'est réchauffé dans le cloître ». Ce nous est une grande joie de pouvoir le constater avec lui.

Là est notre meilleure espérance. Il y a à cette heure plus de piété, plus de dévouement, plus de sacrifice dans le cloître qu'il n'y en avait, généralement parlant, lorsque la Révolution vint en fermer les portes, pensant bien l'avoir rendu désert pour toujours. Mais il faut que ce feu devienne plus ardent s'il veut embraser le monde. N'est-ce pas à cette fin que JÉSUS nous a montré la croix plantée dans son cœur couronné d'épines, et ce cœur comme une fournaise ardente ? « Voyez, nous dit-il, et agissez selon le modèle qui vous a été montré sur la montagne. » (Hebr. VIII, 5.) Pour réchauffer le monde, il ne suffit point d'aimer, il faut être embrasé d'amour ; et cet embrasement, c'est la croix plantée dans le cœur qui l'allume, c'est le faisceau d'épines qui le nourrit.

Le clergé séculier est aussi plus zélé qu'il ne le fut. Mais en tout temps, et surtout dans le temps où nous sommes, le zèle ne peut être complètement livré à lui-même. « La vitesse du monde s'accélère, dit le P. Gratry. Le mouvement sous toutes ses formes, morales, intellectuelles et physiques, se multiplie en des proportions insensées... Voilà le grand danger du monde contemporain et de l'état

présent des âmes... Toute notre force est dans la prière et dans la foi, augmentées dans nos âmes par le recueillement et la retraite, par l'habitude de la vie intérieure qui, seule, développe la vertu, la lumière et l'amour. Ce n'est jamais par la multiplicité des efforts de surface, ni par la masse des œuvres, que nous sommes les ministres utiles de l'Evangile, mais par la toute-puissance d'un cœur humble appuyé sur DIEU, d'une âme profonde qui puise en DIEU. Là, dis-je, est notre force pour accomplir notre devoir, pour sauver le peuple... (1) »

Que le clergé prenne donc garde que son zèle ne s'égare dans les voies où l'Américanisme prétend le pousser. Nous l'avons vu, les moyens qu'il préconise pour procurer l'extension extérieure de l'Eglise et son avancement intérieur, auraient pour effet de la dissoudre dans une vague religiosité qui achèverait de glacer les cœurs et le monde.

Le zèle vraiment apostolique, le zèle qui a fait la société chrétienne et qui seul peut la refaire, est celui qui, enflammé de l'amour de DIEU et des âmes, s'attache à propager la foi dans son intégrité et dans sa pureté. Or,

1. *H. Pereyve*, par Gratry, p. 206, 209 et 210.

comme l'a fort bien dit Dom Laurent Janssens, « l'Américanisme, c'est le principe protestant mis au service du libéralisme total ». Rien de plus glacial, rien de plus mortel. C'est de libéralisme que la société se meurt, comment ce qui la tue pourrait-il lui rendre la vie ?

« Dans les temps anciens, dit le P. Aubry, l'atmosphère intellectuelle n'était pas comme maintenant pleine de ces senteurs d'hérésie qui la rendent aujourd'hui si dangereuse. On était dans le vrai, on le puisait partout, on le respirait avec l'air. La théologie était, selon la belle parole de Guizot, « le sang qui coulait dans les veines du monde européen » ; et on ne peut mieux expliquer d'un seul mot qui exprime tout, comment la constitution même des intelligences était trempée de foi. La *douce France*, comme disaient nos troubadours, était le vase qui portait au milieu du monde, et versait sur les nations l'esprit de Jésus-Christ. Ce vase qui pourrait être brisé par la colère de Dieu, il doit être réparé pour sa gloire. »

Oui, pour que le monde revienne à la vie, il faut que le vase que Dieu s'était fait de ses mains, la France, pour recevoir, la première parmi les peuples, le vin surnaturel de la foi

et le verser aux autres nations, soit réparé pour la gloire de DIEU. Et si le clergé de France veut accomplir les sublimes destinées que de Maistre présageait de lui après que la Révolution aurait achevé son cours (1), il faut que lui-même se retrempe dans l'esprit de foi et qu'il n'ait d'autre vue, d'autre passion, que d'en imbiber les âmes. Son but, l'unique but de son zèle, doit être de ramener ces temps anciens où, selon la parole de Guizot, « la théologie était le sang qui coulait dans les veines du monde européen. »

Le reste ne vaut, ne peut valoir qu'en qualité d'artères pour faire circuler ce sang.

« Ce qui nous manque selon les uns, dit le P. Aubry, c'est la publicité, le journal, la brochure ; selon les autres, c'est la polémique, le combat, la réponse à toutes les objections. Ceux-ci veulent de l'union, de l'entente, de la centralisation, une sorte de complot ; ceux-là, des patronages, des conférences, des cercles, des confréries, des organisations ingénieuses,

1. Le clergé de France a mille raisons de croire qu'il est appelé à une grande mission ; et les mêmes conjectures qui lui laissent apercevoir pourquoi il a souffert, lui permettent aussi de se croire destiné à une œuvre essentielle. (*Considérations sur la France*, p. 26.)

enfin ce qu'on est convenu d'appeler *les industries du zèle apostolique.* D'autres encore demandent des savants, des hommes universels à la hauteur de leur siècle.

» Tout cela est très bien, tout cela mène au but ; mais tout cela n'est bon qu'avec quelque chose de mieux encore. »

Ce mieux, c'est que ces journaux, ces conférences, ces livres, ces patronages, ces cercles, ces confréries, et encore, et surtout, les catéchismes, les écoles et les universités, versent abondamment et puissamment dans les âmes, les institutions et les œuvres, la sève chrétienne, la vie surnaturelle. Que chacun ait cela en vue en tout et par-dessus tout ; que ces choses soient estimées vaines et inutiles si elles ne procurent point ce bien au-dessus de tout bien.

« On ne guérit pas une nation malade, dit encore le P. Aubry, avec de l'enthousiasme, des sentiments, de grands cris d'espérance jetés dans les chaires, les tribunes, les journaux et les livres. »

Et surtout on ne la convertit pas en prêchant aux hommes leurs droits et en taisant leurs devoirs ; en marquant du dédain pour

l'humilité, l'obéissance, l'esprit de pauvreté et même la divine charité ; en encourageant la convoitise des choses de ce monde et en remettant à plus tard de parler des espérances éternelles.

Ceci n'apporte à l'âme que le froid de l'égoïsme ; et cela — les grandes phrases et les grands discours — ne fait qu'une flambée dans l'imagination.

Il faut un autre feu pour réchauffer le monde et lui rendre la vie.

Il faut que les hommes recommencent à savoir que la grâce sanctifiante qui est donnée au saint Baptême crée en eux une nouvelle vie, vie d'ordre surnaturel et divin qui les fait vraiment enfants de DIEU par une participation réelle à la nature divine. Les Juifs estiment être la seule race vraiment humaine ; nous sommes, nous chrétiens, une race surhumaine, plus élevés au-dessus du reste de l'humanité, par la grâce, que les autres hommes ne le sont, par la raison, au-dessus des animaux. Il faut que les fils d'Adam réapprennent comment, par l'Incarnation et la Rédemption, cette grâce a découlé du sein de DIEU dans le Cœur de JÉSUS-CHRIST, sa source, son

réservoir sur la terre ; — comment, de cette source, elle est versée dans les trésors de l'Eglise qui, en sa qualité et en vertu de ses fonctions de mère, vit de cette grâce et en fait vivre ses enfants ; — comment elle se répand dans tout le corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire dans toute créature déifiée, depuis le Pape, tête et centre de l'Eglise, jusqu'au dernier des fidèles, en passant par les veines de la hiérarchie ; — comment elle féconde l'élément humain et produit la vie chrétienne avec sa riche moisson de fruits dans les âmes ; — comment en cet ordre admirable, la grâce habituelle divinise l'homme ; — comment cette divinisation n'est pas une métaphore, mais une réalité, puisque, dès ici-bas et par les vertus infuses, la participation à la vie divine commence, pour se consommer dans la gloire par la vision intuitive et l'amour béatifique.

Le feu qui doit revivifier le monde ne peut avoir d'autre foyer que les belles intuitions de la théologie aspirées et reçues dans un cœur pur.

Sans le feu divin qu'elles communiquent à l'âme, le zèle, quelqu'actif, quelqu'étendu, quelqu'entreprenant qu'il soit, reste infécond. On ne le voit que trop. Que d'efforts dépensés en

pure perte ! que d'agitations non seulement stériles mais qui, au lieu d'élever le peuple à la hauteur du prêtre, abaissent le prêtre jusqu'au peuple !

Poussant à ses dernières limites l'hypothèse des ravages que cause présentement l'esprit moderne dans les âmes et dans la société, le P. Aubry dit : « Quand les idées régnantes, les désertions et les scandales auraient enlevé à l'Eglise la moitié, puis les trois quarts, puis les neuf dixièmes, puis les quatre-vingt-dix-neuf centièmes, puis les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf millièmes de sa famille, si le millième demeuré fidèle est excellent et radical, tout sera regagné, car ce millième formera la petite mais vaillante armée de Gédéon, la semence saine et irréprochable d'une nouvelle société. Combien serait plus puissante, pour la régénération d'un peuple comme le nôtre, une telle phalange sortie d'écoles théologiques solides, armée de toute la force surnaturelle de l'Evangile, fortifiée de principes sûrs et inébranlables contre l'esprit du siècle ! Certainement elle vaincrait, à moins que l'Ecriture n'eût menti en disant : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* »

Non! l'Esprit-Saint n'a point menti. C'est la foi et la foi seule qui a triomphé, qui triomphe et qui peut toujours triompher de l'esprit du monde.

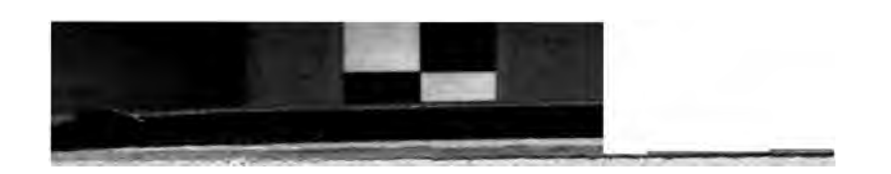
« La foi, c'est le germe transformateur ; elle fermente dans l'âme, envahit, absorbe, transforme tout l'être humain et, par l'être humain, toute la société. »

Et c'est pourquoi, la conclusion du P. Aubry est que « le nœud de la question, c'est l'ÉDUCATION CLÉRICALE formant non pas un sacerdoce amoindri par la faiblesse des méthodes surannées et impuissantes, ou par un enseignement qui se promène sur des surfaces, ou par l'infiltration des idées modernes, mais un sacerdoce retrempé aux vraies sources ; incapable de transiger avec le monde, mais apportant une nouvelle effusion de foi et de lumière dans les intelligences, de vie chrétienne dans les cœurs, de civilisation catholique dans la société (1). »

Cette conclusion sera aussi celle de ce livre, qui n'a essayé de montrer le mouvement

1. Voir *Essai sur la méthode des études ecclésiastiques en France*, par J.-B. Aubry, 1re et 2e parties. Particulièrement es chapitres IV, IX et X.

antichrétien qui entraîne le monde, des plus hautes sphères aux plus humbles, que pour faire sentir la nécessité pressante de ranimer en tous la grâce de DIEU. Prêtres, nous avons reçu, par l'imposition des mains, une grâce d'apostolat qui nous rend aptes à former un peuple capable d'adorer et d'aimer DIEU et le Seigneur et Sauveur JÉSUS ; fidèles, vous avez reçu, par l'eau régénératrice du baptême, puis par l'onction du saint chrême, une participation à la nature divine qui vous rend capables d'efforts contre le mal en vous et hors de vous, d'élans vers le souverain Bien. Gardons tous avec un soin pieux, développons en nous-mêmes et dans le cœur de nos frères, par le Saint-Esprit qui habite en nous, LE BON DÉPOT, comme parle l'Apôtre. Là est la seule source de salut et de vie pour la société comme pour chacun de nous.



DOCUMENTS
ET
ÉCLAIRCISSEMENTS.

DOCUMENTS
ET ÉCLAIRCISSEMENTS

AU CHAPITRE PREMIER.

N. I. — *Ils essayent de tromper, ceux qui veulent solidariser l'américanisme avec l'Eglise des Etats-Unis!* — Page 10.

La *Vérité de Québec* a reproduit, dans son numéro du 10 décembre 1898, une correspondance de Rome publiée dans le *New-York Freeman's Journal* du 3 décembre. Le correspondant rapporte une conversation qu'il a eue avec un ecclésiastique de Rome, « qui a passé quelque temps en Amérique et en France, et qui est, de plus, bien placé pour être exactement renseigné. »

Or, ce qui résulte de cette correspondance c'est qu'il serait erroné et injuste de confondre l'américanisme avec l'Eglise des Etats-Unis, puisque l'américanisme, qui n'est le partage que d'un petit nombre d'ecclésiastiques américains, se trouve non seulement en Amérique, mais aussi en Italie, en France et en Allemagne ; de sorte que, selon l'ecclésiastique de Rome, dont le *New-York Freeman's Journal* rapporte l'entretien, il n'y aurait pas seulement un américanisme, mais quatre.

« Le plus récent, dit-il, est l'américanisme italien. Tous les journaux libéraux italiens, le *Populo Romano*, l'*Italie*, l'*Opinione*, la *Fanfulla* à leur tête, ont adhéré avec enthousiasme à l'américanisme. Mais quel est leur américanisme? Rien autre chose que le libéralisme italien affublé du drapeau étoilé. Il n'a qu'un dogme essentiel, savoir, que le pouvoir temporel du Pape est le pire ennemi de l'Eglise catholique. Les américanistes italiens prétendent, sans broncher, appuyer leur doctrine fondamentale sur le cardinal Gibbons, l'archevêque Ireland et autres prélats américains. Ils diffèrent entre eux sur les détails,

mais ils s'accordent généralement pour proclamer l'inutilité des Ordres contemplatifs et les désavantages de l'union de l'Eglise et de l'Etat.

» L'américanisme allemand est le plus impétueux des quatre. C'est le plus récent produit de l'esprit qui a fait éclore la soi-disant réforme du seizième siècle. Il veut réformer l'Eglise catholique et ne croit guère à l'inspiration des Saintes Ecritures. Sous certains rapports il est plus dangereux que les trois autres.

» L'américanisme français est le produit de plusieurs choses, dont la principale est une ignorance grotesque des conditions qui existent en Amérique. Aux Etats-Unis, la population est en grande majorité protestante ou indifférente ; en France, elle est presque exclusivement catholique. Les Etats-Unis sont un pays neuf, avec peu ou point de traditions catholiques et avec un esprit catholique embryonnaire. La France est la « Fille aînée de l'Eglise, » et la religion catholique ne fait pas seulement partie de la vie journalière du peuple, mais elle y est consacrée publiquement par les anciennes coutumes et traditions. Or le bon sens nous dit qu'il n'est guère probable qu'un pays comme les Etats-Unis, où la vérité et l'erreur se coudoient sans cesse, et où le protestantisme a tant de prise sur la majorité de la population, *puisse offrir aux peuples catholiques des exemples destinés à augmenter en eux l'esprit religieux*.

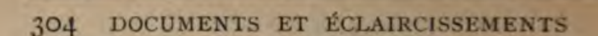
» Une autre erreur fatale de l'école française. Elle parle et agit comme si le mouvement, dit américain, était quelque chose d'étudié et de déterminé par une partie considérable et nettement définie de la hiérarchie et du clergé, et mis en pratique parmi les masses de la population catholique. Cela est absurde. Aux Etats-Unis, l'*américanisme* n'est ni plus ni moins qu'un ensemble d'opinions dont aucune n'est considérée comme essentielle par les chefs reconnus du mouvement.

» Qu'est-ce que je pense de l'américanisme français? Franchement, je ne l'aime point et je m'en défie de toute mon âme. Selon moi, l'ex-abbé Charbonnel est son produit logique. Loin de moi l'idée que tous ou presque tous les américanistes en France ne sont pas des hommes

sincères et honnêtes, désirant promouvoir les intérêts de l'Eglise ; mais je dois avouer qu'ils font preuve d'un manque d'équilibre et de sens commun vraiment pitoyable, et que les résultats de leur propagande jusqu'ici sont loin d'être satisfaisants.

» Lorsque vous m'interrogez, continue l'ecclésiastique romain à son interlocuteur, au sujet du *véritable* américanisme, l'américanisme américain, vous entrez sur un terrain dangereux. *Qu'est-ce que le véritable américanisme ?* UN COMPROMIS AVEC LES PROTESTANTS. Mais dans quel sens ? Je sais que l'on a laissé passer aux Etats-Unis, sans les condamner, une foule de choses qui n'auraient pas été tolérées ailleurs. Il y a une tendance, çà et là, d'aller aux extrêmes limites de la complaisance pour ne pas offenser les protestants, pour gagner leur faveur, pour montrer la générosité des catholiques. Quelques prêtres font chanter des hymnes protestantes dans leurs églises. Pendant la récente guerre, un prêtre, au moins, a prêché à un service religieux conduit par un ministre protestant. Les décisions pontificales au sujet des francs-maçons n'ont jamais été mises à exécution par beaucoup de confesseurs. Mais en admettant tout cela, il n'est pas prouvé que les autorités aient approuvé de telles pratiques ou les aient même tolérées.

» Quant aux relations entre l'Eglise et l'Etat, je sais que beaucoup de journaux ont parlé sur ce sujet comme si le système américain était le plus désirable pour tous les pays du monde. Les journalistes ont tort, cela va de soi, mais ils sont trop occupés pour être de bons théologiens ou des canonistes distingués. Le jour où un certain nombre d'évêques ou même de prêtres proclameront que l'Église catholique n'a aucun droit à la reconnaissance et à l'appui de l'Etat, il faudra examiner leur orthodoxie. Dans tous les cas, Léon XIII a parlé très clairement sur cette question. Les pays catholiques doivent se conformer au principe de l'union de l'Eglise et de l'Etat. Dans les pays protestants, l'Eglise a le même droit inhérent à son caractère. Elle ne pourra jamais reconnaître, et elle ne reconnaîtra jamais qu'elle n'a droit qu'à la même position que celle qui est reconnue aux sectes. Elle ne peut pas



faire valoir son droit, et elle accepte de force la position qui lui est faite. Aux Etats-Unis elle est librement tolérée. Cela vaut mieux que la persécution et l'oppression, et en tant que cette situation est une amélioration, l'Eglise en est contente. »

M. Ch. Maignen avait donc raison de dire, en réponse au reproche qui lui était fait d'avoir attaqué « l'Eglise d'Amérique » :

« C'est, au contraire, la défense de cette belle et féconde Eglise que nous prenons spontanément. C'est pour la dégager du zèle compromettant des américanisants d'Amérique et des américanisants plus téméraires encore de France, de Belgique et d'Allemagne, que nous prenons aujourd'hui la plume. Nous pensons que l'épiscopat et le clergé des Etats-Unis ne se méprendront pas sur le sentiment qui nous guide et nous en appelons avec confiance à leur témoignage. »

N. II. — *Nous serons amené à prononcer quelques noms. Il est impossible de se soustraire complètement à cette nécessité dans une étude de ce genre; nous l'écarterons toutes les fois que la chose sera possible.* — Page 10.

Parmi ces noms se trouve celui de Mgr D. J. O'Connell. Nous sommes heureux de publier tout d'abord les lettres écrites par ce prélat au Très Révérend P. Lepidi, maître du Sacré-Palais. Elles sont datées respectivement du 11 et du 14 juillet 1898. Elles contiennent un désaveu de l'*américanisme religieux :*

« En ce qui concerne ce qu'on appelle l'*Heckérisme* ou l'*américanisme religieux*, non seulement je n'ai rien à faire avec lui, mais je le méprise. (*Lettre du 11 juillet.*)

» Ils (les adversaires de l'américanisme) parlent en premier lieu de quelque chose qu'ils appellent l'*américanisme religieux*, dont l'objet est d'introduire dans l'Eglise une certaine phase nouvelle de religion et de dogme, surtout d'après le modèle d'un article écrit il y a quelque temps par un Anglais (suppose-t-on), sous le titre : *Le Catholicisme libéral*, et publié dans la *Contemporary Review* sous la signature *Romanus.*

» Alors, ils mettent en avant un certain genre particu-r de subjectivisme religieux avec toutes ses branches, ils donnent à cela le nom d'*Heckèrisme*.

» Ils essayeront de nous mettre ces deux choses sur dos.

» Maintenant je viens vous dire, Très Révérend Père, ur ma part, que, non seulement je n'ai rien à faire avec ielque chose de ce genre, mais encore que je regarde ut cela comme stupide et méprisable, et je suis convaincu ie tout bon catholique, en Amérique, parlerait de même l était questionné sur ce sujet. » (*Lettre du 14 juillet.*)

Deux des principaux « annonciateurs » européens de la *ie du P. Hecker*, MM. Dufresne et Klein, appartiennent à pieuse association de prêtres séculiers fondée par l'abbé iaumont, sous le nom de « Prêtres de Saint-François de les. »

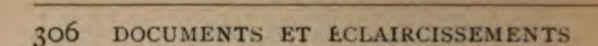
M. Dufresne avait dit, entre autres choses, pour son opre compte :

« Il y a plus de vingt-cinq ans que je regarde le Hecker comme le plus grand initiateur spirituel de notre mps. » Il avait aussi dit du fondateur de sa société : Sans avoir connu le P. Hecker, l'abbé Chaumont a conçu s mêmes idées sur l'action du Saint-Esprit dans l'âme, i les appliquant non plus à une congrégation, mais aux êtres séculiers et aux chrétiens du monde. »

Une lettre, au PROBATEUR GÉNÉRAL de l'association, ibliée en tête du *Bulletin circulaire* de la société du ; août 1898, nous apprend que M. l'abbé Dufresne a é prié de dégager la responsabilité de l'œuvre de toute ımpromission avec les idées du P. Hecker. Ce qu'il a it en ces termes :

« Quelques-uns de nos confrères, les plus anciens dans société, avaient désiré une déclaration très nette por-nt que notre société ne saurait être compromise par ce ui se rattache au P. Hecker. Cette déclaration, c'était à ioi de la faire, puisque c'est moi qui ai parlé du P. Hecker ans la société.....

» Notre société ne se trouve en rien compromise par controverse relative au P. Hecker. En effet, M. Chau-



mont n'a jamais connu le P. Hecker, ni aucune de ses idées, et l'un et l'autre sont sortis des milieux les plus différents. Les rapprochements que j'ai pu établir entre ces deux serviteurs de DIEU, au sujet de l'initiative personnelle et de l'action du Saint-Esprit dans l'âme, portent justement sur des points qui sont en dehors de toute discussion ; quant aux différences existant entre eux, je les ai moi-même signalées.

» ... Permettez-moi d'ajouter, en terminant, que je suis opposé à l'expression d'américanisme. Sans doute, il y a chez les catholiques américains des choses très remarquables, mais le mot d'américanisme me paraît sonner mal comme celui de gallicanisme ou d'anglicanisme. »

Dans la lettre que nous venons de reproduire, Mgr O'Connell impute aux adversaires de l'américanisme l'invention de ce mot : « Ils parlent de quelque chose qu'ils appellent l'américanisme. »

M. l'abbé Dufresne dit ici : « Je suis opposé à l'expression d'américanisme. »

Dans un entretien qu'il eut à Rome, l'un des derniers jours de janvier 1899, avec le correspondant du *Courrier de Bruxelles*, Mgr Ireland a aussi exprimé « son étonnement et son regret de voir qu'on a généralisé, en les appelant du nom d'américanisme, des opinions personnelles ».

Nous comprenons le regret, l'étonnement nous étonne. Ce ne sont point les adversaires de l'américanisme qui ont créé le mot, ce sont les américanisants eux-mêmes qui l'ont inventé et se le sont donné à eux-mêmes.

Dans un rapport lu au Congrès de Fribourg et publié d'abord dans la *Quinzaine*, puis en brochure, en 1898, Mgr O'Connell, qui aujourd'hui se plaint de ceux qui « parlent de quelque chose qu'ils appellent l'américanisme », disait alors :

« Dans ces derniers temps, une idée nouvelle a fait son apparition dans une importante biographie publiée à New-York avec l'approbation de l'archevêque, Mgr Corrigan, traduite en français et présentée au public avec une brillante préface due à la plume de M. l'abbé Klein de l'Institut catholique de Paris. Cette biographie est la vie

du R. P. Hecker, fondateur de la congrégation de Saint-Paul ; et l'*idée nouvelle, c'est ce qui y est désigné sous le nom d'*AMÉRICANISME. Ce n'est pas seulement une fois ou deux que ce terme s'y rencontre ; il faut dire que l'idée qu'il représente brille partout comme un fil d'or, du commencement à la fin du volume, et donne à cet ouvrage son caractère et sa signification.

» Qu'il me soit permis de réclamer l'attention des membres distingués de ce congrès, pour ce qui me semble être la particulière raison de ce nouveau mot : *américanisme.*

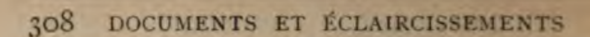
» C'est une expression, je crois, qu'on ne trouvera dans aucun dictionnaire d'Europe, et guère davantage, j'oserai le dire, dans aucun dictionnaire d'Amérique, — jamais du moins, la chose est sûre, *avec cette signification complète et précise qu'elle eut dans l'esprit de l'illustre fondateur des Paulistes.* »

Tel est le début de la brochure de Mgr O'Connell, antérieure aux controverses sur l'américanisme. En voici le titre, non moins instructif : l'*Américanisme d'après le P. Hecker.* Le but de l'auteur est évidemment d'accréditer le mot avec le sens que réprouve désormais Mgr Ireland.

La même intention s'accuse aussi formellement que possible chez Mgr Keane, qui écrivit dans le *Catholic World*, revue des Paulistes, en mars 1898 :

« L'intérêt éclairé qui s'attache à l'Amérique et à l'*américanisme* s'est récemment accru, grâce à la publication en français de la *Vie du P. Hecker*. Pour nous autres Américains, le P. Hecker était depuis si longtemps la *personnification typique* (typical embondiment) des idées et des aspirations américaines ; il était, comme nous disons, une création si parfaitement américaine, et nous sommes tellement disposés à regarder les institutions américaines comme des choses qui, d'elles-mêmes, font leur chemin, que cette *Vie* n'a pas obtenu, dans notre pays, l'accueil qu'elle mérite...

» Mais ce qui prouve combien différent a été l'accueil fait en Europe à la *Vie du P. Hecker*, maintenant que la traduction française l'a fait connaître, c'est que ce livre en est déjà à sa quatrième édition en l'espace de quelques



mois, et l'on commence à demander avec instance qu'il soit traduit en italien.

» Hecker est, pour eux, une révélation ; il leur apprend ce que c'est que l'Amérique et ce que signifie le mot *américanisme*, qui n'est en aucune façon une déclaration révolutionnaire, mais plutôt une très remarquable manifestation de la pensée exprimée par ces paroles de Notre-Seigneur : *Nova et vetera — des choses nouvelles et des choses anciennes.*

» L'impression s'est encore accrue, par suite de l'essai sur l'*américanisme*, dû à Mgr D. J. O'Connell. C'est une définition complète et claire de cette expression mal comprise, et une interprétation de ce qu'elle signifie, *tirée des exemples, de la vie et des écrits du P. Hecker.* »

N. III. — *Les hommes qui se sont donné la fonction de fournir au clergé un esprit nouveau, pour des temps nouveaux, ne se proposent, disent-ils, que de procurer l'accomplissement des volontés les plus hautes.* — Page 12.

Au retour d'un pèlerinage *ad limina*, Monseigneur l'évêque de Vannes dit à son clergé :

« En vous bénissant tous, *le Souverain-Pontife me recommanda instamment* de vous exhorter sans cesse... à ne faire, comme les premiers chrétiens, qu'un cœur et qu'une âme.

» Souvenons-nous, en effet, que l'union fait la force, que tout royaume divisé sera désolé, et que la victoire a été promise à l'obéissance. Dociles à la voix du Pape, *gardons-nous de mal interpréter ses intentions*, de LES EXAGÉRER, de LES DÉNATURER, *de séparer ce qui doit rester uni*, par exemple, les châteaux et les presbytères, les palais et les chaumières, pour le bien de tous, la gloire de DIEU, la paix dans l'ordre, la vérité, la justice et la vraie liberté. IL Y VA DU TRIOMPHE DE L'ÉGLISE ET DU SALUT DE LA FRANCE. » (*Semaine religieuse* de Vannes.)

Il serait facile de recueillir des déclarations semblables faites par d'autres évêques en France et ailleurs.

AU CHAPITRE DEUXIÈME.

N. IV. — *Les Juifs n'ont pas compris le sens spirituel des prophéties et figures de l'alliance que Dieu avait faite avec leur nation.* — Page 19.

Abraham, Isaac, Jacob, Juda et David, reçurent tour à tour des oracles divins l'assurance, non seulement que le Sauveur du monde naîtrait de leur sang, mais que TOUS LES PEUPLES DE LA TERRE seraient bénis en lui.

Abraham était en Mésopotamie. Un jour DIEU l'invite à sortir de ce pays, à quitter la maison de son père, à s'éloigner de sa parenté, pour se rendre dans une terre qui lui sera montrée. Puis DIEU ajoute : « Je te ferai père d'une grande nation, je te bénirai, je rendrai ton nom célèbre... ET EN TOI SERONT BÉNIES TOUTES LES NATIONS DE LA TERRE ? »

DIEU répète cette promesse sous le chêne de Mambré. Voulant annoncer le châtiment de Sodome, le Seigneur dit : « Pourrai-je cacher à Abraham ce que je vais faire, puisqu'EN LUI SERONT BÉNIES TOUTES LES NATIONS DE LA TERRE ? »

Enfin, sur la montagne de Moriah, après avoir accepté le sacrifice d'Isaac et avoir substitué à ce fils chéri une autre victime, DIEU dit encore : « Je te bénirai... et, parce que tu as obéi à ma voix, TOUTES LES NATIONS DE LA TERRE seront bénies en Celui qui naîtra de toi. »

Les promesses faites à Abraham furent répétées à son fils Isaac. Poussé par la famine vers la ville de Gesara, Isaac entend le Seigneur redire à lui personnellement les paroles qui avaient déjà retenti à ses oreilles alors qu'il s'était offert comme victime sous le couteau paternel : « Je donnerai à tes descendants toutes ces contrées, et TOUTES LES NATIONS DE LA TERRE seront bénies en Celui qui naîtra de toi. »

Enfin Jacob, fuyant la colère de son frère Esaü, voit sur le chemin de l'exil, dans une apparition symbolique, comment un jour s'accomplira la promesse faite à ses

pères : une échelle mystérieuse s'élevant de la terre au ciel, les anges montant et descendant ; au pied de l'échelle, l'humanité entière attendant le secours divin, et à la fin une voix s'écriant : « *Erit semen tuum quasi pulvis terræ ; dilataberis ad* OCCIDENTEM *et* ORIENTEM, *et* SEPTENTRIONEM *et* MERIDIEM. *Et benedicentur in te et semine tuo cunctæ tribus terræ.* Ta postérité sera nombreuse comme la poussière de la terre, et tu t'étendras à l'occident et à l'orient, au Nord et au Midi ; et seront bénies en toi et en Celui qui naîtra de toi toutes les nations de la terre. »

Dans ces prophéties, l'Eternel, déchirant devant les yeux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, les voiles de l'avenir, leur fait contempler le Messie :

Qui sortira d'eux ; et qui deviendra :

1° Pour son peuple d'abord ;

2° Puis pour quelques races privilégiées ;

3° Et enfin pour toutes les nations de la terre :

Le Béni par excellence.

Il y a, dans les paroles que nous venons de rapporter, une allusion évidente à la dilatation progressive du règne de JÉSUS-CHRIST sur la terre.

Concentré primitivement dans la seule Palestine, le royaume messianique s'étendra, en effet, peu à peu :

D'abord à l'occident, *ad occidentem*, où Pierre établira le siège de son Empire ;

De l'occident, la lumière rayonnera sur l'orient, *et orientem ;*

Puis sur le septentrion, *et septentrionem ;*

Puis sur le midi, *et meridiem ;*

Jusqu'à ce que, enfin, elle éclaire toutes les tribus de la terre

Cette quadruple vision a dû se dérouler sous les yeux de Jacob dans son ordre chronologique.

Il a dû voir, dans la vision au pied de l'échelle, la naissance du Sauveur promis ;

Le salut offert à son peuple par le Messie lui-même ;

L'Evangile porté par les apôtres, durant quatre siècles, dans tout l'univers alors connu, et les nations de l'Europe entrer comme nations dans le giron de l'Eglise fondée par le Rédempteur.

Il a dû voir enfin, — alors que toutes les plages du globe sont découvertes, — toutes les races, toutes les tribus, tous les peuples, toutes les nations de l'univers se diriger vers Celui en qui seul est le salut, en qui seul réside toute grâce et toute bénédiction.

Remarquons que, des promesses ainsi faites, la dernière est toujours expressément formulée, et dans des termes qui ne peuvent laisser aucun doute : Toutes les nations de la terre seront bénies en Celui qui doit naître de vous. DIEU semble vouloir que l'attention de tous les hommes dans le cours des âges se porte avant tout sur cette annonce d'une universelle conversion

Et remarquons la force des expressions employées pour marquer l'entrée de toutes les nations dans le giron de l'Eglise.

1° *Universæ cognationes terræ :* toutes les familles de la terre.

2° *Cunctæ tribus terræ :* toutes les tribus de la terre.

3° *Omnes gentes terræ :* tous les peuples de la terre.

4° *Omnes nationes terræ :* toutes les nations de la terre.

Omnes, cuncta, universæ : toutes, universellement, sans exception.

C'est bien tout ce que peut renfermer la Terre en fait de sociétés organisées, ayant un chef à leur tête, que ces sociétés soient des tribus nomades ou de simples familles patriarcales, ou bien de grandes nations qui marchent à la tête des peuples civilisés. DIEU tient à nous faire connaître que personne ne sera exclu des bienfaits divins : *Non est qui se abscondat a calore Ejus* ; et qu'un jour viendra où toutes les familles, toutes les tribus, toutes les nations, tous les peuples de la terre seront bénis en Celui qui est pour l'humanité la source de toute bénédiction, c'est-à-dire qu'un jour toutes les sociétés humaines se courberont sous le joug de l'Evangile et reconnaîtront comme législateurs JÉSUS-CHRIST et son Eglise.

Voilà ce qui a été annoncé par DIEU dès les premiers jours du monde. Voilà les promesses qui ont été faites aux ancêtres des Juifs. Voilà ce que leur orgueil avait déjà dénaturé à l'avènement du divin Sauveur. Et voilà ce dont

ils ne cessent d'attendre la réalisation, dans le sens d'une domination temporelle.

Il suffit de lire les prophéties que nous venons de rapporter et toutes celles disséminées dans l'Ancien Testament, pour voir que le règne promis au Messie est un règne qui n'est pas de ce monde, un règne spirituel sur les âmes.

En Toi seront BÉNIES toutes les nations de la terre : du ciel, tu leur apporteras le secours que l'humanité attend pour monter au ciel, ainsi qu'il fut donné à Jacob de le voir dans sa vision.

C'est en ce sens que les promesses divines se réalisent depuis l'avènement de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST ; c'est ainsi qu'elles achèveront de se réaliser avant la fin des temps.

N. V. — *Grâce à cette tactique, Disraëli, premier ministre de l'Angleterre pendant quarante ans, a pu dire.*— Page 24.

Voici ce qu'écrivait, en 1844, le grand ministre anglais, d'origine juive (1) :

« Après des luttes mille fois répétées, signalées par des traits d'héroïsme que jamais Romain n'égala : luttes fécondes en actes de patriotisme qu'Athènes, Sparte et Carthage eussent proclamés incomparables, le poids de quinze cents ans d'une servitude surnaturelle a pesé sur nos têtes.

» Mais loin d'être brisés sous le fardeau d'oppression et d'ignominie, nous nous sommes joués de tous les vains efforts imaginés par les hommes pour nous avilir et nous perdre. Oui, le fils du Juif, pendant des siècles, s'est vu le paria de cette ingrate Europe qui lui doit la plus belle partie de ses lois, ce qu'il y a de plus exquis dans sa littérature et sa religion tout entière.

» Les Juifs ! les Juifs ! est-ce que vous voyez se pro-

1. Disraëli, issu d'une famille juive et devenu premier ministre de l'Angleterre, élevé au rang de lord sous le nom de Beaconsfield, s'est maintenu au pouvoir pendant quarante ans. Ecrivain élégant, c'est dans un de ses romans à grand succès, intitulé *Coningsby*, qu'il a exalté la supériorité de sa race et prophétisé son triomphe prochain.

noncer en Europe un mouvement intellectuel de quelque importance sans que les Juifs y figurent pour leur large part ? La puissante révolution qui se prépare et se brasse en Allemagne, où, de fait, elle sera bientôt une réforme plus considérable que la première, cette révolution, dont quelques indices permettent à peine à la Grande-Bretagne de soupçonner le mystère, sous quels auspices prend-elle la plénitude de ses développements ? Sous les auspices des Juifs.

» A qui, dans toute l'Allemagne, est échu le monopole presque absolu des chaires professorales ? Aux Juifs. Néandre, le fondateur du catholicisme spirituel, et Regins, le professeur de théologie de Berlin, sont Juifs tous les deux. Benary, cette illustration de la même Université, c'est bien un Juif ; et Wehl, le professeur d'Heidelberg, n'est-ce pas encore un Juif ? Le nom des professeurs allemands de race judaïque, c'est *légion !* La ville de Berlin, à elle seule, en compte plus de dix.

» Lors de mon arrivée à Saint-Pétersbourg, j'eus une entrevue avec le ministre des finances de Russie, le comte Concrim ; c'était le fils d'un Juif de Lithuanie. En Espagne, j'avais obtenu une audience du ministre Mendizabal ; ce Mendizabal, il est ce que je suis moi-même, le fils d'un Juif converti de la province d'Aragon. A Paris, je voulus prendre avis du président du Conseil ; je me trouvai en présence d'un maréchal de l'Empire qui faillit un jour s'asseoir sur le trône de Portugal, Soult, le fils d'un Juif fixé en France. Eh quoi ! me direz-vous, Soult, un Juif ? Oui, assurément, comme plusieurs autres maréchaux de l'Empire, en tête desquels Masséna, qui, chez nous, se nomme Manasseh. Je quittai Paris pour Berlin, et le ministre que j'eus à visiter, le comte d'Arnim, n'était autre qu'un Juif prussien.

» En vérité, conclut Disraëli, le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne l'imaginent ceux qui ne voient pas ce qui se passe derrière les coulisses. »

« .... L'esprit du Juif se relève, il reprend sa vigueur, et de nos jours enfin il arrrive à exercer sur les affaires de l'Europe une influence dont le prodige est saisissant. »

N. VI. — *Tous ont l'espoir de voir se réaliser, et bientôt, les prophéties messianiques dans le sens où ils les ont toujours entendues, c'est-à-dire leur règne sur le monde entier, l'assujettissement de tout le genre humain à la race d'Abraham et de Juda.* — Page 25.

Des Juifs, délégués par les synagogues de tous les pays, se réunirent à Bâle en 1897, puis de nouveau en 1898 en un congrès, qu'ils appelèrent le Congrès des *Sionistes,* pour étudier les voies et moyens d'une reprise de possession de Jérusalem par le peuple Israélite. Ce nom, ces réunions ont fait comprendre que l'attente du Messie est plus vivace que jamais dans le cœur des Juifs. « Ce que ce peuple faisait il y a cinq mille ans, dit Chateaubriand, il le fait encore. Il a assisté dix-sept fois à la ruine de Jérusalem et rien ne peut le décourager ; rien ne peut l'empêcher de tourner ses regards vers *Sion.* »

Dans leur pensée, Jérusalem rétablie deviendrait la capitale d'un empire qui n'aurait d'autres limites que le monde ; Sion serait le siège, le trône de leur universelle souveraineté.

A toutes les pages de l'histoire se trouve la preuve de cette ferme volonté et de cette inébranlable espérance.

Pour ne point remonter trop haut, un savant allemand, Reuchlin, écrivait au XV[e] siècle : « Les Juifs attendent avec impatience les guerres, les ravages des provinces et la ruine des royaumes ; leur espoir est celui d'un triomphe sur les non-Juifs, semblable à celui de Moïse sur les Chananéens. Ces idées sont l'âme des Commentaires rabbiniques sur les prophètes. Elles ont été traditionnellement transmises et inculquées dans les esprits de cette nation, et ainsi les Israélites se sont préparés de tout temps à cet événement, terme suprême des aspirations de la race juive (1). »

« Les sages et les maîtres de la synagogue terminent ordinairement de nos jours encore *par la pensée de* CE TRIOMPHATEUR FUTUR, *les discours qu'ils tiennent dans leurs assemblées,* comme le prêtre catholique termine ses

1. Bruxtorf, *Synagogue juive,* chap. XXXV.

sermons par le souhait de la vie éternelle. Ils excitent leurs coreligionnaires à l'observance fidèle de la loi, en soutenant leur espérance de *voir l'avènement du Messie et de jouir* de tous les biens promis à Israël. Or un de ces biens est le moment désiré de la spoliation des chrétiens, et de l'extinction complète de la race des Nazaréens (1).

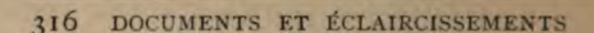
« Tous les ans, dans la soirée du 20 avril, par *toute la terre*, disent les *Archives Israélites*, un peuple disséminé depuis bientôt deux mille ans, le même jour, A LA MÊME HEURE, SOUDAIN, *se lève comme un seul homme.* Il saisit la coupe de bénédiction placée devant lui et, d'une voix fortement accentuée, il redit par trois fois le magnifique toast que voici : L'ANNÉE PROCHAINE DANS JÉRUSALEM ! »

« Notre rituel, ordinaire ou extraordinaire, toujours nous parle de la MÈRE-PATRIE ; *en nous levant, en nous couchant, en nous mettant à table, nous invoquons notre Dieu pour qu'il hâte notre retour à Jérusalem*, SANS RETARD ET DE NOS JOURS. »

« Je suis de ceux qui pensent que notre génération ne verra pas le jour de la grande réparation promise. Et pourtant je ne voudrais pas affirmer le contraire, en présence des événements et des transformations auxquels nous assistons depuis ces quinze années. » Levy Bing (2).

Que l'on mette en regard de l'accroissement que la puissance juive a pu prendre de 1848 à 1864, celui qu'elle a pris de 1870 à 1899, et l'on verra que les espérances des Juifs peuvent prendre de nos jours une progression géométrique. Aussi disent-ils que « les temps sont proches ». Et quels temps ? Les temps de ce messie dont M. Drach, un rabbin converti, a dit récemment : « Ce messie doit être un grand conquérant qui rendra toutes les nations du monde esclaves des Juifs. Ceux-ci retourneront en Terre-Sainte, triomphants et chargés de richesses enlevées aux infidèles (3). »

1. *L'Église et la Synagogue*, p. 18-19.
2. Ibid. N° du 9 mars 1864.
3. Une anecdote plaisante, rapportée par le même M. Drach (2e lettre, p. 319), nous donne la mesure de cette foi des Juifs dans le grand jour du pillage universel des chrétiens.



« La *propriété*, a fort justement dit M. de la Tour du Pin-Chambly, est, pour la cité juive, l'accomplissement de la promesse ; le chrétien, dans l'acte d'espérance, demande à DIEU ses grâces en ce monde et son paradis dans l'autre ; le Juif, lui, demande ses biens en ce monde, et ne conçoit guère autrement le paradis. Il se fait dès lors de la propriété une idée à la fois communautaire en ce qui est du peuple d'Israël, et prédataire en ce qui est du reste de l'humanité. Il la possède virtuellement en sa totalité, puisqu'elle lui a été destinée par le Maître suprême, et il ne fait qu'accomplir les vues providentielles en en prenant effectivement possession par les arts usuraires, que sa loi lui défend de pratiquer sur ses coreligionnaires, mais nullement sur tous les autres hommes. Il s'y sent, au contraire, encouragé. »

Grâce à ces doctrines, les Juifs sont arrivés à ce point que John Ruves a pu écrire un livre intitulé *Les Rotchschild maîtres des nations par la finance. The Rotschilds the financial rulers of nations.* London, 1887.

« La nation juive, dit M. de la Tour du Pin, est probablement dès aujourdhui, et sera certainement demain, la plus riche des nations du monde ; et cela d'autant plus rapidement que c'est en le dépouillant qu'elle s'enrichit et accomplit ainsi sa loi. »

« Dans l'école où j'étais, à Strasbourg, les enfants prirent la résolution de faire, à la première apparition du messie, main basse sur toutes les boutiques de confiserie de la ville. On discuta pour savoir qui serait le dépositaire de ce précieux butin. En attendant les dragées, il se distribuait dans la discussion force coups de pied et coups de poing. Ces arguments amenèrent *une convention*, en vertu de laquelle chacun devait garder ce dont il s'emparerait. J'ai dressé longtemps, à part moi, l'état des lieux d'une boutique, au coin de la place d'Armes, sur laquelle j'avais jeté mon dévolu. »

Ce plan naïf, ces débats, ces combats et ces conventions des jeunes Juifs, condisciples du très savant Drach, montrent, mieux que toute parole, les doctrines positives que leur inculquent leurs maîtres.

AU CHAPITRE TROISIÈME.

N. VII. — *Les Juifs veulent être dans l'humanité comme une sorte de levain, pour faire de la société humaine, actuellement divisée en nations et en religions diverses, une seule et solide fraternité ; les* Archives Israélites *disent moins hypocritement : « Une Jérusalem de nouvel ordre, saintement assise entre l'Orient et l'Occident, qui doit se substituer à la double cité des Césars et des Papes ».* — Page 30.

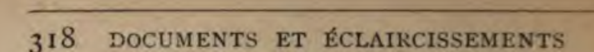
Les Juifs sont répandus dans le monde entier, et partout ils sont et restent Juifs : nulle part on ne les voit se fondre avec le peuple chez lequel i s habitent, et partout ils conservent leurs relations avec leurs frères disséminés sur le reste de la terre

Transportez un Anglais, un Allemand, un Français, en Amérique ; après une ou deux générations, parfois après quelques années, il sera devenu Américain : son cœur sera pour sa nouvelle patrie, où il a ses intérêts, et de l'ancienne il n'aura conservé qu'un vague souvenir et une stérile sympathie. Tout autre est le peuple juif. Depuis sa formation en Abraham jusqu'à nos jours, il offre une parfaite et indestructible unité. Ni la conquête, ni la dispersion, ni la prospérité, ni la misère, n'ont pu porter atteinte à cette unité. Sous tous les climats, sous tous les conquérants, dans tous les temps, ce peuple est demeuré le même avec sa religion, ses idées, son caractère.

Les Juifs sont les premiers à reconnaître qu'ils sont au milieu des autres peuples une race à part, une race inassimilable

Lorsqu'en septembre 1891, le Grand-Rabbin de France, M. Zadoc-Kahn, installa rabbin de Paris, en présence du Ministre des Cultes, M. Dreyfus, un Allemand, qui nous venait de la Belgique, il prononça un discours où il ne craignit pas de se poser lui et les siens comme une « race » à part, un « peuple » distinct, envoyé en France

« Je pourrais vous montrer les *DEUX PEUPLES*,



également doués des dons les plus heureux de l'intelligence, se complaire dans la poursuite et l'investigation de tous les problèmes qui préoccupent l'humanité...

» Il existe toujours dans l'ordre des affinités morales, *entre les DEUX RACES, des traits communs de mœurs où le PARALLÈLE* s'impose plus palpable et saisissant encore...

» Est-ce à dire que nous *lui devions* (à la France) *l'oubli de notre origine et le sacrifice de nos traditions?* N'avons-nous pas le *droit*, sans distraire des forces de cohésion qui unissent entre eux tous les éléments dont se compose la nation française, n'avons-nous pas *le droit de garder ce qu'il y a de plus précieux dans le patrimoine légué par nos ancêtres?* »

Un Juif de Lemberg, M. Caro, publia, en 1893, une brochure intitulée : LA QUESTION JUIVE, UNE QUESTION MORALE, pour avertir ses coreligionnaires de ne plus donner tant de prise au mouvement antisémitique par leurs usures et leurs indélicatesses commerciales. On y trouve ces aveux :

« Le Juif s'enorgueillit d'appartenir au monde entier et se livre volontiers à des déclamations sur l'humanité, sur la fraternité des peuples... Les fractions que les mœurs et les langues, les usages et la législation, créent entre les nations, n'existent pas pour le Juif. *Aussi s'empare-t-il avec empressement de l'idée de la fraternité des peuples pour pouvoir mieux se livrer à la poursuite de son idéal international, la domination par l'argent.* »

Les hommes de 89 ont donc eu bien tort de se laisser prendre à ces idées de fraternité des peuples et d'humanité, mises en circulation par les Juifs, en vue des profits qu'ils devaient en tirer.

Il y eut cependant parmi eux quelques clairvoyants. Le conventionnel Rewbell, ami de Robespierre, était bien avisé lorsqu'il écrivait à Camille Desmoulins :

« Voudriez-vous vous donner la peine, Monsieur, de lire l'adresse des Juifs de Metz, des trois-évêchés d'Alsace et de Lorraine, du 31 août dernier, ci-jointe, et méditer sur la quatrième partie de leurs conclusions portant :

« Nous serons maintenus dans le libre exercice de nos

lois, rites et usages, et nous conserverons nos synagogues, nos rabbins et nos syndics de la même manière que le tout existe aujourd'hui. »

» Que pensez-vous d'individus qui veulent devenir Français et cependant exister en corps de nation...?

» Vous voyez que ce n'est pas moi qui exclus les Juifs ; ils s'excluent eux-mêmes. Votre bon esprit vous fera apercevoir qu'il y aura encore beaucoup de choses à dire, lorsque la question de leur admissibilité sera traitée. »

Ils furent admis, grâce aux « immortels principes » d'égalité et de fraternité, qu'eux-mêmes avaient lancés et qu'ils déclarent aujourd'hui être les conditions les plus énergiquement vitales pour l'existence expansive et le plus haut développement du judaïsme. Et de fait l'on voit maintenant les conséquences de cet humanitarisme philosophique. Les autres peuples ont suivi l'exemple donné par la France, de sorte que les Juifs ne se trouvent plus seulement partout, comme autrefois ; mais que, partout, ils sont citoyens du pays qu'ils habitent et en même temps appartiennent à une nationalité qui est pour eux d'ordre supérieur, société qui est répandue par toute la terre. D'un bout du monde à l'autre ils peuvent s'entendre, et ils s'entendent en effet.

« On le voit, comme le dit M. de la Tour du Pin, à l'établissement de leurs dynasties les plus puissantes, en même temps à Paris, à Vienne, à Londres, à Bruxelles et à Francfort. Dans cette dispersion apparente de foyers familiaux, ils ne voient qu'autant d'établissements *coloniaux* d'une même nation. On dit la *colonie* juive de chacune de ces villes, ce qui revient à dire qu'il y a une mère-patrie, d'où elles reçoivent les directions et à laquelle elles reportent les bénéfices de leur activité. »

Dans ces conditions si un peuple, si une race peut répandre et faire fermenter en même temps une idée sur toute la surface du monde, c'est bien celui-là et nul autre que lui. Comme nous le verrons plus loin, il n'y manque pas. Le mot d'ordre de l'*Alliance-Israëlite-Universelle* ne reste pas à l'état de lettre morte. Par tout l'univers, les Juifs préparent, avec autant d'habileté que de persévérance, sous une direction commune, l'avènement de la Jérusalem

de nouvel ordre qui doit se substituer à la double cité des Césars et des Papes.

Jamais ne devraient être perdues de vue ces trois vérités énoncées par M. de la Tour du Pin-Chambly :

1° *Les Juifs sont restés une nation ;*

2° *Cette nation est persuadée que l'empire du monde lui appartient ;*

3° *Elle n'a moyen de le réaliser que par la corruption des esprits qui amène la « décomposition sociale. »*

Or, cette corruption des esprits, cette décomposition sociale, c'est par les « principes de 89 qu'elle les obtient. »

« C'est une véritable aberration, qui se renouvelle aujourd'hui sous nos yeux, de ne pas apercevoir en quoi le libéralisme et l'égalitarisme, que Le Play qualifiait si bien de « faux dogmes de la Révolution, » sont, à l'envi, la négation même du lien social. Les Juifs, eux, ne s'y sont pas trompés : je doute qu'ils tiennent autant à leur Talmud lui-même qu'à cette quintessence de poison qu'ils en ont tirée, et qu'a si bien avalée le snobisme des générations, engouées alors d'anglomanie comme on l'est aujourd'hui d'américanisme.

» C'est une « tisane des shakers » qui s'étale à la première page des journaux comme l'autre à la quatrième ; mais nulle part avec autant d'éloges et d'emphase que sous la plume des publicistes juifs ou judaïsants. Ils deviennent tout à fait lyriques chaque fois qu'ils en peuvent parler ; et cela, ils ne s'en font pas faute à tout propos. »

Ils sont fidèles, on le voit, à la recommandation qui leur a été faite par le concile de Leipzig.

N. VIII. — *Toute puissance doit disparaître pour faire place à l'universelle domination de Juda qui se substituera à tous les pouvoirs actuellement existants, aussi bien dans l'ordre spirituel que dans l'ordre temporel.* — Page 30.

L'auteur des *Mémoires pour servir à l'histoire du Jacobinisme*, — actuellement encore l'un des principaux livres qu'il faille consulter pour connaître la conjuration contre l'Eglise, — M. le chanoine Augustin Barruel, reçut de

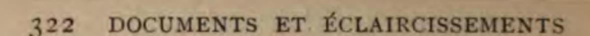
Florence, le 5 août 1806, une lettre à lui adressée par un ancien officier, du nom de J.-B. Simonini. M. Barruel ne crut pas prudent de la publier, mais il en envoya la copie au cardinal Fesch, afin que celui-ci en fît auprès de l'empereur l'usage qu'il jugerait à propos. Il l'envoya également à M. Desmaretz, pour être communiquée au chef de police s'il le croyait utile. Elle fit grande impression sur l'esprit de M. Desmaretz, alors occupé de recherches sur la conduite des Juifs à l'occasion de la réunion du Sanhédrin, convoquée à Paris par l'empereur. Enfin il envoya l'original au pape Pie VII, en le priant de faire sur M. Simonini les informations convenables pour savoir le degré de confiance que méritait sa lettre. Quelques mois plus tard, Sa Sainteté fit répondre par M. l'abbé Tetta, son secrétaire, que tout annonçait la probité et la véracité de celui qui racontait dans cette lettre ce dont il disait avoir été témoin.

Enfin, à la restauration des Bourbons, M. l'abbé Barruel fit parvenir une copie de cette lettre à Louis XVIII.

Nous ne croyons pas utile de la reproduire ici en entier. En voici les passages les plus importants :

« Oh ! que vous avez bien démasqué ces sectes infernales qui préparent les voies à l'Antéchrist, et sont les ennemis implacables, non seulement de la religion chrétienne, mais de tout culte, de toute société, de tout ordre ! Il y en a cependant une que vous n'avez touchée que légèrement. Peut-être l'avez-vous fait à dessein, parce qu'elle est la plus connue et par conséquent la moins à craindre. Mais, selon moi, c'est aujourd'hui la puissance la plus formidable, si l'on considère ses grandes richesses et la protection dont elle jouit dans presque tous les Etats de l'Europe.

» Vous comprenez bien, Monsieur, que je parle de la secte judaïque. Elle paraît en tout ennemie et séparée des autres ; mais réellement elle ne l'est pas. En effet, il suffit qu'une de celles-ci se rende ennemie du nom chrétien, pour qu'elle la favorise, la soudoie et la protège. Et ne l'avons-nous pas vue et ne la voyons-nous pas encore prodiguer son or et son argent pour soutenir et modérer les modernes sophistes, les francs-maçons, les jacobins, les



illuminés ? Les Juifs donc, avec tous les autres sectaires, ne forment qu'une seule faction pour anéantir, s'il était possible, le nom chrétien.

» Et ne croyez pas, Monsieur, que tout ceci soit une exagération de ma part. Je n'avance autre chose que ce qui m'a été dit par les Juifs eux-mêmes, et voici comment : .... »

Suit l'histoire des rapports de M. Simonini avec les Juifs.

« Voici donc ce que les principaux et les plus riches Juifs me communiquèrent en diverses circonstances :

1° Que Manès et l'infâme Vieux ou Vieillard de la Montagne étaient sortis de leur nation ;

2° Que les francs-maçons et les illuminés avaient été fondés par deux Juifs, dont ils me dirent les noms, qui, par disgrâce, me sont échappés de la mémoire ;

3° Qu'en un mot, d'eux tiraient leur origine toutes les sectes antichrétiennes, qui existaient à présent si nombreuses dans le monde qu'elles arrivaient à plusieurs millions de personnes de tout sexe et de tout état, de tout rang et de toutes conditions.

4° Que dans notre seule Italie, ils avaient pour partisans plus de huit cents ecclésiastiques tant réguliers que séculiers, parmi lesquels beaucoup de curés, de professeurs publics, de prélats, quelques évêques et quelques cardinaux ; que dans peu ils ne désespéraient pas d'avoir un Pape de leur parti (et supposant que ce fût un schismatique, la chose devient possible) ;

5° Que pareillement en Espagne ils avaient un grand nombre de partisans, même dans le clergé, bien que dans le royaume fût encore en vigueur la maudite inquisition ;

6° Que la famille des Bourbons était leur plus grande ennemie, et que dans peu d'années ils espéraient de l'anéantir ;

7° Que pour mieux tromper les chrétiens ils feignaient eux-mêmes d'être chrétiens, voyageant et passant d'un pays à un autre avec de faux certificats de baptême qu'ils achetaient de certains curés avares et corrompus ;

8° Qu'ils espéraient, à force de cabales et d'argent, OBTENIR DE TOUS LES GOUVERNEMENTS UN ÉTAT CIVIL, comme cela leur était déjà arrivé dans plusieurs pays ;

9° Que, possédant les droits de citoyens comme tous les autres, ils achèteraient des maisons et terres autant qu'ils le pourraient, et que, par le moyen de l'usure, ils parviendraient bien vite à dépouiller les chrétiens de leurs biens-fonds et de leurs trésors ;

Cela commence à se vérifier en Toscane, où les Juifs exercent impunément l'usure la plus exorbitante et font d'immenses et continuelles acquisitions tant à la campagne que dans les villes ;

10° Que par conséquent ils se promettaient, DANS MOINS D'UN SIÈCLE, D'ÊTRE LES MAITRES DU MONDE, d'abattre toutes les autres sectes pour faire régner la leur, de faire autant de synagogues des églises des chrétiens, et de réduire le restant de ceux-ci à un dur esclavage

» Voilà, Monsieur, les terribles projets de la nation juive, que j'ai entendus de mes propres oreilles. »

Tout ce qui était marqué dans cette lettre, écrite au commencement de ce siècle, ne se réalise-t-il pas aujourd'hui sous nos yeux ?

Qui dira dans quelle mesure les richesses des Juifs se sont accrues et quelle influence ils exercent aujourd'hui dans tous les Etats de l'Europe ?

N'est-il pas plus évident que jamais qu'ils protègent, favorisent et soudoient tout ce qui est ennemi du nom chrétien ?

L'état-civil qui leur permet d'appartenir à la fois à deux nationalités, à la leur et à celle où ils demeurent, ils l'ont obtenu successivement de tous les gouvernements qui ont accueilli chez eux les principes de 89.

L'usage qu'ils font de cet état-civil, nous ne le voyons que trop. Ils se le proposaient, ils le voulaient : dépouiller ceux qui, si bénévolement, leur ouvraient leurs bras.

Et comme ils le prédisaient, EN MOINS D'UN SIÈCLE ILS SONT DEVENUS NOS MAITRES ; ils entrevoient le jour où ils se seront rendus les maîtres du monde.

Dans l'ordre politique, la famille des Bourbons est chassée de tous les Etats où elle régnait ; elle est comme anéantie.

Dans l'ordre religieux, ils n'ont point obtenu ce qu'ils

voulaient. Par la grâce de DIEU, ils ne l'obtiendront pas.

Mais n'est-il pas sinistrement intéressant de rapprocher ce qui est dit ici : « Dans peu ils ne désespèrent pas d'avoir un pape de leur parti, » de ce que poursuivaient, vingt ans plus tard, les quarante hommes de la *Vente suprême*, ambassadeurs et princes, élite du patriciat romain par la naissance et la richesse, et du carbonarisme par le talent et la haine religieuse. L'un d'eux, Nubius (1), vraie incarnation de Satan, par ce qu'il avait d'infernal dans le cœur et dans le génie, le disait en ces termes : « Il est une pensée qui a toujours profondément préoccupé les hommes qui aspirent à la régénération universelle : c'est la pensée de l'affranchissement de l'Italie, d'où doit sortir à un jour déterminé l'affranchissement du monde entier, la république fraternelle et l'harmonie de l'humanité.... Notre but final est celui de Voltaire et de la Révolution française, l'anéantissement à tout jamais du catholicisme et même de l'idée chrétienne. Pour atteindre ce but, il ne faut pas prêter l'oreille à ces vantards de Français, à ces nébuleux Allemands, à ces tristes Anglais qui s'imaginent tous tuer le catholicisme, tantôt avec une chanson impure, tantôt avec une déduction logique, tantôt avec un grossier sarcasme. Le catholicisme a la vie plus dure que cela.... La papauté a exercé de tout temps une action décisive sur les affaires d'Italie.... C'est un levier énorme. Avec lui l'Italie a les cent bras de Briarée ; sans lui elle est condamnée à une impuissance qui fait pitié.... Le Pape quel qu'il soit ne viendra jamais aux Sociétés secrètes ; c'est aux Sociétés secrètes à faire le premier pas vers l'Eglise.... Nous n'entendons pas gagner les Papes à notre cause, ce serait un rêve ridicule... Ce que nous devons demander, ce que nous devons chercher et attendre, comme les Juifs attendent le Messie, c'est un Pape selon nos besoins.... Nous ne doutons pas d'arriver à ce terme suprême de nos efforts (2) »

1. Pseudonyme cachant un grand nom de l'aristocratie romaine.

2. Voir l'*Eglise romaine en face de la Révolution*, par J. Crétineau-Joly, t. II, p. 72-75. Ce livre a été fait sur des documents remis à l'auteur par la Cour pontificale et les Cours de Vienne et de Naples. Grégoire XVI, peu de jours avant sa mort, lui avait demandé d'écrire

N. IX. — *Quel que soit le dommage qui puisse en résulter, les catholiques doivent sortir de ces sociétés, ces sociétés étant intrinsèquement mauvaises.* — Page 31.

Monsieur W. S. Harwood a publié, en mai 1897, sur les sociétés secrètes en Amérique, dans le *North American Review*, un article qui a été reproduit en partie par la *Revue des Revues.*

Les statistiques pour la fin de décembre 1896 accusaient à cette époque, sur le seul territoire des Etats-Unis, un total de *cinq millions quatre cent mille membres* affiliés aux différentes sociétés secrètes. La population adulte mâle étant d'environ 19 millions, il s'en suivrait qu'un citoyen sur trois ferait partie de ces sociétés. Mais le plus grand nombre appartiennent à plusieurs à la fois; on peut donc dire que, sur *six* citoyens américains, *un* est inscrit à une société quelconque. Et là-dedans ne sont pas compris les milliers de membres des différentes organisations du travail, bien que ceux-là soient aussi, plus ou moins, engagés par serment; non plus que les 500,000 membres des sociétés secrètes militaires. Le chiffre, comme on le voit, est tout simplement formidable. Chose également digne de remarque, il y a une étroite alliance entre ces sociétés et certains ordres militaires, si bien qu'elles comptent au moins 250,000 hommes dans la fleur de l'âge, parfaitement instruits et accoutumés au métier des armes, et aussi bons soldats que les meilleurs *réguliers.*

Leur but de solidarité, joint à leur mystère, a exercé sur les citoyens américains une puissante attraction.

Il serait plus difficile de se renseigner exactement sur le total des sommes mises par ces sociétés fraternelles à la disposition de leurs membres. Les générosités ne sont pas toutes publiées et on ne saurait dire exactement l'argent donné pour les soins aux malades, les funérailles, les secours

un livre sous ce titre: *Histoire des Sociétés secrètes et leurs conséquences*, et lui avait promis tous les documents nécessaires. Pie IX, après quelque hésitation, lui donna la même mission. Le livre était presque achevé, lorsque Crétineau-Joly, à cause des difficultés qu'il rencontrait, le jeta au feu. Plus tard, il se servit des documents qu'il avait conservés et d'autres recueillis depuis pour écrire *L'Eglise romaine en face de la Révolution.* Ce livre fut honoré d'un Bref de Pie IX.



aux veuves et aux orphelins. Chaque organisation dépense de cette façon de dix ou vingt mille dollars jusqu'à sept millions et demi de dollars (37 millions et demi de francs) par an. La plupart dépensent en moyenne cinq millions chaque année de cette façon. Depuis leur établissement aux Etats-Unis jusqu'à l'année 1896 exclusivement, l'ensemble des sociétés fraternelles a versé, sous différentes formes, 475 millions de dollars ou *deux milliards trois cent soixante-quinze millions* de francs. Encore ces chiffres ne comprennent-ils pas les trois associations les plus considérables : les Francs-maçons, les Odd-Fellows et les Chevaliers de Pythias. Ces trois-là, pour leur part, ont dépensé 176 millions de dollars (880 millions de francs), ce qui fait un total général de trois milliards deux cent cinquante millions de francs.

Cette énorme répartition de secours explique la réponse de la Sacrée-Congrégation : « Quelque soit le dommage qui puisse en résulter, les catholiques doivent sortir de ces sociétés, ces sociétés étant intrinsèquement mauvaises. »

L'auteur de l'article assure que les sociétés secrètes comptent énormément de membres parmi les ministres des différentes religions et que ce nombre va sans cesse croissant. « La reconnaissance d'un Etre suprême, dit-il, leur est commune à toutes. »

Outre les sociétés dont nous venons de parler, il s'en est formé, il y a quelques années, une autre sous ce nom : *American Protective Association*, ou *A. P. A.* En peu de temps elle a envahi toute la confédération des Etats-Unis. Les membres s'engagent par un serment solennel dont voici la teneur :

« Je jure et m'engage solennellement à ne jamais permettre qu'un catholique romain devienne membre de » cette société secrète. J'emploierai toute mon influence » à favoriser les progrès du protestantisme dans le monde » entier. Je ne donnerai ni travail, ni emploi quelconque » à un catholique aussi longtemps que je pourrai trouver » un protestant. Je n'aiderai jamais à ce qu'une église, » chapelle ou institut catholique soit érigé ou entretenu. » Je ferai tout pour briser ou miner le pouvoir du Pape.

» Je ne parlerai jamais à un catholique de cette société.
» Je ne faciliterai jamais la nomination ou l'élection d'un
» catholique romain à une fonction ou un poste quel-
» conque, et ne voterai jamais pour un catholique. Je ne
» voterai jamais que pour des protestants et travaillerai de
» toutes mes forces à maintenir le gouvernement entre
» leurs mains. Tout cela je le promets et le jure solennel-
» lement, aussi vrai que DIEU m'aide ! »

On le voit, c'est une proscription complète. Non seulement le catholique est exclu de la participation aux affaires publiques, mais il doit en outre être privé de tout moyen de gagner sa vie.

Déjà, en 1894, la A. P. A. avait 439 loges, de tous côtés les ouvriers catholiques étaient renvoyés par leurs employeurs et l'action des sectaires se montrait puissante dans les élections.

N. X. — *Nous exerçons une influence permanente sur les mouvements de notre temps et sur les progrès de la civilisation vers la républicanisation de tous les peuples.* — Page 34.

L'observation de Mgr Meurin sur les mots liberté, égalité, fraternité, civilisation, bienfaisance, tolérance, liberté de conscience, etc., qui sont pris par la franc-maçonnerie dans un sens tout autre que leur sens naturel et celui où les entendent les chrétiens et les honnêtes gens, revient ici.

Dans la pensée des francs-maçons et de leurs maîtres, les Juifs, le mot république ne désigne pas une forme de gouvernement, ou plutôt ce qu'ils poursuivent par ce mot et par l'application qu'ils en font, ce n'est pas une forme démocratique de gouvernement, mais l'indépendance des sociétés à l'égard de DIEU. C'est ce que remarquait Nubius lorsqu'il parlait « de la république fraternelle et de l'harmonie de l'humanité pour l'affranchissement du monde entier. »

Dans la discussion de l'élection de M. l'abbé Gayraud, M. Hémon, député, a dit à la tribune :

« Lorsque les hommes de ma génération luttaient pour l'établissement de la République, ce qui les attirait en

elle, ce n'était pas une vaine formule, ce n'était même pas l'espoir des améliorations administratives ou sociales, c'était, par-dessus tout, une haute et pure idée jusqu'à présent inséparable du nom de république : l'ÉMANCIPATION DE L'ESPRIT HUMAIN. »

Le *Journal officiel* du 5 mars, où nous prenons ces lignes, dit qu'elles ont été saluées par des applaudissements vifs et prolongés à *l'extrême gauche, à gauche et sur divers bancs au centre.* De plus la Chambre a fait sien ce discours, en en votant l'affichage dans toutes les communes; elle a voulu que tous les Français le lussent et en le lisant se pénétrassent bien de l'idée qu'ils doivent se faire de la République telle que la Chambre l'entend et veut qu'elle soit :

Donc, d'après M. Hémon et d'après la Chambre, 1° La République n'est pas une « forme » de gouvernement.

2° Elle n'est pas non plus un système « d'améliorations administratives et sociales. »

Qu'est-ce donc ?

La République, c'est « l'émancipation de l'esprit humain. »

Ce mot est emprunté au langage des loges, et l'on sait quelle émancipation la franc-maçonnerie a entrepris de donner au genre humain ; c'est l'émancipation de la loi de DIEU, de l'autorité de DIEU, de la souveraineté de DIEU. Elle a été annoncée par la « Déclaration des Droits de l'homme », elle est poursuivie par la « laïcisation » sous toutes ses formes. L'œuvre qui a pris le nom de République est, comme n'a pas craint de le dire Jules Ferry, « la constitution de la société en dehors de DIEU, » sinon contre DIEU.

S'appuyant sur cette définition, M. Hémon, encouragé par les mêmes applaudissements, a fermé la porte de la République à ceux qui, demandant à y entrer, veulent néanmoins conserver la liberté d'adorer DIEU et de le reconnaître comme le Souverain Maître de toutes choses.

« Etes-vous avec le *Syllabus ?* Soit ! gardez alors ses enseignements. Mais de quel front, vous et les vôtres, vous direz-vous ensuite démocrates et républicains ? Faut-il que ce soit moi qui vous rappelle la sentence de

Evangile : « On ne peut servir deux maîtres à la fois? » *Vifs applaudissements sur les mêmes bancs.)*

Voilà ce que la Chambre a voulu que la France ache. Voilà ce qu'elle a fait afficher dans toutes les ommunes.

Depuis, tous les ministères qui se sont succédé ont lû déclarer, un jour ou l'autre, que les républicains cathoiques ne pouvaient entrer en ligne de compte dans la najorité ministérielle, parce qu'ils n'étaient pas républiains dans le vrai sens du mot.

C'est d'ailleurs ainsi que la République a été présentée lès le premier jour par ses premiers partisans. M. Ludoic Sciout, qui vient de publier les tomes III et IV de on travail si savant sur le Directoire, remarque que la République de 93 ne se contenta point de combattre les *yrans*, mais employa les moyens les plus odieux, les lus misérables trahisons pour détruire même les républiues, celles du moins qu'elle jugeait aussi opposées à l'émancipation » que les royautés.

« La Révolution française, dit-il, s'est acharnée à létruire toutes les républiques anciennes. »

N. XI. — La Revue Israélite *engageait, au mois de mars 1864, ses coreligionnaires à jeter un regard sur ce qui se faisait en ce moment-là même sous l'inspiration de leurs chefs, et sur le but vers lequel ils dirigeaient les entreprises dont les gouvernements d'alors avaient la simplicité de se glorifier.* — Page 40.

Sir John Readclif a publié en 1880 un *Compte rendu les événements politico-historiques survenus dans les dix lernières années.* Il s'y trouve une sorte d'instruction pasorale adressée aux Juifs pour mettre les efforts de chaun en correspondance parfaite avec la direction donnée par les chefs du peuple aux affaires de la nationalité uive.

Nous n'avons pu trouver de preuves directes assurant l'authenticité de ce document. Mais, chose certaine, c'est qu'il suffit d'ouvrir les yeux sur ce qui se passe pour voir que ce document rend très exactement l'action juive telle

qu'elle s'exerce actuellement dans tous les pays chrétiens et particulièrement en France.

Il serait trop long de le reproduire ici en entier. Nous l'abrégerons, tout en conservant toujours les propres paroles de l'auteur.

« Voilà déjà dix-huit siècles que dure la guerre d'Israël pour cette puissance qui avait été promise à Abraham, mais qui lui a été ravie par la Croix. Le peuple d'Israël n'a pas succombé, et s'il est dispersé par toute la terre, c'est que toute la terre doit lui appartenir...

» La persécution et les humiliations sont fort heureusement passées pour nous, grâce aux progrès de la civilisation chez les chrétiens, et ce progrès est le meilleur bouclier derrière lequel nous puissions nous abriter et agir pour franchir d'un pas rapide et ferme l'espace qui nous sépare de notre but suprême (1)...

» Notre peuple s'élève graduellement et sa puissance grandit chaque jour... Dix-huit siècles ont appartenu à nos ennemis : le siècle actuel et les siècles futurs doivent nous appartenir à nous, peuple d'Israël, et nous appartiendront sûrement.

» Lorsque nous nous serons rendus les uniques possesseurs de tout l'or de la terre, la vraie puissance passera entre nos mains, et alors s'accompliront les promesses qui ont été faites à Abraham...

» Dans nul des précédents siècles, nos ancêtres n'étaient parvenus à concentrer entre nos mains autant d'or, conséquemment de puissance, que le XIX[e] siècle nous en a légué. Nous pouvons donc nous flatter, sans téméraire illusion, d'atteindre bientôt notre but, et jeter un regard assuré sur notre avenir.

» A Paris, Londres, Vienne, Berlin, Amsterdam, Hambourg, Rome, Naples, etc., et chez tous les Rotschild, partout les Israélites sont maîtres de la situation financière... Sans les fils d'Israël, sans leur influence immédiate, aucune opération financière, aucun travail important ne pourrait s'exécuter

» Aujourd'hui, tous les empereurs, rois et princes

1. A rapprocher de la déclaration du Synode de Leipzig citée plus haut.

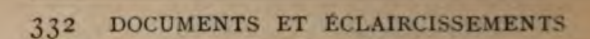
régnants sont obérés de dettes contractées pour l'entretien d'armées nombreuses et permanentes, afin de soutenir leurs trônes chancelants. La Bourse cote et règle ces dettes, et nous sommes en grande partie maîtres de la Bourse sur toutes les places. C'est donc à faciliter encore de plus en plus les emprunts qu'il faut nous étudier, afin de nous rendre les régulateurs de toutes les valeurs et, autant que faire se pourra, prendre en nantissements des capitaux que nous fournissons aux pays, l'exploitation de leurs lignes de fer, de leurs mines, de leurs forêts, de leurs grandes forges et fabriques ainsi que d'autres immeubles, voire même de leurs impôts.

» L'agriculture restera toujours la grande richesse de chaque pays. La possession des grandes propriétés territoriales vaudra toujours des honneurs et une grande influence aux titulaires. Il suit de là que nos efforts doivent tendre à ce que nos frères en Israël fassent d'importantes acquisitions territoriales. Nous devons donc, autant que possible, pousser au fractionnement de ces grandes propriétés, afin de nous en rendre l'acquisition plus prompte et plus facile.

» Sous le prétexte de venir en aide aux classes travailleuses, il faut faire supporter aux grands possesseurs de la terre tout le poids des impôts, et lorsque les propriétés auront passé dans nos mains, tout le travail des prolétaires chrétiens deviendra pour nous la source d'immenses bénéfices.

» Le commerce et la spéculation, deux branches fécondes en bénéfices, ne doivent jamais sortir des mains israélites.

» Si l'or est la première puissance de ce monde, la seconde est sans contredit *la presse*. Mais que peut la seconde sans la première ? Comme nous ne pouvons réaliser ce qui a été dit plus haut sans le secours de la presse, il faut que les nôtres président à la direction de tous les journaux quotidiens dans chaque pays. La possession de l'or, l'habileté dans le choix des moyens d'assouplissement des capacités vénales, nous rendront les arbitres de l'opinion publique et nous donneront l'empire sur les masses.



» En marchant ainsi pas à pas dans cette voie et avec la persévérance qui est notre grande vertu, nous repousserons les chrétiens et rendrons nulle leur influence. Nous dicterons au monde ce en quoi il doit avoir foi, ce qu'il doit honorer et ce qu'il doit maudire.

» Une fois maîtres absolus de la presse, nous pourrons changer les idées sur l'honneur, sur la vertu, la droiture de caractère, et porter le premier coup à cette institution *sacro-sainte* jusqu'à présent, *la famille*, et en consommer la dissolution. *Nous pourrons extirper la croyance et la foi en tout ce que nos ennemis les chrétiens ont jusqu'à ce moment vénéré, et nous faisant une arme de l'entraînement des passions, nous déclarerons une guerre ouverte à tout ce qu'on respecte et vénère...*

» Notre intérêt est qu'au moins nous simulions le zèle pour les questions sociales à l'ordre du jour, celles surtout qui ont trait à l'amélioration du sort des travailleurs; mais en réalité nos efforts doivent tendre à nous emparer de ce mouvement de l'opinion publique et à le diriger...

» L'Eglise chrétienne étant un de nos plus dangereux ennemis, nous devons travailler avec persévérance à amoindrir son influence ; il faut donc greffer autant que possible, dans les intelligences de ceux qui professent la religion chrétienne, les idées de libre-pensée, de scepticisme, de schisme, et provoquer les disputes religieuses, si naturellement fécondes en divisions et en sectes dans le christianisme.

» Logiquement, il faut commencer par déprécier les ministres de cette religion ; déclarons-leur une guerre ouverte, provoquons les soupçons sur leur dévotion, sur leur conduite privée, et par le ridicule et par le persiflage, nous aurons raison de la considération attachée à l'état et à l'habit.

» Il faut, autant que possible, entretenir le prolétariat, le soumettre à ceux qui ont le maniement de l'argent. Par ce moyen, nous soulèverons les masses quand nous le voudrons. Nous les pousserons aux bouleversements, aux révolutions, et chacune de ces catastrophes avance d'un grand pas nos intérêts intimes et nous rapproche rapidement de notre unique but, celui de régner sur la

terre, comme cela avait été promis à notre père Abraham.

» Chaque guerre, chaque révolution, chaque ébranlement politique ou religieux, rapproche le moment où nous atteindrons le but suprême vers lequel nous tendons. »

Outre ces vues d'ordre général, des conseils plus particuliers sont aussi donnés dans ce document ; qu'il suffise de citer celui-ci :

« Lorsqu'un des nôtres fait un pas en avant, que l'autre le suive de près ; que si le pied lui glisse, qu'il soit secouru et relevé par ses coreligionnaires. Si un Israélite est cité devant les tribunaux du pays qu'il habite, que ses frères en religion s'empressent de lui donner aide et assistance ; mais seulement lorsque le prévenu aura agi conformément aux lois qu'Israël observe strictement et garde depuis tant de siècles. »

Qu'on rapproche cette instruction de l'affaire Dreyfus et l'on verra comment tout ce qui est dit dans ce document fait vraiment loi pour tout Israël.

« Que tout soit compris, noté, et que chaque enfant d'Israël se pénètre de ces vrais principes. Alors notre puissance croîtra comme un arbre gigantesque dont les branches porteront des fruits qui se nomment *richesse, jouissance, pouvoir*, en compensation de cette condition hideuse qui, pendant de longs siècles, a été l'unique lot du peuple d'Israël. »

Si l'on en croit l'exorde de ce discours, il aurait été prononcé dans une circonstance bien solennelle.

Sur l'ordre des ancêtres, des délégués des Juifs vont « une fois, chaque siècle, se réunir autour de la tombe du grand-maître Caleb, saint rabbin Syméon-Ben-Jhuda, dont la science livre aux élus de chaque génération le pouvoir sur toute la terre et l'autorité sur tous les descendants d'Israël. » Ils se réunissent là pour examiner la situation dans laquelle ils se trouvent à la fin du siècle, et se concerter sur les moyens à prendre durant le siècle nouveau qui va s'ouvrir pour arriver à la domination universelle qui depuis toujours est leur espérance.

« Notre plan, est-il dit au commencement de ce discours, touche à sa plus complète réalisation, car le progrès nous a presque partout reconnu et accordé les mêmes droits de cité qu'aux chrétiens. »

AU CHAPITRE CINQUIÈME.

N. XII. — *D'abord l'Alliance agit auprès des rois et des parlements, et elle s'applique à exercer sur eux « cette singulière, infatigable et si mystérieuse influence » que M. des Mousseaux signalait en 1869.* — Page 68.

M. le comte de Puckler-Limbourg, sous-préfet de Tschirné, a adressé dernièrement au peuple allemand un manifeste qui commence par ces mots : « Les Juifs ont dans toutes les cours, dans tous les cabinets, dans tous les ministères, des amis secrets et des affidés. »

Quels sont, quels ont été les amis, et l'on peut dire les inspirateurs et les maîtres de ceux qui, depuis vingt ans, ont l'honneur immérité de gouverner la France ?

Cornélius Herz, Juif allemand, convaincu d'espionnage pendant la guerre de 1870, et, depuis, agent avéré de la triple alliance ; Lévy-Crémieux, Juif ; Hugo Oberndoffer, Juif allemand ; Hemmerdinger, Juif allemand ; Arton, Juif allemand ; Von Reinach, Juif allemand.

Pour nous en tenir à Cornélius Herz, le tableau de l'organisation de la haute maçonnerie, dans les cinq parties du monde, au 1er mars 1891, nous fournit un curieux renseignement. Dans la liste des inspecteurs généraux en mission permanente, ayant la correspondance directe avec le Suprême Directoire dogmatique de Charleston, on lit : « *Pour les relations générales d'Angleterre, France et Allemagne ; docteur Cornelius Herz, à Paris.* »

Quel trait de lumière sur notre histoire intérieure que cette simple mention ! Voila qui explique pourquoi nos ministres francs-maçons, les Freycinet, les Floquet, les Rouvier, étaient aux ordres de Cornélius Herz. Voilà le secret de l'influence de ce Juif, et la raison de son élévation au grade de grand officier de la Légion d'honneur ! Voilà le mot de l'énigme des complaisances et des duplicités du gouvernement dans l'affaire du Panama !

Durant dix ans, ce fut Cornélius Herz, avec ses auxiliaires les Reinach, les Arton, qui gouverna la France.

Nous trouvons dans les Mémoires de Bismarck un autre exemple de l'influence de la franc-maçonnerie ou de la juiverie dans le conseil des rois et des républiques.

On sait le rôle joué par le comte d'Usedom, ministre de Prusse, auprès du gouvernement subalpin, d'abord à Turin, puis à Florence. Ledit Usedom se montrait surtout l'adversaire implacable de l'Autriche en particulier, et des catholiques en général. C'est lui qui disait au général piémontais Lamarmora qu'il fallait frapper l'Autriche au cœur.

Or, Bismarck, qui connaissait son homme, dit de lui ce qui suit :

« C'était en même temps un franc-maçon haut gradé. En février 1869, je demandai au roi Guillaume le rappel d'un aussi louche et incapable personnage, mais je rencontrai chez le roi une résistance invincible, *car le souverain accomplissait envers les francs-maçons ses devoirs avec une scrupulosité presque religieuse.* Pour me débarrasser du comte d'Usedom, je fus finalement forcé de donner ma propre démission, et ce n'est qu'alors que j'obtins le rappel de ce diplomate franc-maçon. »

N. XIII. — *Un député prêtre, montant à la tribune pour réclamer en faveur des ouvriers attachés aux travaux de l'Exposition le repos nécessaire, n'a osé parler que du repos hebdomadaire.* — Page 71.

Ce qui produisit un incident que l'*Officiel* rapporte ainsi :

M. Faberot. — Oui, citoyens, les ouvriers ne demandent pas grand'chose. Tout à l'heure, le citoyen abbé Lemire revendiquait, au nom de la démocratie, de la religion même, un jour de liberté par semaine.

M. Lemire. — Pardon !

M. Faberot. — Si vous ne voulez pas que ce soit au nom de la religion, je veux bien retirer le mot, mais cela pourrait vous faire tort. *(On rit.)*

M. Lemire. — Dites : Au nom de l'humanité.

M. de la Biliais. — Le mot de « religion » ne nous déplaît pas.

M. Faberot. — Au nom de la démocratie, puisque le citoyen Lemire ne veut pas que je dise au nom de la religion. *(Mouvements divers.)*

N. XIV. — *Les Juifs libéraux veulent que les enfants chrétiens soient élevés dans la neutralité religieuse, afin de pouvoir les enrôler dans « l'Eglise de la libre-pensée religieuse ».* — Page 72.

Nous venons de voir les efforts faits par les Juifs de Vienne pour maintenir la neutralité scolaire, dussent leurs propres enfants en souffrir.

Les Juifs hollandais avaient d'abord témoigné les mêmes sentiments et on les avait vus faire très ouvertement cause commune avec les libéraux pour implanter la neutralité. Ils se ravisèrent ensuite, voyant sans doute les ravages que cette neutralit causaité parmi leur propre jeunesse.

Lorsqu'un revirement se fit dans l'opinion publique et dans le parlement, il ne resta plus que le Grand Rabbin de Bréda pour persister dans les sentiments qu'avaient jusque-là manifestés ses collègues, et ne pas protester contre l'école neutre ; mais il est à remarquer que les provinces du Brabant septentrional et du Limbourg, sur lesquelles s'exerce sa juridiction rabbinique, comprennent assez peu de Juifs, et que par conséquent il avait peu à perdre par le maintien de l'école neutre, tandis que les chrétiens continueraient à y perdre beaucoup.

N. XV. — *N'a-t-on point vu dans la dernière campagne électorale, des journaux catholiques donner le conseil de voter pour des candidats francs-maçons, de préférence à tels catholiques pratiquants ou hommes d'œuvres ?* — Page 81.

Nous pourrions apporter ici, en témoignage de cette assertion, plusieurs articles d'un journal réputé des plus catholiques. Qu'il suffise de reproduire les paroles de M. l'abbé Dabry au congrès des catholiques réunis à Paris en 1897. M. l'abbé Dabry défendit ensuite l'opinion qu'il avait exprimée au congrès, dans le journal *Le Peuple français* dont il était alors le rédacteur en chef.

« .... Donc, dans nos diverses circonscriptions, pour choisir nos candidats, sachons ce qu'ils sont comme hommes, quel est leur tempérament, s'ils ont un fond d'honnêteté et de bon libéralisme, ou s'ils sont sectaires ; et ne nous préoccupons pas d'autre chose.

» Ah ! mais, j'oubliais. Tout honnêtes qu'ils soient, me dit-on, s'ils sont francs-maçons, il n'y a pas à tabler sur eux, parce qu'ils ne s'appartiennent pas ; ils reçoivent les mots d'ordre de la secte, et à un moment donné, si on leur demande de poignarder le CHRIST, ils le poignarderont.

» Je prierai ceux qui ont de ces craintes de se rassurer Les gens qui sont entrés dans la Franc-Maçonnerie pour des motifs très divers qu'on peut prendre dans une série aussi étendue que la gamme des sentiments humains, sont comme tout le monde. Ils sont esclaves dans la mesure où ils veulent et où le zèle les pousse. Il y a parmi eux les fanatiques, les tièdes, les indifférents, les je m'en fichistes, les naïfs, les ambitieux, les cupides, les braves, les lâches, les sages et tout ce qui fait la collection de l'humanité ! Dire qu'ils marchent comme un seul homme est aussi risible que de prétendre qu'il y a en France trente-six millions de catholiques, à qui il suffirait de vouloir pour être les maîtres »

M. l'abbé Mustel, rédacteur de la *Revue catholique* de Coutances, fit, à ce sujet, à M. l'abbé Dabry des observations pleines de justesse :

« Il n'est personne, aujourd'hui, qui ne sache que la Franc-Maçonnerie, excommuniée par l'Eglise, est en lutte ouverte, acharnée avec l'Eglise catholique qui, pour elle, est l'ENNEMI. On ne peut devenir Franc-Maçon, comme on ne peut se faire musulman, sans abjurer son baptême. On n'entre dans la Loge que pour être immatriculé sur les registres de l'armée antichrétienne. Celui qui prêterait l'*obligation* d'apprenti sans se rendre compte qu'il s'engage parmi les ennemis déclarés du CHRIST et de l'Eglise, ferait preuve d'une telle inconscience, d'un tel aveuglement, qu'il serait par là même convaincu d'une incapacité radicale à comprendre et à plus forte raison à traiter aucune question.

» Est-ce à dire qu'il n'y a pas des étourdis qui entrent

dans les Loges par curiosité, par badauderie, ou sous une influence passagère, sans être pervertis à fond ?

» Certainement non.

» Mais ceux-là en sortent vite, à l'âge où d'autres et eux-mêmes se rangent, après avoir mené la *vie de Bohême*.

» Quant à ceux qui refusent d'en sortir, le lien par lequel ils lui restent attachés est, ou bien un intérêt politique ou pécuniaire, — et en ce cas ils lui obéiront en esclaves, — ou bien l'hostilité contre la religion, qui est l'âme de la secte, son principe, son inspiration, sa raison d'être et sa fin.

» Sans doute cette haine n'atteint pas chez tous le même degré et ne revêt pas le même caractère. Chez les uns, c'est de la rage ; elle est plus prudente et plus tempérée chez les autres. En est-elle moins dangereuse ? Est-ce que Cavour, en Italie, a fait moins de mal, a exercé une moins funeste influence que Garibaldi et Mazzini ? »

AU CHAPITRE SIXIÈME.

N. XVI. — *La présomption, « la confiance en soi, est l'un des traits les plus caractéristiques de l'américanisme.* — Page 93.

Tout pleins de cette confiance en eux-mêmes, les américanistes d'ici, aussi bien que ceux de là-bas, se lancent comme le faisait le P. Hecker, dont Mgr Ireland a écrit : « C'était avec une sorte d'impétuosité qu'il accomplissait son œuvre de missionnaire et de pasteur, *sortant pour cela de toutes les voies connues*. Il haïssait la routine. Peu lui importait ce qu'avaient fait les autres, il ne pensait qu'à ce qu'il pouvait obtenir lui-même. »

Et le panégyriste ajoute : « Chaque soldat chrétien peut s'élancer à la bataille suivant cet esprit de vérité qui souffle en lui, et sentant que ce qu'il peut, il est tenu de le faire. »

Et ailleurs : « Laissez les catholiques, si cela leur convient, se traîner dans les vieilles ornières, et craindre de déranger leurs esprits ou de chiffonner leurs vêtements en hâtant le pas. Notre devise est : *Oser et faire.*

» Selon notre expression américaine, allons de l'avant. Et qu'importe que nous nous trompions de temps en temps ! Le succès d'ailleurs n'est pas une preuve de mérite ou de valeur. Qui ne hasarde rien, ne gagne rien. Le Conservatisme est le nom spécieux de l'Apathie et, résolu qu'il est à rester toujours sauf, ce n'est plus qu'un morceau de bois mort...

» Laissez sa place à l'action de chacun. Le laïque n'a pas besoin d'attendre le prêtre, ni le prêtre d'attendre l'évêque, ni l'évêque d'attendre le Pape pour suivre sa voie propre. Les timides se meuvent en troupeaux, et les braves marchent en simples files. » (Discours sur l'avenir des catholiques aux Etats-Unis.)

Ainsi parlent les maîtres, et les disciples ne se le font pas dire deux fois. Eux aussi, forts de cet esprit dont ils sentent en eux le souffle, veulent sortir des voies connues. On en voit créer des Revues pour commenter les Encycliques papales, sans même songer à en avertir leur évêque, loin de solliciter son autorisation. On en voit convoquer de leur propre chef des assemblées ecclésiastiques où tous seront admis à traiter toute question se rapportant : 1° à l'organisation du clergé, 2° à ses études, 3° à son action, alors que la Sainte Eglise a réservé ce droit à l'évêque pour son diocèse, au métropolitain pour sa province, au Pape pour l'Eglise universelle. Qu'ont-ils besoin de tenir compte des règles ? L'esprit leur dit qu'ils sont tenus de faire ce qu'il leur inspire.

Dans son livre *Vers l'avenir*, M. l'abbé Naudet déplore que ces « confiants en eux-mêmes » ne soient pas plus nombreux chez nous.

« N'hésitons pas à le dire : chez nous, c'est le parti des « vieux » qui domine, et il y a comme une peur instinctive de ceux qui, tout en restant fidèles à l'Eglise et prêts à donner leur sang pour la foi, refusent cependant de se mettre à la remorque de toutes les antiques pataches, et qui, pensant que rien ne défend aux générations

nouvelles, auxquelles des circonstances diverses ont fermé les vieilles routes, d'aller au vrai par de nouveaux chemins, se déclarent très fiers d'être des catholiques, mais ont horreur des cléricaux (1). »

L'ex-abbé Charbonnel exagérait sans doute, mais il disait des abbés qu'il avait fréquentés : « Avec Hecker et Ireland, avec les grands catholiques américains, les jeunes prêtres de France trouvent qu'en voilà assez de la discipline extérieure, de la rigoureuse ordonnance hiérarchique, de l'asservissement autoritaire où se meurt la conscience individuelle..., et qu'il s'agit désormais pour chaque chrétien de reconquérir sa personnalité, sa liberté, sa vie intérieure. ET C'EST LA LE FOND DE CE QU'ON A APPELÉ L'AMÉRICANISME. »

Rien ne préparerait plus sûrement l'avenir religieux, que l'Alliance-Israélite-Universelle appelle de ses vœux, qu'un tel américanisme dans le clergé.

N. XVII. — *Parlant de l'un de ces faux principes sur lesquels est constituée la république américaine : la séparation de l'Eglise et de l'Etat, Léon XIII dit....* — Page 95.

Déjà nous avons publié deux lettres de Mgr O'Connell au R. P. Lepidi par lesquelles le prélat désavouait l'*américanisme religieux*. Pour ce qui est de l'*américanisme politique*, dont Léon XIII a parlé dans les termes que nous venons d'entendre, le prélat s'en explique dans ces mêmes lettres et dans une troisième datée du 16 juillet 1898. Il s'y exprime en ces termes :

« Je désirerais aussi expliquer pleinement ici la nature des relations entre l'Église et l'Etat. En ce qui regarde la thèse, je l'admets entièrement ; je traite seulement de l'hypothèse, tenant compte de toutes les circonstances et conditions au milieu desquelles l'Église catholique vit en Amérique. *(Lettre du 11 juillet.)*

1. L'on se souvient sans doute que lors de la discussion de l'élection de M. l'abbé Gayraud, M. l'abbé Lemire monta à la tribune pour dire : Pourquoi ne nous accepteriez-vous pas ? « Nous ne sommes pas des cléricaux. »

» Combien sont peu fondées les critiques qu'ils font sur le paragraphe de mon discours de Fribourg où j'ai traité des relations de l'Eglise et de l'Etat, c'est ce qui apparaîtra clairement à tout esprit loyal, car j'y ai tracé explicitement la distinction entre la thèse et l'hypothèse, comme on peut le voir dans le texte. En ce qui concerne la thèse, je l'admets entièrement. Je traitais seulement de l'hypothèse, tenant compte de toutes les circonstances et de toutes les conditions au milieu desquelles l'Eglise catholique vit en Amérique *(Lettre du 14 juillet.)*

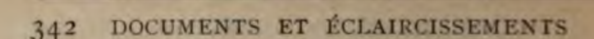
» J'ai dit : « Philosophiquement parlant, les justes relations entre l'Eglise et l'Etat sont l'expression concrète de l'harmonie qui naturellement existe entre les deux idées incorporées dans ces deux institutions. » Parlant ensuite des Etats-Unis, où la loi fondamentale proscrit l'expression concrète de cette harmonie, soit par l'établissement d'une religion d'Etat, soit par des concordats, j'ai traité de l'hypothèse comme cela y est expliqué Quant à la thèse donc, je l'admets entièrement ; je ne parlais alors que de l'hypothèse, tenant compte de toutes les circonstances et conditions au milieu desquelles l'Eglise catholique vit en Amérique. *(Lettre du 16 juillet.)*

Le discours ainsi expliqué avait pour titre : L'AMÉRICANISME *d'après le P. Hecker* (1).

Le *Church Progress* de Saint-Louis, dans un article traduit de l'anglais par la *Vérité* de Québec, a montré, par le fait, les beautés de ce « droit commun comme aux Etats-Unis », qui est présenté comme un idéal par une certaine école en France.

« Les lois du mariage aux Etats-Unis sont basées sur les doctrines du protestantisme ; les écoles publiques sont conduites dans l'intérêt du protestantisme et de l'indifférentisme ; la pose de la pierre angulaire de la plupart des édifices publics se fait sous les auspices des sectaires maçonniques ; presque tous les aumôniers nommés par le gouvernement sont des ministres protestants ; les établissements de charité et les pénitenciers du gouvernement sont presque tous dirigés par des institutions protes-

1. Lu au congrès international des savants catholiques à Fribourg, en 1897.



tantes ; *et, cependant, il se trouve des catholiques assez bornés pour s'imaginer que nous jouissons ici de « droits égaux ».* La vérité est que dans le monde entier il n'y a pas un pays catholique ayant une population non catholique de quelque importance qui ne témoigne, pour la conscience de la minorité non-catholique, plus de respect que les Etats-Unis n'en manifestent à l'égard de la conscience des catholiques de ce pays. »

Le journal canadien faisait suivre cette citation des observations suivantes :

« Voilà une terrible accusation, mais elle est parfaitement fondée. C'est une réponse péremptoire à ceux qui chantent sans cesse les gloires, les triomphes, le bonheur de l'Eglise catholique aux Etats-Unis. S'il fallait s'en rapporter aux dires de ces apôtres de l'américanisme, jamais, dans aucun siècle et dans aucun pays, l'Eglise n'a joui d'une situation aussi brillante et aussi avantageuse, à tous les points de vue, que celle qu'elle occupe aux Etats-Unis. Cette prétention est on ne peut plus fausse. *Théoriquement, l'Eglise est sur un pied d'égalité avec les sectes aux Etats-Unis ; en réalité, elle est* SYSTÉMATIQUEMENT *ostracisée au profit des sectes.* »

N. XVIII. — « *Nous souffrons ici de ce qu'on appelle le* BROADMINDEDNESS. *Il n'est pas facile de rendre ce mot correctement en français. On peut dire cependant qu'en général il signifie : Un libéralisme bien large, une tolérance outrée* ». — Page 98.

Aux faits cités pourraient s'en ajouter une multitude d'autres. Mais il faut savoir se borner.

Dans une lettre adressée de Washington au *Catholic Columbian*, et publiée dans le numéro du 24 décembre 1898, nous lisons ce qui suit relativement à feu Calixto Garcia, le principal chef de l'insurrection cubaine, franc-maçon avéré et tristement connu par les cruautés et les déprédations auxquelles il s'est livré.

« Bien que le général eût été sans connaissance pendant douze heures avant de mourir, on lui avait donné, dans

cet état, l'Extrême-Onction, malgré son affiliation à la maçonnerie.

» Son service eut lieu à l'église Saint-Patrice, de Washington, avec grand'messe de *requiem*. Mgr Ireland fit 1.800 kilomètres pour assister à ces obsèques et y prononça un discours.

» Le sermon appuyait principalement sur la miséricorde, la charité et l'espérance. Il n'a pas averti les catholiques des dangers de la maçonnerie, pendant la vie et à l'article de la mort, mais il a exprimé l'espoir que la miséricorde de DIEU était accordée à cet homme qui avait tenté d'affranchir son pays du joug étranger... Quoi qu'on puisse dire de l'Eglise aujourd'hui, on ne saurait l'accuser de rigorisme. »

D'après une correspondance de Rome, Mgr Ireland aurait dit dans cette oraison funèbre :

« Tracez vous-mêmes le plan de votre avenir civil et *religieux*. Les plis du drapeau américain couvrent la liberté religieuse la plus absolue, et le fait que ce drapeau a flotté sur Cuba, est une garantie que cette île *sera libre dans sa religion.* »

Le correspondant ajoute :

« Jusqu'ici Cuba était constitutionnellement catholique : désormais la liberté des cultes y régnera entière. Voilà le progrès idéal vanté par un archevêque de la sainte Eglise romaine ! — Ce discours de Mgr Ireland prononcé dans l'église Saint-Patrice de Washington a causé, il est presque inutile de le dire, un étonnement profond aux Etats-Unis, et *ailleurs*. »

Un prélat américain demanda à Mgr Martinelli, délégué apostolique de Washington, ce qu'il fallait penser de cette démonstration et des commentaires auxquels elle avait donné lieu. Il reçut la réponse suivante :

» La délégation de Washington n'a reçu d'aucune Congrégation romaine, d'aucune autorité ecclésiastique, la communication d'opérer un changement dans les lois et prescriptions concernant les francs-maçons et autres sociétés secrètes ; à Rome, on n'a même pas eu l'idée de faire le moindre changement sous ce rapport.



» Je déclare donc fausses les nouvelles répandues au sujet de ces prétendues modifications et rappelle que le décret de décembre 1894 reste toujours en pleine vigueur.

» Le Saint-Office a été saisi de la question à propos des funérailles d'un homme qui avait été un franc-maçon notoire.

» La réponse a été donnée, et cette réponse n'a été que la répétition de ce qui est enseigné par la théologie morale, savoir qu'un homme qui avait été franc-maçon et donne, avant sa mort, des signes manifestes de douleur et de repentir, peut obtenir des funérailles chrétiennes, mais sans aucune pompe extérieure. »

Une dépêche de Chicago, en date du 29 décembre 1898, mandait ce qui suit :

« L'abbé Walsh, prêtre catholique de cette ville, a été élu membre d'une loge de Chevaliers de Pythias. Sa demande d'admission a été faite de la manière ordinaire, et ayant été acceptée par la loge, l'élection a eu lieu sans difficulté. L'abbé Walsh admet qu'il a été élu membre de l'organisation avec son consentement, mais il dit qu'il n'a pas encore été initié, et que tant que cette cérémonie n'aura pas eu lieu, on ne pourra pas le considérer comme membre de l'ordre. Il ajoute qu'il va tâcher d'avoir l'approbation de l'archevêque Feehan de cette ville et de l'archevêque Ireland, de Saint-Paul, avant d'entrer définitivement dans cette organisation. »

Il suffit de rappeler que l'ordre des Chevaliers de Pythias est une des sociétés secrètes que le Saint-Siège a nommément condamnées.

CHAPITRE SEPTIÈME.

N. XIX. — *La première, la plus fondamentale de ces idées* (américanistes), *celle dont sortent toutes les autres par voie de conséquence, c'est qu'il se fait actuellement dans le monde une évolution à laquelle doit participer le christianisme, pour se rattacher à un nouvel état de l'esprit humain chez tous les peuples civilisés de notre temps.* — Page 103.

La Vérité de Québec, en quelques mots de bon sens, a dégonflé cette outre pleine de vent.

« Les besoins modernes. — Ce mot devient une scie ; on devrait bien nous dire une bonne fois ce qu'il signifie. Nos grands réformateurs nous parlent sans cesse de besoins modernes d'après lesquels il faudrait tout calquer. Qu'y a-t-il donc de si moderne dans les besoins de l'homme ici-bas ? A-t-il changé de nature ? Son organisme est-il différent de ce qu'il était dans le principe ? Son âme et son corps ont-ils changé de substance ? A ce compte-là, il pourrait y avoir des besoins modernes. Sinon les besoins de l'humanité sont ce qu'ils ont toujours été, et l'épithète de moderne n'est qu'une sottise choisie pour une thèse que l'on cache, pour atteindre un but que l'on n'ose pas avouer. Pour son corps, l'homme a besoin de la nourriture et du vêtement ; cette nourriture peut être variée, mais le besoin est le même ; les travaux auxquels l'homme se livre pour gagner sa nourriture sont multiples, le besoin de manger reste ce qu'il a toujours été. L'homme depuis Adam travaille pour gagner son pain, parce qu'il a besoin de manger.

» Jusqu'ici il n'y a rien de très moderne. Les industries varient, le besoin ne change pas et ne changera pas.

» Quel est le besoin de l'âme ?

» L'âme, tout comme le corps, a besoin d'une nourriture, d'un aliment proportionné à son mode d'existence.

» Cet aliment, c'est la connaissance de la vérité.

» L'âme vit de vérité, comme le corps vit de pain et de viande.

» La vérité peut lui être présentée sous diverses formes ; mais le besoin de s'en nourrir ne change pas et ne changera jamais.

» Donc pas de besoins modernes ni pour le corps ni pour l'âme.

» Qu'on nous parle des découvertes modernes, à la bonne heure.

» Les lois établies par le Créateur, conformément à la nature des êtres, ne varient pas avec les temps. Tout ce qui a la vie sur la terre a besoin d'une nourriture proportionnée à son mode d'existence. La plante se nourrit d'eau et de terre, l'animal est herbivore, granivore ou carnivore, et la chose a existé ainsi depuis le commencement du monde.

» Les esprits, âmes et anges, se nourrissent de lumière et de vérité, et ce besoin existera dans les siècles des siècles sans jamais changer.

» Rien de moderne dans les besoins parce que les natures ne changent pas.

» Dans notre siècle les hommes excellent à détourner les mots de leur signification. C'est ainsi, par exemple, que l'épithète *libéral*, qu'on peut appliquer à DIEU, est devenue le qualificatif d'une hérésie condamnée par l'Eglise, et que le mot *moderne* qu'on accole à la religion et même à l'âme *(l'âme moderne)*, sera bientôt noté comme une épithète qui sent l'hérésie. »

Gardons aux mots leur signification propre. C'est le moyen de ne pas embrouiller les questions.

Autre scie : « Il faut connaître les aspirations de son temps. » Les connaître est toujours bon, les favoriser ne l'est pas toujours. Il y a des aspirations dangereuses, il y en a de mauvaises, et pour celles qui sont louables, elles doivent être modérées au moins dans leur excès qui est leur état habituel.

La modération est le fait des sages, et l'esprit public, pris dans son ensemble, n'a communément ni sagesse, ni modération S'il s'empare d'une idée juste, il la pousse au-delà des limites du juste.

C'est surtout à la conscience des catholiques que la défiance des aspirations du jour s'impose rigoureusement.

Toutes les hérésies ont été en parfait accord avec les aspirations du temps où elles ont paru. Satan a toujours choisi les erreurs et les mensonges les mieux appropriés aux préoccupations et aux désirs de l'époque, leur donnant ainsi la plus grande puissance de séduction, et préparant par là à l'Eglise un plus délicat et plus rude travail pour en détromper les esprits.

N. XX. — *Lorsque les américanistes d'ici et de là-bas nous parlent « de l'avenir, de l'avenir nouveau de l'Eglise et de sa marche en avant, et de sa nouvelle phase et des temps qui commencent, etc. », méfions-nous de ces poussées et, avant de nous abandonner à leur impulsion, voyons d'où elles viennent et où elles conduisent.* — Page 108.

L'Eglise n'est certes point immobile ; mais elle n'est point non plus la girouette qui tourne à tout vent. Elle marche et elle fait marcher le monde de lumière en lumière, de progrès en progrès, et cela parce qu'au lieu « d'évoluer », de « passer de l'homogène à l'hétérogène », elle reste inébranlablement attachée à l'immuable vérité qui lui a été révélée du Ciel, tout en cultivant fidèlement le dépôt confié de siècle en siècle.

Dom Laurent Janssens, directeur du collège Saint-Anselme à Rome, parlant dans la *Revue Bénédictine* de la brochure du Docteur Schell, professeur de théologie à l'Université catholique de Würzburg, *Des Katholicismus als Princip des Fortschütts*, pose cette question : « Le catholicisme est-il, comme on l'entend répéter à satiété, une entrave au progrès ? N'est-il pas plutôt le principe de tout progrès digne de ce nom ? »

Il répond :

« La vérité nous délivrera, a dit le CHRIST, et cette parole, vieille depuis bientôt vingt siècles, si puissante jadis dans la bouche du plus sublime initiateur qui fut jamais, ne résout pas moins aujourd'hui ce problème.

» Tout progrès véritable consiste dans une manifestation, une irradiation, une conquête quelconque de la vérité. L'ignorance, c'est la servitude ; la vérité, le libérateur. Dès lors, l'Eglise catholique doit être la grande école du progrès,

puisqu'elle possède à un degré unique le dépôt et les promesses de la vérité.

» Mais, pour que le catholicisme puisse remplir dignement ce rôle d'initiateur, il faut qu'il ait *le culte de la vérité dans toute sa pureté et dans toute son étendue.* Ce culte ne consiste pas seulement dans la conservation pieuse, intègre, immuable, du dépôt de la révélation expresse et formelle ; il cherche à coordonner, à approfondir ce dépôt même, et s'arme, pour en défendre les origines et les droits, contre toute agression hostile.

» Ainsi le dogme devient la théologie ; ainsi le dogme et la théologie se cuirassent d'apologétique.

» . . . .

» Nous nous trouvons à une époque solennelle. Bien des problèmes nouveaux, non encore agités, travaillent les intelligences. D'autres problèmes anciens sont repris à l'aide de sources jadis inconnues et résolus dans un sens opposé à la tradition.

» Quelle attitude convient-il de garder dans cette évolution du savoir humain ? Une attitude ferme, généreuse, prudente, sincère. La fermeté doit s'exprimer partout où un point sûrement doctrinal est mis en cause. Broncher sur ces points, laisser le doute les ébranler, serait manquer à un devoir sacré. En dehors de ces cas, et encore faut-il qu'ils soient nettement constatés, généralement reconnus, la générosité s'impose. Respectons la liberté d'autrui. Ne dogmatisons pas au-delà du nécessaire. Ayons en estime les intentions des chercheurs, sans redouter le résultat de leurs efforts.

» Et pourquoi le redouterions-nous ? Ne serait-ce pas faire preuve d'un manque de foi ? Si le point attaqué par les savants fait partie du dépôt révélé, leurs efforts ne réussiront pas à en avoir raison, du moins d'une manière définitive. Et s'il est de discussion libre, pourquoi craindre qu'une inconnue de plus disparaisse ou qu'une erreur de moins soit accréditée ?

» Il y a plus. La prudence nous fait un devoir d'en agir ainsi. Réfléchissez qu'il n'y va pas seulement de vos croyances favorites à vous. Il y va de la foi d'un grand nombre de travailleurs austères que ces barrières de la

crédulité empêchent de reconnaître la vérité. Laissez la brèche s'élargir ; ne vous obstinez pas à la défendre quand déjà elle ne tient plus. Ouvrez les rangs, et par delà ces parapets d'argile, montrez fièrement aux assaillants le palais de granit bâti sur le roc immuable. Vous ne serez pas seulement prudent, vous serez sincère. Car enfin des faits sont des faits. Autant il est téméraire de les mépriser sans les connaître, autant est-il suspect de les renier sans preuve.

» Est-ce à dire qu'il faille, de gaîté de cœur, sacrifier des traditions secondaires, il est vrai, mais néanmoins vénérables et consacrées par la piété des siècles ? Certes que non. Est-ce à dire que les érudits méritent du progrès dans la mesure où ils s'y attachent, s'ils n'apportent à ce travail la prudence de la piété et la rigueur d'une méthode sûre ? Moins encore.

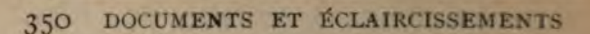
» Sans parler d'un sentiment de respect qui impose la réserve, surtout devant le grand public, chaque fois qu'il s'agit d'aller à l'encontre d'une créance populaire, ces études et ces écrits pèchent souvent par le ton et par la méthode.

» Le ton, hélas ! se ressent souvent du milieu rationaliste, protestant .. Non, ce ton n'est pas catholique ; il est loin de constituer un progrès.

» Du moins la méthode serrée compense-t-elle ces vices de forme ? Pas toujours, bien s'en faut. L'habitude de fréquenter les écrivains incrédules expose naturellement à s'en approprier les procédés. Or la méthode protestante, rationaliste, est entachée d'un triple défaut. Elle méconnaît la tradition orale, elle est trop négative, elle abuse des hypothèses. Le devoir de tout écrivain catholique est de se mettre en garde contre ces trois lacunes aussi graves l'une que l'autre. Chaque jour nous assistons à quelque retour d'une conclusion trop hâtive ; bien des traditions trop légèrement rejetées reprennent leur droit. Soyons critiques, oui ; mais avec circonspection. Exerçons une critique sévère sur notre propre critique. Gardons avec un soin jaloux le respect et la conscience du sentiment catholique

» . . . .

» De même qu'il n'y a qu'une science véritable, celle



qui procède de vérité en vérité, de même aussi toute science vraie ne peut être que catholique, parce que toute vérité naturelle est nécessairement en harmonie avec la vérité révélée et doit lui être subordonnée, au même titre que la nature l'est à la grâce et la raison à la foi.

» Pourquoi, dès lors, redouter la science et ne pas s'éprendre d'amour pour elle et souhaiter qu'elle multiplie ses conquêtes ?

» . . . .

» De nos jours, où le matérialisme et l'impiété font de la science un instrument sacrilège pour ruiner dans les âmes et dans la société les fondements de la foi, quoi de plus nécessaire au catholicisme, avec l'intensité de la vie surnaturelle, que cette contemplation, cet apostolat de la science intègre et solide ?

» Mais, pour pouvoir remplir sa mission sacrée, cette science doit être libre de toute entrave injuste. C'est assez de la foi et de l'autorité de l'Eglise pour contenir les efforts de l'intelligence dans la voie du devoir. Gardons-nous d'aller au-delà par un dogmatisme exagéré. Pas de tyrannie d'école, pas de coterie, pas d'influence occulte, pas de conspiration du silence, pas d'adulation de parti, pas d'ostracisme intéressé, pas de suspicion mesquine. Tout cela est une offense à la vérité et à ses droits.

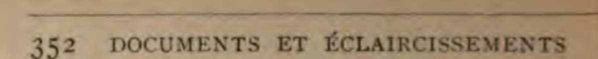
» Lorsque Léon XIII a imprimé aux études philosophiques ce providentiel mouvement de retour vers le prince de la scolastique, il a, certes, rendu à la science un éminent service. Dans la pensée du grand Pape, ce retour en apparence rétrograde devait être le point de départ d'un rapide progrès. Il le sera dans la mesure où *il rendra aux philosophes et aux théologiens l'habitude de penser avec vigueur et suite.* Il manquera son but s'il ne fait que couler les intelligences dans un moule autoritaire. Oui, saint Thomas est le maître incomparable, trop abandonné, auquel il importait de revenir. Mais pourquoi ? Tout juste parce qu'il est, avec saint Augustin, le plus puissant raisonneur des âges chrétiens ; parce qu'au contact quotidien de ce génie, la pensée acquiert une pénétration, une précision, une lucidité, une envergure qu'aucun autre maître n'est capable de communiquer au

même degré. Appuyons-nous sur saint Thomas : à la bonne heure ; mais précisément parce que saint Thomas a dit et prouvé la vérité. N'oublions pas que, dans la recherche de cette vérité, il se guidait par des principes si excellents, si universels, que c'est encore le suivre, oui, le suivre de plus près, que de soutenir, en vertu de ces mêmes principes appliqués à la condition présente de la science et des problèmes, des conclusions en désaccord avec celles du maître ; car ces conclusions, saint Thomas, placé en face des données nouvelles, serait le premier à les tirer lui-même, s'il écrivait aujourd'hui.

» Philologie, ethnographie, histoire, cosmologie, patristique, archéologie, genèse des formules, critique des sources, tout cela s'est enrichi, précisé, affiné depuis le moyen-âge. Mettre cet outillage nouveau, d'une utilité merveilleuse, au service des grands principes philosophiques et religieux ; ou bien pénétrer cette matière si admirablement préparée, de la forme vitale des principes immortels : telle est aujourd'hui la mission du théologien thomiste. Toute autre interprétation de la pensée pontificale ne ferait, je le crains, que préparer une âpre réaction anti-thomiste, pire que la situation à laquelle Léon XIII a voulu porter remède. Au contraire, largement comprise, la restauration scolastique sera le point de départ d'un progrès immense, dont tout l'honneur reviendra au catholicisme. »

N. XXI. — « *L'on ne peut supposer qu'un homme des temps apostoliques se servit du langage des temps actuels dans son enseignement sur la nature du Christ, ou même comprit la doctrine de la Trinité comme elle est exprimée dans le* Credo *de saint Athanase. Les hommes des premiers siècles auraient-ils pu parler de la Transsubstantiation ou même en avoir l'idée ? Est-il plus croyable que la dévotion à Notre-Dame ait eu sa place dans la religion de saint Paul ?* » — Page 112.

Le culte de la Très-Sainte Vierge est *nécessairement* contemporain de la naissance même du christianisme L'Evangile nous le montre commençant avec l'*Ave Maria*



de l'ange, la salutation d'Elisabeth, le tressaillement saint Jean-Baptiste, le miracle de Cana, l'exclamation la femme juive et le testament du divin Sauveur.

Avant de se séparer, les apôtres ont posé les fon ments de la foi en formulant le *Credo ;* mais dans Credo ils ont fait entrer, sans pouvoir s'en dispenser, to la raison du culte qui sera rendu à Marie jusqu'à la des siècles : « Je crois en JÉSUS-CHRIST, Fils unique DIEU, Notre Seigneur, conçu du Saint-Esprit et *né d Vierge Marie.* » Puis, se répandant dans le monde, n'ont pu prêcher le Fils de DIEU fait homme pour sau les hommes et le présenter à l'adoration des peuples, s présenter en même temps à leur vénération, à leur amo à leur confiance, la Vierge-Mère, Mère de DIEU et méd trice entre Lui et nous.

Les dogmes de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, d Transsubstantiation, n'étaient point sans doute formu par les premiers chrétiens dans les termes où nous formulons aujourd'hui ; mais ils étaient, dans leur foi, su tantiellement les mêmes, ils en avaient *la même idée* nous. Il y a eu *progrès* dans la *définition* de ces dogme n'y a eu aucun changement dans la croyance, parce qu progrès n'a été qu'un développement dans la science de dogmes, développement tiré du fond même de ces dogm

Vincent de Lérins compare cette croissance à celle l'homme. « La foi des âmes, dit-il, imitera la loi des co qui, dans le cours des années, acquièrent le développem harmonieux de toutes leurs parties, *sans pourtant ce d'être ce qu'ils étaient.* Ce sont les mêmes hommes deviennent vieux et qui ont été adolescents :... bien la stature et la manière d'être soient changées, c'est seule et même personne. Chez les vieillards, il n'arrive r de nouveau qui ne soit déjà à l'état latent chez enfants.... De même faut-il que le dogme de la relig chrétienne suive les lois d'un progrès analogue, à sa qu'il s'affermisse par les années, qu'il se dilate ave temps, qu'il s'élève avec l'âge, qu'il demeure cepend incorruptible et inaltérable. »

Jamais la doctrine catholique n'est devenue ni ne dev dra *autre* qu'elle n'était ; et il n'est pas permis de dire

les premiers chrétiens « n'ont pu avoir l'idée de la transsubstantiation. » Ils savaient ce que nous savons, ils savaient que ce que l'on apportait sur l'autel, c'était du pain et du vin, et que ce qu'ils recevaient dans la communion, c'était le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Concile du Vatican a prononcé cet anathème : « Si quelqu'un dit qu'il peut arriver que les dogmes proposés par l'Eglise prennent un jour, avec le progrès de la science, un sens autre que celui qu'a entendu et qu'entend l'Eglise : qu'il soit anathème! » (*De fide et ratione*, Can. 3.)

AU CHAPITRE HUITIÈME.

N. XXII. — *La plupart sont indifférents à leurs intérêts éternels, les autres, se livrant à tout vent de doctrine, sont en proie à toutes les aberrations religieuses.* — Page 121.

D'après le *Catholic Directory* de 1898, voici quelle est la situation des Etats-Unis au point de vue religieux.

Il y avait au commencement de l'année 1898, dans la grande République, 14 archevêques, 78 évêques, 1 préfet apostolique, 8.137 prêtres séculiers, 2.774 religieux, 110 ordres religieux de femmes, 9.856.622 catholiques sur une population de 72.000.000 âmes, c'est-à-dire 1 catholique sur 7 habitants

Le reste de la population se compose de 15 à 16 millions de protestants, appartenant à 142 sectes diverses, et de plus de 45.000.000 d'hommes qui ne professent aucune religion

M. Charles Maignen fait à ce sujet cette triste constatation : « Ces quarante et quelques millions d'hommes n'appartenant à aucune Eglise, « inéglisés », comme on dit là-bas (unchurched), sont pour la plupart des fils ou des petits-fils d'immigrants chrétiens. (L'ancienne population indigène est exterminée ou baptisée; les Chinois, qui viennent par millions en Amérique, n'y restent pas, n'y fondent pas de familles.)

» Il est constaté, en effet, par un grand nombre de membres du clergé américain, que la foi s'affaiblit à mesure que la population *s'américanise*. Les fils d'immigrants sont généralement beaucoup moins chrétiens que leurs pères. »

Les chiffres sont là, d'ailleurs, et la conclusion qui en découle est d'une certitude mathématique.

N. XXIII. — *C'est assez dire que le prosélytisme s'impose là (aux Etats-Unis) plus qu'ailleurs.* — Page 122.

Dans un article publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, nº de novembre 1898, M. Brunetière s'est occupé des progrès du catholicisme aux Etats-Unis. Il se demandait comment ceux qui « n'étaient, il y a vingt-cinq ans, qu'un peu plus du centième de la population de l'Union, trente ou quarante mille âmes sur trois millions d'habitants, en sont devenus le septième, neuf ou dix millions, sur un chiffre qui n'atteint pas encore tout à fait soixante-cinq millions. »

La *Vérité* de Québec a répondu à cette question en ces termes :

« Il est probable que le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* exagère quelque peu la situation en faveur de sa thèse : la proportion actuelle est plutôt de 1 à 9. Mais peu importe.

» Le point sur lequel il convient d'insister, c'est que l'augmentation du nombre des catholiques aux Etats-Unis, même si nous acceptons les chiffres de M. Brunetière, n'a rien de phénoménal, de glorieux ou de consolant.

» Cette augmentation s'est produite principalement par l'immigration, voilà tout le mystère. Il y a eu déplacement des forces catholiques, rien de plus. Des millions d'enfants de l'Eglise ont quitté la vieille Europe pour s'établir en Amérique ; et comme les catholiques ont ordinairement des familles nombreuses, les rangs de l'Eglise en Amérique se sont accrus rapidement.

» Encore une fois, voilà tout le mystère.

» Il y a eu, aux Etats-Unis, en tout temps, un certain nombre de conversions. Les âmes d'élite de tous pays ont

toujours entré et entreront toujours dans le giron de l'Eglise. Mais il n'y a jamais eu, dans le pays voisin (le Canada), des conversions nombreuses.

» Par contre, chose déplorable, les apostasies se sont multipliées là-bas.

» Non pas que les rangs des sectes se soient accrus beaucoup aux dépens de l'Eglise ; car bien peu quittent l'Eglise pour entrer dans une secte. Mais que d'enfants de parents catholiques sont tombés dans l'affreux indifférentisme religieux qui sévit chez nos voisins ?

» On estime que les deux tiers, au moins, de la population des Etats Unis ne sont pas baptisés, ne professent, par conséquent, aucune forme de christianisme.

» Parmi ces millions de néo-païens il y a incontestablement des millions d'enfants ou de petits-enfants de parents catholiques.

» On discute sur le chiffre de ces tristes apostasies. Des hommes très sérieux prétendent que, sans ces pertes terribles, l'Eglise des Etats-Unis compterait aujourd'hui 25,000,000 d'enfants, au lieu de 8 à 10 millions. Il y aurait donc eu une déperdition dans les forces catholiques de 15 à 17 millions.

» Les optimistes trouvent ces chiffres exagérés. Mais même les plus optimistes admettent que l'Eglise des Etats-Unis a fait de très grandes pertes.

» Il n'y a donc réellement rien de merveilleux dans l'augmentation du nombre des catholiques chez le peuple voisin, et nous pouvons dire avec l'*Indépendant* de Fall-River : « On peut donc être académicien, comme M. Brunetière, et en même temps se pâmer d'admiration devant un état de choses plutôt lamentable que consolant ! »

Un prélat romain, « qui, dit le *New-York Freeman's Journal*, sympathise beaucoup avec les Américains, » confirmait cette appréciation dans un entretien avec le correspondant de ce journal :

« Les américanistes français se déclarent enthousiasmés par les succès extraordinaires de l'Eglise catholique en Amérique. Nous adoptons les idées et les tendances de prélats américains, disent-ils, parce qu'elles sont néces-

saires à l'esprit nouveau. Des idées et des tendances qui ont produit, en moins d'un siècle, une Eglise qui compte 90 prélats, 11,000 prêtres et 10 millions de loyaux catholiques, ne peuvent être soit hétérodoxes soit dangereuses.

» Cet argument est spécieux, — c'est toujours l'ecclésiastique romain, *interviewé* par le *New-York Freeman's Journal*, qui parle, — cet argument est spécieux, mais il manque absolument de base. En réalité, au lieu de se réjouir d'une augmentation du nombre de ses enfants, l'Eglise des Etats-Unis doit déplorer des pertes plus considérables que celles qui se sont produites dans n'importe quel autre pays depuis la soi-disant Réforme. Si vous voulez vous donner la peine d'examiner le tableau qui montre le nombre des catholiques qui sont allés aux Etats-Unis depuis 80 ans, et tenir compte du nombre de ceux qui y étaient avant cette époque, vous verrez facilement que le nombre des catholiques aux Etats-Unis devrait être le double de ce qu'il est aujourd'hui. »

Ce n'est point assez dire. Le R. Walburg, s'appuyant sur les chiffres donnés par un statisticien remarquable Gen-Von Steinwerh, conclut, dans une brochure publiée à Cincinnati, *The question of nationality*, à la perte des deux tiers de la population catholique pour notre foi.

Dans un article publié dans la *Revue canonique* sous ce titre : *La vraie situation du catholicisme aux Etats-Unis et M. Brunetière*, M. Charles Maignen fait cette observation très juste.

« Notre siècle a cru découvrir en Amérique une société dont les conditions religieuses, historiques, politiques et sociales, semblent opposer un éclatant démenti aux doctrines de la vieille école catholique sur la constitution chrétienne des Etats.

Il y a trente-cinq ans, le *Syllabus* de Pie IX condamnait la proposition suivante :

« LXXIX. Il est faux que la liberté civile de tous les » cultes et que le plein pouvoir laissé à tous de mani» fester ouvertement et publiquement toutes leurs pensées » et toutes leurs opinions, jettent plus facilement les peu-

» ples dans la corruption des mœurs et de l'esprit et pro-
» pagent la peste de l'indifférence. »

Or, voici un peuple chez lequel « la liberté civile de tous les cultes » est considérée comme l'une des lois fondamentales de la constitution ; où « le plein pouvoir laissé à tous de manifester ouvertement et publiquement toutes leurs pensées et toutes leurs opinions » est non seulement garanti par la loi, mais efficacement et pleinement entré dans les mœurs : et le vieux monde affaibli, enserré par mille entraves légales, voit grandir ce jeune peuple ; il le voit surpasser en richesses et en puissance les plus antiques et les plus fières nations, et il apprend que ces libertés proscrites par lui n'ont enfanté là-bas, ni « la corruption des mœurs et de l'esprit », ni « la peste de l'indifférence. »

Bien plus, on lui vante « les vertus naturelles » du peuple américain. Tandis que les nations catholiques subissent une irréligion d'Etat, on montre en Amérique « l'un des peuples les plus religieux » du monde, une Eglise libre et féconde, et au sein d'une population dont les catholiqnes ne formaient, il y a cent vingt-cinq ans, qu'un centième, le catholicisme groupant aujourd'hui le septième de la nation.

Voilà un fait ! Or, de nos jours surtout, rien n'a plus d'action sur les esprits que les faits.

Ce n'est point trop dire, en vérité, que d'appeler ce fait un « *phénomène caractéristique de cette fin de siècle* » ; et de n'en voir point qui soit plus « *intéressant* », plus significatif à tous égards » ; oui, c'est un fait « *paradoxal* (1) », et le paradoxe consiste en ceci : que l'Eglise s'étant prononcée contre les libertés dites modernes, voici que ces libertés, appliquées en Amérique plus largement qu'en aucun pays, proclament, par les faits, leur bienfaisance et rendent à l'Eglise des services en échange de ses anathèmes.

On conçoit l'enthousiasme de notre libéralisme européen pour la jeune et libre Amérique. Il n'est plus besoin désormais de s'attarder aux luttes de doctrine ; de discuter

1. Les mots soulignés sont de M. Ferdinand Brunetière.

par arguments les droits et les limites respectifs de la liberté et de l'autorité ; voici des faits, voici des chiffres ; c'est à la lumière de ces faits et de ces chiffres qu'il faut comprendre et interpréter les enseignements de l'Eglise ; l'autorité infaillible de Pierre n'a pas pu proscrire ce qui sert si bien à l'extension de l'Eglise. »

On a vu, ci-dessus par ce qu'ont dit des Américains à qui nous avons donné la parole, combien cet enthousiasme porte à faux, que les progrès de l'Eglise aux Etats-Unis, quoique réels, ne sont point ce qu'ils devraient être, sont même loin d'être ce qu'ils seraient, alors qu'aucun prosélytisme n'y aurait été exercé, et que l'on se serait contenté de conserver dans la foi catholique les fidèles que la Providence y a amenés ; et l'on sait par conséquent que les conclusions que l'on prétend tirer du « fait nouveau » sont absolument illusoires et trompeuses. Il n'y a pas lieu de procéder à la révision du *Syllabus*.

S'il y a maintenant 40 millions — « le New-York Freeman's Journal » (3 décembre 1898) dit 50 millions — d'Américains, fils ou petits-fils de chrétiens, qui n'appartiennent à aucune Eglise, qui vivent sans religion, il n'y a certes pas à tirer de ce « fait nouveau » des conclusions contraires à la doctrine de l Eglise sur les libertés dites modernes ; et nous devons bien prendre garde de nous laisser prendre au mirage trompeur des « progrès » de l'Eglise aux Etats-Unis.

Comme le dit M. Charles Maignen, « si, non content de déchristianiser les immigrants, le régime de liberté sans frein qui constitue l'américanisme s'implante en Europe, grâce au sophisme que nous essayons de réfuter, il tarira dans sa source le flot de sève catholique dont vit l'Eglise américaine, il fera perdre au vieux monde cette foi que le nouveau ne sait pas garder.

N. XXIV. — *La morale du moins nous resterait-elle ? Oh ! pour elle, ils veulent la garder.* — Page 131.

Nous avons entendu les juifs nous dire que dans la religion finale dont ils veulent gratifier le monde, les

haines des sectes disparaîtront, parce que l'on n'attachera plus aucune importance aux dogmes qui les engendrent, et que « nous serons tous nourris des mêmes principes de morale et des mêmes sentiments d'amour ».

Nous venons d'entendre les américanistes nous parler de « destruction de barrières », de « tolérance et de charité mutuelles », nous dire que « la religion, c'est la charité, et qu'il est possible de s'accorder sur la charité, alors que nous ne pourrions nous entendre sur les croyances », que, « pour aimer DIEU, il n'est pas nécessaire de haïr son frère », que « ce n'est pas par la polémique, mais par l'irénique que nous aboutirons », que « la première chose à demander à une religion, c'est si elle est capable de former les vertus naturelles et sociales », et enfin que « ce que l'Américain considère dans la morale, c'est le résultat ».

Ces paroles expliquent celles de l'un des chefs du mouvement néo-chrétien, déclarant qu'après avoir connu « la pensée de l'admirable archevêque de Saint-Paul, il comprenait mieux que jamais combien le christianisme est conciliable avec *tout* le monde moderne (1) ».

C'est qu'en effet, si l'on s'en tenait aux paroles inconsidérées que nous venons de rapporter, on paraîtrait autorisé à dire que les américanistes semblent tendre la main d'un côté aux juifs et de l'autre aux néo-chrétiens qui poursuivent les uns et les autres le même rêve : arriver à un christianisme dépouillé de ses dogmes.

Parlant de ceux qui, parmi les néo-chrétiens, se montrent les plus sympathiques au christianisme, M. l'abbé Klein dit :

« Le dogme est rarement accepté. On le trouve aussi raisonnable que les autres systèmes, on le trouve même plus logique et surtout plus encourageant : *on n'y croit pas.* On a des reproches à lui faire ; il s'affirme trop brutalement ; il est absolu ; il est dur pour les idées qui ne lui vont pas ; il les traite d'erreurs, de mensonges ; il parle de vérités immuables, de règles fixes pour l'esprit dans un temps où les certitudes d'ordre spéculatif inspirent tant de défiance.

1. Cité par M. l'abbé Klein : *Nouvelles tendances en religion et en littérature.*

» Heureusement, pense-t-on, ce qui importe, ce n'est pas le dogme, c'est la morale ; ce ne sont pas les règles de la raison pure, éternellement vouée aux contradictions, ce sont les règles de la raison pratique. Qu'on précise la morale, rien de mieux : car elle tend à l'action, et il faut savoir ce que l'on veut et doit faire. Mais le dogme, à quoi bon ? (1).

Et ailleurs, continuant à exposer la pensée des néo-chrétiens, M. l'abbé Klein dit encore : « La morale de l'Evangile est la meilleure de toutes ; il faut donc la soutenir, la propager. Mais l'Eglise, qui en a été jusqu'ici la dépositaire, se montrant inférieure à cette grande tâche par son obstination à rester prisonnière du dogme et d'institutions incompatibles avec les progrès modernes, il est urgent de la suppléer dans sa mission, car, entre ses mains débiles, le vrai christianisme court de graves dangers, risquant tout au moins de devenir solidaire de ses défauts, et impopulaire comme elle.

» Cette thèse, commune à beaucoup d'écrivains, est notamment soutenue par M. Henry Bérenger. Mais elle a en M. Paul Desjardins son meilleur interprète, et il convient de l'examiner de préférence dans cette brochure sur le *Devoir présent*, qui l'a posé comme un chef d'école, pour ne pas dire comme un fondateur de religion.

» Dans la huitième de ses treize réformes, s'il conseille l'*élaboration d'un christianisme intérieur* par « un travail qui montrerait dans les faits d'expérience intime, contemporaine, journalière, les phénomènes spirituels que le christianisme a reconnus de tout temps sous les noms de péchés, de grâce, d'illumination du Saint-Esprit, de paix cachée, etc., » c'est que cela formerait, entre les chrétiens tout heureux de ce rajeunissement et les non-chrétiens admis à « bénéficier de dix-huit siècles d'une admirable expérience morale », *un commencement d'unanimité*. Rien ne le rend « plus divinement gai » que l'espérance de voir se réaliser ce beau rêve.

» Et c'est ce commencement d'unanimité que les dogmes viendraient compromettre, en jetant le désaccord entre les compagnons de la vie nouvelle ! Arrière les

1. *Nouvelles tendances en religion et en littérature*, p. 27-28.

dogmes ! Est-il plus sûr moyen de s'entendre que de ne pas savoir ce qu'on croit, ou mieux encore de ne rien croire du tout ? « Il ne s'agit pas de croire d'abord, mais d'abord d'aimer. Et ensuite que croira-t-on ? Ce que l'amour conseille et exige qu'on croie, simplement. Et là-dessus les exigences varient selon les esprits. »

Les néo-chrétiens essaient d'introduire ces idées dans les écoles.

Le *Temps*, en mars 1899, racontait ce qui suit :

« Des hommes, nourris de doctrines diverses, se sont concertés, cet hiver, pour tenter une expérience commune. Représentants autorisés des théories morales et sociales les plus différentes, ils ont décidé de faire chacun à la jeunesse des écoles une conférence sur l'idée morale ; leur dessein était de rechercher si la diversité des doctrines ne leur permettait point de fonder sur des bases communes un enseignement social moral. Ces conférences ont attiré dans la grande salle du collège libre des sciences sociales un public nombreux d'étudiants, qui ont applaudi successivement MM. Belot, délégué des professeurs de philosophie au conseil supérieur de l'instruction publique ; Gide, l'éminent sociologue, professeur à l'école de droit ; le Père Maumus, dominicain ; le pasteur Wagner ; Jacques Sorel, l'écrivain socialiste ; Fonsegrives, l'écrivain catholique. » Dans un numéro subséquent, le *Temps* ajoutait à ces noms celui de M. Buisson, l'auteur de cette définition : « Un uniforme est une livrée et toute livrée est ignominieuse, celle du prêtre et celle du soldat, celle du magistrat et celle du laquais. »

AU CHAPITRE NEUVIÈME.

N. XXV. — « *C'est pour la réalisation de ces idées que furent imaginés les congrès des religions.* » — Page 133.

Nous ne nions pas que le congrès des religions tenu à Chicago et celui qui devait se tenir à Paris en 1900, n'aient

eu pour principe les meilleures intentions, Mgr Keane les exprimait ainsi au congrès scientifique de Bruxelles: « Unir une protestation de toutes les formes de croyance religieuse contre le matérialisme et l'agnosticisme, contre toutes les formes d'irréligion et d'incrédulité, et montrer par là combien elles sont contraires aux idées fondamentales du genre humain et à son bonheur. »

C'est ce qui explique comment le cardinal Gibbons a pu écrire à M. Barrowes, le promoteur du congrès de Chicago : « Ce mouvement est digne de tous les encouragements et de tous les éloges » ; et Mgr Keane : « Ma profonde conviction est que ce projet est admirable et qu'il devrait recevoir l'encouragement de tous ceux qui aiment réellement la vérité et qui souhaitent étendre le règne de DIEU dans l'humanité. »

Ces derniers mots marquent bien l'illusion à laquelle les bonnes intentions se sont laissé prendre. La vérité ne pouvait recevoir qu'un obscurcissement de la mise en présence et sur un même pied de ses représentants à elle et des représentants de toutes les erreurs ; le règne de DIEU, le règne de Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST, notre Sauveur et notre DIEU, ne pouvait recevoir aucun développement dans l'humanité d'une vague déclaration de théisme, la seule qui pût être formulée par une telle assemblée. Au contraire, cela devait singulièrement favoriser les desseins de l'Israélitisme humanitaire.

Aussi, dès qu'il fut question de renouveler l'expérience à Paris, M. Zadoc-Kahn, grand rabbin de France, et initié, sans aucun doute, aux vœux et aux projets de l'*Alliance-Israélite-Universelle*, s'empressait-il de donner ses encouragements au promoteur ou zélateur de l'œuvre, M. l'abbé Charbonnel : « Dès le premier jour, j'ai applaudi très cordialement à l'idée émise par vous qu'il faudrait profiter de l'Exposition nationale de 1900 pour organiser en France un congrès universel des religions, analogue au Parlement des religions qui s'est réuni à Chicago, et je vous ai donné l'assurance que l'*adhésion du judaïsme français ne manquera pas à votre généreuse initiative* ». M. Zadoc-Kahn n'hésitait pas à dire pourquoi l'adhésion du judaïsme était d'avance assurée à l'entreprise : « Ce qui est certain,

c'est que les habitudes de tolérance, de support mutuel, de respect et *même de sympathie pour les croyances d'autrui*, ont tout à gagner de cette rencontre pacifique des représentants des divers cultes. » N'est-ce point ce que recherche l'*Alliance-Israëlite-Universelle*, et ce qui doit conduire le plus sûrement au but où elle se propose d'amener l'humanité ? Enfin le grand rabbin se félicitait de l'avantage obtenu rien que par ce seul fait que « l'idée d'un congrès des religions en France ait pu voir le jour ». « Cela prouve, et *ce résultat reste acquis*, qu'il y a quelque chose de changé dans la manière de voir et de juger des hommes, que la tolérance religieuse est bien réellement une conquête définitive de notre siècle. »

M Zadoc-Kahn savait à quoi s'en tenir sur les résultats qu'avait eus le premier Parlement des religions et sur ceux que le second devait produire : outre ce que sa raison pouvait lui dire, il n'avait pas manqué d'être renseigné par ses coreligionnaires sur les effets réels du congrès de Chicago (1).

1. Le prêtre bouddhiste Dharmapola, que le Parlement des religions avait amené pour la première fois à Chicago, y retourna bientôt après pour s'y fixer : « Je ne viens pas ici, dit-il à un journaliste qui le soumit à l'interview, pour me poser en adversaire du christianisme, mais pour réconcilier ces deux excellentes religions : le christianisme et le bouddhisme ! » Le Parlement des religions avait donc eu ce fâcheux résultat de convaincre le docteur Dharmapola que toutes les croyances sont également bonnes et vraies.

« Le Parlement de Chicago a clos ses sessions depuis longtemps, remarquait dans le même temps un journal de Saint-Louis, mais, on le voit, ses effets durent toujours. Ils pourraient bien être plus sérieux que certains prélats catholiques, qui ont commis l'imprudence de s'y commettre, ne l'ont jamais pensé. »

Un Hindou, qui a pris ses grades à l'université de Cambridge, exprimait, à Chicago même, son appréciation sur les résultats réels de cette malheureuse entreprise.

« Dans l'Inde, disait ce M. Satthianadhan, la conséquence du congrès de Chicago a été positivement nuisible au progrès du christianisme. L'impression que nous avons recueillie est que les Américains ne sont pas satisfaits du christianisme, et qu'ils le regardent comme l'un des nombreux systèmes religieux qui ont une relative excellence. Nos délégués sont revenus persuadés que la religion des Hindous est aussi bien adaptée aux besoins de l'Inde que le christianisme l'est à ceux des Américains, et même avec l'opinion que l'Amérique offre un champ tout préparé aux missionnaires hindous. »

Mais cette idée de réunir en une même assemblée les représentants de toutes les croyances et de tous les cultes, répondait si bien aux vœux des américanistes sur les moyens à prendre pour obtenir « l'expansion extérieure de l'Eglise », qu'ils ne pouvaient voir ce que voyait M. le grand rabbin. Et lorsque fut présenté le projet de renouveler à Paris ce qu'ils avaient fait à Chicago, rien ne put leur ouvrir les yeux, pas même l'article de l'abbé Charbonnel dans la *Revue de Paris*, dont nous avons donné des extraits. Ils s'empressèrent donc d'y applaudir : « J'ai lu avec le plus grand plaisir, écrivait à l'auteur Mgr Ireland, votre article sur l'idée d'un congrès des religions à Paris. Vous avez parfaitement saisi le sujet, et tout est dit avec précision et clarté. »

En disciples fidèles, les démocrates chrétiens ne manquèrent point d'envoyer leurs adhésions. Qu'il suffise de citer celle de celui qui se mit ou qu'ils placèrent à leur tête au congrès ecclésiastique de Reims et aux congrès démocratiques organisés par la *France libre* de Lyon.

M. l'abbé Lemire écrivit donc à M. l'abbé Charbonnel :

« En principe, je suis partisan du *congrès des religions*, parce que tout ce qui peut faire connaître la vérité doit être approuvé.

» Il nous faut revenir aux procédés apostoliques.

» Pourvu que la lumière rayonne, peu importe le « *chandelier*. » Disons, si vous voulez, qu'une exposition peut être une manière de chandelier. Faisons donc briller là-dessus les grandes clartés chrétiennes. »

Cette lettre est datée du 16 octobre 1895. Un mois après, le 14 novembre, l'*Eclair* publia une lettre ouverte de M. l'abbé Charbonnel à Mgr l'archevêque de Paris, « suprême adjuration » pour demander à Son Eminence de « craindre l'avenir » s'il continuait à s'opposer à la réunion des congrès. M. l'abbé Lemire écrivit huit jours après à ce même journal pour dire :

« D'un article de l'*Eclair* du jeudi 21 novembre, il ressort que Mgr Ireland, le cardinal Gibbons et l'abbé Lemire auraient adhéré à une récente lettre de l'abbé Charbonnel. Il n'en est rien. Mgr Ireland et le cardinal Gibbons sont trop loin d'ici pour réclamer à temps contre cette

sertion. Pour eux comme pour moi, elle est absolument usse. La *Revue Bleue*, qui a publié plusieurs lettres reçues ar l'abbé Charbonnel (entre autres celle de M. l'abbé emire reproduite ci-dessus), vous apprendra à quelle date dans quelles conditions ces lettres ont été écrites. »

Ce que M. l'abbé Lemire nie, dans cette lettre, c'est 'avoir adhéré à la lettre du 14 novembre ; mais il y reconait l'authenticité de la lettre qu'il écrivit le 16 octobre pour pprouver l'idée du congrès des religions. Jamais il ne tira son adhésion à cette entreprise, bien qu'il en eût été rié publiquement. M. l'abbé Lemire n'imita donc point les itres prêtres qui s'étaient laissé enthousiasmer, comme ii, par l'annonce d'un Parlement des religions à Paris, ais qui ensuite en comprirent le danger.

. XXVI. — « *On fera appel à des hommes qui, pour défendre l'Eglise contre les menaces de destruction, sauront employer les armes convenables au temps où nous sommes, à des hommes qui sauront prendre toutes les aspirations du génie moderne en fait de science, de mouvement social, de spiritisme...* » — Page 148.

On sait que le spiritisme contemporain nous vient de Amérique. Il prit naissance, en 1847, à Hyderville, etit village de l'Etat de New-York, dans la famille Fox.

Aujourd'hui le spiritisme est répandu dans le monde ntier.

Les journaux et revues qui s'occupent d'une manière xclusive de l'occultisme et du spiritisme, sont nombreux d'une sérieuse importance. Il s'en publie en France, en ngleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie, en Porugal. En Amérique, ils se comptent par centaines ; rien u'à Chicago, à New-York et à Buenos-Ayres, il y en a ne vingtaine pour chacune de ces villes ; et ces publicaions représentent des millions de lecteurs.

Les cercles spirites sont également très nombreux en mérique ; ils se multiplient aussi en Italie, en Espagne, n Belgique et en France. Déjà, en 1869, Allain Kardec ecevait les communications de près de mille centres spiites *sérieux* disséminés sur les divers points du globe.

Les spirites ont des congrès internationaux.

Enfin, les journaux de Londres annonçaient le 31 janvier de cette année, que l'on veut établir un collège ou lycée afin de former des médecins sérieux qui seraient brevetés, licenciés et autorisés à donner des séances orthodoxes de spiritisme.

Mais ce qui mérite le plus l'attention, c'est que des hommes faisant autorité dans l'une ou l'autre des sciences naturelles, s'occupent de spiritisme et prétendent en saisir les lois, comme si les manifestations d'êtres intelligents, et par conséquent libres, pouvaient être assimilées aux phénomènes naturels et conséquemment nécessaires. Ce sont, en Angleterre, des membres de l'Académie royale comme Crookes, Olivez Lodge, Wallace, Chalis ; en Allemagne, Fitche, Hallenbach, Zoelner ; en Russie, Aksakof, Bodisco, Ochorowiez ; en France, le colonel de Rochas, le Dr Luys, M. Ch. Richet, le Dr Dupouy, tous savants d'une valeur incontestable. Il en est parmi eux qui croient de bonne foi ouvrir de nouveaux horizons à l'intelligence humaine. Ils se trompent : le démon s'efforce de remplir de son esprit les adeptes du spiritisme. Leur mot de ralliement dans le monde entier est : Haine à l'Eglise catholique, l'éternelle ennemie qu'il faut détruire.

Aussi l'empressement que mit le spirite Synésius, évêque gnostique de Bordeaux, à adhérer au congrès des religions, n'a rien qui doive nous surprendre.

Le spiritisme est l'une des formes de la CONJURATION ANTICHRÉTIENNE, et non la moins redoutable, et sa propagation dans le monde entier est peut-être l'un des signes les plus dignes d'attention du prochain avènement de l'antéchrist.

AU CHAPITRE DIXIÈME.

N. XXVII. — *Le premier objet que doit atteindre la transformation de la vie ascétique selon le mode américaniste, ce sont les vœux de religion.* — Page 154.

Rien ne montre mieux l'infiltration des idées américanistes, même en ce qu'elles ont, semble-t-il, de moins contagieux, que la discussion soulevée en France sur la valeur et l'obligation des vœux de religion, lors de l'élection de M. l'abbé Gayraud à la Chambre des Députés.

On nous permettra de reproduire ici ce que nous écrivions, le 13 février 1897, dans la *Semaine religieuse*, et la réplique qui lui a été opposée dans un journal autrefois réputé par son zèle pour la doctrine. Le temps où nous sommes est vraiment celui dont le prophète disait : *Diminutæ sunt veritates a filiis hominum.*

« Depuis deux mois les journaux discutent la question Gayraud. Beaucoup de *Semaines religieuses* ont cru devoir intervenir. Nous nous sommes tenu jusqu'ici dans un silence absolu. Au point où en sont les choses, nous croyons devoir dire un mot, non pour nous ranger du côté des partisans ou des adversaires du député de Brest, mais pour rappeler la saine doctrine en un point qui nous paraît en ce moment singulièrement s'obscurcir.

» Une question doctrinale se pose devant le public très nombreux qui a lu les articles des journaux et les correspondances échangées à l'occasion de l'élection de Brest, c'est celle-ci :

» Quelle est la valeur des vœux de religion ?

» Quelle est l'obligation de stabilité que ces vœux imposent à celui qui les a prononcés ?

» Les partisans et plusieurs des adversaires de M. l'abbé Gayraud ont également contribué à amasser des nuages sur cette double question, et par là les uns et les autres ont également porté atteinte au sens chrétien.

avait présentée au
« *Eo quod religiosa*
» *et spiritum vocat*
» à Sa Sainteté d'é
» le courage (2) de
» et qu'il a perdu l
» Ces déclaratio
suivantes :
» Est-il permis à
sation. Peut-elle lui

» Avant de répon
» L'état religieux
auquel un chrétien *s*
évangélique par l'obs
chasteté et d'obéissa
approuvée par l'Eglis
» Remarquons d'a
gieuse il y a un *en*
accepté : donné par le
nom de DIEU.
» Tout engagement
» Dans le monde, i
la promesse et le contr
» L'homme qui rev
faite à son semblable f
contrat constitue plus
crée un droit exigible e

le l'un des contractants, soit pour un service temporaire, oit à vie. Le don mutuel que se font les époux dans le ontrat de mariage conclu en présence de Dieu et sancionné par lui, est non seulement à vie, mais indissoluble.

» Les engagements religieux n'ont pas de moindres onséquences.

» Ils ne se nomment plus simplement promesses ou ontrats, mais vœux.

» Le vœu c'est, en général, une promesse *faite à Dieu* n connaissance de cause et avec pleine liberté. On peut insi promettre à Dieu par vœu les choses extérieures, ou ui donner sa personne. Cette promesse, ce don, quels u'ils soient, forment des liens sacrés et par conséquent nfiniment plus respectables, plus inviolables que les engaements que les hommes prennent entr'eux.

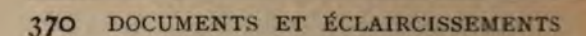
» La profession religieuse, c'est le don de la personne.

» Ce don, bien qu'il comprenne toujours les vœux de auvreté, de chasteté et d'obéissance, n'est point égal dans outes les professions religieuses.

» Généralement, dans les congrégations, on ne s'engage ue pour un nombre d'années déterminé, avec l'intention ormelle de renouveler le vœu à l'expiration.

» Dans les grands Ordres, — tel l'Ordre des Dominiains, — l'engagement est nécessairement à vie, et les œux y sont plus étendus et plus rigoureux que dans les ongrégations. C'est pourquoi, dans le langage de l'Eglise, es vœux sont distingués des autres : ils sont appelés *œux solennels*. C'est un don parfait, une immolation ntière de soi-même à Dieu, immolation de soi irrévoable ; c'est, comme disent les docteurs, après le grand Pape saint Grégoire, un holocauste.

» La stabilité, la permanence qui est de l'essence de la ie religieuse, est donc portée dans les Ordres à vœux olennels au plus haut point d'exigence et de rigueur. C'est une promesse, une promesse faite à Dieu pour la ie, et une promesse qui revêt le caractère de contrat, car i l'homme s'y donne à Dieu, Dieu de son côté s'engage accorder en retour à cet homme toutes les grâces qui loivent le mener à la perfection.



» Un tel engagement peut-il être rompu alors que mariage ne peut l'être?

» Il ne l'est jamais entièrement.

» Mais de même qu'il y a pour les mariages mal asso la séparation de corps et de biens; pour les religieux n'ont plus le courage de porter le fardeau de la vie r gieuse et qui ont perdu, — toujours par leur faute, puis DIEU s'est engagé à leur accorder ses grâces, — l'esprit leur vocation, il y a la sécularisation.

» La sécularisation laisse subsister en entier le vœu chasteté et retient tout ce qu'il est possible de retenir, d la condition nouvelle de l'ex-religieux, de ses vœux pauvreté et d'obéissance, comme la séparation de corp de biens laisse subsister l'obligation de la fid conjugale.

» Mais même dans ces limites, la Sainte Eglise n'acc la sécularisation aux religieux qui ont fait des vœux so nels qu'à la dernière extrémité, et lorsqu'elle y est con forcée. Elle doit cette résistance au respect dû à l'eng ment pris à l'égard de DIEU et dont elle a été consti témoin et défenseur. Elle la doit à sa charité mater pour le malheureux qui veut rentrer dans le monde et par là, aventure étrangement son salut. Aussi lor M. l'abbé Gayraud manifesta ses intentions, son supé général, — c'est M. l'abbé Gayraud lui-même qui nou appris, — lui écrivit pour le « supplier » de ne p s'abandonner à cette tentation. Dans des temps m troublés que les nôtres, à ces supplications l'Elgise joig une fermeté d'opposition dont elle ne peut guère dans les circonstances où nous sommes.

» Mais enfin ses supplications ont été inutiles et juge qu'un plus long refus causerait plus de mal que bien. Elle cède et accorde, dans la mesure que n venons de dire, la sécularisation demandée. Quel a jusqu'ici le sentiment du public chrétien à l'égard pauvre religieux ainsi exaucé? Nous avons vu la sév des gens du monde sur ceux qui se dégagent des p messes faites à leurs semblables. Les fidèles ont le d d'être plus sévères pour ceux qui rejettent les obligat

ractées envers Dieu. Une religieuse qui a quitté son 'ent au terme de ses vœux temporaires, bien qu'elle cquitté tout ce qu'elle avait promis, ne rentre dans le de que déconsidérée. Mais que pensait-on autrefois, disait-on du religieux qui, après s'être donné librement eu pour la vie, s'être consacré à lui en holocauste par vœux solennels, nourrissait dans son âme la tentation e infidèle et de se reprendre ? que pensait on, que t-on de celui qui donnait suite à cette tentation et hait au Saint-Siège un consentement qui ne peut être ié qu'à l'extrémité ? Les anciens avaient un mot pour ctériser cette défection, un mot qui paraît bien rude tre fausse délicatesse, mais qu'ils avaient emprunté à ainte Ecriture : *Canis reversus ad vomitum.* Nous ons à ceux qui savent le latin le soin de traduire.

Ces vérités étaient autrefois connues de tous, ces ments étaient partagés par tous, c'était l'un des élé- s de ce tact chrétien qui faisait apprécier les personnes s choses à leur juste valeur. Eh bien ! n'est-ce point grande faute que celle qui a été commise par les icistes qui, à propos de l'élection de Brest, ont donné nser que du moment où un ex-religieux n'a point été sé de son couvent, n'en est point sorti pour une e infamante, il peut être placé sur le chandelier et gé de la défense des plus graves intérêts de la religion ? r persuadé cela, c'est avoir contribué à affaiblir encore ns chrétien, autrefois si délicat, et aujourd'hui si gra- ent entamé par tant de causes.

Et c'est uniquement pour le relever selon notre faible voir, pour ramener les esprits à la juste appréciation choses en un point de première importance, que nous s cru devoir écrire les lignes qui précèdent.

Nous ne pouvions laisser croire que les vœux, et ie les vœux les plus solennels, coûtent moins à rompre le plus vulgaire engagement vis-à vis de ses sembla- ; nous ne pouvions laisser croire que l'état religieux ne sorte d'hôtellerie où l'on entre parce qu'elle con- t pour le moment, et d'où l'on peut sortir le front

haut lorsqu'elle a cessé de plaire. Non seulement cette opinion est fausse, mais il y aurait le plus grand danger à la laisser s'implanter dans les esprits. »

Cet exposé de principes provoqua la contradiction de l'*Univers*. Par la plume de M. l'abbé Jaspar, il demandait quatre jours après la publication de l'article ci-dessus :

« Quelle idée théologique la *Semaine religieuse* se fait-elle donc d'une dispense ? »

Et il dénaturait ainsi notre thèse dont il ne citait pas un mot :

« A l'entendre, ce serait je ne sais quel expédient regrettable analogue à la *légitimation* juridique qui couvre ou plutôt qui masque d'une absolution de mauvais aloi les tristes conséquences d'une faute. C'est là une interprétation par trop fantaisiste. La dispense est un acte juste, sage, irréprochable du législateur qui, trouvant qu'une obligation, salutaire à l'ensemble d'une société, présente de graves inconvénients pour un ou plusieurs de ses membres dont elle entrave le plus grand bien, la supprime exceptionnellement en leur faveur. Cette suppression, motivée par d'impérieuses circonstances dont il lui appartient, comme délégué de DIEU, d'apprécier la valeur, fait que l'excellente chose qui faisait, par exemple, l'objet du vœu, a cessé d'avoir ce caractère et en empêche *une meilleure :* cela suffit pour qu'il puisse prononcer, en vertu de son autorité suprême, que le vœu ayant perdu sa raison d'être, ou, comme dit saint Thomas, « sa matière *congrue* » et sa convenance extrinsèque, sa substance même n'existe plus.

» Et comme, en pareil cas, le législateur s'identifie avec Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST dont il tient la place ici-bas, il s'ensuit que c'est DIEU lui-même qui anéantit l'obligation préexistante et rend à l'état commun celui qui l'avait assumée. »

Personne ne s'étonnera que cette réplique ait été qualifiée de « pitoyable » par l'un des théologiens les plus compétents qu'il y ait en France.

XXVIII. — *Armez-vous de ce signe, puis allez entendre les discours, lisez les écrits des américanistes et des démocrates chrétiens : vous les trouverez en opposition formelle avec l'esprit fondamental du christianisme.* — Page 165

La Sociologie catholique (1), qui n'est certes pas la plus vancée des revues publiées par le parti de la démocratie hrétienne, célébrant l'anniversaire du Congrès ecclésiasique de Reims disait, et en cela elle résumait bien la ensée de tout le parti :

« Pour faire prendre à la foule goût aux choses du ciel, l faut lui parler *d'abord* le langage qu'elle comprend, u'elle écoute, celui de ses affaires et de ses intérêts, et, *ans la grande lutte pour la vie* dont nul n'est exempt, il aut *lui trouver et lui apprendre le moyen d'être victorieux. Après* la distribution faite à tous, dès ici-bas, de la justice ociale par les moyens humains, *il sera possible de faire ever les regards*, d'atteindre le but chrétien et moral et de roclamer que le Grand-Maître de la Justice, c'est Jésus-Christ, et que l'Evangile est le véritable code des droits omme des devoirs de tous. Après avoir procuré la paix u corps, il sera plus facile de faire accepter la paix de 'âme.

» Tous le comprennent à Reims... Ils sont là sept cents rêtres venus de tous les points de la France. Ils s'interogent sur l'action, la science et l'organisation du clergé n face de leur temps. »

Eh bien ! cela est en contradiction formelle avec la arole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et *le reste vous* sera donné par surcroît. Cela est aussi en opposition directe avec le mode d'apostolat que l'Eglise a constamment pratiqué, depuis les temps apostoliques jusqu'à nos jours. Il est vrai que ces Messieurs trouvent que Notre-Seigneur et ses apôtres ont trop lambiné dans l'œuvre de la civilisation chrétienne, et ils sauront, eux, se montrer plus expéditifs. M. l'abbé Naudet écrivait dans la *Quinzaine*, le 1er mars 1897 :

1. Août 1897, VIe année, page 485.



« Il en est, nous le savons, qui prétendent arriver a même résultat par d'autres moyens ; ils disent que, les institutions et les lois tirant leur valeur des hommes qui les conservent ou les appliquent, notre effort doit se por ter en premier lieu sur la réforme individuelle, ce qu'ils concrétisent en cette formule que l'on nous oppose triomphalement : « Faites des chrétiens, et la société se sauvera ; » formule vraie, sans doute, mais trop étroite, mais incomplète, et dont notre raison ne se contente pas. Malgré la bonne foi de ceux qui parlent ainsi et *s'érigent en oracles*, nous ne pouvons les suivre dans cette voie, qui ne nous paraît pas, nonobstant certaines assurances plus ou moins intéressées, devoir nous amener au but. Car, outre que ce *dogme n'est défini nulle part*, il nous suffit d'ouvrir l'histoire pour constater combien les faits en con tredisent les gratuites affirmations. Est ce que, *sans insister davantage*, durant les trois premiers siècles, l'Eglise ne fit pas d'admirables et victorieux efforts pour christianiser les individus ? Il y eut alors une merveilleuse efflorescence de sainteté, *mais cela n'empêcha pas qu'il fallût attendre trois siècles pour voir poindre à l'horizon les premières lueurs d'un ordre social chrétien.* »

MM. les démocrates chrétiens entendent marcher et faire marcher plus rondement.

Notre-Seigneur a dit : « Prenez garde qu'on ne vous séduise, car plusieurs viendront en mon nom disant C'est moi qui suis le CHRIST ; et ils en séduiront un grand nombre ; mais prenez bien garde de les suivre. »

« Ils viendront en mon nom ». Il y a donc eu, il y a et il y aura des hommes qui se diront les apôtres du CHRIST, et qui le diront avec assez de vraisemblance pour le faire croire et sans doute pour se tromper eux-mêmes. Ils se présenteront comme prédicateurs de l'Evangile, de l'*Evangile vrai*, et avec assez d'apparence pour trom per, s'il était possible, les élus eux-mêmes. C'est le divin Maître qui l'affirme. Ces hommes diront : Je suis le CHRIST, c'est-à-dire, c'est moi qui suis la vérité, c'est en moi, c'est en ma doctrine qu'est le salut du peuple. (Voir Origène sur *saint Matth. Traité*, XXVIII, N°s 34-35.)

Comment se défendre contre leur séduction ? Par l

paraison de leur évangile avec celui qu'ont prêché s-CHRIST et ses apôtres. « Quand ce serait un ange du ciel, disait saint Paul, qui vous annoncerait un évangile que celui que nous vous avons annoncé, vous soit anathème. » (*Ad Gal.* I, 8.) « Je crains que, comme Ève fut séduite par la ruse du serpent, vos pensées ne se corrompent et ne perdent leur licité à l'égard du CHRIST. Car si quelqu'un vient prêcher un autre Sauveur que celui que nous vous s prêché, ou si on vous souffle un autre esprit que que vous avez reçu, ou un autre évangile que celui vous avez embrassé, hélas ! vous le supportez fort » (II *Ad Cor.* XI, 4) (1).

est donc en mettant sans cesse les doctrines qui nous apportées par les journaux ou de toute autre manière, gard de ce qu'ont dit Notre-Seigneur et ses apôtres, 'on peut découvrir l'erreur, quelque voilée, quelque uée qu'elle puisse être.

, comme Bossuet vient de nous le montrer, la con- on utilitaire de la vie qui donne les jouissances de onde comme objet premier des désirs et de l'activité hommes, est toute contraire à la doctrine de ngile.

américanisme est à l'opposé de l'Evangile sur tant de s, que Dom Fr. Chamard dans sa lettre à M. Mai- n'a pas craint de dire que les tendances des cory- s de cette nouvelle école sont une attaque directe e le plan divin de la création. Et il le prouve par mêmes raisons que Bossuet développe dans son on sur la Nativité de Notre-Seigneur.

Qui sait si ce n'est pas précisément sur cette question de la pro- que s'opérera, entre les socialistes et les catholiques, la récon- n qui est dans la force des choses, le socialisme n'étant, selon ole d'un grand évêque américain, que « l'évangile aigri ». s écoles qui seules aujourd'hui peuvent mener la société, parce s produisent des meneurs, hommes de parole et d'action, l'école rate catholique à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir et internationale socialiste, dans leurs revendications communes, t que tirer les conséquences économiques de l'évangile du divin ur JÉSUS-CHRIST. (Abbé Naudet, *Notre œuvre sociale*, 1894.)

AU CHAPITRE ONZIÈME

N. XXIX. — *Celui qui fut choisi pour lancer les congrès ecclésiastiques était bien le personnage à prendre entre mille.* — Page 176.

M. l'abbé Lemire a eu un biographe. Il faut croire que la biographie ne lui a point déplu, puisqu'elle fut envoyée gratuitement à un certain nombre de prêtres et vendue à la porte des salles où le prêtre-député donnait des conférences.

En voici la préface :

« Depuis un siècle, l'Eglise de France s'est tenue à l'écart des profonds monvements de la pensée contemporaine. La voix des Lamennais, des Lacordaire, des Montalembert, eut peine à se faire jour, et le plus grand de ces réformateurs fut brisé misérablement pour avoir voulu trop tôt le mouvement qui doit un jour sauver le catholicisme chez nous.

» L'Eglise, « ayant longtemps gardé ses quartiers d'hiver dans les sacristies et les sanctuaires », a désappris le langage des penseurs et le langage des foules. Elle ne sait plus guère que les gémissantes litanies qu'on marmonne au fond des temples déserts. Une séparation lointaine s'est faite entre des croyants qui n'avaient plus que des dévotions, et ces multitudes à qui il eût fallu un peu de religion et qui passent, douloureusement désenchantées, devant des pratiques qui nécessitent de l'argent et qui n'apportent aucune consolation aux pauvres et aux souffrants.

» Un tel état ne pouvait durer. Le prêtre avait le devoir d'aller au peuple, de se mêler à la vie littéraire, artistique, politique de la nation.

» Quelques-uns l'ont compris et tracent courageusement la voie. L'abbé Lemire est un des premiers apôtres du devoir social du clergé, devoir primordial du temps présent. C'est à ce titre qu'il prend place, l'un des premiers, dans notre galerie. »

Plus loin, il était dit :

« M. Lemire a tracé le rôle nouveau du clergé. » « Il porte une main vigoureuse sur un édifice social vermoulu qu'il s'agit de remplacer. »

« Nous ne doutons pas que M. l'abbé Lemire ne répudie dans son cœur de tels compliments, disait la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai. Il doit souffrir de se voir présenté comme le continuateur de Lamennais, « le plus » grand de ces réformateurs brisé misérablement (par » Grégoire XVI) pour avoir voulu TROP TÔT le mouve- » ment qui doit sauver le catholicisme chez nous. »

» M. l'abbé Lemire ne pensera-t-il point qu'une telle publication, présentée comme venant d'une main amie, demande de lui un désaveu ? »

Le désaveu n'est point venu.

N. XXX. — *Le premier congrès ecclésiastique se tint à Reims à l'occasion du centenaire du baptême de Clovis.* — Page 179.

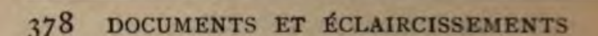
La *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai fut la première à faire remarquer combien l'assemblée projetée était anormale. Elle le fit en ces termes :

« Nous avons reçu et — si nous nous en rapportons aux notes qu'ont publiées diverses *Semaines religieuses* — une bonne partie du clergé de France a reçu sous ce titre : « Pèlerinage ecclésiastique à Reims », un programme d'études à faire pour être discutées à Reims les 25, 26 et 27 août 1896.

Ce programme assigne pour objet des délibérations de l'assemblée, 1° l'organisation du clergé, 2° les études auxquelles il doit se livrer et 3° l'action qu'il doit exercer.

Il embrasse le culte, la prédication, les œuvres de préservation et d'édification, les œuvres de charité et les œuvres sociales, la méthode des études dans les grands séminaires, les examens des jeunes prêtres, les conférences cantonales, etc., etc.

La lettre d'envoi dit : « Ce projet a été béni et encouragé par plusieurs de NN. SS. les archevêques et évêques. »



Dans une affaire de cette importance, il conviendrait de donner des noms.

De plus, « bénédictions et encouragements » sont des mots bien vagues, et qui n'éclairent point suffisamment ceux qui sont invités à prendre part à une réunion insolite et à prêter leur concours à une entreprise de conséquence.

Le projet a-t-il été présenté aux prélats qui ont « béni et encouragé », dans la forme définitive sous laquelle il nous est présenté ? Les paroles ou les écrits dans lesquels ont été formulés leurs bénédictions et leurs encouragements contiennent-ils une approbation explicite de tout le programme ? et donnent-ils à tout le clergé du second ordre l'autorisation de se réunir en assemblée pour le discuter ?

Voilà ce qu'il serait nécessaire de savoir.

Les assemblées du clergé ont leurs règles ; et il n'est permis à personne d'innover.

Le droit ecclésiastique connaît les conciles œcuméniques, qui ne peuvent être convoqués et présidés que par le Pape ; les conciles provinciaux, qui ne peuvent être convoqués et présidés que par le métropolitain ; les synodes diocésains, qui ne peuvent être convoqués et présidés que par l'Ordinaire ou en son nom.

L'Assemblée projetée à Reims pour les 25, 26 et 27 août n'est rien de tout cela. C'est une réunion absolument anormale et dont il n'y a point d'exemple. Qui a eu autorité pour en tracer le programme ? qui a autorité pour la convoquer ? qui aura autorité pour la présider ?

Ce ne peut être un simple prêtre ni un groupe de prêtres. Ce ne peut être ni un, ni plusieurs évêques.

Chaque évêque peut bien organiser dans son diocèse une assemblée de ses prêtres. Il ne peut y appeler les prêtres du diocèse voisin sans le consentement de leur évêque.

Les évêques de France auraient-ils tous donné la permission de s'adresser à leurs sujets respectifs ? Non, puisque quelques-uns seulement, que l'on ne nomme pas, se sont bornés à bénir et à encourager.

Supposé même que l'unanimité des évêques de France

ait donné à l'un d'eux, ou même à un simple prêtre, les délégations nécessaires pour convoquer en assemblée générale le clergé de second ordre, il faudrait encore le même consentement unanime pour la rédaction du programme, pour la présidence de l'assemblée et pour les règlements à imposer à la discussion.

Et comme une telle assemblée serait une nouveauté inouïe dans l'Eglise, avant d'en prendre l'initiative, il serait de rigueur de consulter le Saint-Siège.

Le Pape y donnerait-il son assentiment ? C'est au moins fort douteux. La lettre-circulaire d'invitation que nous avons reçue a beau dire que l'assemblée « n'engagera pas de discussion de doctrine » ; il suffit d'ouvrir le programme pour voir qu'en bien des points les questions à traiter confinent à la doctrine. Mais, de plus, la discipline est aussi réservée à l'épiscopat que le dogme. L'une et l'autre sont l'objet propre des délibérations des conciles. Il n'est pas à présumer que le Pape transfère jamais l'étude des questions de discipline à une assemblée de simples prêtres.

A plus forte raison ne peuvent-ils s'arroger d'eux-mêmes ce pouvoir. Se placer en dehors des règles, et surtout des règles qui datent de l'institution de l'Eglise et appartiennent à sa constitution, c'est, pour ne rien dire de plus, créer un danger dont les conséquences ne peuvent facilement être prévues. C'est pourquoi il nous a paru bon, non de protester, mais d'avertir. »

N. XXXI. — *Leur initiative ne tendait à rien moins qu'à faire de l'Eglise de France une Eglise presbytérienne.* — Page 183.

Dans une lettre adressée en même temps à l'*Univers* et à la *Vérité*, Mgr l'évêque d'Annecy appela l'attention du clergé et des catholiques sur la réunion projetée à Reims, sur le caractère qu'elle présentait et les dangers qu'elle renfermait.

A la fin de cette lettre, Mgr Isoard rappela à quoi ont abouti les bons prêtres qui en 1788 rédigèrent, *en dehors des règles posées par l'Eglise*, des cahiers ou recueils de

mesures qui leur paraissaient devoir être prises incessamment pour le bien de l'Eglise de France, puis il dit :

« Ce qui se passe, ce qui est accompli déjà, nous donne le droit d'affirmer que le programme détaillé de ce congrès fausse en maint endroit les données essentielles du gouvernement de l'Eglise ; — qu'*il prépare et veut créer pour les prêtres une situation qui ne leur appartient point, et qui, l'Eglise étant ce qu'elle est,* NE PEUT LEUR APPARTENIR. »

Monseigneur Isoard concluait :

« Nous estimons qu'il est de notre devoir de montrer ce péril aux prêtres animés sans doute de très bonnes intentions, mais qui, affligés des maux présents et justement alarmés des menaces de l'avenir, sont prêts à se précipiter au devant de tout ce qui paraît leur offrir une issue et les placer sur une voie plus sûre et meilleure.

» On leur dit, on leur répète : Il y a quelque chose à faire. L'Eglise le leur dit et elle n'a cessé de le répéter à toutes les époques tourmentées et douloureuses ; mais elle ajoute : Ce qu'il y a tout d'abord à faire, c'est d'être prêtre selon toute l'étendue de ce mot sacré, prêtre autant qu'il est possible de l'être, — c'est d'obtenir de la miséricorde de DIEU, par l'ensemble de notre vie sacerdotale, des grâces beaucoup plus abondantes. Ce bien une fois acquis, le reste s'obtient bientôt et s'offre spontanément. »

A l'ouverture du congrès, Mgr Péchenard, qui lui avait été donné comme président par Son Em. le cardinal Langénieux, marqua le caractère « insolite » de l'assemblée. A sa clôture, Son Eminence a dit : « Je vous remercie que vos études aient été circonscrites dans les limites tracées par la sagesse, CAR J'ÉTAIS RESPONSABLE. »

Ces deux mots rapprochés du silence gardé par Rome, qui ne donna réponse ni au télégramme, ni à l'adresse de l'assemblée, firent bien penser que si le congrès ecclésiastique de Reims était le premier du genre, il serait aussi le dernier.

AU CHAPITRE DOUZIÈME.

N. XXXII. — « *La Révolution ne fait qu'un avec l'athéisme,* » *a dit Blanqui. D'autres ont dit :* « *La Révolution, c'est la lutte entre l'homme et Dieu ; c'est le triomphe de l'homme sur Dieu.* » — Page 197.

Le 2 avril 1895, nous lisions dans le *Monde*, en premier Paris, sous la signature de M. l'abbé Naudet, alors rédacteur en chef de ce journal.

« Un grand mouvement d'idées a lieu, cette vérité est incontestable ; mais on comprend que les doctrines qui étaient en possession d'état, les docteurs qui étaient considérés comme des oracles, ne soient pas disposés à céder devant les théories qu'ils qualifient de nouvelles, quoiqu'elles se trouvent dans l'Evangile, et devant les hommes qu'ils trouvent révolutionnaires, quoique leur propagande soit un des grands moyens de CHRISTIANISER LA RÉVOLUTION. »

S'efforcer de christianiser les hommes malheureusement imbus de l'esprit révolutionnaire, c'est le devoir de tout bon prêtre ; travailler à christianiser la République, le régime politique sous lequel nous nous trouvons placés, c'est la tâche que N. S. P. le Pape a assignée aux laïques fidèles comme au clergé ; mais christianiser la Révolution ! comment un pareil accouplement de mots a-t-il pu tomber d'une tête saine sur le papier ? Et cependant, il est la résultante d'un état d'esprit et de cœur qui tend à se propager, même dans les milieux qui paraissaient lui être les plus réfractaires.

A peu près le même jour que le *Monde* publiait les lignes que nous venons de citer, un rédacteur d'occasion critiquait dans l'*Univers* le mot de J. de Maistre : « La Révolution est satanique. »

La Révolution est satanique comme l'ont été toutes les hérésies, et plus que ne l'a été aucune des hérésies précédentes. A-t-on jamais parlé de christianiser l'arianisme ?

Les ariens, oui ; mais l'arianisme ! Le christianisme, c'est l'affirmation de la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; l'arianisme, c'était la négation de cette divinité : comment espérer pouvoir jamais identifier ces deux choses ? La Révolution est une hérésie plus radicale que l'arianisme. C'est la révolte contre Dieu lui-même au lieu de la méconnaissance du caractère divin de son Envoyé, — révolte allant jusqu'à la négation de l'existence même de Dieu, jusqu'aux efforts les plus persévérants pour anéantir toute idée de lui dans les esprits. Qu'est-ce que la Déclaration des droits de l'homme ? Que se proposent nos lois de laïcisation, celle de l'enseignement surtout ? Quand M. Jules Simon demanda à nos législateurs qu'il fût permis aux instituteurs et institutrices d'appeler l'attention de leurs élèves sur Dieu, rien qu'en prononçant son nom, cette concession lui fut refusée par les députés, qui justifiaient ainsi une fois de plus la parole de Blanqui : « La Révolution ne fait qu'un avec l'athéisme. » Il faut que l'on ne reconnaisse plus aucun droit à Dieu sur la terre, rien que les droits de l'homme ; il faut non seulement qu'il soit désobéi, méprisé, mais que l'on aille jusque-là qu'il soit *un inconnu* pour les générations qui, dans quelques années, seront la France. C'est là l'esprit, c'est là l'essence de la Révolution telle qu'elle vit, règne et agit au milieu de nous. On a dit que la Révolution, c'est le prolongement du cri infernal : *Non serviam !* Elle est quelque chose de plus radical, car le démon, s'il a refusé de servir le Seigneur, sait reconnaître que Dieu est Dieu. Aussi, dire que l'on a pour programme de christianiser la Révolution, c'est plus que de promettre de convertir le diable.

Ce à quoi aboutirait nécessairement ce grand mouvement d'idées dont parle M. l'abbé Naudet, ce ne serait point de « christianiser la Révolution », mais de révolutionner l'Eglise.

Une expérience du même genre a été tentée par la Restauration, et l'on sait à quoi elle a abouti.

Napoléon a parfaitement jugé la portée de la charte de 1814 : « Il me paraît évident, dit-il dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, que Louis XVIII avait connu le secret de

son siècle et compris que la majorité en France avait voulu la Révolution, mais que son parti était trop faible pour résister à cette majorité. Pour régner avec elle, c'est-à-dire avec la Révolution, et n'être pas révolutionnaire lui-même, il fallait donc qu'il refît la Révolution. L'idée était ingénieuse. En rendant les Bourbons révolutionnaires, en unité de conscience, elle rendait les révolutionnaires royalistes. »

On sait ce qu'il advint de cette belle utopie. La Révolution a dévoré la royauté qui avait eu la simplicité de se jeter dans ses bras.

L'expérience est comme non avenue ; et c'est la tenter de nouveau, mais de façon plus dangereuse et de plus grande conséquence, que de vouloir amalgamer la Révolution avec le catholicisme, comme Louis XVIII avait essayé de l'amalgamer avec la royauté !

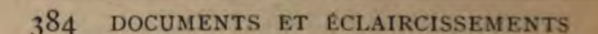
Baptiser la Révolution ! Christianiser la Révolution ! Cette belle entreprise ne peut venir à l'idée que de ceux qui estiment la foi trop faible pour résister à l'esprit révolutionnaire. Ils oublient la parole de saint Jean : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra.* Si cette dernière expérience est poursuivie, le monde n'aura jamais vu de catastrophe semblable à celle qu'il attirera sur lui.

A la Déclaration des droits de l'homme, les vrais chrétiens doivent opposer la solennelle déclaration des droits de DIEU ; en d'autres termes, faire leur drapeau du *Syllabus* de Pie IX, deux fois ratifié par Léon XIII. Chacune des propositions du Syllabus contredit un principe révolutionnaire, une conséquence de la Déclaration des droits de l'homme.

AU CHAPITRE TREIZIÈME.

N. XXXIII. — « *Il faut s'attendre à tout. Les circonstances où nous sommes ne ressemblent à rien... Ce qu'il y a de sûr, c'est que le monde ne peut demeurer où il est. Nous marchons à grands pas vers... Ah ! mon Dieu, quel trou !* » (De Maistre). — Page 216.

« Le ciel et la terre passeront, a dit Notre-Seigneur, mais mes paroles ne passeront point. » Donc, un jour ou



l'autre, le monde verra l'abomination de la désolation dans le lieu saint, prédite par le divin Sauveur.

« Veillez, a dit l'apôtre saint Paul, demeurant fermes dans la foi et agissant en hommes courageux et forts. » (I *ad Cor.* XVI, 13.) Cette parole a été répétée, commentée, développée, à tous les siècles, par tous les Pères, les Docteurs, les principaux prédicateurs de l'Evangile, non pas seulement comme un avertissement donné aux individus, mais à la société chrétienne tout entière.

Veillez ! Mais qu'était-il besoin de dire « Veillez » aux hommes des premiers siècles de l'Eglise ? Ce n'était pas leur génération qui devait voir l'accomplissement de la prédiction divine, puisque nous voici bientôt au XX[e] siècle et que le temps suit son cours ordinaire.

Qu'est-il besoin de veiller maintenant, puisque d'aussi longs siècles que ceux qui nous ont précédés, peuvent rester à parcourir ?

La société chrétienne doit veiller, non pas tant pour n'être point surprise par le jour du Seigneur, que pour se défendre contre la tentation qui doit le précéder.

Or, cette tentation a commencé avec le christianisme et elle devient de jour en jour plus générale, plus séduisante et, malheureusement, faute de vigilance et de courage, plus victorieuse.

Déjà, l'apôtre saint Jude se voyait obligé de dire aux fidèles : « Il s'est glissé parmi vous certains hommes depuis longtemps désignés à la condamnation, hommes impies, qui changent la grâce de DIEU en licence et qui renient notre seul Maître et Seigneur JÉSUS-CHRIST. » (*Jud.* 4, 5.)

Ces hommes n'étaient point toujours des adversaires déclarés. Saint Paul parle de « faux apôtres, d'ouvriers astucieux, qui se déguisent en apôtres du CHRIST. » « Et cela, ajoute-t-il, n'est pas étonnant, puisque Satan lui-même se déguise en ange de lumière. » (II *ad Cor.* 13, 14.) Notre-Seigneur avait donné le même avertissement en disant : « Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous sous des vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravissants. (*Matt.* VII, 15.)

En même temps qu'ils excitent ainsi les fidèles de tous

les temps à la vigilance et qu'ils leur donnent les signes auxquels ils pourront reconnaître les antéchrists, pour se mettre en garde contre eux, les apôtres disent aussi la conduite qu'il faut tenir à leur égard : « Après un premier et un second avertissement, éloignez de vous le sectaire. » (*Ad Tit.* III, 10, 11.) « Eloignez-vous de ceux qui s'écartent de l'enseignement que vous avez reçu. » (*Ad Rom.* XVI, 17), dit l'apôtre saint Paul. Saint Jean va plus loin, il ne se contente pas de dire : Eloignez-vous des sectaires, éloignez-les de vous ; il dit : « Si quelqu'un vient à vous et n'apporte point cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, et ne lui dites pas : Salut ! Car celui qui lui dit : Salut ! participe à ses œuvres mauvaises. » (II *Joan.* 10, 11.)

Parmi les conseils que nous ont donnés les apôtres, on ne peut point dire que c'est celui-ci qui, de nos jours, est le plus religieusement observé. Et cependant, quand la conduite qu'ils nous tracent par ces paroles fut-elle plus nécessaire ? quand la séduction fut-elle plus insidieuse et fit-elle plus de victimes ?

« Beaucoup alors se scandaliseront » (*Matth.* XXIV, 10.), dit Notre-Seigneur.

Beaucoup de ceux qui parcourront alors le chemin de la vie viendront heurter le pied contre les pierres semées plus nombreuses et plus glissantes sur la voie du ciel, et tomberont misérablement. Que de pierres d'achoppement les fidèles rencontrent aujourd'hui qui autrefois étaient inconnues ou n'avaient point les mêmes séductions : les journaux, les romans et le théâtre, le luxe sous les yeux de tous et à la portée de presque tous, les fortunes rapides, l'ambition des charges publiques surexcitée par de fréquents scrutins, l'irréligion *imposée* à l'innombrable multitude des fonctionnaires et en même temps à la multitude plus grande encore des besogneux !

Mais de toutes ces séductions, la plus générale, la plus meurtrière, est celle du journalisme.

Au moment même où l'une des figures les plus achevées de l'antéchrist, Luther, parut dans le monde, un homme se mit à tailler dans le bois les caractères de l'alphabet, les plaça à côté les uns des autres de manière à

former des mots, des phrases, des livres, puis des livres de métal, contenant en eux une puissance indéfinie de reproduction. Aujourd'hui, par toute la terre, des millions de machines vomissent tous les jours des milliards de feuilles qui s'envolent, à toute heure, dans toutes les directions, pour retomber dans les mains de tous, riches ou pauvres, savants ou ignorants. — Qu'apportent ces feuilles ? Quatre-vingt-dix sur cent distillent dans les âmes tous les venins : l'impiété, le scepticisme, l'orgueil, la volupté, le désir effréné des richesses, ici à petites gouttes et insensiblement, là à flots pressés. Des milliers d'hommes, répartis sur toute la surface de la terre, n'ont d'autre occupation que de se demander chaque matin : Quel poison servirons-nous aujourd'hui à nos lecteurs, et comment l'accommoder pour le leur faire goûter ? Y eut-il jamais pareille foule de faux prophètes ? Y eut-il jamais tant de multitudes empressées à courir au-devant de leurs séductions ?

Ce qui ajoute à la gravité de ce signe, c'est que ces faux prophètes n'exercent point seulement leur action sur les personnes prises individuellement. Ils s'attaquent à la société comme telle, ils la font boire chaque jour à la coupe du vin de fornication, comme parle l'Apocalypse, c'est-à-dire de ce vin d'orgueil qui éloigne de Dieu, qui insurge contre Dieu.

Saint Irénée dit que la tentation que le démon suscitera à la fin du monde sera la reproduction de celle qu'il fit à nos premiers parents : « Vous serez comme des dieux. » Le but que poursuit la franc-maçonnerie, non seulement par les journaux qu'elle inspire plus ou moins directement, mais par les lois qu'elle fait promulguer, les institutions qu'elle fait adopter, est de persuader à l'humanité qu'elle est Dieu. Et non seulement à le lui persuader, mais à la faire entrer en jouissance de sa divinité menteuse (1). La laïcisation, qui résume toute l'action

1. Ceci demanderait d'assez longs développements. Qu'il suffise de rappeler un mot de Jules Ferry. M. Jaurès raconte qu'ayant un jour posé en public cette question au grand laïcisateur : « Mais enfin quel est votre idéal ? » Jules Ferry répondit : « Organiser l'humanité sans Dieu. »

franc-maçonnique, n'est autre chose que la dépossession de DIEU ; et l'exercice de la souveraineté du peuple n'est autre chose que la prise de possession du pouvoir divin de faire la loi sans appel. Voilà la grande tentation du siècle présent, toute pareille à celle des premiers jours, la tentation contre laquelle Notre-Seigneur a donné ce grave avertissement : « Prenez garde, prenez garde qu'elle ne vous séduise. »

N. XXXIV. — *L'œuvre se continuera donc, parce qu'elle ne trouve plus d'opposition, parce que l'on ose même dire qu'elle ne doit plus en rencontrer de la part de ceux-là mêmes qui ont entre les mains les destinées du pays.* — Page 207.

La *France Libre*, dans son numéro du 23 décembre 1897, a publié un discours de M. l'abbé Lemire au Congrès de la Démocratie chrétienne tenu à Lyon quelques jours auparavant (1).

La partie la plus attristante de ce discours est l'exposé que l'orateur a présenté des devoirs du député catholique et même ecclésiastique à l'égard de l'Eglise.

M. Lemire a d'abord rapporté les reproches qui lui sont adressés, « avec plus de véhémence encore par les laïques que par les prêtres » :

« M. l'abbé, vous êtes député, et vous avez parlé des petits cochons, des sous-agents de la poste, d'une petite rétribution pour les gardes républicains mariés ! Est-ce pour cela qu'on vous a confié un mandat ? Quand on est à la Chambre et qu'on porte une soutane, c'est pour tonner contre les erreurs et les lois mauvaises ! »

M. l'abbé Lemire répond :

« Le Parlement n'est pas l'église ; le mandat qui nous a été donné est un mandat civique et non un mandat religieux... Ecoutons Bossuet nous dire que le but de la politique n'est pas de faire les affaires de l'Eglise : « *c'est de rendre la vie commode et les peuples heureux.* » Voilà la définition ! Les députés ne sont pas à la Chambre

1. Ce discours a été publié en brochure cinq mois plus tard.

pour la vie future, mais pour la vie présente : non pas pour faire les affaires de l'Eglise, mais pour faire les affaires de la France. *(Applaudissements.)*

» Alors, Messieurs, les prêtres députés ne sont pas plus que d'autres destinés à fonder un parti catholique !... Nous ne sommes pas à la Chambre les représentants d'un parti catholique, ne nous demandez pas de nous conduire comme si nous étions cela : nous n'avons pas été envoyés avec cette mission, nous ne voulons pas en être les usurpateurs.

» Mais ce que nous devons faire, ce pourquoi nous avons été envoyés au Parlement, c'est de servir le peuple, c'est de travailler au bien moral et matériel de la Démocratie. »

La *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai mit en regard de ces paroles celles du Souverain Pontife Léon XIII. Elle disait :

« M. l'abbé Lemire invoquant Bossuet prétend que : « Les députés ne sont pas à la Chambre pour la vie » future, mais pour la vie présente »

S. S. Léon XIII dit au contraire :

« *Les chefs d'Etat* (les chefs d'Etat dans le régime actuel ce sont bien MM. les députés, puisqu'ils tiennent sous leur dépendance les ministres et le Président de la République lui-même) *doivent mettre au nombre de leurs* PRINCIPAUX DEVOIRS *celui de favoriser la religion*, de la protéger de leur bienveillance, de la couvrir de l'autorité tutélaire des lois, de ne rien statuer ou décider qui soit contraire à son intégrité. Et cela *ils le doivent aux citoyens dont ils sont les chefs.* Tous, tant que nous sommes, en effet, nous sommes nés et élevés en vue d'un bien suprême et final auquel il faut tout rapporter, placé qu'il est aux cieux, au-delà de cette fragile et courte existence. Puisque c'est de cela que dépend la complète et parfaite félicité des hommes, il est de l'intérêt suprême de chacun d'atteindre cette fin. Comme donc la société civile a été établie pour l'utilité de tous, elle doit, en favorisant la prospérité publique, pourvoir au bien des citoyens, de façon non seulement à ne mettre aucun obstacle, mais à assurer toutes les facilités possibles à la poursuite et à l'acqui-

de ce bien suprême et immuable auquel ils aspi-
ux-mêmes. » (Encyclique *Immortale Dei.* Traduction
lle.)

ns l'Encyclique *Sapientiæ Christianæ*, S.S. Léon XIII
pas moins exprès. « CEUX QUI rédigent des consti-
s et FONT DES LOIS, dit-il, doivent tenir compte de
ture morale et *religieuse* de l'homme et l'aider à se
tionner. »

l'abbé Lemire a dit encore : « Le Parlement n'est
l'Eglise. »

on XIII répond :

Il n'est pas permis d'avoir deux manières de se con-
l'une en particulier, l'autre en public, de façon à
cter l'autorité de l'Eglise dans sa vie privée et à la
r dans sa vie publique ; ce serait là allier ensemble
n et le mal et mettre l'homme en lutte avec lui-même,
d au contraire il doit toujours être conséquent et ne
ter en aucun genre de vie ou d'affaires de la vertu
enne. » (Encyclique *Immortale Dei.*)

l'abbé Lemire continue : « Le mandat qui nous a
confié est un mandat civique et non un mandat
gieux. »

t : mais Léon XIII dit que le mandat civique confié
catholique, et surtout à un prêtre, comprend le man-
ligieux : « Il est évident que les catholiques ont de
motifs d'aborder la vie politique..; mais *pour tirer
stitutions*, autant que faire se peut, *le bien public,
e et vrai*, en se proposant d'infuser dans toutes les
s de l'Etat, comme une sève et un sang réparateur,
rtu et l'influence de la religion catholique. » (Ency-
Immortale Dei.)

Qu'ils se servent des institutions publiques, autant
le pourront faire en conscience, *au profit de la
et de la justice ; qu'ils prennent à tâche de ramener
constitution publique à cette forme chrétienne que nous
proposée pour modèle.* (Ibid.)

L'abbé Lemire a dit enfin : « Nous ne sommes pas
Chambre les représentants d'un parti catholique,
nous demandez pas de nous conduire comme si



» nous étions cela : *nous n'avons pas été envoyés avec ce*
» *mission*, nous ne voulons pas en être les usurpateurs
Léon XIII dit qu'il n'est point dans l'intention de l'Egli
de favoriser des candidats, surtout ecclésiastiques, q
veulent ainsi se tenir neutres à l'égard des choses de la re
gion : « L'Eglise ne saurait accorder ni son patronage
sa faveur aux hommes.... qui cherchent à briser l'allian
établie par la nature même des choses entre les intér
religieux et les intérêts de l'ordre civil. Au contraire s
devoir est de favoriser ceux qui ont de saines idées s
les rapports de l'Eglise et de l'Etat et s'efforcent de l
faire servir par leur accord au bien général. Ces précept
renferment la règle à laquelle tout catholique doit co
former sa vie publique. » (Encyclique *Sapientiæ Chr*
tianæ.)

« Partout où l'Eglise ne défend pas de prendre p
aux affaires publiques (ce qui a lieu en Italie), on d
soutenir les hommes d'une probité reconnue et qui p
mettent de bien mériter de la cause catholique. » (Ibi

La Semaine religieuse ajoutait :

« Nous venons d'avoir une législature durant laque
les ennemis de l'Eglise n'ont cessé de poursuivre l
œuvre de déchristianisation, tantôt avec audace, tan
avec perfidie, toujours avec une persévérance qui ne p
jamais de vue le résultat à obtenir.

» En face d'eux, ils ont trouvé des muets ; il n'est po
possible de rappeler ici les questions intéressant la r
gion qui ont été soulevées durant ces quatre derniè
années, les principales sont dans la mémoire de to
Mais chacun sait qu'il n'en est pas une seule sur laque
la franc-maçonnerie ait rencontré une résistance, je ne
pas efficace, mais simplement énergique, qui pût au mo
soutenir les courages. Et l'on veut justifier ce mustis
l'ériger en règle et en devoir ! Et cela dans l'assemblée
démocrates chrétiens réunis de tous les points de la Fran
Ils applaudissent à ce discours, ils le font imprimer, ils
font des brochures, et ils en défendent la doctrine d
leurs journaux, depuis le *Peuple français* jusqu'à l'*Unive*

» Est-il possible, à la veille d'une nouvelle consultati
du suffrage universel qui doit décider du salut de la Fran

de laisser poser une thèse si radicale, sans la mettre en regard des enseignements authentiques du Souverain Pontife, alors surtout que ceux qui la soutiennent ne cessent de se réclamer de N. S. P. le Père Léon XIII ?

» Si la thèse posée par M. l'abbé Lemire et soutenue par ses amis n'est point désavouée, il est bien inutile de dépenser tant d'argent et de se donner tant de peine pour propager la bonne presse. Il est bien inutile de s'organiser en vue des élections. Il est bien simple d'espérer que, par une députation nouvelle, on arrivera à une meilleure défense de nos plus chers intérêts et à faire cesser la persécution religieuse. Il a toujours été plus commode de se taire que d'étudier les questions et de combattre pour le droit et la vérité. La paresse d'une part, le désir de ne point se compromettre de l'autre, s'arrêteront avec complaisance sur le cas de conscience posé par M. l'abbé Lemire et sa solution, pour se dispenser de défendre l'Eglise et nos libertés chrétiennes. Et alors les mauvaises lois déclarées intangibles seront en effet éternelles, et la persécution, ne trouvant plus d'obstacles, arrivera à ses fins, à l'anéantissement du christianisme en France. »

La thèse de M. l'abbé Lemire ne fut point désavouée, loin de là. Quelques semaines après, M. l'abbé Dabry écrivait dans le journal de M. l'abbé Garnier :

« Je sens qu'on est sur le chemin de recommencer des sottises. A lire la plupart des journaux catholiques, on croirait que les députés que l'on va nommer n'auront pas d'autre mission que de tailler une besogne facile au clergé.

» En cotant aussi haut qu'on voudra la culpabilité des gouvernements républicains, depuis vingt ans, dans leur politique religieuse, peut-on voir dans aucune de leurs mesures une atteinte à la liberté essentielle de l'Eglise ?..

» Un député a pour mission de faire les affaires du pays. Il peut les faire très bien sans être catholique ; il peut les faire très mal tout en étant le plus fervent des catholiques pratiquants ; et quand nous votons, tout catholiques que nous soyons, nous devons le préférer dans le premier cas que dans le second... *(sic)*.

» Quand nous nommons un député, nous n'investissons pas quelqu'un d'une mission sacrée, mais d'une mission

profane ; nous ne préposons pas quelqu'un à la garde d'intérêts spirituels, mais d'intérêts temporels. Si vous, catholiques, vous être entrés dans la politique avec d'autres idées, vous faites fausse route, vous plaidez dans le faux.

» Le critérium pour juger si un candidat est bon n'est pas de savoir s'il est particulièrement partisan de la liberté de l'Eglise, car la liberté de l'Eglise sans les autres libertés, c'est l'oppression. »

Dans un autre numéro, ce même journal disait sous la même signature :

« Malgré la présence dans notre législation de QUELQUES DISPOSITIONS dont nous avons à souffrir, *les récriminations purement catholiques doivent cesser....*

» *Devant l'opinion, la question religieuse en ce moment-ci ne se pose pas*, et cela parce que l'opinion ne redoute rien de la religion, et que d'autre part *elle ne craint rien pour elle.* »

Cette règle de conduite était mise sous le couvert du Pape.

« Votre titre de catholiques que vous mettez toujours en avant n'est pas un terme politique ; dans le langage politique, il ne répond à rien, il appartient à un autre domaine, et LE PAPE, qui s'y entend mieux que vous, VOUS A DÉFENDU DE VOUS EN SERVIR. Êtes-vous pour la monarchie ou pour la République, pour l'autorité ou pour la liberté, pour l'aristocratie ou pour le peuple, pour le *statu quo* ou pour le progrès ? Voilà des termes politiques, voilà, si nous voulons nous occuper des affaires publiques, le langage qu'il nous faut apprendre et dans lequel nous pouvons poser des questions aux candidats. LE RESTE NE LES REGARDE PAS. »

Les paroles de Sa Sainteté Léon XIII, citées ci-dessus, montrent combien cette imputation est mensongère et odieuse.

N. XXXV. — *Les Juifs affirment que l'avènement de leur messie — antéchrist pour nous — est prochain.* — Page 218.

Si cette tradition, si cette attente messianique se conserve même en Europe, même dans notre France, elle est

absolument intacte et universelle en Afrique et en Asie. Les juifs de ces pays se tiennent toujours avec une ardeur et une fermeté extraordinaires à l'espoir de voir bientôt arriver leur messie ; et pour la plupart ils s'attendent à le voir naître dans l'une ou l'autre de certaines familles privilégiées qui leur sont bien connues. Le mouvement qu'a produit dans la société européenne et dans le monde entier la Révolution française, leur donne à penser que *les temps sont proches.*

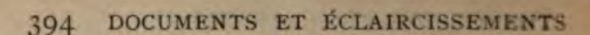
Dans cette attente ils se tiennent, dans tout l'univers, au courant des révolutions qui agitent l'Europe, ils les regardent comme des présages de leur triomphe, qu'ils disent n'être plus éloigné. Et s'il se présentait actuellement parmi eux un homme offrant quelques-uns des caractères qu'ils attribuent à leur messie, on les verrait tous l'acclamer sans distinction d'orthodoxes et de libéraux. Israël pourrait s'y tromper, comme il lui est arrivé vingt fois de le faire dans le cours des siècles, ce qui ne l'empêcherait nullement de rester prêt à se tromper encore.

On dira : Mais les temps actuels ne se prêteraient plus à de pareilles aventures. Au contraire, il ne s'est peut-être jamais trouvé un temps pour s'y prêter mieux.

M. Gougenot des Mousseaux, dans son livre *Le juif, le judaïsme et la judaïsation des chrétiens*, donne en exemple de ce qui se passerait chez les juifs, ce qui est arrivé chez nous, Français, il n'y a pas un demi-siècle.

« Nous avons vu de nos yeux, dit-il, un homme abandonné sinon repoussé par le peuple auquel il s'offrait en sauveur, saisi par la force publique, condamné sans qu'une âme s'émeuve, emprisonné, gracié, repris après une nouvelle tentative et condamné, puis oublié de nouveau, devenir tout à coup, par la toute-puissance des révolutions modernes et la vivacité des ressorts cachés, l'homme de la situation, remuer, bouleverser en sa faveur les esprits, plier sous les millions de suffrages dont l'acclamaient les indifférents ou les ennemis de la veille, se trouver maître en un clin d'œil des volontés, de la vie et des forces d'un peuple. »

L'aventure boulangiste est venue depuis s'ajouter à l'aventure napoléonienne pour montrer combien facile-



ment, dans une situation donnée, un homme peut concentrer en soi les vœux et les espérances de tout un peuple, et lui donner l'illusion qu'il va les réaliser.

Ici ces espérances datent de dix-huit siècles, greffées sur les promesses faites au genre humain dès le commencement du monde ; elles sont fidèlement transmises de génération en génération, attisées tous les jours, tous les jours en éveil. Combien vite elles s'enflammeraient !

Qu'arriverait-il, en l'état actuel des choses, si un beau jour ce cri se faisait entendre : Voici l'homme d'Israël, celui qu'Israël attendait ! Voici le messie !

D'abord ce cri ne serait plus arrêté comme autrefois par les frontières d'une province ou d'un royaume ; il se répandrait dans le monde entier avec la rapidité de l'éclair, et retentirait dans le cœur de tous les juifs répandus sur toute la surface de la terre avec une puissance qu'il tirerait de son ampleur même et de son étendue.

Quelle émotion en tous ces cœurs, et comme elle s'accroîtrait en se communiquant ! Sur tous les points du globe, il se rencontrerait des hommes plus ardents, plus entreprenants qui entraîneraient les foules vers le lieu où la présence du messie serait annoncée. Et avec quelle rapidité se ferait de nos jours la concentration de tout Israël ? Les juifs ne tiennent-ils point entre leurs mains tous les grands moyens de communication ? Comme ils auraient vite fait d'équiper des flottes et de combiner leur action avec celle des chemins de fer !

Mais, dira-t-on, partout les puissances s'opposeraient à ce mouvement.

Le pourraient-elles ?

Les juifs ne comptent-ils point pour alliées les sociétés secrètes ? et ces sociétés n'ont-elles point leurs influences toutes-puissantes dans les conseils des nations, ne comptent-elles point de leurs membres dans les situations les plus hautes, chez tous les peuples ? Quelle est aujourd'hui la nation qui ne subisse leur action, qui ne soit amenée par des moyens plus ou moins directs ou détournés à faire ou à laisser faire ce qu'elles croient avantageux à leurs fins ?

Que l'on se rappelle comment a été déclarée la guerre

d'Italie, contrairement aux intérêts les plus évidents de la France, dès que les sociétés secrètes eurent résolu l'anéantissement du pouvoir temporel des Papes Un prince qui s'y était engagé par serment fut porté sur le trône impérial, et comme il tardait à exécuter ses engagements, les bombes d'Orsini vinrent le lui rappeler. Il fit l'unité de l'Italie, préparant l'unité de l'Allemagne et l'effondrement de son propre trône.

Les révolutions obéissent aux impulsions des sociétés secrètes ; et non seulement les révolutions, mais les guerres sortent des incidents qu'elles provoquent. Puis, dans la confusion où les guerres et les révolutions jettent les peuples, tout devient possible. Non seulement les juifs pourraient, si les sociétés secrètes le veulent, se réunir autour de leur messie, mais, avec leur complicité, ce prétendu messie pourrait essayer de jouer le rôle que les espérances judaïques lui attribuent : la restauration du royaume d'Israël, pour de là commander au monde entier.

Cette domination, du moins, est-elle chimérique dans la situation où est actuellement le monde actuel ?

On peut répondre : Non ! avec une assurance presque entière.

Les juifs sont les maîtres. Ils tiennent non seulement la France, non seulement l'Europe, mais on peut dire le monde dans leur dépendance par l'argent, par la presse et par les sociétés secrètes.

Le réseau des sociétés secrètes s'étend sur le monde entier. Il enserre le monde musulman aussi bien que le monde chrétien, l'Asie et l'Afrique aussi bien que l'Europe et l'Amérique. Et s'il y a une chose certaine pour ceux qui les ont étudiées d'un peu près, c'est qu'elles sont aux mains des juifs, qu'elles subissent leur impulsion, qu'elles travaillent et font travailler, s'en rendant compte ou non, à l'accomplissement des desseins de la synagogue.

Arrive la prochaine guerre, prévue par tous les esprits attentifs, inévitable selon le plus grand nombre ; qu'elle mette en conflit non plus un peuple avec un autre peuple, mais toutes les nations du monde et, en chaque nation, tout ce qu'elle compte d'hommes en état de porter les

armes, et dites si tout ne sera point dans l'ordre des choses possibles.

Qu'en cette confusion il se lève, parmi les juifs, un homme de génie, que les circonstances viennent à le favoriser, il pourra tout tenter.

Voyez ce qu'a fait Napoléon Ier, en dix ou douze ans, alors qu'il n'avait pas entre les mains la dixième partie des moyens d'action qui aujourd'hui seraient aussitôt mis à la disposition de l'homme d'Israël. Et qui connaissait Napoléon, avant qu'il eût pris son vol ? Qui s'attendait à lui et au bouleversement qu'il allait opérér en si peu de temps ?

A l'heure où les juifs sont dans les conseils de tous les Etats, où ils en occupent les postes les plus importants ; à l'heure où ils sont les financiers des royaumes et des républiques, les chefs et les dominateurs de toutes les entreprises industrielles, de toutes les grandes et colossales compagnies de l'Europe, les arbitres en un mot de la paix et de la guerre ; à l'heure où l'Europe est menacée de bouleversements radicaux, et où les nations se tiennent toutes l'arme au bras et prêtes à se jeter les unes sur les autres ; à l'heure où les événements se précipitent avec la rapidité de la vapeur ou de la foudre, est-il si insensé de la part des juifs de croire que les TEMPS SONT PROCHES?

Si la concentration qui s'opère actuellement dans le monde doit aboutir à une domination unique et universelle, tout indique qu'elle sera exercée par les juifs. Tout le mouvement qui agite le monde semble dirigé vers ce terme.

Une seule chose peut préserver le monde de cet effroyable malheur. C'est la réaction contre les Principes modernes qui, de l'aveu des juifs eux-mêmes, sont les conditions les plus énergiquement vitales de leur avenir.

AU CHAPITRE QUATORZIÈME.

N° XXXVI. — *Alors les Juifs ouvriront les yeux, et voyant le triomphe du véritable* CHRIST, *le reconnaîtront pour le Messie promis à leurs pères ; ils se convertiront en masse, et leur exemple et leurs prédications ramèneront à l'Eglise tous les peuples qui l'auront abandonnée et ceux mêmes qui n'étaient point encore venus à elle.* — Page 232.

Après avoir prédit le siège de Jérusalem et la ruine du temple, Notre-Seigneur fit connaître ce qui allait advenir des Juifs incrédules et déicides.

« Ils tomberont sous le glaive. *Cadent in ore gladii.* » D'après l'historien Joseph, il en périt plus de treize cent mille.

« Ils seront emmenés captifs parmi toutes les nations. *Et captivi ducentur in omnes gentes.* » Le nombre des captifs vendus comme esclaves fut de quatre-vingt-dix-sept mille. De plus le peuple juif tout entier fut dispersé à travers toutes les nations. Depuis deux mille ans, il subsiste au milieu de tous les peuples sans se confondre avec aucun.

« Jérusalem sera foulée par les peuples. *Et Jerusalem calcabitur a gentibus.* » Depuis le siège de Titus, Jérusalem n'appartient plus à la nation juive, mais aux gentils. Toutes les tentatives imaginées pour faire mentir la prophétie, ont été infructueuses : Jérusalem est toujours au pouvoir des infidèles.

Jusqu'à quand cet état de choses durera-t-il ? Notre-Seigneur le dit aussi : « *Donec implentur tempora nationum,* jusqu'à ce que le temps des nations soit accompli. »

Le temps des nations au point de vue de Notre-Seigneur, c'est le temps de leur illumination par l'Evangile, le temps de leur conversion, le temps de leur entrée dans l'Eglise. Ce temps était-il celui de la conversion de Constantin ? Etait-il celui où Clovis, avec toute son armée, se dirigeait vers le baptistère de Reims ? Etait-il celui où

saint Grégoire-le-Grand envoyait saint Augustin en Angleterre, et où saint Grégoire II envoyait saint Boniface en Allemagne ? Etait-ce celui où l'on voyait accourir, dans le sein de l'Eglise, les Visigoths d'Espagne et les Lombards d'Italie ? Non. Ces temps étaient ceux de quelques nations particulières, non le temps des nations.

Le temps des nations ne pouvait venir jusqu'ici, parce qu'elles n'étaient point toutes connues, parce que l'Evangile ne pouvait leur être porté et qu'elles ne pouvaient être mises en rapports avec le centre de l'unité catholique.

Aujourd'hui cette possibilité existe, aujourd'hui l'on peut dire que le temps des nations est venu. Aucun peuple, si éloigné soit-il, ne peut plus se dérober au prosélytisme des missionnaires, à l'action du chef de l'Eglise.

Or, dans le même temps, s'opère l'affranchissement d'Israël. Comme le fait remarquer M. J. Lémann, ce fut le 28 septembre 1791, aux premières vêpres de la fête de l'archange saint Michel. protecteur de la nation israélite, que fut voté le décret d'affranchissement. Tandis que la Révolution française ébranlait tous les peuples, ce décret permettait aux ossements desséchés d'Israël, répandus sur le vaste champ du monde, de se relever, conformément à la prédiction d'Ezéchiel ; et maintenant, ils sont prêts à recouvrer la vie, à la recevoir de l'Esprit qui viendra des quatre vents.

La plus auguste des filles d'Abraham, la Très-Sainte Vierge Marie, a vu cette résurrection et nous l'a annoncée.

Dans son sublime cantique, elle commence à rendre grâces à Dieu des grandes choses qu'il a opérées en elle. Puis son regard porte jusqu'aux extrémités des temps, et après avoir dit qu'elle-même sera glorifiée par toutes les générations, elle chante la marche triomphale de la Rédemption à travers les siècles. Elle voit la miséricorde de Dieu rouler comme un fleuve d'âge en âge. Elle voit les obstacles que l'orgueil s'efforce de lui opposer, mais l'humilité en triomphe, et durant tout le cours des siècles, ceux qui ont faim de la Justice sont rassasiés, tandis que ceux qui sont pleins d'eux-mêmes, s'en vont les mains vides dans leur éternité ! Israël a été écarté des bords de

le fleuve de vie, à cause de son péché. Mais voici que DIEU, se souvenant de la miséricordieuse promesse qu'il fit à Abraham et à sa postérité pour jamais, reprend dans ses bras ce premier-né de sa bonté infinie. *Suscepit Israël puerum suum, recordatus misericordiæ suæ, sicut locutus est ad patres nostros, Abraham et semini ejus in sæcula.*

Et alors, comme le dit l'Apôtre, « si le péché des Juifs a été la richesse du monde et leur diminution la richesse des Gentils, combien plus leur plénitude !... Si leur rejet a été la réconciliation du monde, que sera leur rappel sinon (un retour pour le monde) de la mort à la vie ! » Ils se serviront pour le bien de la puissance que DIEU leur a permis d'acquérir au cours de ce siècle et qui sans doute s'accroîtra encore, comme ils s'en servent aujourd'hui pour le mal. Rien ne se fait par saut, pas plus dans l'histoire du monde que dans la nature : toutes choses sont préparées dans leurs causes, et DIEU les ménage de telle sorte que toutes finissent par contribuer à sa gloire et à la sanctification des élus.

Après avoir reçu la révélation des desseins de DIEU sur son peuple et après l'avoir transmise, l'Apôtre s'écrie : « O profondeur de la richesse, de la sagesse, de la science de DIEU ! que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! » (Ad Rom. XI.)

En attendant ces jours et pour en hâter l'avènement, unissons nos prières à celles des prophètes de l'Ancienne Loi : « Vous, Seigneur, qui subsistez éternellement dans une paix souveraine, souffrirez-vous que nous périssions à jamais ? Seigneur tout-puissant, écoutez maintenant la prière des morts d'Israël et des enfants de ceux qui ont péché contre vous et qui n'ont point écouté la voix du Seigneur leur DIEU. » (Baruch, III.) « Rassemblez, Seigneur, toutes les tribus de Jacob et qu'elles deviennent votre héritage comme elles l'ont été au commencement. Ayez pitié de votre peuple qui a été appelé de votre nom, et d'Israël que vous avez traité comme votre fils aîné. Ayez compassion de Jérusalem, de cette ville que vous avez sanctifiée. Remplissez Sion de la vérité de vos paroles ineffables et votre peuple de votre gloire. » (Eccli. XXXVI, 13.)



N° XXXVII. — *Le péché ne disparaîtra point de la te[rre],
il y aura toujours mélange de bons et de méchants, m[ais]
les bons prédomineront durant cette heureuse période
se prolongera durant mille ans, c'est-à-dire durant
temps aussi long qu'indéfini.* — Page 233.

« On parle beaucoup des premiers siècles du chri[stia]nisme, disait de Maistre ; en vérité, je ne voudrais [pas] assurer qu'ils sont passés. » Et de fait, qnand on co[nsi]dère le nombre des siècles qui ont préparé l'avènem[ent] de Notre-Seigneur, on est porté à se demander si « C[elui] qui fait toutes choses avec nombre, poids et mesure, [ne] donnera point des siècles plus longs à l'application [des] fruits de la Rédemption qu'à sa préparation. Les prem[iers] siècles de l'Eglise seraient alors les siècles de la persécu[tion] qui dure toujours, et dont le scandale de l'antéchrist s[era] le dernier terme.

Si le monde moderne porte en lui le germe d'une d[isso]lution qui pourrait amener la ruine finale, on [peut] croire aussi que le monde de JÉSUS-CHRIST n'a [pas] atteint le terme de sa croissance. Les principes dont [il vit] n'ont pas encore produit toutes leurs conséque[nces,] surtout dans l'ordre social. On peut croire qu'il ne sa[urait] finir avant d'avoir manifesté sa supériorité avec un [éclat] proportionné à la divinité des promeses qui lui on[t été] faites. Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST a promis à son F[ils] l'empire du monde et il ne lui a encore donné q[u'une] portion relativement assez restreinte de la terre. E[t c'est] pourquoi l'on peut croire que notre terre n'est point e[ncore] arrivée au terme de sa course.

Le P. Aubry termine son beau livre, son livre ré[géné]rateur, LES GRANDS SÉMINAIRES, *Essai sur la Métho[de des] Etudes ecclésiastiques en France*, par ces mots : « On [parle] quelquefois de la fin du monde ; mais ceux qui [sou]tiennent cette thèse, ne connaissent guère l'Eglise ; [elle] commence, et nous sommes à son printemps, à l'ép[oque] des préparations. Oui, l'Evangile en main, nous d[isons] que le monde commence : ne voyez-vous pas le roya[ume] de JÉSUS-CHRIST se dilater ? Partout il brise ses barri[ères,] partout il se précipite comme un fleuve trop resserré

on lit ; ses avant-postes sont au Japon d'un côté, de l'autre à la frontière de l'immense continent africain ; du levant au couchant, du midi au septentrion, partout l'Eglise s'implante, s'organise, se développe.

» Elle prépare de grandes choses, et pour un long avenir ; le temps lui sera donné pour triompher de ses ennemis, pour reconquérir le monde et remplir le vaste programme de ses œuvres.

» A un autre point de vue, il existe dans le monde plusieurs forces nouvelles, apparues récemment, que le christianisme doit vivifier et tourner à la défense de sa cause : la liberté civile, la paix, la science, la facilité des communications, la richesse matérielle, etc. ; il faut le temps d'organiser ces forces au service de la vérité, *Donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.*

» L'Enfer lui-même, dont les tendances sont significatives, l'Enfer ne fait de si grands préparatifs pour entraver l'Eglise que parce qu'il pressent le plan et les desseins de DIEU. En toute hypothèse, l'abaissement même de l'Eglise et la profondeur du mal sont un indice que le monde doit durer longtemps encore ; car, d'après la marche de l'histoire, il faudra du temps à l'Eglise pour reconquérir les nations à JÉSUS-CHRIST et il est certain, d'une *certitude de principe*, que l'Eglise doit finalement triompher. »

N° XXXVIII. — *Nous ne redirons point les pressentiments des saints pour l'époque qui suivrait la définition de l'Immaculée Conception de Marie.* — Page 235.

Le 8 décembre 1854, Rome présentait au monde un grand et sublime spectacle. Une foule immense emplissait la vaste basilique du Prince des Apôtres ; plus de deux cents évêques, accourus des plus lointaines régions de l'univers, se pressaient debout autour de la chaire de Saint-Pierre ; et, du haut de cette chaire sacrée, dominant cette multitude qu'agitait une allégresse inconnue, Pie IX déposait, sur le front virginal de Marie, la couronne de l'Immaculée Conception. Puis, arrêtant un paisible regard sur cette pure et douce figure de Marie conçue sans péché, il la montrait au peuple chrétien, comme un signe d'es-

partout cet hommage rendu à la Mère de
hommes ; et tandis que l'impiété tramait, d
breux conciliabules, la ruine de l'Eglise, l'on
fester d'universelles espérances. Pie IX —
commune — venait d'assurer à l'Eglise un
qui devait déjouer les projets des impies.

Tous les échos de la catholicité répétaient
prophétie sortie de la bouche de DIEU même
dis terrestre : *Inimicitias ponam inter te e*
« Satan, je mettrai une irréconciliable inimiti
la femme, » la femme bénie entre toutes
« entre ta postérité et la sienne : elle t'écraser

Et l'on espérait entendre de nouveau tomb
de Marie ces triomphantes paroles de l'admir
qui s'échappa, un jour, de son âme inspirée, d
maison de Nazareth : *Fecit potentiam in bra*
persit superbos mente cordis sui. « DIEU a dép
sance de son bras, il a abattu les orgueille
des superbes. »

Lorsque le peuple chrétien voyait ainsi, da
mation de l'Immaculée Conception de Ma
d'une ère de paix et de grandeur pour l'Eglis
il aller à des illusions, dont il faut nous désab
d'hui en présence des tristes événements
sommes les témoins ?

Gardons-nous bien de le croire et de nous
à des découragements indignes d'un chrétien
les pressentiments du monde catholique n
trompé ; non, ce n'est pas en vain que ce gra
définition du dogme de l'Immaculée Conc

DIEU, en nous montrant, par la main de son représentant ici-bas, son Immaculée Mère, nous a fait comprendre qu'il veut lui réserver, sur les puissances de l'enfer, l'honneur d'une nouvelle et solennelle victoire, plus grande que toutes celles qu'elle a remportées sur elles jusqu'ici.

Après avoir maudit le serpent tentateur, DIEU fit entendre la prophétie que nous venons de rapporter : « Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. Elle te brisera la tête, et toi, tu lui tendras des embûches au talon. »

Cette prophétie, sortie de la bouche même de DIEU, trace l'histoire de l'humanité de son commencement à sa fin. Chacun de ses mots doit donc être étudié, si l'on veut bien saisir ce qu'elle renferme.

« *Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius.* Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta race et la sienne. »

Voilà décrit, en un mot, l'état de la guerre entre le bien et le mal, entre les bons et les méchants, entre l'Eglise et le monde, entre la cité de DIEU et la cité de Satan, guerre qui fait toute notre histoire.

Cette guerre, c'est Satan qui l'a commencée ; *inter te et mulierem :* entre toi et la femme, toi le premier, toi attaquant. « Et ce sont toujours aussi les siens qui commencent les hostilités : *inter semen tuum et semen illius*, entre ta race et la sienne. »

Pendant tout le temps qui précéda la venue du Sauveur, l'agresseur parut avoir le dessus ; le monde lui était soumis, à l'exception d'un petit peuple et des âmes que DIEU se réservait au sein de toutes les nations. Ils étaient de la race de Marie, car c'est en elle qu'ils espéraient, c'est la confiance qu'ils avaient dans le salut promis en elle, et qui viendrait par elle, qui les soutenait dans le combat.

Puis, « *au milieu des temps,* » Marie donna le divin Sauveur au monde.

Satan soupçonna que l'humble enfant, né d'Elle et couché sur la paille de la crèche, pourrait bien être le Messie. Il alluma dans le cœur d'Hérode une fureur humainement inexplicable pour le faire étouffer au ber-



ceau. Puis, lui et les siens le poursuivirent jusqu'
Calvaire. Ils ne savaient pas que là même devait s'acco
plir le sacrifice qui permettrait à Jésus de dire : « N
princeps hujus mundi ejicietur foras. Maintenant, le prin
de ce monde va être jeté dehors. »

Notre-Seigneur ne dit point : « Est jeté dehors ; » ma
« Va être jeté dehors. » Ces paroles annonçaient do
encore un temps de luttes et de combats. Il dure toujou
mais il doit prendre fin.

Depuis dix-huit siècles, Satan, aidé de ceux qui se s
faits ses fils, *semen tuum*, en se donnant à lui, n'a cessé
combattre l'œuvre du Christ ; et, de son côté, la gran
famille chrétienne, *semen illius*, sous l'étendard de
Mère, la femme par excellence, terrible comme une arm
rangée en bataille, n'a cessé de défendre cette œuv
Toujours elle a remporté la victoire. L'Eglise chante à
gloire de Marie cette belle antienne. *Cunctas hæreses s*
interemisti in universo mundo. Vous, et nulle autre q
vous, avez tué toutes les hérésies, à mesure qu'elles se so
levées.

Mais voici une hérésie qui semble devoir être la d
nière, parce qu'elle est la négation radicale de tout l'ord
surnaturel, allant jusqu'à la négation même de Dieu ;
pour comble, cette hérésie est actuellement inoculée
l'enfance elle-même par une institution d'Etat.

C'est le dernier terme de la révolte commencée
XVIe siècle, et qui avait été signalée dans l'Apocalyp
d'une façon étrange : « Je vis une étoile tomber du c
(de l'Eglise) sur la terre. On lui donna la clef du puits
l'abîme. Elle ouvrit le puits de l'abîme, et il s'éleva
puits une fumée comme celle d'une grande fournaise ;
le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits.

Cette vision de saint Jean est suivie, dans le mê
livre, d'une autre vision qu'il décrit ainsi : « Et je
descendre un ange qui tenait dans sa main la clef
l'abîme et une grosse chaîne ; il saisit le dragon, le serpe
ancien, qui est le diable et Satan, et il l'enchaîna po
mille ans. »

Voilà bien le prince de ce monde jeté dehors, selon
mot de Notre-Seigneur. Voilà bien sa défaite complète

définitive annoncée dès le commencement du monde : *Ipsa conteret caput tuum.* Elle t'écrasera la tête. Voilà bien, par l'incarcération de l'ennemi du genre humain, la possibilité d'une ère nouvelle, ère de paix, succédant à l'ère de guerre et de persécution

Or cette défaite, cet enchaînement, cet écrasement, N. S. P. le Pape, — par une innovation qui ne date que de quelques années, — nous le fait demander chaque jour à la sainte messe. Après une prière à la Vierge Immaculée, l'ange vainqueur de Lucifer est ainsi invoqué : « Prince de l'armée céleste, écrasez dans l'enfer, par la force divine, Satan et les autres esprits malins qui se sont répandus dans le monde pour y perdre les âmes. »

A ceux qui s'étonneraient de ces dix-huit cents ans de combats avant d'en arriver à la défaite de Satan, nous dirons : Mais, voyez donc le nombre de siècles que DIEU a cru nécessaires pour préparer la venue du Sauveur. Devant le Seigneur, « mille ans sont comme un jour. »

De même l'on ne peut accuser la définition du dogme de l'Immaculée-Conception d'avoir manqué aux promesses qu'elle semblait nous apporter. Qu'est-ce qu'un espace de cinquante ans, comme prélude à un événement qui a demandé tant de siècles de préparation et qui s'étendra à une durée qui peut être beaucoup plus longue encore, car DIEU ne fait rien qu'avec mesure ? Et ne faut-il point voir, au contraire, dans les bouleversements et la persécution de ces cinquante années, les convulsions de Satan qui a senti, en 1854, le pied de l'Immaculée se poser sur sa tête pour l'écraser ?

Le saint Pontife Pie IX a terminé la constitution dogmatique où il définit l'Immaculée-Conception de Marie par ces paroles :

« Nous nous reposons *avec une confiance entière et absolue dans la* CERTITUDE *de nos espérances. Certissima vero spe et omni prorsus fiducia nitimur.* »

Et quelle est cette espérance si grande, cette *certitude ?*

« La Bienheureuse Vierge toute belle et Immaculée, à qui il a été donné de briser la tête du cruel serpent... fera, par son puissant patronage, que tous les obstacles étant écartés, toutes les hérésies vaincues, la sainte Eglise notre

Mère se fortifiera de jour en jour et fleurira chez tous les peuples et dans toutes les contrées, *ubicumque gentium, ubicumque locorum ;* qu'elle régnera d'une mer à l'autre, jusqu'aux extrémités de la terre, *usque ad terminos orbis terrarum*, et jouira de toute paix, de toute tranquillité, de toute liberté ; de sorte qu'il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous la conduite de l'unique Pasteur. »

Ces paroles prophétiques de Pie IX ont eu, depuis 1854, un commencement de réalisation par la prise de possession qui s'est faite continuellement et sans interruption, depuis lors, de toutes les plages de l'univers. La hiérarchie ecclésiastique a été établie successivement en faveur des Eglises d'Angleterre, d'Ecosse, d'Amérique, des Indes, du Japon, de l'Afrique et de l'Océanie. Si, à l'heure présente, tous les peuples et toutes les nations de la terre ne sont pas encore, comme peuples et comme nations, dans la barque de Pierre, il n'en est pas moins vrai que le filet a été jeté partout. Il n'est plus maintenant un coin de terre où ne se fasse sentir l'action bienfaisante de la Papauté. On peut dire en toute vérité que, depuis 1854, le filet de Pierre, se dilatant soudain, a pris tout à coup des proportions qu'il n'avait jamais connues.

N. XXXIX. — *L'Islamisme, le Bouddhisme, le Brahmanisme et le Confucianisme sont également travaillés par l'esprit nouveau.* — Page 243.

M. G. de Cirol écrivait dernièrement dans *La Vérité* : « L'Eglise catholique et romaine poursuit, triomphante et grandissante, sa marche vers la conquête de l'humanité ; en revanche, les religions non chrétiennes sont dans une ère de crise, qui pourrait être le prélude de graves convulsions, ainsi qu'il est facile de le démontrer.

1° Les bouddhistes intelligents ont depuis longtemps compris le vide de leurs conceptions religieuses ; le contact avec la religion chrétienne leur a démontré la supériorité de cette dernière ; aussi n'est-il pas surprenant que des combinaisons entre la religion chrétienne et la religion bouddhique soient tentées par des prêtres de celle-ci.

Un de ces derniers, élevé à Oxford, prêche actuellement au Japon un bouddhisme nouveau, accueilli avec faveur par des populations que ne peut satisfaire la sèche morale de Cakya-Mouni. En Birmanie, disait au dernier Congrès des Orientalistes le savant Robert Cust, un nouveau bouddhisme mélangé de rites chrétiens est en train de s'édifier ; on y pratique le repos du dimanche, on y singe quelques-unes de nos cérémonies religieuses. Quant à la Chine, de plus en plus travaillée par les sociétés secrètes, le culte bouddhique y est si différent de la religion prêchée par Cakya-Mouni, qu'on ne le reconnaît plus. Comme le dit fort justement M. de Milloué : « Aujourd'hui, la différence n'est pas appréciable entre le prêtre du Bouddha et celui du Taô. »

On sait que les bouddhistes sont divisés en quatre grandes écoles philosophiques ; ces écoles sont elles-mêmes subdivisées en sous-écoles, de sorte qu'il est juste de dire que le bouddhisme, en tant que religion, n'existe pas.

2° La seconde grande religion non chrétienne est l'islamisme. Jusqu'en ces derniers temps, malgré diverses tentatives, la religion de Mahomet avait conservé assez bien les traditions du Coran ; mais, en 1840, un Persan dn nom d'Ali-Mohammed, se disant descendant du Prophète, se proclama Bâb, c'est-à-dire la Porte de Vérité, et Mahdi ou Prophète lui-même. Il fut condamné à mort et exécuté en 1849, mais la disparition du Bâb n'arrêta pas les progrès du nouvel islamisme que son fondateur avait prêché pendant plusieurs années et qui fut recueilli par ses disciples dans un livre appelé *Le Beyan ;* il semble, au contraire, que le sang répandu fût devenu une semence féconde. Après six ans de persécution, le gouvernement persan aurait pu croire que le bâbisme était atteint dans son germe ; il n'en a rien été. Depuis lors, au contraire, il a grandi dans l'ombre, il s'est organisé en sociétés secrètes, il a conquis jusqu'à des princes du sang et c'est lui, peut-être, qui est destiné à rénover les vieilles civilisations de l'Asie.

Le Bâbisme est d'autant plus puissant qu'il est non seulement une secte religieuse, mais aussi un parti politique.

Tout bâbi est tenu de donner aux pauvres le tiers de son revenu ; il doit suivre, autant que possible, la loi de nature ; donc, pas de mets purs ni impurs ; mariage libre ; l'homme monogame ; interdiction du harem et du voile pour la femme ; celle-ci est l'égale de l'homme ; l'homme a le droit de penser et d'agir à sa guise. C'est donc la fin du despotisme oriental ; c'est la révolution asiatique en perspective.

3° L'ancien brahmanisme a, comme on le sait, complètement dégénéré ; il ne reste presque plus rien des anciennes traditions des Védas, et voilà qu'une nouvelle école philosophique se greffe sur les vieux rites brahmaniques qu'elle menace de faire disparaître ; c'est un mélange de christianisme et d'hindouisme ; elle porte le nom de Brahmo-Somaj et a eu comme fondateur un lettré du nom de Kesbab Chander Sen.

Les Brahmo-Somaj ont pris un développement extraordinaire dans l'Inde ; ils ont des écoles, des librairies nombreuses ; ils ont la protection ou tout au moins le respect des autorités anglaises, qui les regardent comme demi-chrétiens ; ils menacent de faire disparaître ce qui reste de l'ancien brahmanisme.

4° Le confucianisme n'entrerait-il pas, lui aussi, dans une phase nouvelle, quoique moins rapidement que les religions précédentes, étant moins en contact avec les influences étrangères ? Tout semble le faire croire « J'ai appris d'un missionnaire, qui travaille au champ de la Chine, disait encore M. Robert Cust au congrès des Orientalistes, que le confucianisme épuré, ou néo-confucianisme, est un danger très possible. » Nous n'avons pas encore des données assez précises sur ce mouvement pour nous appesantir davantage sur ce sujet.

Mais ce que nous venons de dire — et nous n'avons pu qu'effleurer la question — est suffisant pour montrer à nos lecteurs que tous les édifices bâtis sur l'erreur craquent et vacillent sur leurs bases. Seule, la religion catholique reste immuable, ne se laissant entamer par aucune défection, ramenant à elle les égarés, appelant les infidèles qui ne la connaissaient pas et semant partout le bon grain qui doit étouffer l'ivraie. »

N. XL. — *Jamais le zèle pour la conversion des infidèles n'a été aussi grand dans l'Eglise, si ce n'est aux temps apostoliques. Tous les Ordres religieux rivalisent d'ardeur pour aller prêcher l'Evangile aux contrées les plus éloignées ; et, ce qui ne s'était jamais vu, les femmes elles-mêmes se font missionnaires.* — Page 244.

Mgr Le Roy, supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, a prononcé au Congrès national de Paris, en 1898, un discours où nous lisons :

« Au commencement de ce siècle, les missions catholiques étaient réduites à presque rien : 300 missionnaires pour le monde entier (1)! Mais bientôt la Providence suscitait, outre les Ordres religieux anciens reconstitués, nombre de Congrégations nouvelles, dont les constitutions plus larges s'adaptent mieux peut-être aux tempéraments actuels et aux conditions extérieures qui leur sont faites (1). En même temps que les gouvernements retiraient leur concours officiel, des fils et des filles du peuple se levaient pour les remplacer de leur libre initiative. Ils y ont magnifiquement réussi, en créant les Œuvres de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des Ecoles d'Orient, des saintes Femmes de l'Evangile, toutes nées en France, sans parler de quelques autres œuvres similaires qui ont germé sur le sol des autres pays catholiques.

» Sous l'autorité souveraine du Pape et la direction immédiate d'un cardinal préfet, la Sacrée-Congrégation de la Propagande embrasse sous sa juridiction l'ensemble des pays occupés par le paganisme, le schisme et l'hérésie. Ces territoires, qui sont immenses, sont divisés en plus de 400 diocèses, vicariats ou préfectures apostoliques, de

1. La fin du XVIII[e] siècle avait été marquée par la Révolution, les guerres, la destruction des Ordres religieux, le massacre des prêtres. Les missions avaient dû être abandonnées.

2. Quinze séminaires de Rome et dix-sept en d'autres pays fournissent avec 30 sociétés religieuses les ouvriers apostoliques. Il faut ajouter les Congrégations des Frères enseignants, ainsi que les nombreuses Communautés de religieuses vouées à l'éducation des enfants infidèles et au soulagement de toutes les misères physiques, intellectuelles et morales.

sorte qu'il ne reste pas un coin du monde qui ne soit confié à l'action d'un missionnaire catholique.

» En nous basant sur les très sérieuses données rassemblées, en 1894, par M. L. E. Louvet, nous arrivons à dénombrer ainsi les ouvriers apostoliques répandus à l'heure actuelle dans les cinq parties du monde :

Prêtres.	13.314
Frères	4.500
Sœurs européennes. . .	42.300
Sœurs indigènes. . . .	10.000
Soit un total d'environ. .	70.114

Il y a de cela quatre ou cinq ans, le nombre a certainement et considérablement augmenté. La France compte parmi ses enfants les deux tiers de ces prêtres, les quatre cinquièmes des frères et des religieuses (1). C'est, à la fin du XIX siècle, un chiffre que, sans doute, l'apostolat catholique n'a jamais atteint.

Allez en Orient, au fond de la Chine et de la Mandchourie, en Corée, au Thibet, dans les déserts de la Tartarie, comme dans les grandes villes et les humbles villages de l'Inde et de Ceylan, du Japon et de la Sibérie elle-même ; passez en Amérique, et parcourez depuis l'Alaska jusqu'à la Patagonie ; abordez l'une après l'autre les îles océaniennes ; enfin faites le tour du grand continent africain, et traversez-le de l'Est à l'Ouest, du Nord au Sud : sur votre chemin, au milieu sans doute d'énormes masses encore païennes, mais partout néanmoins, vous trouverez un être humain pour achever le signe de la croix commencé devant lui, et chanter avec vous le symbole immortel de votre foi catholique. »

1. Dans une lettre adressée par Mgr l'Evêque de Clermont au clergé et aux fidèles de son diocèse, à l'occasion de la fête de Noël de 1898, nous relevons ce passage :

« Dans une double audience que nous avons eu le rare bonheur d'obtenir, notre Saint-Père le Pape nous disait : « Quelles que soient » ses épreuves et ses tristesses actuelles, la France ne saurait périr, » car ses enfants catholiques font plus qu'aucune autre nation pour » la diffusion de l'Evangile par leurs aumônes et surtout par leurs » apôtres, prêtres, religieux et religieuses, qui sont les meilleurs des » missionnaires. »

N. XLI. — *Au sein même du christianisme, l'incrédulité manifeste, et, pour tout dire, la haine de la religion, la haine du prêtre, la haine de Dieu lui-même, font de jour en jour les plus lamentables progrès.* — Page 244.

Comment peut-il se faire que Dieu ait des ennemis ? C'est pour sa gloire et pour leur bonheur éternel que Dieu a fait les anges et les hommes.

« Mais, comme dit M. Grimouard de Saint-Laurent (1), il ne peut se contenter d'être subi comme une nécessité. Il aime, il veut être librement aimé ; digne d'être préféré à tout, il veut être l'objet des plus libres préférences. » Il a donc fait les êtres intelligents *libres* de pouvoir se rapprocher ou s'éloigner de lui. Et l'éloignement volontaire finit par constituer celui qui s'en rend coupable et qui y persiste, dans un état de haine.

C'est là que Satan est tombé du premier coup ; c'est là que les hommes arrivent après avoir longtemps résisté aux attraits divins : ils vont se placer volontairement sous la bannière de Satan qui les conduit au combat contre Dieu. Ce que nous voyons sur la terre n'est que le prolongement de ce qui s'est passé au ciel à l'origine des temps.

Et comme maintenant la séduction satanique se fait plus persuasive, le Souverain-Pontife a voulu que tous les jours, après l'oblation du Saint-Sacrifice, prêtres et fidèles récitassent la prière que nous avons déjà rappelée.

Remarquons toutefois que cette révolte, si Dieu la laisse se produire, il ne la tolère jamais que dans une mesure qu'il ne laisse pas dépasser ; et, de plus, révolte et obéissance, amour et haine, tout servira, en définitive, à la plus grande perfection des élus et à la plus grande gloire de Dieu. Comme le dit fort bien Donoso Cortès, « Lucifer n'est pas le rival, il est l'esclave du Très-Haut. (Il faut en dire autant des sectaires.) Le mal qu'il inspire ou qu'il introduit dans l'âme et dans le monde, il ne l'introduit pas, il ne l'inspire pas sans la permission du Seigneur ; et le Seigneur ne le lui permet que pour châtier les impies ou pour justifier les justes par le fer brûlant de la tribulation.

1. *Les Ennemis de Dieu et de l'Église.*

De cette sorte, le mal même arrive à se transformer en bien sous la conjuration toute-puissante de Celui qui n'a d'égal, ni par la puissance, ni par la grandeur, ni par le prodige; qui est Celui qui est, et qui a tiré tout ce qui est, en dehors de Lui, des abîmes du néant (1). »

S'il faut parler de rivalité, elle a été au ciel entre saint Michel et Lucifer; elle est sur la terre entre Satan et la T.-S. Vierge Marie. « *Ait Dominus Deus ad serpentem : Inimicitias ponam inter te et mulierem et semen tuum et semen illius. Ipsa conteret caput tuum.* »

L'avènement du protestantisme et la Révolution française qui en fut la suite, ont marqué une nouvelle phase dans le combat inauguré au commencement du monde.

La Révolution n'est, à vrai dire, que l'église de Satan, incarnée dans une société, la franc-maçonnerie, qui actuellement a étendu son réseau sur l'univers entier pour le laïciser, c'est-à-dire pour la soustraire à l'autorité divine. Par elle, l'antique ennemi promet aux peuples de leur donner le progrès infini, et avec lui l'amélioration de l'humanité, le bonheur, la déification qu'il avait promise à Eve.

On ne peut nier que l'ordre d'idées que la Révolution représente ne soit précisément celui que le grand ennemi de Dieu, l'antéchrist, résumera dans sa personne : divinisation de l'humanité, glorification de ses droits hors de Dieu et contre Dieu, guerre acharnée à l'Eglise.

Quelle sera l'issue de la lutte ? C'est le secret de Dieu.

Quoi qu'il arrive, l'Eglise est militante, et chaque chrétien doit être prêt à combattre avec elle par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Les victoires passées sont le gage de celles qui l'attendent dans l'avenir. Nous savons que les luttes les plus terribles qu'elle aura à soutenir, seront le prélude de la grande victoire qui réduira pour toujours ses ennemis à l'impuissance, mettra le comble à sa gloire, et, de militante qu'elle aura été jusque-là sur la terre, la fera tout entière triomphante dans

1. *L'Eglise et la Révolution.*

le ciel. C'est alors que se réalisera pleinement cette parole : « *Vincit in bono malum.* DIEU sait vaincre le mal par le bien. »

AU CHAPITRE QUINZIÈME.

Nº XLI^b.— *L'heure est solennelle entre toutes, et jamais il n'a été plus nécessaire pour ceux qui veulent être vraiment les serviteurs de* DIEU *et seconder ses desseins, comme il nous fait la grâce et l'honneur de nous le demander, de se bien orienter pour ne point s'exposer à faire fausse route.* — Page 263.

Dom Laurent Janssens a rendu compte, dans le numéro de décembre 1898 de la *Revue Bénédictine*, des dernières brochures du docteur Hermann Schell, professeur de théologie à l'Université catholique de Wurtzbourg. Depuis, ces brochures ont été mises à l'Index et l'on verra à l'Appendice que l'auteur s'est honorablement soumis.

Ce savant s'était montré, dans ses brochures, un peu trop sous l'influence des idées de Mgr Ireland et des partisans de la *Vie du P. Hecker*. Aussi Dom Laurent Janssens, parlant de ses œuvres, a-t-il été amené à dire son sentiment sur l'américanisme. Cette page complètera ce que nous en avons dit.

« La doctrine qui s'est donné cette appellation bizarre et malheureuse, dit-il, n'est au fond que le principe protestant de l'inspiration personnelle, mis au service du libéralisme total et des aspirations saxonnes, jalouses de l'influence latine et romaine. »

Impossible de mieux dire en moins de mots.

Le R. Père, après avoir donné cette définition, ajoute cependant :

« Oh ! je ne blâme pas tout dans cet ensemble mal défini de choses qui constitue le soi-disant américanisme. Les meilleurs catholiques seront toujours les chrétiens qui comprennent dans la définition la plus large leur nom

de catholique : et je suis de ceux qui attendent beaucoup des races anglo-saxonnes pour l'avenir de l'Eglise. On peut être, je pense, excellent catholique, et souhaiter pour Rome de s'affranchir de la prépondérance excessive de telle ou telle nation, dans le gouvernement de l'Eglise et la défense de ses intérêts. En tout cas, ce sont là des questions de discussion absolument libre ; et ce n'est pas pour une opinion, fût-elle trop fièrement exprimée dans ce sens, que je rangerais un écrivain du côté des « américanistes ».

» Mais ce que j'y blâme sans hésiter, c'est le culte d'une inspiration personnelle, vague et dangereuse, au détriment du magistère hiérarchique ; c'est le mépris de l'ascèse antique, basée sur l'humilité et la mortification, pour lui substituer l'évolution spontanée du Moi ; c'est la distinction frivole et outrée entre les vertus actives et les vertus passives ; c'est une espèce de communisme religieux émoussant la fière affirmation du dogme intégral ; c'est la méconnaissance des droits sociaux de la vérité, et par là une aversion significative pour toutes les mesures de rigueur au service de la vérité contre l'erreur ; c'est une confusion déplorable et perfide, entre l'esprit mondain dans l'Eglise, et la liberté religieuse garantie par des droits politiques, l'indépendance du Pape sauvegardée par la souveraineté temporelle. » (Décembre 1898, p. 569.)

Ces six points comprennent bien en effet toutes les aberrations de l'américanisme. Nos lecteurs peuvent remarquer que nous nous sommes particulièrement appliqué à mettre en lumière le quatrième : une espèce de communisme religieux émoussant la fière affirmation du dogme intégral. Nous avons montré comment ce communisme répond d'une part aux *desiderata* de l'Alliance-Israélite-Universelle, et d'autre part avec quelle inconsidération les porte-drapeau de la démocratie chrétienne s'y sont jetés et y ont appelé leurs disciples.

L'une des thèses de l'américanisme auxquelles nous n'avons point cru devoir nous arrêter et à laquelle vient de faire allusion Dom Laurent Janssens, est celle de

l'influence que les *races saxonnes* doivent prendre dans les destinées futures de l'Eglise.

On lit dans la *Vie du P. Hecker* (p. 405 et 407) : « Le P. Hecker croyait que la race latine a glorieusement couronné son œuvre par le Concile du Vatican, et que le temps est arrivé d'appeler la race teutonique à développer ses forces dans la vie intérieure de l'Eglise. » « L'union des deux races dans l'Eglise, avec leur civilisation et leur force, est le vrai moyen de répandre rapidement le christianisme dans tout l'univers. »

M. l'abbé Dufresne a dit aussi dans la *Revue du Clergé français* : « Le Saint-Esprit s'est servi du génie latin, si pratique, si pondéré, si apte au gouvernement, pour développer dans l'Eglise le côté extérieur de l'organisation hiérarchique et de la législation canonique. Du Concile de Trente au Concile du Vatican, l'Eglise ne renfermant plus dans son sein que des éléments appartenant en majorité aux races latines, ce travail de concentration et d'organisation devint plus facile et rapide. Mais d'autre part, l'Eglise ayant perdu les éléments si indépendants et si individuels des races saxonnes du Nord, elle prit dans son côté humain quelque chose de beaucoup plus méridional qu'elle ne l'avait au moyen-âge et qu'elle ne l'aura lorsqu'elle comptera de nouveau dans son sein l'ensemble de ses enfants. »

Et ailleurs le même abbé dit encore : « Les races latines étaient préparées par nature à être les principaux instruments de l'Esprit-Saint *dans la période qui vient de finir. Dans celle qui s'ouvre* les races anglo-saxonnes et teutoniques, d'une nature fortement individuelle et indépendante, seront à leur tour *les instruments de la divine Providence.* Ce n'est pas à dire que le développement de l'Eglise soit le résultat des aptitudes naturelles des races, mais que DIEU qui a créé ces aptitudes, *les prend l'une après l'autre*, et *s'en sert comme d'instruments à l'heure qu'il a choisie pour exécuter ses desseins.* » (Appendice à l'édition anglaise de la *Vie du P. Hecker.*)

Comme le fait fort bien observer M. l'abbé Maignen, il est faux que la religion des Latins soit surtout extérieure et administrative, tandis que les Saxons s'appliqueraient

davantage à la vie intérieure. Les Saints et les grands mystiques que les Latins ont donnés à l'Eglise à toutes les époques, protestent contre cette assertion, aussi bien que la stérilité sous ce rapport des peuples séparés.

D'autre part, il est bien téméraire de dire que, pour la période qui s'ouvre, DIEU va rejeter les races latines comme instruments de ses œuvres, et se servir en leur place des races anglo-saxonnes et teutoniques. Ce qui est vrai, c'est que, dans les desseins de DIEU, tous les peuples doivent faire partie de l'Eglise qu'il a voulue *catholique*, et que toutes les races doivent apporter à cette Eglise le tribut et le concours de leurs qualités propres pour l'extension du règne de DIEU et sa plus grande gloire. L'on sait l'exclamation de J. de Maistre : « Ah ! si jamais la même foi parlait seulement anglais et français ! »

Que les races autres que la race latine puissent avoir, même dans le gouvernement de l'Eglise, une part plus large que celle qui leur est actuellement dévolue, il est permis de le penser et même de l'entrevoir.

Le Dr Schell, dans sa brochure *Der Katholicismus als Princip des Fortschreittes*, insiste sur la nécessité d'élargir la notion de l'Eglise catholique. D'après lui le romanisme y est prépondérant à l'excès, l'influence des peuples latins disproportionnée, au détriment surtout du génie allemand, trop effacé, trop méconnu. Sa critique est amère et outrée. Mais Dom Laurent Janssens, après avoir réfuté ce qu'elle a d'excessif, dit : « Plus la fraternisation des peuples s'accentue, plus les communications se font rapides et faciles, moins il y a de raisons pour qu'une seule nation ait en quelque sorte le monopole du gouvernement de l'Eglise.

» Au moyen-âge on avait sur ce point des idées plus larges qu'aujourd'hui. Heureusement on y revient, il est juste de l'avouer, et tout permet de croire que le mouvement ira s'accentuant. L'attitude ingrate et cupide de l'Italie, à l'égard du Vatican, est un stimulant de plus en faveur des réformes ayant un caractère catholique. Après tout les spoliateurs des papes ne méritent plus guère un pape italien. » (*Revue Bénédictine*, octobre 1897, p. 467-468.)

N° XLII. — *Je ne désire pas pour le diocèse d'abbés démocrates.* — Page 272.

Les paroles prononcées par Mgr Germain, sur son lit de mort, eurent un grand retentissement. Beaucoup de *Semaines religieuses* les reproduisirent. Plusieurs crurent devoir mettre en relief celles par lesquelles le saint prélat recommandait, aux prêtres en général, de rester « fidèles aux traditions de l'Eglise », et en particulier « aux jeunes prêtres et aux séminaristes » de « se défier de leur inexpérience » et de « se laisser diriger ».

Quelques jours plus tard, eut lieu à Rome l'inauguration des conférences de morale qui ont lieu chaque mois dans l'église de l'Apollinaire. S. Em. le cardinal-vicaire n'a cru mieux faire que de lire intégralement et de commenter avec une émotion communicative les dernières paroles de S. G. Mgr Germain, évêque de Coutances. Il s'est principalement étendu sur la question des abbés démocrates. Il admire sans réserve la *démocratie* telle que saint Vincent de Paul, saint Pierre Fourier l'ont conçue et pratiquée ; mais il redoute, il combat et anathématise ces aspirations *nouvelles*, à tendances *séculières*, qui, germant dans des cervelles ambitieuses, inquiètes et peu instruites des choses de la foi, ont produit ce qu'on appelle vulgairement les abbés démocrates.

Pour donner à sa pensée un élément concret, il a cité les exemples de Charbonnel, Negroni, Passaglia et autres. Les évêques, a-t-il ajouté, sont très inquiets, et à juste raison, de ce mouvement produit par des abbés qui « allongent leur pantalon et raccourcissent leur soutane ». La cause principale de cet état d'esprit se trouve dans le peu de tenue ecclésiastique et l'insuffisance de l'éducation sacrée. On déserte le confessionnal et la chaire, pour courir dans les clubs, les meetings, les théâtres même. Sous prétexte d'élever la foule, on descend à son niveau ; sous prétexte de se concilier la sympathie des esprits forts, on leur fait des concessions doctrinales, qui ne sont rien moins que des hérésies matérielles. Il a exhorté vivement ses auditeurs à réagir contre ce mouvement dangereux

« Soyons pénétrés du véritable esprit ecclésiastique, a dit pour finir l'éminent cardinal, soyons instruits à l'école des grands théologiens, et par nos exemples, nos paroles et nos actions, nous sauverons le peuple, nous réjouirons l'Eglise. »

Les abbés démocrates objectent que, lors du pèlerinage des ouvriers à Rome, le 7 octobre 1898, le Souverain Pontife a consacré la démocratie de ses paroles souveraines.

M. Léon Harmel avait, en effet, dans l'adresse présentée à Sa Sainteté au nom des pèlerins, exprimé son espoir dans la « démocratie chrétienne » pour ramener les masses populaires dans le sein de l'Eglise.

Le Pape répondit par de graves et précieuses leçons dont voici le texte :

« Pour vous, très chers fils, qui êtes la France du travail, vous n'ignorez pas qu'à vous aussi, incombent d'importants et graves devoirs qui intéressent la société tout entière. Et puisque vous venez de faire allusion à *la démocratie*, voici ce que, à ce sujet, Nous devons vous inculquer :

» Si la démocratie s'inspire aux enseignements de la raison éclairée par la foi ; — si, se tenant en garde contre de fallacieuses et subversives théories, elle accepte, avec une religieuse résignation et comme un fait nécessaire, la diversité des classes et des conditions ; — si, dans la recherche des solutions possibles aux multiples problèmes sociaux qui surgissent journellement, elle ne perd pas un instant de vue les règles de cette charité surhumaine que JÉSUS-CHRIST a déclarée être la note caractéristique des siens ; — si, en un mot, la démocratie veut être chrétienne, — elle donnera à votre patrie un avenir de paix, de prospérité et de bonheur. — Si, au contraire, elle s'abandonne à la révolution et au socialisme ; si, trompée par de folles illusions, elle se livre à des revendications destructives des lois fondamentales sur lesquelles repose tout l'ordre civil, l'effet immédiat sera, pour la classe ouvrière elle même, la servitude, la misère et la ruine.

» Loin de vous, très chers fils, une pareille et aussi

sombre perspective. Fidèles à votre baptême, c'est à la lumière de la foi que vous jugez et appréciez les choses de cette vie, vrai pèlerinage du temps à l'éternité.

» Tandis qu'ailleurs ces questions spéciales troublent et tourmentent les hommes du travail, vous, gardez vos âmes dans la paix, en vous confiant à ces patrons chrétiens qui président avec tant de sagesse à vos laborieuses journées, qui pourvoient avec tant de justice et d'équité à votre salaire et, en même temps, vous instruisent de vos droits et de vos devoirs, en vous interprétant les grands et salutaires enseignements de l'Eglise et de son chef.

» Ah ! puisse la France voir se multiplier, de plus en plus, des patrons qui ressemblent aux vôtres, et notamment à ce Bon Père qui, depuis des années, se fait un bonheur de vous conduire à Nos pieds !

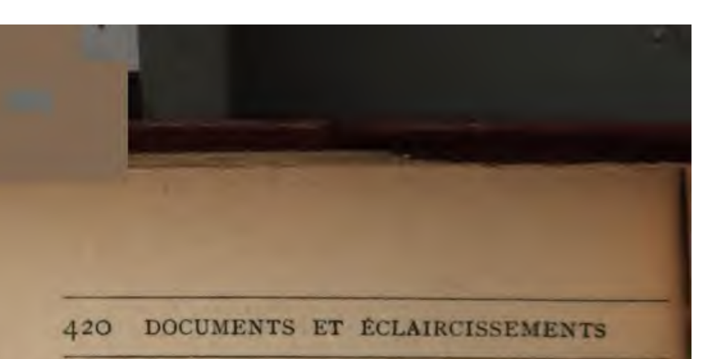
» Puissiez-vous, vous-mêmes, par votre exemple, et au besoin par vos paroles, ramener à DIEU et à la pratique des vertus chrétiennes vos compagnons égarés, et enrichir votre patrie de phalanges d'ouvriers comme celle que Nous avons sous Nos yeux !

» S'il plaisait au Seigneur d'exaucer ce vœu, le salut et la prospérité de votre nation seraient assurés, et elle ne tarderait pas à reprendre, dans le monde, la place spéciale et la glorieuse mission que la Providence lui avait assignées. »

L'empressement que mirent certains démocrates à détourner ces paroles de leur sens, força pour ainsi dire l'*Osservatore romano* à leur donner cette leçon :

« Le Chef suprême du monde catholique vient de dire magistralement et clairement quelle doit être pour les catholiques cette démocratie, dont on parle tant aujourd'hui, même dans le camp catholique, dans le but louable de la rendre chrétienne et de la mettre au service de l'Eglise et de la société, mais *avec le péril de passer sans* S'EN APERCEVOIR *dans le camp libéral et socialiste.*

» Le Saint-Père Léon XIII a enseigné et expliqué comment les catholiques peuvent être démocrates, *sans dire pour cela, comme l'ont prétendu quelques uns, qu'on doit être démocrate pour servir efficacement les intérêts de l'Eglise*



et ceux du peuple. Dans le cas actuel, *certains ont fait une confusion injustifiée entre la démocratie et les démocrates...*

» Pour être de vrais démocrates, il faut suivre la vraie démocratie. Il ne suffit pas de s'appeler philosophe pour l'être réellement, comme il ne suffit pas de se qualifier démocrate pour l'être effectivement...

» Pour être démocrate en fait, il faut respecter tout droit existant, tout pouvoir constitué, toute organisation autorisée, toute classe sociale. La démocratie ne peut pas faire abstraction de tout cela dans la pratique.

» Comme on le voit, la démocratie est un moyen, non une fin, et c'est pour cela que si la démocratie peut être dans l'Eglise, avec et pour elle, il ne s'ensuit pas que l'Eglise doive être toujours et en tout avec la démocratie, bien moins encore qu'elle puisse être avec toute démocratie et tous démocrates. »

Dans le même temps, le même journal s'éleva avec l'autorité qui lui appartient, contre les divisions que créent entre catholiques des dénominations aussi vaines que dangereuses :

« Ce serait chose malheureuse que, avec les meilleures intentions du monde, par le seul fait d'accepter que des adjectifs soient joints au nom de « catholique », ou de changer en simple adjectif ce grand substantif, — on fît le jeu de ceux qui, ne réussissant pas à diviser entre eux les catholiques, en matière de convictions et de sentiments, au moyen de fausses doctrines, essaient de les diviser *dans l'action* et *dans les œuvres* au moyen d'*adjectifs superflus*, de *surnoms équivoques.*

» Prenons bien garde, car le diable est très rusé.

» Alors qu'il est si nécessaire de tenir bien unies, compactes, les forces catholiques ; alors qu'il ne faut point perdre, ni mettre hors de combat la moindre de ces forces, nous devons éviter avec soin tout danger d'altérer, de rompre, n'importe comment, cette admirable, cette indispensable union.

» Il semble que, en pareilles circonstances, on ne peut pas reculer même devant les plus grands sacrifices.

» En l'occurrence, le sacrifice est plutôt léger : il ne

s'agirait que *de sacrifier un mot, un adjectif, un surnom*, lequel, d'un côté, pourrait faire soupçonner une division qui n'existe pas, et, d'un autre côté, pourrait amener cette division, par une déplorable conséquence. »

Dans un autre numéro le même journal disait encore :

« Une fois qu'il est admis et reconnu — comme cela l'est en réalité — que la doctrine catholique est une doctrine complète et parfaite, à laquelle on ne peut rien ajouter et d'où l'on ne peut rien retrancher, il en résulte logiquement et nécessairement qu'il faut aussi admettre une chose : c'est qu'au nom de catholique, à ce substantif, il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher...

» Et alors, pourquoi établir tant de catégories de catholiques : libéraux, démocrates, sociaux et même socialistes ? Il est certain que ces subdivisions par voie de qualificatifs, de noms et de surnoms entre catholiques, si elles n'entraînent pas de différence substantielle dans les idées et dans les aspirations, produisent une confusion grave *(non leve)* dans les mots, qui très facilement devient une confusion funeste dans les idées et dans les faits.

» Il arrive en effet, souvent, que l'adjectif prend le dessus sur le substantif dans les idées et dans les faits, et ainsi il peut arriver très facilement que l'on soit plus « libéral » que catholique, plus « démocrate » que catholique, plus « social » que catholique, et même que l'on soit ce que signifie le qualificatif avant d'être ce que comporte le nom lui-même.

» Ce grand nom de catholique n'engendre aucun doute, ne produit aucune confusion comme peuvent le faire des surnoms ambigus, des adjectifs indécis. »

Remarquons que dans l'appellation « démocrates chrétiens », non seulement on a changé en simple adjectif ce grand substantif « catholique » qui est notre nom, mais qu'on a même eu peur de trop préciser la chose que marque ce substantif réduit à l'état d'adjectif, et qu'on a préféré « chrétien » qui s'applique aux dissidents aussi bien qu'à nous, à « catholique » qui est le nom des vrais enfants de Dieu. Bien plus, ces démocrates ont trouvé que le mot « chrétien », substitué à « catholique », était encore trop

compromettant, et ils ont déclaré que leur démocratie n'est nullement « confessionnelle. » C'est ce que M. l'abbé Gayraud a fait applaudir au Congrès de la démocratie chrétienne à Lyon, tenu en 1898, dans un discours sur « les conditions de la démocratie chrétienne » : « Le parti de la démocratie chrétienne n'est pas un parti confessionnel ou religieux. » C'est ce que M. l'abbé Naudet avait dit auparavant dans une conférence donnée à Cherbourg (1). Il ne faisait d'ailleurs que répéter ce qu'il avait écrit l'année précédente dans la *Quinzaine* (N° du 1er mars). Et sur l'observation qui lui fut faite, il répondit en empruntant aux américanistes leur grande pensée pour l'extension de l'Eglise : « Il y a à n'être pas confessionnel un *avantage énorme*, celui de ne pas faire de petite chapelle, d'entrer dans le grand courant, de n'être plus isolés. »

Dans un article intitulé « Démocratie chrétienne et démocrates chrétiens (2) », M. l'abbé Charbonnel a défini ainsi le rôle de la démocratie chrétienne :

« Le rôle de la démocratie chrétienne serait... de donner à la religion, *en la faisant fléchir selon les besoins nouveaux*, une vitalité nouvelle. Faire reconnaître de la démocratie chrétienne un idéal de charité, de justice, de fraternité, de paix, et DÉMOCRATISER L'EGLISE : voilà ce qui serait à tenter. Pourquoi même l'Eglise, en sa merveilleuse organisation sociale, ne deviendrait-elle pas le type d'une immense association ouvrière, d'une sorte de syndicat ou de société de secours mutuels ? Pourquoi chaque prêtre, dans chaque faubourg et dans chaque campagne, ne deviendrait-il pas un agent et un guide des réformes sociales, par l'éducation qu'il ferait peu à peu du peuple, SANS ARRIÈRE-PENSÉE CONFESSIONNELLE ET PROSÉLYTIQUE ? »

1. Voir l'*Univers* du 16 septembre 1898.
2. *Revue encyclopédique*, 27 mars 1897.

XLIII. — « *L'Eclair* » *nous a appris qu'il existe une* *œuvre protestante pour accueillir les prêtres qui désertent* *'Eglise catholique.* — Page 274.

l y a un an que l'*Eclair* a fait cette triste révélation lonnait, d'après M. Réveillaud, le président de l'œuvre, e triste nomenclature des prêtres catholiques renégats enus pasteurs : MM. Araud, pasteur à Perpignan ; thé, pasteur à Menton ; Crost, pasteur à Brevillers aute-Saône) ; Bellet, pasteur de l'Eglise française de ithampton ; Huet, pasteur à Auxerre ; Bureau, pasteur Sfax, en Tunisie ; Fourneau et Marsanche, pasteurs iliaires à Paris ; Hennebois, pasteur à Saint-Symphorien dèche) ; Ourière, pasteur à Narbonne ; Yépès, pasteur iliaire à Oran ; Nardon, évangéliste à Billom (Puy-de-me) ; Costa, pasteur à Soubran (Charente-Inférieure) ; rneloup, pasteur à Pons (Charente-Inférieure) ; Bon-nme, pasteur à Saint-Palais (Charente-Inférieure) — Bonhomme était auparavant curé de Saint-Palais me ; — Bernadon, pasteur à Chauray (Deux-Sèvres) ; ıbies, pasteur à Mongon (Deux-Sèvres). Le dernier mmé était M. Bourrier, pasteur à Bellevue près Paris. it quelque bruit au moment de son apostasie, et aujour-ui il dirige une revue, *le Chrétien Français*, qui a pour jet d'aider au mouvement d'évolution vers le protes tisme. Il se vantait alors d'avoir avec lui d'autres prêtres ts à le suivre. Nous ne savons si cette triste prophétie st réalisée.

Au commencement de cette année 1899, un *Appel pour* *vangélisation de la France par les anciens prêtres* a été dans le *Chrétien Français* Il se termine ainsi :

« Dans ce but, nous avons pensé que les anciens ètres doivent se constituer en société pour l'évangélisa-n de notre pays. Les uns iront à travers la France pour ner la bonne parole. D'autres, comme M. Philippot ns l'Aisne, se fixeront dans leur ancienne paroisse, et là rayonneront dans tout un département. D'autres core, dans les divers départements où la réforme se épare, renouvelleront les expériences religieuses de



ımınatıon, homm
en nous des frère:

» A. Bourr
» Dumont,
» Huet, an
» Nardon, :
» A. Philip|
» Sterlin, aı
» A. Vidalo

Le *Chrétien Fra*

» De son côté, l
publié le manifeste
de donner la publi
gnage avec une bie

SOCIÉTÉ FRANÇ.

« ... On connaît
pasteur Bourrier et
Français. Il s'agit
sein du catholicisme
qui l'ont entreprise,
et aux environs, m
à jour un filon qui p
tâche spéciale, les ex
fiés que d'autres...

» Notre ambition

de notre société, jusque là *Société nationale d'Evangélisation*. Elle s'appellera désormais *Société française d'Evangélisation par les anciens prêtres.* »

Suivent les signatures.

Ces deux *appels* étaient précédés d'un *avis* dont les termes montrent de quelle façon l'on procède vis-à-vis des membres du clergé.

« A partir du 1er janvier, nos bureaux sont transférés rue Vivienne, 12. Ils seront ouverts tous les jours, excepté le dimanche, de neuf heures à quatre heures. M. Bourrier recevra le mardi et le samedi de deux heures à quatre heures. Les autres jours, il y aura toujours un ancien prêtre pour recevoir les visiteurs. Les bureaux sont situés à l'entresol et *on y arrive par un escalier spécial.* Ils offrent toutes les garanties désirables *aux visiteurs qui veulent rester inconnus.* »

L'américanisme et ses dérivés conduisent à ces apostasies. Déjà nous avons reproduit les paroles du Docteur Brownson :

Je ne fus pas longtemps, par la grâce de DIEU, *à découvrir que la tendance que j'encourageais, si elle était suivie jusqu'au bout, me conduirait hors de l'Eglise.*

Le docteur M. Hermann Schell, dans sa brochure sur *Les temps nouveaux et l'ancienne foi* qui en complète une autre sur *le catholicisme comme principe de progrès*, dit aussi qu'un « grand nombre » (il exagère) de prêtres français, qu'il déclare « zélés et animés d'un zèle religieux » (il flatte), se sont faits protestants. Et comme, de son propre aveu, il se rattache aux idées américaines, il ne craint pas de dire qu'ils ont eu tort, sans doute, de passer aux protestants, car la Réforme ne peut leur donner ce qu'ils cherchent ; mais qu'ils ont bien fait de chercher l'antique foi ailleurs que dans les idées étroites, mesquines, anti-libérales, prédominantes dans l'Eglise catholique et romaine aujourd'hui, ou du moins dans l'immense majorité de ses défenseurs et de ses ministres (1).

Quand on sait les origines de l'américanisme et que

1. *Revue Bénédictine*, n° de décembre 1898.

l'on a suivi ses développements, il n'y a là rien qui puisse étonner.

L'américanisme n'est au fond que le catholicisme libéral élevé à une plus haute puissance, et à ce point, il touche au protestantisme. Le passage se fait vite de l'un à l'autre dans les esprits logiques ou dans les cœurs qui cherchent l'affranchissement.

Le P. Hecker, avant sa conversion au catholicisme, écrivait le 28 avril 1843 (*Vie du P. Hecker*, p. 70) :

« J'ai lu ce matin un extrait de Heine sur Schelling, qui m'a ému plus que tout ce que j'ai pu lire depuis six mois. L'Eglise, dit Schelling en substance, fut d'abord de Pierre, puis de Paul, et doit être un jour tout amour en saint Jean. Pierre le catholicisme ; *Paul le protestantisme* ; Jean ce qui sera. »

Et M. Klein, dans l'article intitulé *Catholicisme américain*, dit : « *Il faut maintenant laisser grandir l'initiative de Paul et l'amour de Jean.* »

Les idées nouvelles entraînent bien vite ceux qui les adoptent à la sympathie pour les protestants et le protestantisme, en même temps qu'à l'injustice pour la sainte Eglise.

Nous en trouvions l'an dernier une preuve où, certes, on aurait été autrefois bien loin de l'attendre.

Le 5 juillet 1898, l'*Univers* faisait honneur au protestantisme de la piété de saint François de Sales et de sa doctrine spirituelle ; et cela en son premier Paris !

La thèse en Sorbonne de M. Strowski, professeur dans un lycée de la Seine, y était ainsi analysée : « S'il fallait en croire M. Strowski, en dehors du cloître, il n'y aurait eu au XVI[e] siècle, chez les catholiques, à peu près que des préoccupations rituelles, pratiques, formalistes, des œuvres en un mot et point d'esprit, ou si peu que ce n'est vraiment pas la peine d'en parler. Ainsi les réformés auraient eu à peu près raison ; le catholicisme, au moins parmi les laïques, inclinait au paganisme, si même il n'y avait pas glissé tout à fait. La vie religieuse intérieure n'existait pas dans le monde, en dépit des observances et des pratiques.

» François de Sales, élevé au milieu des protestants de

Savoie, reconnut en eux, toujours selon M. Strowski, la sève de la vie intérieure, et il résolut de la faire passer de l'Evangile dans la vie de ses propres coreligionnaires. »

Après cette analyse, l'auteur de l'article dit :

« *Tout n'est pas faux dans ce que dit M. Strowski* ; EN GROS MÊME IL A RAISON. »

Se peut-il rien de plus contraire à la réalité des faits, rien de plus injurieux pour l'Eglise catholique, rien de plus opposé à ce que l'on sait et de l'esprit de saint François de Sales et du piétisme des protestants de Genève ?





APPENDICE.

La lettre du Souverain Pontife publiée en tête de ce livre est datée du 22 janvier 1899. Le billet par lequel S. Em. le Cardinal Rampolla en adressait un exemplaire à l'Em. Cardinal Gibbons porte la date du 31 janvier.

Des lettres d'adhésion furent aussitôt envoyées au Souverain Pontife par les principaux personnages nommés dans ce livre. Il est de notre devoir de les publier.

I. — Lettre du Supérieur général des Paulistes (Traduction).

New-York, 28 février 1899.

Très-Saint Père,

Dès que nous avons pu lire dans les journaux de New-York la traduction anglaise de la lettre de Votre Sainteté à S. Em. le cardinal Jacques Gibbons au sujet des erreurs que l'on désigne sous le nom d'américanisme, nous avons pleinement et spontanément adhéré à la doctrine enseignée dans le document pontifical, et nous nous sommes empressés d'en aviser Votre Sainteté par télégramme.

Et maintenant, par les présentes lettres, nous exprimons du fond du cœur nos actions de grâces à Votre Sainteté de ce que, en vertu de sa charge de suprême docteur, et par son infaillible magistère, elle nous conduit dans les voies de la vérité et écarte loin de nous les ténèbres de l'erreur.

Si le Père Hecker vivait encore, il accueillerait la sentence pontificale avec le même esprit de filiale vénération.

Mais ce qui n'est pas pour nos cœurs une médiocre consolation, c'est surtout ce que nous lisons dans la lettre de Votre Sainteté, où il est dit que les erreurs condamnées par le Saint-Siège sont plutôt le fait des interprétations données aux opinions du Père Hecker, que de ces opinions considérées en elles-mêmes.

D'ailleurs, s'il y a, soit dans la doctrine, soit dans la *Vie* dudit Père, quelque chose qui doive être corrigé au jugement de Votre Sainteté, nous acquiesçons de grand cœur à la sentence du Saint-Siège, d'abord parce que l'Eglise romaine est la colonne et le fondement de la vérité, ensuite parce que les règles de notre institut prescrivent : « Que l'un des traits principaux de notre société et de tous ses membres soit une soumission insigne, prompte et joyeuse envers la sainte Eglise et tout pouvoir légitimement établi dans son sein, ainsi qu'envers toutes les ordonnances rendues par son autorité.

» En premier lieu, cette obéissance doit être rendue au Vicaire de Jésus-Christ, à la sainte Eglise romaine et à tous les décrets et monitions du Saint-Siège apostolique relatifs soit à la doctrine, soit à la discipline. »

Cette obéissance est profondément gravée dans nos cœurs, en sorte que nous n'avons jamais songé à nous écarter de l'intégrité et de la sévérité de la doctrine catholique. Si cependant, de l'avis de Votre Sainteté, nous avions eu, ou seulement semblé avoir cette tendance, si encore notre méthode d'action pouvait la favoriser en quoi que ce soit, nous acceptons avec gratitude la correction paternelle de Votre Sainteté.

Les constitutions de notre institut nous font un devoir strict de garder une parfaite orthodoxie, de prendre pour règle, non seulement les définitions de l'Eglise, mais encore ses avertissements, et de suivre les écrits des maîtres incontestés de la vie spirituelle, ainsi que de promouvoir les dévotions approuvées et recommandées par l'Eglise. On y lit même cette déclaration : « Il est prescrit à tous, même aux prêtres, d'user de la direction spirituelle selon les principes des auteurs approuvés. »

Sur ces points comme sur tous les autres, nous déclarons

que nous suivrons les principes et les avertissements formulés dans la lettre de Votre Sainteté, et nous faisons en même temps profession d'entière obéissance et de fidèle adhésion à Votre Sainteté et au Saint-Siège de Rome. En outre, nous promettons de ne vendre, ni donner à d'autres les exemplaires du livre intitulé : « *Vie du P. Hecker,* » tant que les corrections jugées nécessaires par le Saint-Siège n'auront pas été effectuées.

En attendant, prosternés aux pieds de Votre Sainteté, nous sollicitons humblement la bénédiction apostolique.

De Votre Sainteté le très dévoué serviteur.

Pour l'institut des prêtres de la mission de l'apôtre Saint-Paul,

GEORGES DESHON, *supér. gén.*

II. — Lettre de Mgr Ireland (texte).

TRÈS-SAINT PÈRE,

De suite que je finis de lire la lettre que Votre Sainteté vient d'adresser à Son Eminence le cardinal Gibbons et aux autres membres de l'épiscopat américain, je m'empresse de La remercier de cet acte d'estime et d'amour pour les catholiques des Etats-Unis, comme pour notre nation américaine tout entière.

Aujourd'hui, la lumière est faite : les malentendus cessent. Aujourd'hui, nous sommes à même de définir la faute que « les quelques-uns » ont voulu couvrir du nom d'Américanisme, et de définir le vrai, que seul les Américains appellent Américanisme. De plus, tellement sont claires et précises les distinctions et les explications faites dans la Lettre Apostolique, que le péril qu'elle ne fût comprise par tout le peuple des Etats-Unis, — péril que moi-même, je le confesse, j'avais cru pouvoir redouter, — ne peut plus se concevoir.

Vu la surprenante confusion d'idées et les âpres controverses soulevées, en France surtout, autour du livre *Vie du P. Hecker,* — l'étendue desquelles la Lettre Apostolique me

permet de mesurer, — c'était, je ne puis maintenant ne pas l'apercevoir, une nécessité pour le Premier Pasteur de faire entendre sa voix dans le but d'éclairer et d'apaiser les esprits.

Certes, avec toute l'énergie de mon âme, je répudie et je condamne toutes les opinions que la Lettre Apostolique répudie et condamne, — toutes ces opinions fausses et dangereuses auxquelles, comme la Lettre le dit, « certaines personnes attribuent le nom d'Américanisme. » Je répudie et je condamne ces opinions sans aucune exception, telles littéralement que Votre Sainteté les répudie et les condamne ; et je les répudie et les condamne avec d'autant plus d'empressement et de joie de cœur, que jamais, pour un instant, ma foi catholique et mon entendement des enseignements et des pratiques de la Sainte Eglise ne m'ont permis d'ouvrir mon âme à de pareilles extravagances. Tout l'épiscopat des Etats-Unis, en leur propre nom et au nom de leurs troupeaux, sont prêts à répudier et à condamner ces erreurs. Nous ne pouvons ne pas nous indigner qu'une telle injure nous fût faite, — à nous évêques, à nos fidèles, à notre nation, — que de désigner par le mot Américanisme, comme il est arrivé pour quelques-uns de faire, des erreurs et des extravagances de la sorte.

Très-Saint Père, ce sont les ennemis de l'Eglise d'Amérique et les infidèles interprètes de la foi, ceux qui « imaginent » qu'il y a, ou qu'on désire faire grandir aux Etats-Unis, une église différant d'un seul iota de l'Eglise sainte et universelle que les autres nations reconnaissent, que Rome elle-même, la gardienne infaillible de la révélation de JÉSUS-CHRIST, reconnaît ou peut reconnaître.

Priant Votre Sainteté d'accueillir avec bienveillance mes sentiments d'amour et de dévouement, et de m'accorder la grâce de la bénédiction Apostolique, j'ai l'honneur d'être

De Votre Sainteté

Le fils dévoué,

JOANNES IRELAND, *Archev. de St-Paul.*

22 février 1899.

III. — Lettre de Mgr Keane (extrait publié par la *Voce della Verità*, le seul qui soit parvenu au public, à notre connaissance du moins).

« ...Pour moi-même, je déclare que j'accepte et professe pleinement et sans réserve tout ce que Votre Sainteté enseigne dans cette lettre. Je déclare que je répudie et condamne tout ce que Votre Sainteté y condamne ; et je déclare à Votre Sainteté, et dans la présence de DIEU, que jamais de ma vie je n'ai enseigné ni tenu rien de tout ce que Votre Sainteté y réprouve. »

IV. — Lettre de M. l'abbé Klein (publiée par la *Semaine Religieuse* de Paris).

TRÈS-SAINT PÈRE,

Daigne Votre Sainteté me permettre, comme au plus humble et au plus obéissant de ses fils, de venir déclarer entre ses mains que j'adhère sans réserve à la lettre qu'elle a écrite, le 22 janvier, au cardinal Gibbons, et lui annoncer que je retire du commerce l'édition française de la *Vie du Père Hecker*, objet des ardentes controverses auxquelles cette lettre a mis fin.

Si jamais je suis tombé, sans le vouloir ni le savoir, dans les erreurs que condamne Votre Sainteté, je saisis avec empressement et reconnaissance l'occasion qui se présente à moi de les réprouver toutes, comme je le fais ici de grand cœur, sans aucune espèce d'exception, d'arrière-pensée, ni de subtilité, mais complètement et dans le sens naturel où les a réprouvées Votre Sainteté : trop heureux que je suis de pouvoir ainsi secouer d'injurieux soupçons et professer une fois de plus mes sentiments d'absolue soumission à la divine autorité de l'Eglise et de son Chef visible.

Humblement prosterné aux pieds de Votre Sainteté, je la prie de vouloir bien, dans sa bonté paternelle, m'accorder la Bénédiction apostolique.

Très-Saint Père, de Votre Sainteté,
le très humble et très obéissant serviteur.

Paris, le 28 février 1899.

V. — Lettre du Dr Schell, adressée à Mgr Schloer, évêque de Wurzbourg, et publiée par le *Diœcesan-Blatt* (*Semaine Religieuse* de ce diocèse, nº du 10 mars 1899. Traduction).

MONSEIGNEUR,

Je me soumets en toute obéissance et avec un entier respect, comme il convient, au décret par lequel la Sacrée Congrégation de l'*Index* a jugé de son devoir de mettre au nombre des livres prohibés les quatre ouvrages écrits par moi, savoir : *La Dogmatique ; la Vérité divine du christianisme*, 1895, 1896 ; *Le Catholicisme principe du progrès*, 1897 ; *Les Temps nouveaux et la vieille foi*, 1898.

Docteur HERMANN SCHELL,
Professeur de théologie.

NOTA. — Au jour où la dernière feuille de ce livre est tirée (25 mars), aucun organe de publicité, à notre connaissance du moins, n'a encore fait connaître qu'une réponse ait été donnée par S. Em. le cardinal Gibbons à la Lettre pontificale qui lui a été adressée.

Dans son numéro du 11 mars, la *Semaine religieuse* de Nancy demandait à M. l'abbé Naudet « pour la consolation des pieux chrétiens » de rendre publiquement aux vertus passives et au livre de l'*Imitation* l'estime qui leur est due. A la date du 25 mars cette consolation n'est point encore donnée.

Ceux qui en France se sont donné la mission de pousser le clergé dans des voies nouvelles et l'Eglise elle-même vers un avenir nouveau, vont-ils renoncer à leur entreprise? Quelques-uns donnent à ce sujet des craintes qu ne sont point sans quelque fondement.

Le 16 décembre 1898 parut au siège de la « Commission d'initiative » des congrès ecclésiastiques (1) le 1er numéro d'un journal intitulé LA VIE CATHOLIQUE (2). Il n'est point de question dont il se soit occupé davantage, depuis lors, que de la Lettre du Souverain Pontife au cardinal Gibbons, avant comme après la publication de ce document.

Dès le second numéro (20 décembre 1898) il disait :

« Rome vient de prendre une décision qui exercera sur notre mouvement et la *Vie catholique*, une profonde et lointaine répercussion. ***Malgré les coalitions les plus puissantes, Léon XIII a refusé de prononcer une condamnation contre le P. Hecker et l'américanisme.*** Le cardinal Gibbons ayant envoyé au Pape une lettre importante sur ce sujet délicat, le Saint-Père avait désiré y répondre ***dans un esprit favorable***

1. Paris, 28, rue Lhomond, domicile de M. l'abbé Lemire, fondateur-directeur de ces congrès, et de M. l'abbé Dabry, secrétaire-général.

2. Ce journal paraît deux fois par semaine. Il donne dans presque tous ses numéros le programme du congrès ecclésiastique de Reims. Dans le premier, il rappelait « les inoubliables journées de Reims où tant de liens se sont noués », et disait vouloir faire avec ceux qui s'y sont connus « une œuvre difficile, délicate, mais nécessaire. » Son apparition était chaudement saluée par l'*Univers*. Dans son numéro du 24 janvier 1899, LA VIE CATHOLIQUE citait, comme ayant « applaudi au rôle » qu'elle joue : L'*Univers*, la *Libre Parole*, la *Politique nouvelle*, l'*Action catholique*, la *Revue du Clergé français*, la *Démocratie chrétienne* de Lille, la *Quinzaine*, la *Sociologie* de Montpellier, le *Féminisme chrétien*, la *Justice sociale*, la *France libre*, la *Croix méridionale*, la *Croix de Rouen*, le *Petit Saônais*, la *Croix du Var*, la *Croix du Pas-de-Calais*. M. l'abbé Dabry, après cette énumération, ajoutait : « *La Vérité*, qui ne paraît pas bien renseignée sur notre compte, vient très imprudemment caresser les lanières dont nous avons autrefois flagellé ses impertinences. »

aux idées américaines. Le cardinal Rampolla avait communiqué ce dessein à l'éminent archevêque de Baltimore. A mesure que Léon XIII rédigeait cette réponse, il voyait grandir le cadre des idées et du document...

» Il (ce document) était parfait pour nous catholiques sociaux, républicains et démocrates.... Les réactionnaires de tout bord, les réfractaires de tout pays, qui avaient attendu le verdict de Rome comme le signal de l'écrasement des sociaux et des démocrates du monde entier, voient s'évanouir leurs dernières illusions. »

Dans le numéro du 13 janvier 1899, alors que les américanistes et leurs suivants avaient conçu l'espoir que le document pontifical ne serait pas publié, ce même journal disait :

« *La Vie catholique* a annoncé en primeur que Léon XIII ne publierait pas sa lettre au cardinal Gibbons, et nous regrettons ce désistement, la lettre approuvant tout ce que nous approuvons dans l'américanisme. Ni les mensonges, ni les calomnies, ni les pamphlets, ni les intrigues de toutes sortes n'ont prévalu ; l'anti-américanisme est battu pour toujours. »

Dans le numéro du 24 janvier :

« L'opposition contre l'américanisme a créé dans le monde entier une atmosphère supérieure. On a compris dans le camp des jeunes, des actifs et des pontificaux, que l'américanisme n'était ni un système de philosophie, ni une théologie nouvelle, ni une théorie aventureuse. Il est substantiellement une méthode de travail, d'action. C'est le catholicisme dans la plénitude de sa liberté et de son épanouissement ; c'est la conduite traditionnelle de la Papauté et de l'Eglise adaptant au siècle le dépôt divin... C'est le catholicisme sans alliage, pur, semblable au christianisme du II[e] siècle, quand les constructeurs d'églises prêchaient le CHRIST dans le langage d'alors. C'est ainsi que l'américanisme a été honni par les

réfractaires et les réactionnaires, salué et appuyé par les catholiques éclairés et les suivants du Pape... L'américanisme est partout... Dans tous les pays, les meilleurs groupes catholiques, tout en gardant leur manière d'être propre, conforme aux conditions de leur milieu, sont « américanistes » dans le sens supérieur du mot. »

Enfin quand la lettre du Saint-Père à Son Eminence le cardinal Gibbons eut été publiée, le même journal (numéro du 24 février) disait :

« Ce document est une grande pièce libératrice. *C'est* d'abord *la reconnaissance officielle, authentique et solennelle de l'américanisme* avant, sans et après l'Heckéranisme ; c'est ensuite la réponse péremptoire au pamphlet de M. Maignen et des anti-américanistes ; c'est, enfin, la condamnation des doctrines attribuées au P. Hecker. Encore, cette condamnation a-t-elle un caractère hypothétique......

» Les réfractaires ne désarmeront pas, nous n'en aurons cure.

» Le Saint-Père a approuvé, officiellement autorisé les méthodes d'action et de travail de l'Eglise et de la démocratie américaines. Servons-nous-en dans la mesure de nos forces, de nos besoins et de nos conditions. *L'américanisme, c'est le catholicisme intégral, tel que le requiert l'ensemble des transformations dont le monde est le théâtre.* »

M. l'abbé Dabry se décida enfin, à la demande de ses lecteurs, à publier le document pontifical *in extenso* en leur disant :

« *Nous avouons que nous n'avions pas d'abord l'intention de publier*, au moins dans toute leur teneur, *ces documents*, parce que *ce qui fait l'objet réel de la lettre du Saint-Père ne nous paraît guère avoir d'application en France*. Cet objet, ce sont des *doctrines théologiques*, dont l'expression peut être trouvée dans la *Vie du P. Hecker*, et *qui ne sont professées chez nous par personne que nous sachions.* »

Dans le numéro du 14 mars :

« La lettre est destinée aux Américains, mais comment se fait-il qu'elle paraisse s'adresser AUTANT aux catholiques français ?... C'est sans doute que la *Vie du P. Hecker*, occasion de la Lettre, a été traduite dans notre langue... Pourquoi ce livre a-t-il été plus particulièrement bien accueilli par les démocrates chrétiens et ardemment attaqué par leurs adversaires ? c'est-à-dire par les libéraux et les gallicans (? !)... Malgré les différences de fond (!), l'américanisme et les démocrates chrétiens se sont reconnus comme des frères et se sont donné réciproquement des témoignages d'affection et d'estime... C'est l'idée de progrès fièrement inscrite sur le front de l'américanisme, qui a été une force centrifuge pour les uns, et une puissante force d'attraction pour les autres (les démocrates chrétiens) ; les hiboux ont fui la lumière, les autres ont amoureusement regardé le soleil (de l'américanisme). Les Américains rêvent de progrès, de conquêtes matérielles et morales par le développement de la puissance personnelle, des facultés individuelles ; les démocrates chrétiens, par le perfectionnement des lois sociales : c'est toujours le progrès, et ce rêve remplit le cœur des uns et des autres de la même ivresse. Ainsi se sont formés, entre deux groupes particuliers de catholiques des deux continents, des liens de sympathie et *une solidarité glorieuse* que les violentes attaques et inimaginables calomnies (?) dont elle a été l'objet, *ne peuvent que fortifier*. Ainsi s'explique aussi l'extension à d'autres que les Américains de la Lettre du Pape au cardinal Gibbons, et sa répercussion sur nos querelles particulières. »

Il semble que ces aveux vont amener une parole de soumission, loin de là.

Le Souverain Pontife a dit au commencement de sa Lettre qu'elle était motivée par la publication « de la *Vie du P. Hecker* et par le fait surtout de ceux qui l'ont traduite et commentée en langue étrangère », et que c'était

pour sauvegarder la foi et veiller au salut des fidèles » qu'il voulait écrire en détail sur cette question. Or, voici ce que dit M. l'abbé Dabry, de ce même livre, dans ce même numéro :

« Le terrain de la manœuvre déloyale et l'instrument de l'opération perfide a été un livre consacré à raconter la vie d'un homme providentiellement envoyé pour renouveler dans notre siècle paganisé les merveilles des temps apostoliques. La *Vie du P. Hecker* est devenue, entre les mains des manipulateurs de textes, l'Hostie qu'on profane et qu'on fait servir au culte de Satan. Tandis que dans ce livre la doctrine chrétienne est exposée dans son intégralité et dans toutes ses harmonies, ils en ont détaché par tronçons certaines parties se trouvant plus accentuées dans certains endroits que dans d'autres, et l'ont présenté ainsi comme étant la formule de la foi du P. Hecker et de son traducteur. »

L'article se termine ainsi :

« Les Hecker, les Gibbons, les Ireland restent les éclaireurs des grandes étapes de l'avenir. »

Il est suivi de ce *Post-scriptum :*

« Nous avons à cœur d'adresser nos remerciements à l'*Univers*, qui a reproduit en première page, sous ce titre : « Justes réflexions », une partie du premier article (1) que nous avons consacré à la question de l'américanisme. »

De son côté, M. l'abbé Naudet disait dans la *Justice Sociale*, également après la publication de la Lettre pontificale :

« Une question se pose partout, chez tous : Qu'est-ce que l'*Américanisme ?* Nous voulons dire l'Américanisme selon la formule des détracteurs des grands évêques américains. Et *la réponse ne se trouve nulle part.* »

1. Le premier paru après la publication de la Lettre pontificale.

Plus loin :

« Si l'*Américanisme* est un corps de doctrine, nous confessons l'avoir trouvé dans le livre de M. l'abbé Meignen qui le dénonce, et dans divers articles publiés par la *Vérité*, mais nous ne l'avons vu exposé nulle part ailleurs, pas même dans l'adaptation française de la *Vie du P. Hecker*, qui a été le point de départ du débat. »

Les Jansénistes ne parlaient pas autrement.

Dans son numéro du 7 mars, après avoir dit les belles choses que nous avons rapportées, M. l'abbé Dabry se donnait ce compliment :

« Si le magistère extérieur, si la nécessité d'un guide, si l'obligation stricte de l'obéissance ont été préconisés par quelqu'un, ou il faut renverser le sens des choses ou il faut reconnaître que c'est par nous (1), qui avons placé au-dessus de tout la parole du Pape, et qui avons épuisé nos efforts à faire partager nos sentiments à ceux-là mêmes qui, au moment où ils croient triompher de la lettre du cardinal Gibbons, s'obstinent à désobéir. »

1. Il est bon de mettre en regard de cette affirmation ce que le même abbé Dabry écrivait dans le *Peuple français*, lorsqu'il convoquait le clergé au Congrès de Reims : « Ne pourrait-il pas y avoir le pèlerinage des prêtres qui iraient se faire baptiser hommes (!!!), qui iraient secouer les chaînes d'un système odieux où le vicaire ne pense que par le curé, le curé par l'évêque, l'évêque par le gouvernement ? Chez nous, la hiérarchie tue l'individu. »

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE NEUVIÈME.

CHAPITRE DIXIÈME.

CHAPITRE ONZIÈME.

CHAPITRE DOUZIÈME.

CHAPITRE SEIZIÈME.

DOCUMENTS ET ÉCLAIRCISSEMENTS

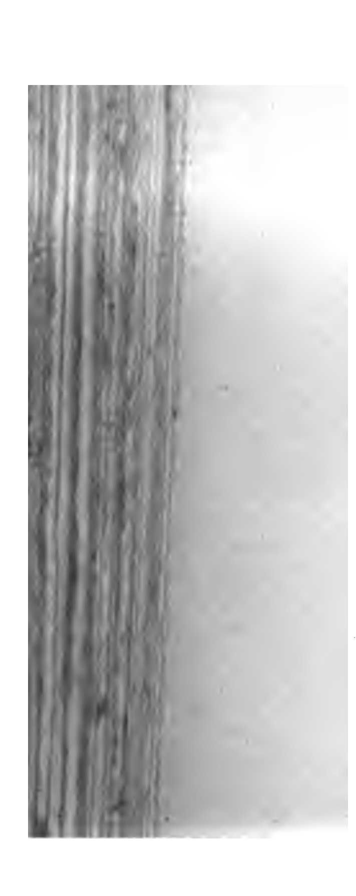
AU CHAPITRE PREMIER.

AU CHAPITRE DEUXIÈME.

AU CHAPITRE TROISIÈME.

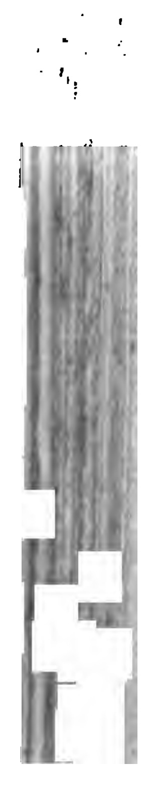
AU CHAPITRE CINQUIÈME.

AU CHAPITRE SIXIÈME.



SOCIÉ

DESCLÉE,



[redacted]

Extrait du Catalogue de la Société St-Augustin.

SANCTISSIMI DOMINI NOSTRI

LEONIS PAPAE XIII

Allocutiones, Epistolæ, Constitutiones,

ALIAQUE ACTA PRÆCIPUA (1891-1894)

5 volumes in-8°.

Papier ordinaire : 12 fr. 50 ; papier Wathmann : 30 fr. 00

LETTRES ENCYCLIQUES de S. S. LÉON XIII.

Sur la Restauration de la philosophie chrétienne dans les écoles. In-8° de 32 pages. Texte latin et traduction française	fr. 0,50
Texte français	fr. 0,25
Sur le Mariage. In-8° de 33 pages. Texte latin et traduction française	fr. 0,50
Sur la Constitution chrétienne des États. Nouvelle édition. In-8° de 32 pages. Texte latin et traduction française avec notes et table analytique	fr. 0,50
Sur la Franc-Maçonnerie. In-32 de 44 pages.	fr. 0,15
Sur le Rosaire. In-32 de 15 pages	fr. 0,15
Sur la Liberté humaine. In-8°. Texte latin et traduction française avec notes marginales et table analytique. Prix :	fr. 0,50
Même édition avec filets rouges.	fr. 0,75
» » sur papier Wathmann	fr. 2,00
Texte latin seul ou traduction française seule	fr. 0,25
» » avec filets rouges	fr. 0,40
» » sur papier Wathmann	fr. 1,00
Sur la Condition des ouvriers. Texte latin et traduction française avec notes marginales et table analytique détaillée. In-8°	fr. 0,50

HISTOIRE DE L'ÉGLISE, depuis Notre-Seigneur jusqu'au Pontificat de Léon XIII, par Mgr V. POSTEL. Un volume petit in-4°, illustré de 115 gravures. Broché. . . . . . 5 fr. 00

ŒUVRES DU CARDINAL PECCI, archevêque de Pérouse (S. S. Léon XIII), traduites de l'italien avec l'autorisation de Sa Sainteté et précédées d'une introduction par AUG. LURY, docteur en théologie et en droit canonique. Deux volumes grand in-8° de 400 pages environ. Broché. 7 fr. 00





